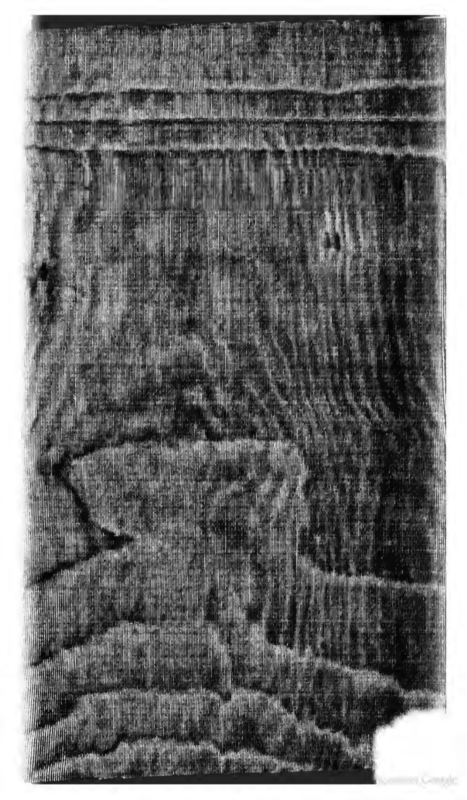
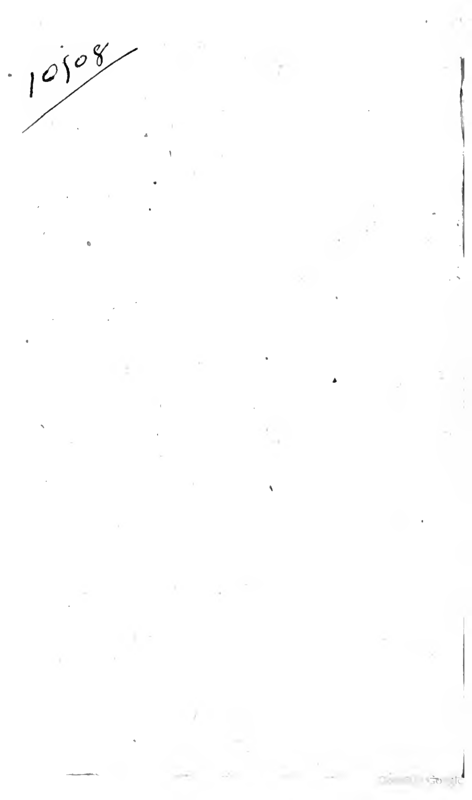







10508

ŒUVRES
DE PLUTARQUE.

TOME DIX-SEPTIEME.

ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

Traduites du Grec par JACQUES AMYOT, *Grand-Aumônier de France.*

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS de M. l'Abbé BROTIER, *Neveu.*

TOME CINQUIEME.



A PARIS,

Chez JEAN-BAPTISTE CUSSAC, Libraire, rue & carrefour S. Benoît, vis-à-vis la rue Taranne.

M. DCC. LXXXV.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

TRAITÉS

Contenus dans ce Volume.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ PREMIER,

S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR.

RÉPUGNANCE *naturelle à manger de la chair des animaux.* II. *La cruelle nécessité pût seule y contraindre les premiers hommes.* III. *Ils se nourrissoient de mousse, de glands, &c.* IV. *Ingratitude, cruauté & sensualité à manger de la chair.* VII. *La nature n'a pas destiné l'homme à être carnivore.* VIII. *Excellente réponse d'un Lacédémonien.* IX. *Nous changeons le goût, l'odeur, la couleur, le nom même de la chair, pour nous déterminer à en manger.* X. *Diogène veut vaincre cette répugnance : il mange de la chair crue.* XI. *La chair fortifie le corps au détriment de l'ame.* XII. *Humanité à ne point maltraiter les animaux.* XIII. *Raison de ne point manger de la chair, tirée de la métempsycôse.*

SOMMAIRE

DU TRAITÉ SECOND.

L'habitude veut qu'on mange de la chair. II. *Recherches cruelles & dégoûtantes de la sensualité.* III. *Suites honteuses & terribles de l'intempérance.*

IV. *Lycurgue les prévient par une loi sage.* V. *Il faut être avare de la vie des bêtes.* VI. *Mœurs des carnivores & des frugivores.* VII. *Les hommes se sont habitués à l'effusion du sang en cherchant à détruire la race des calomniateurs & des bêtes malfaisantes.* VIII. *L'opinion vraie ou fausse de la métempsycôse doit empêcher de manger de la chair.* IX. *Les Stoïciens prétendent qu'on doit en manger.*

LES ŒUVRES MORALES DE PLUTARQUE,

TRANSLATÉES DE GREC EN FRANÇOIS.

S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR[1].

TRAITÉ PREMIER.

Tu me demandes pour quelle raison Pythagoras[2] s'abstenoit de manger de la chair, mais au contraire je m'esmerveille moy, quelle affection, quel courage, ou quelle raison eut oncques l'homme qui le premier approcha de sa bouche

[1] Ce sont lambeaux de declamations qu'il avoit escriptes jeune pour son exercice, mais tout y est corrompu & imparfaict. *Amyot.* Aussi ne faut-il y chercher rien de satisfaisant sur l'usage de la chair des animaux, considérée comme un aliment utile ou nuisible à l'homme. Voyez les Observations.

[2] Voyez ce premier Traité, ch. XIII, & le second, ch. VIII, où Plutarque tire du dogme de la métempsycôse la principale raison pour laquelle il veut que l'on s'abstienne de manger de la chair.

une chair meurtrie, qui oza toucher de ses lévres la chair d'une beste morte, & comment il feit servir à sa table des corps morts, & par maniere de dire des idoles, & faire viande & nourriture des membres qui peu devant besloient, mugissoient, marchoient, & voyoient. Comment peurent ses yeux souffrir de voir un meurtre? de voir tuer, escorcher, demembrer une pauvre beste? comment en peut son odorement supporter la senteur? comment est-ce que son goust ne fut degousté par horreur, quand il vint à manier l'ordure des bleceures, quand il vint à recevoir le sang & le jus sortant des playes mortelles d'autruy?

Les peaux rampoient sur la terre escorchées,
Les chairs aussi mugissoient embrochées,
Cuittes autant que crues, & estoit
Semblable aux bœufs la voix qui en sortoit. [a]

C'est une fiction poëtique & une fable que cela: Mais cecy certainement fut un soupper estrange & monstrueux, avoir faim de manger des bestes qui mugissoient encore, enseigner à se nourrir des animaux qui vivoient & crioient encore, ordonner comment il les falloit accoustrer, bouillir ou rostir, & les presenter sur la table.

II. C'estoit celuy là qui commancea le premier

[a] Odyssée XII, 395.

qui s'en devoit enquerir, non celuy qui cessa bien tard le dernier : ou bien on pourroit dire que ces premiers là, qui commancerent à manger de la chair, eurent toutes causes de ce faire pour leur disette & necessité : car ce ne fut point par appetits desordonnez qu'ils eussent pris de longue main, ny par trop d'abondance des choses necessaires, qu'ils fussent venus à ceste insolence de convoitter des voluptez estranges & contraires à la nature : ains pourroient ils dire s'ils recouvroient sentiment & parole maintenant, O que vous estes heureux & bien aimez des dieux vous qui vivez maintenant ! En quel siecle vous estes nez ! Quelle affluence de toutes sortes de biens vous jouïssez ! Combien de fruicts vous produit la terre, combien vous en vandangez, combien de richesses vous apportent les champs, combien les arbres & plantes vous fournissent de voluptez, que vous pouvez cueillir quand bon vous semble ! Vous pouvez vivre en toutes delices, sans vous souiller les mains, là où nostre naissance est cheute en la plus dure & plus redoutable partie de la vie humaine, & de l'aage du monde, estant force que nous encourussions, pour la recente creation du monde, en grande & estroitte indigence de plusieurs choses necessaires : la face du ciel estoit encore couverte de l'air, les estoilles estoient meslées parmy l'humeur trouble

& instable, & avec le feu & les orages des vents. Le soleil n'estoit point encore bien estably, ayant un cours arresté, certain & asseuré.

> De l'orient jusques en occident,
> Ains retournoit en arriere evident
> Par les saisons en contraire changées
> De fleurs & fruicts, & de feuilles chargées.

La terre estoit oultragée par les courses des rivieres qui n'avoient ne fond ne rive. La plus part en estoit guastée par des lacs & des profonds marescages, l'autre estoit sauvage pour estre couverte de bois & de forests steriles : la terre ne produisoit nuls bons fruicts, & n'y avoit encore instrumens quelconques pour la labourer, ny aucune invention de bon esprit : la faim ne nous laschoit jamais, & n'attendoit on point par chascun an, que la saison des semailles fust venue pour semer, car on ne semoit rien.

III. Ce n'est doncques pas merveille, si nous mangeasmes de la chair des bestes contre la nature, veu que lors on mangeoit & la mousse & l'escorce des arbres, & estoit une heureuse rencontre, quand on pouvoit recouvrer de la racine verte de chiendent ou de bruyere : & quand les hommes avoient peu trouver du gland ou de la fouyne : ils en dansoient de joye à l'entour d'un chesne ou d'un fousteau, au son

de quelque chanson rustique, en laquelle ils appelloient la terre leur mere, leur nourrice qui leur donnoit à vivre, & n'y avoit lors en toute la vie des hommes feste quelconque, que celle là : tout le reste de la vie humaine n'estoit que douleur, mesaise & tristesse.

IV. Mais maintenant quelle rage ne quelle fureur vous incite à commettre tant de meurtres, veu que vous avez à cœur saoul tant grande affluence de toutes choses necessaires pour vostre vie ? pourquoy mentez vous ingrattement à l'encontre de la terre, comme si elle ne vous pouvoit nourrir ? pourquoy pechez vous irreligieusement à l'encontre de Cérès inventrice des sainctes loix, & faites honte aux doulx & gracieux Bacchus, comme si ces deux deitez là ne vous donnoient pas suffisamment assez dequoy vivre ? N'avez vous point de honte de mesler à voz tables les fruicts doulx avec le meurtre & le sang ? Et puis vous appellez les lions & les leopards, bestes sauvages ; & ce pendant vous espanchez le sang, ne leur cedans de cruaulté en rien : car ce que meurtrissent les autres animaux, c'est pour la necessité de leur pasture, mais vous, c'est par delices que vous le faittes, par ce que nous ne mangeons pas les lions, ny les loups, après les avoir tuez en nous defendant contre eulx, ains les laissons là : mais celles qui sont

innocentes, doulces & privées, qui n'ont ny dent pour mordre, ny aiguillon, ce sont celles que nous prenons & tuons, combien qu'il semble que la nature les ait creées seulement pour beauté & pour plaisir.

* V. [1] Ne plus ne moins que si quelqu'un voyant le Nil debordé, emplissant tout le païs à l'environ d'une eau courante, feconde & generative, ne loüoit pas avec admiration, la proprieté de celle riviere qui fait naistre & croistre tant de beaux & bons fruicts, & si necessaires à la vie de l'homme, mais pour y voir, ou un crocodile nageant, ou un aspic rempant, ou des mousches malignes, bestes malfaisantes & mauvaises, il le blasmoit pour ceste occasion : ou bien si voyant ceste terre & ceste campaigne couverte de bons & beaux fruicts, & chargée d'espics de bled, parmy ces beaux bledz, apparcevoit quelque espi d'yvraye & de la tigne, il laissoit à recueillir & serrer ces belles moissons, & se plaignoit. Tout ainsi est il quand on voit le plaidoier d'un orateur en quelque cause & procès, qui avec un torrent d'eloquence plein & vehement, tend à sauver un criminel du

[1] Ces paroles, depuis la premiere estoille jusques à la seconde, n'appartiennent point au subject dont il est question, & ont esté de quelque autre livre icy temerairement entrejettées. *Amyot.* Voyez les Observations.

danger de sa vie, ou bien à prouver & verifier des imputations & charges de quelques crimes : ce torrent, dis-je, d'eloquence courant non simplement & nuement, ains avec plusieurs affections & de toutes sortes, qu'il imprime ès cœurs & esprits de plusieurs auditeurs ou juges, lesquels il fault tourner & changer en diverses sortes, ou bien les adoulcir & appaiser, & puis laissant à bien regarder, peser & considerer le poinct & subject principal de la cause, il s'amusoit à recueillir quelques fleurs de retorique, que le flux de l'oraison de l'advocat decoulant a amené avec la vehemence de son cours *.

VI. Mais rien ne nous emeut, ny la belle couleur, ny la doulceur de la voix accordée, ny la subtilité de l'esprit, ny la netteté du vivre, ny la vivacité du sens & entendement des malheureux animaux, ains pour un peu de chair nous leur ostons la vie, le soleil, la lumiere, & le cours de la vie qui leur estoit prefix par la nature : & puis nous pensons que les voix qu'ils jettent de peur, ne soient point articulées, & qu'elles ne signifient rien, là où ce sont prieres, supplications & justifications de chascune de ces pauvres bestes qui cryent : « Si tu es contrainct » par necessité, je ne te supplie point de me » sauver la vie, mais bien si c'est par desordonnée » volonté : si c'est pour manger, tue moy : si

» c'est pour friandement manger, ne me tue » point ». O la grande cruauté ! C'est horreur de voir seulement la table des riches hommes servie & couverte par cuysiniers & saulsiers qui habillent des corps morts, mais encore plus d'horreur y a il à la voir desservir, par ce que le relief de ce que lon emporte est plus que ce que lon a mangé : pour neant doncques ces pauvres bestes là ont esté tuées. Il y en a d'autres qui espargnans les viandes servies à table, ne veulent pas que lon en trenche, ne que lon en couppe, les espargnans quand elles ne sont plus que chairs, là où ils ne les ont pas espargnées quand elles estoient encore bestes vivantes.

VII. Mais pource qu'il y en a qui tiennent qu'ils ont la nature pour cause & origine premiere de manger chair, prouvons leur que cela ne peult estre selon la nature de l'homme. Premierement cela se peult monstrer par la naturelle composition du corps humain, (* car il ne ressemble à nul des animaux que la nature a faicts pour se paitre de chair), veu qu'il n'a ny un bec crochu, ny des ongles pointues, ny les dents aigues, ny l'estomac si fort, ny les esprits si chauds, qu'ils puissent cuyre & digerer la masse pesante de la chair crue : & [1] quand il n'y auroit autre

* Ceci n'est point dans le grec.

[1] Dans le grec : & au contraire, la nature mesme....

chose, la nature mesme à l'egalité platte des dents unies, à la petite bouche, à la langue molle & doulce, & à l'imbecillité de la chaleur naturelle, & des esprits servans à la concoction, monstre elle mesme, qu'elle n'approuve point à l'homme l'usage de manger chair. Que si tu te veulx obstiner à soustenir que nature l'a faict pour manger telle viande, tout premier tue la doncques toy mesme, je dis toy-mesme, sans user ny de coupperet, ny de cousteau, ny de congnée, ains comme les loups, & les ours, & les lions à mesure qu'ils mangent, tuent la beste, aussi toy, tue moy un bœuf à force de le mordre à belles dents, ~~ou de la bouche~~ un sanglier, deschire moy un agneau ou un lievre à belles griffes, & le mange encore tout vif, ainsi comme ces bestes là font : mais si tu attens qu'elles soient mortes pour en manger, & as honte de chasser à belles dents l'ame presente de la chair que tu manges, pourquoy doncques manges tu ce qui a ame? mais encore qu'elle fust privée d'ame & toute morte, il n'y a personne qui eust le cœur d'en manger telle qu'elle seroit, ains la font bouillir, ils la rotissent, ils la transforment avec le feu & plusieurs drogues, alterans, deguisans & estaignans l'horreur du meurtre, à fin que le sentiment du goust trompé & deceu par tels deguisements, ne refuse point ce qui luy est estrange.

VIII. Et certes le Laconien jadis respondit gentilement, qui ayant achetté en une taverne un poisson, le bailla au tavernier pour le luy accoustrer : & comme le tavernier luy demandast du vinaigre, du formage & de l'huile, pour ce faire : Si j'eusse, dit il, eu ce que tu me demandes, je n'eusse point achetté de poisson.

IX. Mais nous nous mignardons tant delicatement en ceste horreur de meurtrir, que nous appellons la chair, viande, & avons besoing d'autres viandes pour accoustrer la chair, meslans avec, du vin, de l'huile, du miel, de la gelée [1], du vinaigre, ensevelissans à vray dire un corps mort avec des saulces [2] Syriaques & Arabiques : & les chairs estants ainsi mortifiées, attendries, & par maniere de dire, pourries, nostre chaleur naturelle a beaucoup d'affaire à la cuyre, & ne [3] la pouvant cuyre & digerer, elle nous engendre de bien dangereuses pesanteurs, & des cruditez qui nous amenent des griefves maladies.

X. Diogenes fut si temeraire, qu'il osa bien

[1] γάρον, garum, maintenant de la poutargue. Voyez les Observations.

[2] Grec, aromates, parfums. Amyot eut dû traduire : meslans avec la chair, du vin, de l'huile, du miel, du garum, du vinaigre, des aromates syriaques & arabiques, comme s'il s'agissoit, à vray dire, d'ensevelir un corps mort.

[3] Plutarque dit plus : & même la pouvant cuire, &c. Voyez les Observations.

manger un poulpe [1] tout crud, à fin d'oster l'usage d'appareiller telles viandes avec le feu, & y ayant auprès & autour de luy plusieurs presbtres & autres hommes, il affubla sa teste de sa cappe, & meit en sa bouche la chair de ce poulpe disant, Je fais icy un essay perilleux, & me mets en danger pour vous. Vrayement c'estoit un beau & louable danger : car il ne se hazardoit point comme Pelopidas [2] pour le recouvrement de la liberté de Thebes, ny comme Armodius & Aristogiton [3] pour celle d'Athenes, ce beau philosophe là, combattant de l'estomac avec un poulpe, pour rendre la vie humaine plus bestiale & plus sauvage.

XI. Le manger chair doncques non seulement est contre la nature aux corps, mais aussi par satieté & par repletion il grossit & espessit les ames. Car l'usage du vin & de la chair à boire & manger à cœur saoul, rendent bien le corps plus fort & plus robuste, mais l'ame plus foible : & de peur que je ne me rende ennemy de ceux

[1] Polype.

[2] Voyez Plutarque dans la Vie de ce fameux Thébain, T. III des Vies, p. 183.

[3] Thucydide, L. VI, *de Bell. Pelop.* rapporte les motifs de la conjuration formée par ces deux jeunes Athéniens pour délivrer Athènes, des fils du tyran Pisistrate. Harmodius & Aristogiton furent tués en exécutant leur projet aux Panathénées de la quatrieme année de la soixante-sixieme olympiade, 513 ans avant J. C. Peu après, selon Pline, les Athéniens leur érigèrent des statues, *Hist. nat.* L. XXXIV, 9, nouv. édit. *in-12.*

qui font profeſſion des exercices du corps que lon nomme athletes, j'uſeray d'exemples de noſtre païs meſme, car ceulx de l'Attique nous appellent nous autres qui ſommes du païs de la Bœoce, groſſiers, lourdauts & ſots, principalement à cauſe que nous mangeons beaucoup, comme Menander dit en un paſſage,

Ces gens qui ont les deux jouës enflées.

Et Pindare [1],

Fais par vraye preuve cognoiſtre,

ſi nous evitons l'ancien reproche, Porc Bœotien. Lueur ſeiche, ame très ſage [2], ce diſoit Heraclitus. Et puis les tonneaux vuydes reſonnent quand on les frappe, mais quand ils ſont pleins, ils ne reſpondent point aux coups qu'on leur baille. Les vaſes de cuyvre qui ſont tenues & deliez, rendent un ſon tout à l'environ quand on les frappe, juſques à ce que lon viene à boucher & eſtoupper la bouche avec la main. L'œil remply d'humidité ſuperflue, s'obſcurcit, & diminue beaucoup de ſa force à faire ſon office. Quand nous regardons le ſoleil à travers un air humide, & à travers des groſſes vapeurs indigeſtes, nous

[1] Olymp. od. VI, 153.

[2] Ce mot d'Héraclite n'eſt pas fort clair. H. Etienne croit l'avoir lu quelque part ainſi : ἔνθα γῆ ξηρὴ, ψυχὴ σοφωτάτη ; corps ſec, ame très ſage. Les Grecs diſoient auſſi dans le même ſens : παχεῖα γαστὴρ λεπτὸν οὐ τίκτει νόον ; gros ventre, eſprit lourd.

ne le voyons point pur, ny clair, ains tout terny de lumiere, & comme plongé au fond d'une nue : auſſi à travers un corps tout brouillé, ſaoul & aggravé de nourriture & de viandes eſtranges, & qui ne luy ſont point naturelles, il eſt force forcée que la lueur & la clarté de l'ame viene à ſe ternir, à ſe troubler & esblouir, n'ayant plus la lumiere, ny la force de pouvoir penetrer juſques à comtempler les fins des choſes qui ſont ſubtiles, menues & difficiles à diſcerner.

XII. Mais oultre tout cela, ne vous ſemble il pas que ce ſoit choſe ſingulierement recommandable, que de s'accouſtumer à l'humanité? Car qui feroit celuy qui feroit jamais tort ny oultrage à un homme, quand il feroit ſi doulcement & ſi humainement affectionné envers les beſtes, qui n'ont aucune communication d'eſpece ny de raiſon avec nous [1] ? J'alleguay il y a trois jours, en deviſant, ce qu'eſcrit Xenocrates, que les Atheniens condamnerent en l'amende celuy qui avoit eſcorché un mouton tout vif : & il me ſemble que celuy qui gehenne & tourmente un vivant n'eſt pas pire que celuy qui luy oſte la vie, & le fait mourir : mais à ce que je voy,

[1] J. J. Rouſſeau, Emil. L. II, obſerve avec raiſon qu'Homère fait des Cyclopes, mangeurs de chair, des hommes affreux, & des Lotophages, un peuple ſi aimable, qu'auſſitôt qu'on avoit eſſayé de leur commerce, on oublioit juſqu'à ſon pays, pour vivre avec eux.

nous ressentons plus ce qui est contre la coustume, que ce qui est contre la nature [1].

XIII. Mais toutes ces raisons que je deduisis lors sont à l'adventure un peu bien grossieres & vulgaires, car je crains de remuer en mes propos, & toucher à la grande & pleine de haults secrets cause & origine de ceste sentence, Qu'il ne fault point manger de chair : pour ce qu'elle est incroyable & malaisée à persuader aux hommes couards & timides, ainsi que dit Platon, & qui ne sentent rien que terrestre & mortel, ne plus ne moins que le pilote craint & doute de commettre sa navire à la mer en tourmente, & le poëte de dresser une machine en un theatre qui tourne toute la scene [2] : toutefois si vault il mieux à la fin toucher, voire cryer tout haut en cest endroict, les vers d'Empedocles [3], car soubs paroles couvertes, il nous donne à entendre que les ames sont attachées à des corps mortels

[1] Observation précieuse ; car tous les jours la coutume étouffe en nous la voix de la nature.

[2] Voyez les Observations.

[3] Ce sont des vers d'Empedocles, où il parle de la transanimation. *Amyot.* Empedocles, philosophe & poëte d'Agrigente, aujourd'hui Gergenti en Sicile, fut disciple de Télauge, fils de Pythagore : il vouloit qu'on se refusât pour nourriture l'usage de tout ce qui avoit eu vie. Il admettoit avec tous les Pythagoriciens, la TRANSANIMATION ou métempsycôse.

Voyez Diogène Laërce, dans la vie d'Empedocles. On dit de ce philosophe que voulant passer pour un dieu, il se jetta dans les flammes du mont Æthna.

mortels par punition de ce qu'elles ont esté meurtrieres, qu'elles ont mangé de la chair & devoré l'un l'autre, combien que ceste sentence & opinion soit encore bien plus anciene que non pas Empedocles : car ce que les poëtes faignent du demembrement de Bacchus, & des outrageux attentats des Titans à l'encontre de luy, & les punitions d'iceux, & comment ils furent foudroyez, c'est une fable, dont le sens caché & retiré tend à monstrer la resurrection : car la partie qui est en nous brutale, privée de raison, violente & desordonnée, non divine, mais demonique, les anciens l'ont appellée, les Titans, & c'est ce qui est puny, & dont la justice est faitte.

DU MANGER CHAIR,

Traité Second.

La raison veut que nous soyons frais & dispos, & de volonté & de pensée, à ouïr discourir à l'encontre de ceste rance & moisie coustume de manger chair : car il est bien malaisé, comme disoit Caton, de prescher un ventre qui n'a point d'aureilles, & puis nous avons tous beu le breuvage de la coustume qui ressemble à celuy de Circé,

Meslant douleur, regret, & fascherie,
Avecques dol, abus, & tromperie.

& n'est pas facile de revomir l'hameçon de l'appetit de manger chair, depuis que lon en a les entrailles percées, & que lon est esblouy & transporté de l'amour de volupté : & voudroit le devoir [1], que comme les Ægyptiens quand un homme est trespassé en ostent le ventre & les entrailles, qu'ils deschirent & decouppent au soleil, & puis les jettent comme estans cause de tous les pechez que l'homme a commis, nous [2] retrenchissions aussi toute gourmandise, toute friandise, & tout meurtre, pour vivre sainctement tout le reste de la vie, pource que ce n'est pas le ventre qui est meurtrier, mais c'est luy qui est pollu de chose meurtrie par incontinence : toutefois s'il [3] est impossible de soy, ou par accoustumance, à tout le moins ayans honte de la faute que nous commettons en cela, usons-en avec moyen & raison.

II. Mangeons de la chair, prouveu que ce soit pour satisfaire à la necessité, non pour fournir aux delices, ny à la luxure : tuons un animal, mais pour le moins que ce soit avec commiseration & avec regret, non point par jeu ou plaisir, ny avec cruauté, comme lon fait en

[1] Et il conviendroit...
[2] Dans le grec : de même nous...
[3] Si cela...

plusieurs sortes maintenant, les uns à coups de broches toutes rouges de feu tuans les pourceaux, à fin que le sang estainct & espandu par le fer ardant qui passe à travers, rende la chair plus tendre & plus delicate : les autres sautans à deux pieds sur le ventre des pauvres truyes pleines, & prestes à cochonner, & leur foullans & battans le ventre & les tettins, à fin que le sang, le laict, & le caillé du fruict conceu, le tout confus & meslé ensemble un peu au paravant le temps de sa maturité, ils en facent (ô Jupiter purgatif[1] !) un friand manger, une summade de la partie de l'animal qui est la plus guastée & la plus corrompue. D'autres sillent & cousent les yeux des grues & des cygnes, & les enferment en un lieu obscur pour les engraisser d'estranges mixtions (& de pastons de figues seches *), à fin que leur chair en soit plus delicate & plus friande, dont il appert manifestement que ce n'est point pour besoing de nourriture, ny par disette & necessité qu'ils le font, ains par delices, par luxure, & par sumptueuse curiosité & superfluité, qu'ils tirent volupté d'injustice.

III. Et tout ainsi comme celuy qui est insatiable de la voulupté des femmes, après en avoir essayé de plusieurs, vaguant çà & là, &

[1] Expiateur.

* Ceci n'est point dans le grec.

n'ayant point encore sa luxure assouvie, à la fin se laisse tomber en villainies, qui ne se doivent pas seulement nommer : aussi l'intemperance en matiere de mangeaille, depuis qu'elle vient à passer oultre le naturel & le but de la necessité, va en cruauté & injustice diversifiant & cherchant ses appetits desordonnez : car les outils des sentimens par contagion de maladie s'entregastent les uns les autres, & se laissent aller à pecher ensemble par intemperance, quand ils ne se contentent pas de mesure naturelle. Ainsi l'ouyë ne se contentant pas de la raison a corrompu la musique : l'attouchement degenerant en feminine delicatesse, demande & apete des attouchements & chattouillemens feminins. Ce mesme vice a enseigné à la veuë de ne se contenter pas des morisques, bals, & danses gentilles & honestes, ny des images & paintures semblables [1], ains que le plus cher & le plus agreable spectacle, luy fust de veoir des meurtres d'hommes, des bleceures, & des combats. Voylà comment après des tables injustes & viandes illegitimes, suyvent des amours dissolus : après telles assemblées luxurieuses & deshonestes suit, qu'on ne prent plaisir qu'à ouïr propos

[1] Dans le grec : ainsi la vue s'est faite à ne plus goûter la danse pyrrhique, ni les pantomimes, ni les danses gentilles & honnêtes, ni les statues, ni les peintures. Voyez les Observations.

villains & infames : après ces propos & chansons dehontez, on demande à veoir toutes choses hydeuses & horribles : à ces spectacles là inhumains est conjoincte une cruauté & dureté impassible, qui ne se passionne point des cas humains.

IV. Voylà pourquoy le divin Lycurgus en l'une de ses trois ordonnances qu'il appelle Retres [1], commanda que lon feist les portes & huisseries des maisons, & les couvertures avec la sie & la congnée seulement, sans y employer autre instrument quelconque, non pas qu'il eust conçeu aucune haine à l'encontre de la tariere, ny du rabot, ny autres outils de menuyserie : mais sachant bien que à travers tels ouvrages ne passeroit jamais un lict doré, ny jamais ne prendroit on la hardiesse d'apporter en une maison si simple & si pietre des tables d'argent, ny des tapits taincts en pourpre, ny des pierres precieuses : ains à maison, à lict, à table & à couppe de telle sorte suit un soupper sobre, un disner simple & populaire, mais à un commancement & fondement de vie superflue &

[1] *Rhetra*, décret, parole donnée ; ce mot vient de *ῥέω*, je dis. Lycurgue, pour déterminer plus efficacement le peuple de Sparte à faire le sacrifice de ses droits trop étendus, donna des loix, appellées *Rhêtres*, comme les tenant de l'oracle de Delphes. Voyez The Rudiments of the Grecian History : By Gast. p. 244 ; & dans la Vie de Lycurgue, T. 1, des Vies, p. 172.

desordonnée, toute delicatesse, toute curiosité & superfluité luxurieuse fuit,

Comme un poulain fuit la jument qu'il tette.

V. Quel soupper doncques n'est superflu, pour lequel on tue tousjours aucun animal qui ait ame & vie? estimons nous que ce soit peu de perte & de despense que d'une ame? je ne dis pas encore qui est à l'adventure celle de ta mere, ton pere, ton amy, ou ton fils, ainsi que disoit Empedocles, mais à tout le moins qui est participante de sentiment, de veuë, d'ouyë, d'apprehension, & de discretion telle, que nature la donne à chasque animal pour chercher ce qui luy est propre, & fuir ce qui luy est contraire.

VI. Considerons un petit, si ceux qui nous enseignent de manger noz enfans, noz amis, noz peres & noz femmes, quand ils sont morts [1], nous rendent plus doux & plus humains, que non pas Pythagoras & Empedocles, qui nous veulent accoustumer à estre encore justes envers les autres animaux. Tu [2] te mocques de celuy qui fait conscience de manger du mouton : mais nous, diront ils [3], ne pourrions avoir envie

[1] Grec : les regardant comme tout-à-fait morts.

[2] Toi, Anthropophage, tu te...

[3] Diront les partisans de la métempsycôse....

de rire, voyans un qui couppera des portions du corps de son pere, ou de sa mere qui seront morts, & les envoyra à quelques uns de ses amis, qui seront absents, & conviera les presents à en venir manger, & leur en servira à la table largement. Mais peut estre encore commettons nous peché en maniant ces livres, sans avoir premierement purifié noz mains, noz yeux, noz pieds, & noz aureilles, si d'aventure toutes ces parties là ne sont purifiées & nettoyées par le discourir & deviser de telles choses, avec doulces paroles, qui, comme dit Platon, lavent toute audition sallée. Mais si lon mettoit ces livres & ces arguments-là les uns devant les autres, on jugeroit que les uns seroient la philosophie des Scythes, Tartares [1], Sogdianiens, & Melanchlæniens, desquels Herodote escrivant est estimé menteur [2]. Mais les sentences & opinions de Pythagoras & d'Empedocles estoient les anciennes loix, ordonnances, statuts & jugements des Grecs, Que les hommes ont quelques droicts communs avec les bestes brutes.

VII. Qui ont doncques esté ceux qui depuis ont autrement ordonné?

[1] Tartares, n'est pas dans le grec.

[2] Nous avons dans les Œuvres mêlées de Plutarque un Traité particulier contre la malignité d'Hérodote.

Ceux qui premiers ont forgé les espées
Outils de mal, & les gorges couppées
Aux pauvres bœufs qui labourent les champs.

Les tyrans aussi commancent ainsi à commettre des meurtres, comme jadis à Athenes ils tuerent un fort meschant calomniateur [1], qui s'appelloit Epitedius, & un autre second après, & un troisieme aussi : depuis s'estans jà les Atheniens accoustumez à veoir tuer, ils veirent occire Niceratus fils de Nicias, & puis Theramenes le capitaine, & Polemarchus le philosophe. Aussi du commancement on mangea quelque beste sauvage malfaisante, & puis il y eut quelque oyseau & quelque poisson attiré dedans les filets : consequemment la cruauté amorsée & exercitée en tels meurtres passa outre jusques au bœuf laboureur, & au mouton qui nous vest, & au coq domestique, & ainsi croissans & roidissans leur insatiable cupidité, ils vindrent jusques à occire & meurtrir les hommes, & à donner des battailles.

VIII. Mais si bien lon ne preuve & ne demonstre lon par raison que les ames aient les corps communs en leurs renaissances, &

[1] Grec : sycophante. J. B. Rousseau explique fort bien ce mot dans ce vers :

Pipeur, escroc, sycophante, menteur.

On appelloit *sycophantes* à Athènes, les délateurs de ceux qui transportoient hors de l'Attique des figues ou des figuiers ; de σῦκον, figue ; & φαίνω, je déclare. Voyez Pet. *de Legib. Attic.* L. III, tit. 5.

que celuy qui eſt maintenant raiſonnable renaiſt une autre fois brutal & irraiſonnable, ce qui eſt ores ſauvage revient à une autre nativité domeſtique & privé, & que la nature tranſmue ainſi tous corps, desloge & reloge les ames d'un en autre,

Les reveſtant d'une chair incogneuë :

Ces raiſons au moins ne ſont elles pas ſuffiſantes pour divertir l'intemperance de ceux qui tuent, que cela apporte des maladies, des cruditez & peſanteurs aux corps, & corrompt l'ame, qui s'addonne naturellement à contempler les choſes hautes, quand nous nous ſommes accouſtumez de ne jamais feſtoyer un hoſte & amy eſtranger qui nous vient veoir, ſans faire meurtre & eſpandre du ſang, jamais ne celebrer nopces, jamais ne bancqueter avec noz amis. Et toutefois ſi bien la preuve de la mutation des ames en divers corps n'eſt pas ſuffiſamment demonſtrée pour y adjouſter foy certaine, à tout le moins nous deuſt elle bien tenir en crainte & nous faire aller bien plus retenus [1] : ne plus ne moins

[1] Paſcal a fait uſage du même raiſonnement à-peu-près en ces termes : ou la religion eſt vraie, ou elle eſt fauſſe. Dans le premier cas, vous ne riſquez rien de la pratiquer ; dans le ſecond vous riſquez tout ſi vous la négligez. Ce dilemme eſt très preſſant pour déterminer à pratiquer la religion ; mais il eſt plus propre à faire des ſuperſtitieux que des vrais croyants. On peut en juger par la conſéquence que Plutarque en tire dans cet endroit.

que quand deux armées ſe rencontrent & ſe combattent la nuict, ſi quelqu'un trouvant un homme tombé par terre, le corps tout couvert & caché d'armes, luy preſente l'eſpée à la gorge, & qu'il en entende un autre qui luy crie qu'il ne le ſçait pas certainement, mais qu'il eſtime & penſe que ceſt homme giſant ſoit ſon fils, ou ſon frere, ou ſon pere, ou bien ſon compagnon, lequel ſera le meilleur, ou que adjouſtant foy à une conjecture & ſuſpicion faulſe, il pardonne à un ennemy, comme s'il eſtoit amy, ou que meſpriſant ce qui n'a pas preuve ne foy certaine, il tue un des ſiens, comme ſi c'eſtoit ſon ennemy, il n'y a celuy de vous qui ne die, que le dernier ſeroit une trop lourde faute. Conſiderez un petit Merope[1] en la tragædie, quand elle léve ſa congnée pour frapper ſon propre fils, penſant que ce ſoit le meurtrier de ſon fils, en diſant,

Ce coup mortel ſainctement je te donne,

quel mouvement elle excite de tout le theatre, comment elle fait dreſſer les cheveux en la teſte des ſpectateurs, de peur qu'elle ne previene

[1] Cette tragédie ne ſe trouve plus parmi celles d'Euripide : il l'avoit intitulée, *Chreſphonte* : Ariſtot. Art. Poët. Pauſan. & Hygin. en font mention. H. Etienne. Le marquis Maffei, & M. de Voltaire ont traité le même ſujet dans leur *Mérope*.

le vieillard qui luy prend le bras, & qu'elle ne blesse le jeune adolescent. Et si d'aventure il y eust eu là près un autre vieillard qui eust crié, « Frappe hardiement, c'est un ennemy » : & que l'autre au contraire luy eust crié, « Ne le frappe » pas, c'est ton fils » : lequel crime eust esté le plus grief, omettre la punition d'un ennemy pour la doute que ce fust son fils, ou bien tomber en parricide de son propre fils, pour le courroux qu'elle avoit à l'encontre de son ennemy ? Quand doncques il n'y a ny haine ny courroux, qui nous poulse à commettre meurtre, ny vengeance, ny crainte de nostre salut, mais pour plaisir nous tenons soubs nous un mouton, la gorge tournée à la renverse, & que un philosophe d'un costé nous dit, « Couppe » luy la gorge, c'est une beste brute » : d'autre costé un autre nous crie, « Arreste toy, car que » sçais tu si c'est point l'ame d'un tien parent, ou » d'un dieu qui soit logée en ce corps cy » ? le danger, ô dieux, est il pareil ou semblable, si je refuse à manger de la chair, que si je decroy[1] que je tue mon enfant, ou bien quelque autre de mes parents.

IX. Aussi ne combattent pas egalement les Stoïques touchant ce poinct de defendre le

[1] Il faut lire d'après le grec : que si, faute de croire, je tue, &c.

manger chair. Pourquoy se bandent ils ainsi à defendre le ventre & la cuisine ? Pourquoy est-ce que condamnans si fort la volupté, comme chose trop molle & trop effeminée, & qui ne doit estre tenue pour chose bonne ny presque bonne, ny propre & convenable à la nature, ils s'efforcent neanmoins tant pour defendre ce qui appartient aux voluptez du manger ? & toutefois la raison vouloit par consequence, puis qu'ils chassent & bannissent des tables les parfums, la pastisserie, (* & tout fruict de four), qu'ils s'offençassent encore plus d'y veoir de la chair & du sang : mais maintenant, comme si par leurs regles philosophiques ils vouloient contreroller noz papiers journaux de la despense ordinaire, ils retrenchent tous frais qui se font pour la table, en choses inutiles & superflues, & ce pendant ils ne rejettent pas ce qu'il y a de cruel & de sanguinaire en la superfluité. Non, disent ils, pource que nous n'avons nulle communication de droit & de justice avec les bestes brutes. On leur pourroit respondre, aussi n'avons nous pas avec les parfums, ny avec les saulses estrangeres : & neantmoins vous voulez qu'on s'en abstienne, rejettans & chassans de tous costez, ce qui en volupté n'est ny utile, ny necessaire : toutefois examinons un peu de plus près ce poinct là,

* Ceci n'est point dans le grec.

à sçavoir si nous n'avons aucune communion de droit & de justice avec les animaux irraisonnables, non point subtilement & artificiellement, comme font les Sophistes en leurs disputes, ains humainement, eu esgard à noz propres passions & affections, pour en bien decider [1].

[1] Ce discours est defectueux & imparfaict. *Amyot.* Voyez dans ce volume, *les regles & préceptes de santé :* la question, *s'il est loisible de manger chair*, y est traitée plus directement, soit dans le texte, soit dans les Observations.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

SI CE MOT COMMUN,

CACHE TA VIE, EST BIEN DIT.

CETTE *maxime, Cache ta vie, ſuppoſe beaucoup d'orgueil.* II. *Beaucoup d'ambition.* III. *Eſt contraire à la correction des méchans.* IV. *Démentie par la conduite des grands hommes.* V. *Ne peut être adoptée que dans la vue d'un libertinage effréné.* VI. *Il faut que les talens ſoient connus.* VII. *Avantages tirés de cette connoiſſance.* VIII. *Les talens ſe perdent faute de les cultiver.* IX. *Comparaiſon tirée de la ſucceſſion des jours & des nuits.* X. *Cette vie n'eſt accordée aux hommes que pour ſe faire connoître.* XII. *Horreur de l'ignorance & d'une vie cachée.* XIII. *Le bonheur de l'autre vie conſiſte à connoître & à être connu.* XIV. *Les méchans y ſeront oubliés & ignorés.*

SI CE MOT COMMUN,

CACHE TA VIE[1], EST BIEN DIT.

VOIRE-MAIS celuy mesme qui l'a dit vouloit bien que lon sceust, que c'estoit luy qui l'avoit dit : car il le disoit expressément à fin qu'il ne demourast pas incogneu, ains que lon sceust qu'il entendoit quelque chose plus que les autres, se voulant acquerir une gloire qui ne luy estoit pas

[1] C'estoit un précepte fort commun & fort estimé entre les Epicuriens, mis en avant par Néocles le frere d'Epicurus, ainsi que dit Suidas, par lequel ils conseilloient à qui vouloit estre heureux, de ne s'entremettre d'affaire quelconque publique. *Amyot.* On trouvera dans ce Traité de fortes raisons pour réfuter cette maxime, considérée sous ce point de vue. Plutarque y parle avec chaleur contre l'insouciance de ces hommes que l'on voit, faute de cultiver leurs talens, se rendre inutiles à leurs semblables, & assoupir leur bienveillance naturelle. Ce mot, *cache ta vie*, est cependant bien dit pour nous apprendre que notre prospérité blesse le plus grand nombre, & que pour vivre heureux, il est prudent de cacher ses avantages. C'est ainsi que Voltaire l'entendoit, lorsqu'il a dit du bonheur, sous le nom de Macare :

Macare, c'est toi qu'on desire :
On t'aime, on te perd, & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi ;
Mais je me garde de le dire.
Quand on se vante de t'avoir,
On en est privé par l'envie :
Pour te garder, il faut sçavoir
Te cacher, & cacher sa vie.

deuë, par divertir les autres de taſcher à en acquerir :

> Je hay celuy qui a nom d'eſtre ſage,
> Et ne ſçais pas l'eſtre à ſon advantage.

II. On lit que Philoxenus [1] fils de Eryxis, & Gnaton le Sicilien, hommes glouttons & fort ſubjects à leur bouche, quand ils eſtoient en un banquet, ſe mouchoient dedans les plats, à fin que par ce moyen divertiſſans ceux qui eſtoient à table, ils ſe gorgeaſſent & rempliſſent eux ſeuls à cœur ſaoul des viandes ſervies : auſſi ceux qui ſont demeſureement & exceſſivement ambitieux, blaſment devant les autres, comme devant leurs corrivaux, la gloire & l'honneur, à fin qu'eux en jouiſſent ſeuls & ſans competiteurs : en quoy ils font ne plus ne moins que les forſaires [2] qui voguent en une galere : car combien qu'ils regardent vers la pouppe [3], ſi eſt ce qu'ils pouſſent la prouë [4] en avant, à fin que le flus de l'eau courante tout à l'entour par la reciprocation des rames aide à chaſſer le vaiſſeau en avant [5] : auſſi ceux qui donnent de

[1] Ce Philoxène prenoit un ſi grand plaiſir à manger, qu'il deſiroit avoir le col auſſi long qu'une grue. Ariſt. moral.

[2] Forçats.

[3] L'arriere du vaiſſeau.

[4] Le devant du vaiſſeau.

[5] Amyot a embrouillé cette comparaiſon. Le grec porte : Car de même que les rameurs, tournés du côté de la poupe, chaſſent en avant la proue pouſſée par l'effort des rames, qui agiſſent ſur l'eau en ſens contraire (à la direction).

de tels preceptes, faisans semblant de fuïr la gloire, la poursuyvent. Car (* qu'il soit ainsi), quel besoing estoit il de dire cela, quel besoing de l'escrire? & après l'avoir escript, quel besoing estoit il de le publier à la posterité, s'il vouloit que ceux de son temps ne le cogneussent point, veu qu'il veut estre cogneu de ceux mesmes qui seront après luy?

III. Et comment ne seroit la chose mauvaise, Cache ta vie, que lon ne sache point que tu ayes vescu, comme s'il disoit, garde que lon ne sache que tu ayes fouillé & saccagé les sepulchres des trespassez : mais au contraire il est deshonneste de vivre en sorte que personne n'en sçache rien, & voudrois dire tout l'opposite, Ne cache point ta vie, encore que tu ayes mal vescu, ains fais toy cognoistre, amende toy, repens toy : si tu as de la vertu, ne sois point inutile : si tu as des vices, ne demeure point sans te faire penser : ou plus tost, fais une distinction & division : A qui est ce que tu donnes ce precepte là? si c'est à un ignorant, ou à un meschant, ou à un fol, c'est autant comme si tu disois, cache ta fiebvre, cache ta frenesie, garde que le medecin ne le sçache, va te jetter en quelque lieu tenebreux où per-

* Ceci n'est point dans le grec.

sonne ne te voye, ny toy ny tes passions aussi: va te cacher avec la maladie incurable & mortelle des vices, couvre tes envies, tes superstitions, comme un poulx hasté & elevé, craignant de te bailler & monstrer à ceux qui auroient le moyen de t'admonester, corriger & guarir: là où les bien anciens jadis souloient penser & traitter les malades mesmes du corps tout publiquement: & lors chascun qui avoit eu cognoissance d'un mal semblable, ou en soy mesme ou en autruy, dont il auroit esté guary, le declaroit à celuy qui en avoit besoing: & dit on que la science de medecine née & accreüe par experience, est ainsi devenue grande. Ainsi falloit il descouvrir à tous les vies malades [1], & les infirmitez de l'ame, les toucher & en considerant les inclinations de chascun, leur dire: à l'un, Tu es subject à te courroucer, donne toy garde de cela: à l'autre, Tu es jaloux, fais une telle chose: à un autre, Es tu amoureux? je l'ay aussi esté autrefois, mais je m'en suis repenty. Et maintenant, au contraire, en le nyant, en le cachant & le couvrant, les hommes enfoncent le plus bas qu'ils peuvent le vice au dedans d'eulx.

IV. Et si c'est aux gens de bien que tu conseilles de se cacher, & de ne se faire point

[1] Les incommodités de la vie.

cognoiſtre, c'eſt autant comme ſi tu diſois à Epaminondas, Ne prens point charge d'armée : ou à Lycurgus, ne t'amuſe point à faire des loix : & à Thraſybulus, ne tue point les tyrans : & à Pythagoras, n'enſeigne point, & à Socrate ne diſcour point : & à toy le premier Epicurus [1], n'eſcris point à tes amis qui ſont en Aſie, ne communique point avec ceux d'Ægypte, & ne couſtoye [2] point, comme eſtaffier, les jeunes gentils hommes de Lampſaque, & n'envoye point à tous & à toutes de tes livres, pour faire monſtre de ta ſcience, & n'ordonne point de ta ſepulture. A quoy tendoient tes tables communes? A quoy ſe rapportoient les aſſemblées que tu faiſois de tes familiers & de beaux jeunes fils? A quoy ſervoient tant de milliers de vers que tu eſcrivois & compoſois à grand labeur, ſur Metrodorus, ſur Ariſtobulus, & ſur Chæredemus, à fin qu'après leur mort meſme ils ne fuſſent point incogneus? Eſtoit ce à fin que tu donnaſſes la loy à la vertu d'oubliance, aux arts de ne rien faire, à la philoſophie de ſilence [3]?

V. Et ſi tu veuls oſter de la vie de l'homme la cognoiſſance, ne plus ne moins que ſi tu

[1] Voyez la vie de ce philoſophe dans Diogène Laërce.

[2] Ne ſuis point, n'accompagne point.

[3] M. Reiske lit : Etoit-ce pour nous faire une loi de laiſſer la vertu dans l'oubli, les arts dans l'inaction, la philoſophie dans le ſilence, & le bonheur dans l'obſcurité ?

oftois d'un feftin toute lumiere, à fin que lon ne cognoiffe pas que toy & les tiens faittes tout pour la volupté, & à fin de volupté, tu as raifon de confeiller, Cache ta vie. Ouy bien certes, fi je veux paffer ma vie avec une putain Hedia, avoir ordinairement avec moy une Leontion, mefprifer toute honefteté, colloquer tout mon bien ès chattouillement de la chair: ces fins là certaitement ont befoing d'eftre cachées de tenebres, & obfcurcies de la nuict: c'eft à cela qu'il faut confeiller l'oubliance, & le non eftre cogneu.

VI. Mais fi aucun en la fcience naturelle a appris à louër en cantiques dieu, la juftice, & la providence divine: en la fcience morale, la loy, la focieté humaine, le gouvernement de la chofe publique, & en iceluy l'honneur, & non pas fon profit, pourquoy veuls-tu que celuy là cache fa vie? à fin qu'il n'enfeigne perfonne, à fin qu'il ne donne à perfonne ny envie ny exemple de bien faire?

VII. Si jamais Themiftocles n'euft efté cogneu des Atheniens, jamais la Grece n'euft repoulfé Xerxès: & fi Camillus n'euft point efté cogneu des Romains, à l'adventure ne fuft Rome demourée ville. Si Platon n'euft cogneu Dion, jamais la Sicile n'euft efté delivrée de tyrannie. Mais comme la lumiere fait que non feulement

nous nous entrecognoiſſons, mais auſſi elle nous rend utiles les uns aux autres : auſſi à mon jugement l'eſtre cogneu apporte non ſeulement gloire, mais auſſi moyen de s'employer à la vertu, comme Epaminondas eſtant incogneu aux Thebains juſques à l'aage de quarante ans, ne leur apporta aucun profit : mais depuis qu'ils l'eurent cogneú, & ſe furent fiez à luy de la conduitte de leur armée, il conſerva la ville de Thebes qui s'en alloit perir, & delivra la Grece, qui eſtoit prochaine à ſervir, monſtrant en gloire ne plus ne moins qu'en une claire lumiere la vertu produiſant ſes effects, quand il en eſt temps.

VIII. Car comme dit Sophocles,

> Comme le fer eſt clair & reluiſant
> Tant que la main de l'homme en va uſant,
> Et la maiſon où ne ſe tient perſonne,
> Avec le temps du toict en terre donne :

Auſſi non ſeulement le fer, mais les meurs meſmes, les conditions & le naturel de l'homme ſe corrompent, attirans une moyſiſſure relante, & une vieilleſſe, en ne faiſant rien par ignorance, un ſilence muet, une vie ſedentaire, retirée à part en oyſifveté, met en langueur non ſeulement les corps, mais auſſi les ames des hommes : & tout ainſi comme les eaux cachées, pour autant qu'elles ſont couvertes & ombragées,

& qu'elles crouppissent, elles se pourrissent : aussi ceux qui ne bougent, & ne s'employent point, encore qu'ils ayent quelque chose de bon en eulx, & ne le font point sortir dehors, ny n'exercent point les naturelles facultez qui estoyent nées avec eulx, se corrompent & envieillissent.

IX. Ne voyez vous pas, quand la nuict s'approche, comme & les corps devienent plus pesants à besongner, & les esprits plus mornes & paresseux à s'esvertuer, & le discours de l'entendement plus assopy & abbatu en soy, ne plus ne moins qu'un feu qui s'en va mourant, & comme pour une lascheté & fascherie[1] qui luy vient, il est agité de peu de diverses imaginations, qui est un quotidian advertissement secret à l'homme, combien sa vie est courte?

Mais du soleil les rays espanouis
Ayans rendu songes esvanouis :

Et après que, par maniere de dire, meslant ensemble les actions & les pensées des hommes avec sa lumiere, il les resveille & excite, comme dit Democritus : « Au poinct du jour, les » hommes courans comme dedans un chariot, » du desir de s'entrerencontrer vistement l'un

[1] Grec : découragement.

» deçà, l'autre delà, ſe levent pour vacquer à
» leurs affaires ».

X. Et m'eſt advis que le vivre meſme, voire le naiſtre, & participer à la generation des hommes, nous eſt donné de dieu, à fin de le cognoiſtre [1] : car il [2] eſt incogneu & caché en ceſte grande machine de l'univers, pendant qu'il s'y promene çà & là par les menus [3] : mais quand il [4] ſe recueille en ſoy, & prend ſa grandeur, alors il reluit, & devient apparent au lieu de caché, & manifeſte au lieu de couvert qu'il eſtoit : car cognoiſſance n'eſt pas le chemin à l'eſſence, comme aucuns veulent dire, mais au contraire l'eſſence eſt le chemin à la cognoiſſance, pour ce que la cognoiſſance ne fait pas chaſque choſe, mais ſeulement elle la monſtre quand elle eſt : comme ny la corruption de ce qui eſt, n'eſt point un tranſporter à non eſtre, ains plus toſt un ameuer ce qui eſt diſſoult à non apparoiſtre.

XI. C'eſt pourquoy ſelon noz ancienes loix & traditions, eſtimans que le ſoleil ſoit Appollo,

[1] Grec : afin que nous nous connoiſſions.

[2] Grec : l'homme.

[3] Tandis que les particules dont l'homme eſt formé, vaguent & errent dans l'immenſité de l'univers.

[4] Quand les particules ſe réuniſſent pour former l'homme, il prend ſa grandeur....

nous l'appellons Delius [1] & Pythius [2] & celuy qui eſt ſeigneur de l'autre monde, ſoit dieu, ou dæmon, s'appelle Ades [3], d'autant que quand nous venons à nous diſſoudre, nous allons en une obſcurité où lon ne voit rien,

> Devers le roy des tenebres de nuict,
> Et du ſommeil pareſſeux & ſans bruit.

Et me ſemble que les anciens meſmes ont appellé l'homme Phota [4], de la lumiere, à cauſe qu'il y a en chaſcun de nous un vehement deſir de nous entrecognoiſtre, & eſtre entrecogneus, à cauſe de la conſanguinité qu'il y a entre nous.

XII. Et y a des philoſophes qui eſtiment meſmes que l'ame ſoit une lumiere de ſa ſubſtance : ce qu'ils jugent tant par autres ſignes, comme par ce qu'il n'y a rien en ce monde que l'ame haïſſe tant, que l'ignorance, & refuit tout ce qui eſt obſcur & ſans clarté, & ſe trouble quand elle entre en lieux tenebreux, eſtans pleins de crainte & de ſouſpeçon pour elle : & luy eſt la clarté ſi doulce & ſi deſirable, qu'elle ne veut point avoir les autres choſes qui naturellement ſont delectables, ſans lumiere, ny en tenebres,

[1] De δῆλος, Dêlos, clair, apparent, manifeſte.

[2] De πύθω, Putho, je reduis en pourriture : parce que le ſoleil diſſout tous les corps par ſa chaleur.

[3] ᾅδης, Adês, lieu bas, obſcur.

[4] De φῶς, Phôs, lumiere, clarté.

ains eſt ce qui rend tout plaiſir, tout paſſe-temps, & toute recreation plus doulce & plus delectable, comme une ſaulſe commune à toutes viandes, & celuy qui ſe jette en ignorance & s'en reveſt, faiſant de ſa vie une repreſentation de mort, il ſemble qu'il ſe laſſe d'eſtre, & ſe fache de vivre.

XIII. Et neantmoins on tient que le lieu où ſont les ames des gens de bien & bien heureux, n'eſt autre choſe que la nature de la gloire, & de l'eſtre,

> Le ſoleil qui tousjours leur luit
> Eſclaire de là noſtre nuict :
> De roſes vermeilles fleuries
> Sont leurs belles grandes prairies.

Et là toute la campagne ouverte eſt tapiſſée des fleurs de toutes ſortes d'arbres ſans fruicts, mais couverts de fleurs : & là y a de belles rivieres qui ne font bruit quelconque tant elles coulent doulcement, & [1] s'entretienent à diſcourir enſemble & raconter ce qui a paſſé par cy devant, & ce qui eſt, s'entre-accompagnans, & s'entreconvoyans les uns les autres.

XIV. Puis il y a une troiſieme voye de ceulx qui ont mal veſcu & qui ſont meſchants, laquelle precipite leurs ames en un abyſme de tenebres.

[1] Les bienheureux...

Où les crouppissantes rivieres
De la nuict, hors de leurs fondrieres
Vomissent une infinité
De tenebreuse obscurité :

engloutissants & enfouissants ceux qui sont punis en oubliance & ignorance : car il n'y a pas des vaultours qui mangent continuellement le foye des meschants couchez & renversez par terre, car il est pieça ou bruslé ou pourry : ne n'y a pas des fardeaux qui oppriment & accablent les corps de ceulx qui sont punis, pource que les os & la chair n'ont plus de ligatures de nerfs [1], & n'ont plus les trespassez aucun reste de corps capable de recevoir punitions, ce qui est propre à chose dure & qui resiste. Mais la vraye unique maniere de chastier & punir ceux qui ont mal vescu en ce monde, est une infamie, une ignorance, & une abolition entiere & aneantissement total qui les emporte au fleuve de Lethé, qui signifie oubliance, en lieu où il n'y a ris aucun, ny aucune resjouissance, & les plonge en la vaste mer qui n'a fond ne rive, de lascheté inutile à tout bien, & paresse qui ne sçait rien faire, sinon tirer après soy un oubly, & un ensepvelissement en toute ignorance & toute descognoissance.

[1] Odyssée, XI, 218. Cette phrase est mot à mot le vers d'Homère à l'endroit cité. Voyez les Observations.

AVERTISSEMENT

SUR LE TRAITÉ DE LA SANTÉ.

LES regles & préceptes de ſanté que Plutarque a réunis dans ce petit Traité, ſont un monument de l'étendue de ſes connoiſſances dans tous les genres. On ne pourra lire cet ouvrage ſans en retirer les avantages les plus précieux : on y verra tout ce que la ſanté nous procure de biens & de plaiſirs ; & on y apprendra les vrais moyens de la conſerver. L'auteur philoſophe & ami de l'humanité y parle à ſes ſemblables avec ce ton ſimple & perſuaſif qui, embelli des graces naïves du langage d'Amyot, fait goûter & aimer le bien. Ses préceptes d'ailleurs ſont ſimples, puiſés dans la nature & exempts de toutes ces formules pharmaceutiques qui chargent nos livres de médecine, & les font tomber des mains de ceux qui entreprennent de les lire.

On peut donc regarder cet opuſcule comme un excellent traité d'Hygiène : on y a multiplié les notes, pour qu'on n'ait rien à deſirer du côté de la clarté du texte : les obſervations y ſont fort étendues,

parce qu'on a cru qu'il étoit effentiel de faire appercevoir les erreurs, quoiqu'en très petit nombre, échappées à Plutarque, & les vérités que le temps & l'expérience nous ont fait découvrir depuis cet excellent obfervateur. Ces obfervations font toutes dues à M. F. N. Simonnet, Régent de la Faculté de Médecine de Paris. Il a bien voulu en enrichir cette nouvelle édition, où l'on s'eft particulierement propofé de mériter la confiance du public, & de concourir à fon utilité.

SOMMAIRE

DES REGLES ET PRÉCEPTES DE SANTÉ.

RIVALITÉ *de la médecine & de la philoſophie.* IV. *Néceſſité d'allier ces deux ſciences.* VI. *Il faut avoir les extrémités chaudes.* VII. *Savoir uſer & ſe priver de tout.* VIII. *Se modérer dans le boire & dans le manger quelques jours avant les grands feſtins.* X. *N'y rien prendre ſans beſoin.* XI. *Victimes d'une honte & d'une complaiſance déplacées.* XIII. *Utilité & agrément à ne manger que ſelon ſon appétit.* XIV. *Sottiſe & vaine gloire autant à éviter à table que la friandiſe & la gourmandiſe.* XV. *Il ne faut jamais prévenir le beſoin en fait de plaiſirs.* XVI. *Vraie gloire & utilité à refréner ſes paſſions.* XVII. *Ne point irriter ſon appétit par des mêts recherchés.* XVIII. *Nulle vraie volupté ſans tempérance.* XIX. *Maladies & regrets affreux, ſuites de l'intempérance.* XX. *Réplétion cauſe ou aggrave les diſpoſitions morbifiques.* XXI. *Symptômes de la réplétion, & regles à obſerver.* XXII. *Avantages des précautions contre les ſuites de la réplétion.* XXIII. *Le corps ſain goûte ſeul le plaiſir du boire & du manger.* XXIV. *Dangers d'un trop rigoureux régime.* XXV. *Différents pronoſtics des maladies.* XXVI. *Utilité à retirer de*

la visite des malades. XXVII. *Conduite nécessaire après quelques excès.* XXVIII. *Trois points essentiels pour se conserver en bonne santé.* XXIX. *Exercices les plus convenables aux gens de lettres.* XXXIII. *Bains chauds & bains froids; leurs différents effets, leur utilité.* XXXV. *Choix des alimens.* XXXVI. *Végétaux préférables.* XXXVII. *Choix des boissons.* XXXVIII. *En quelles occasions l'eau est préférable au vin.* XXXIX. *Moyens d'être tempérant.* XL. *Les gens de lettres doivent modérer leur appétit par des entretiens agréables.* XLI. *Intervalle nécessaire entre le souper & le sommeil.* XLII. *Emploi de ce temps.* XLIII. *Sa durée.* XLIV. *Lequel du mouvement ou du repos est préférable après souper?* XLV. *Danger des purgations & vomitifs.* XLVI. *Évacuer l'estomac sans le secours des vomitifs.* XLVII. *Divers moyens simples & naturels de se rendre le ventre libre.* XLVIII. *Il faut exclure tout régime particulier & périodique.* XLIX. *Oisiveté ennemie de la santé.* L. *On ne doit s'occuper qu'à des choses utiles.* LI. *L'homme d'état méprise les petits intérêts.* LII. *Passer subitement des grandes occupations aux plaisirs, marque d'incontinence & de foiblesse.* LIII. *La volupté n'a point d'attraits pour le sage qui a été sérieusement occupé.* LIV. *L'homme peut-il être son médecin?* LV. *Il doit connoître son pouls.* LVI. *Les alimens qui lui conviennent le mieux.* LVII. *Sottise de ceux qui*

s'occupent plus de la préparation de leur mêts, que de connoître l'influence de l'air & des ſaiſons. LVIII. *Soins de l'avarice, indignes des gens d'honneur.* LIX. *Danger de ſe livrer trop à l'étude.* LX. *Accord harmonieux & néceſſaire entre le corps & l'ame.*

LES REGLES

ET PRECEPTES DE SANTÉ,

EN FORME DE DEVIS.

Les personnages qui parlent en ce devis, Moschion & Zeuxippus.

MOSCHION. Tu destournas doncques hier, amy Zeuxippus, le medecin Glaucus, qui ne demandoit qu'à conferer & communiquer avec vous [1].

II. ZEUXIPPUS. Je ne l'en destournay point, amy Moschion, ne jamais il n'eut volonté de ce faire : mais je fuy ce que je craignois, c'estoit de luy donner occasion & prise de s'attacher [2] à moy, sçachant bien qu'il ne demandoit autre chose : car en la medecine [3], comme dit Homere,

Il vault tout seul autant que plusieurs autres [4] :

[1] Grec : qui ne demandoit qu'à conférer avec vous sur des sujets de philosophie.

[2] De disputer.

[3] Il faudroit lire : en la medecine, à la vérité.

[4] Iliade XI, 514. Homère parle en cet endroit de Machaon, fils d'Esculape & d'Arsinoë, fameux médecin qui suivit les Grecs à la guerre de Troie.

mais

mais quant à la philosophie, il ne luy veut point de bien, ains a tousjours quelques aspres & fascheuses paroles à dire contre elle, mesmement lors que je le voyois venir droit à l'encontre de nous, cryant de tout loing à haute voix, que nous avions entrepris un grand cas, & qui n'estoit gueres honeste : c'est, que nous avions rompu les confins, & par maniere de dire, levé les bornes des sciences, en discourant de la maniere de vivre sainement. Car les confins, disoit il, des medecins & des philosophes, comme lon dit en commun proverbe, des Phrygiens & des Mysiens, sont separez [1] : & davantage [2] il avoit en la bouche quelques propos, que nous avions tenus par maniere de passetemps seulement, qui n'estoient pourtant pas inutiles, lesquels il alloit deschirant & reprenant.

III. Moschion. Et je serois bien aise d'entendre & ces propos là dont il se mocquoit, & les autres que vous eustes sur ce subject là, s'il te venoit à gré de me les dire.

IV. Zeuxippus. Je le croy certainement, Moschion, pour ce que tu ès naturellement enclin à la philosophie, & ne treuves pas bon

[1] Il faut lire : car les confins, disoit-il, des médecins & des philosophes, sont aussi distincts que ceux (comme l'on dit en commun proverbe) des Phrygiens & des Mysiens. Voyez les Observations.

[2] Et de plus il avoit....

qu'un philosophe n'aime la medecine, te semblant estrange qu'il estime luy estre plus convenable qu'on le voye estudiant en la geometrie, en la dialectique, ou en la musique, que d'enquerir & d'appendre.

Ce qu'il y a de bien ou mal chez luy :

c'est à dire, dedans son corps. Et toutefois vous voiez ordinairement, qu'il y a plus grand nombre de spectateurs aux theatres, là où lon distribue quelque piece d'argent à ceux qui s'y assemblent pour voir l'esbattement des jeux, ainsi que lon fait à Athenes [1], qu'il n'y en a aux autres : & [2] la medecine est une des sciences liberales, en laquelle il n'y a pas moins de beauté, de subtilité, & de plaisir, qu'en autre quelle qu'elle soit : mais outre cela, encore paye elle à ceux qui l'aiment une grande distribution pour leur salaire, qui est la conservation de leur vie, & de leur santé [3] : pourtant ne fault il pas accuser les philosophes qui discourent des choses saines, & mal saines, d'avoir oultre passé leurs confins,

[1] Périclès, dans la vue de se concilier l'esprit du peuple, donna une loi qui autorisoit chaque citoyen d'Athènes présent aux délibérations sur des affaires d'état, ou même aux jeux & aux spectacles, de se faire payer par le trésor public un modique droit de présence. Voyez Plutarque, T. II. des Vies, dans celle de Périclès, ch. 16, p. 195 & 196. Voyez aussi l'ouvrage Anglais de Montagu, of the rise and fall of ancient Republicks, p. 156.

[2] Lisez : or la...

[3] Voyez les Observations.

ains plus tost les faudroit il blasmer, s'ils ne levoient & ostoient entierement ces bornes, pour labourer comme en un champ commun avec les medecins, à la contemplation des choses belles & honestes, enquerans par leurs discours ce qui est ensemble, & plaisant à entendre, & necessaire à sçavoir.

V. Moschion. Mais laissons là le medecin Glaucus, je te prie Zeuxippus, qui pour sa gravité veult qu'on l'estime accomply de tout poinct, sans avoir aucun besoin de la philosophie, & me raconte tous les propos que vous eustes, mesmement ceux là les premiers, s'il te plaist, que tu avois dit en jouant, & non pas trop à certes [1], que Glaucus alloit reprenant.

VI. Zeuxippus. Je le veux bien. Ce nostre amy [2] doncques disoit avoir ouy dire à quelqu'un, que avoir tousjours les mains chaudes, & ne les laisser pas refroidir, estoit chose grandement utile à la santé [3] : & au contraire, que d'avoir ordinairement les extremitez froides, chassoit la chaleur au dedans du corps, & nous apportoit comme une accoustumance, & une usance à la fiebvre [4] : mais que la tourner au dehors, &

[1] Par maniere d'amusement...

[2] Zeuxippus rapporte ici la conversation qu'il avoit la veille avec un de ses amis, lorsqu'il fut interrompu par Glaucus.

[3] Voyez les Observations.

[4] *Ibid.*

tirer avec la chaleur la matiere d'icelle, & la diſtribuer egalement par tout le corps, eſtoit choſe ſaine, comme nous voyons qu'en beſongnant des mains, & en faiſant quelque ouvrage, le mouvement nous y fait venir & y maintient la chaleur : mais ſi nous n'avons de telle beſongne à faire, qu'il [1] ne fault pas pourtant recevoir la foideur aux extremitez du corps : voylà l'un des poincts dont il ſe rioit & mocquoit.

VII. Le ſecond fut, à mon advis [2], touchant les viandes [3] que lon donne aux malades, qu'il conſeilloit qu'en ſanté meſme on en gouſtaſt un petit par intervalle de temps, pour s'y accouſtumer, à fin que lon ne les euſt point en horreur, comme font les petits enfans, & que lon ne haïſt point celle maniere de vivre, ains que lon là ſe rendiſt peu à peu familiere, à fin que quand il adviendroit que lon ſeroit malade, on n'euſt pas à contrecœur ces viandes là, comme ſi c'eſtoyent drogues medicinales, & que nous ne nous faſchiſſions point de manger quelquefois d'une ſeule viande ſimple, ſans ſaulſe ne roſty [4] : à ceſte cauſe vouloit il que lon ne trouvaſt point eſtrange, de venir quel-

[1] Il diſoit qu'il....

[2] Autant qu'il m'en ſouvient...

[3] Grec : touchant les alimens que l'on... Voyez les Obſervations.

[4] Grec : & que nous ne nous fâchiſſions point de manger des mêts ſimples, ſans aſſaiſonnement & ſans haut-goût.

quefois à la table sans s'estre premierement baigné ou estuvé, ny de boire de l'eau quand il y auroit du vin, ny de boire chaud en esté, quand bien il y auroit de la neige, prouveu que lon ne feist point ces abstinences là par ambitieuse ostentation de vaine gloire, & pour s'en vanter [1] après, ains à part, sans en mot dire, & pour accoustumer peu à peu nostre appetit à obeir facilement à la raison, & à ce qui est utile, en ostant de loing à nostre ame ceste mignardise delicate, de se plaindre trop ès maladies, & regretter les grands plaisirs, & agreables voluptez, qu'elle souloit avoir au lieu de la basse & estroitte regle de vivre, à laquelle elle se voit reduitte. « Car il ne fut jamais mal » dit, Choisy la vie la meilleure qui soit, & » l'accoustumance te la rendra plaisante [2] » : ce qui à l'espreuve se trouvera utile en toutes choses, mais principalement quant aux traittements de la personne [3], en s'accoustumant à

[1] Tous les jours on en voit se couvrir de ridicule par une sotte vanité, qui n'est, dit Théophraste, qu'une passion inquiéte de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles, du nom & de la distinction.

[2] M. l'abbé Ricard traduit ainsi cette maxime : Choisissez le meilleur genre de vie, *agréable ou non*, & l'habitude vous le rendra doux. Ces mots, *agréable ou non*, ajoutés au texte, sont un développement nécessaire à la pensée de Plutarque, comme le remarque très bien ce nouveau traducteur des Morales de Plutarque, T. II, p. 92.

[3] Lisez : mais principalement quant aux différens régimes...

ceulx qui sont les plus salubres, on les rend plus familiers, plus amis, & plus cogneuz à nostre nature, se ramenant en la memoire, ce que font & que disent les autres en leurs maladies, comment ils se courroucent, & se tourmentent quand on leur presente à boire de l'eau chaude, ou quelque chaudeau [1] à humer, ou du pain sec, comment ils appellent cela fascheuse & mauplaisante viande, & fascheux & importuns ceulx qui les veulent contraindre d'en prendre. Il y en a eu plusieurs que le baing a fait mourir, qui n'avoient pas grand mal du commencement, sinon qu'ils ne pouvoient boire ny manger que premierement ils ne se fussent baignez, & lavez en l'estuve: entre lesquels a esté l'empereur Titus, ainsi que tesmoignent ceux qui le panserent en sa maladie [2].

VIII. Il fut dit aussi, que tousjours les plus

[1] Espece de bouillon chaud différemment apprêté : on en donnoit aux nouvelles accouchées fait avec du lait boulli, du sucre, des jaunes d'œufs & de la canelle.

[2] Voyez sur la mort de cet empereur, l'Append. Chronol. dans la nouv. édit. *in*-4° de Tacite, T. IV, p. 449 & 450. On y lira qu'à la vérité la santé de Tite affoiblie par un trop fréquent usage des bains, dépérissoit à vue d'œil ; & que touché de la triste condition du genre humain, ou même de la sienne en particulier, on le vit répandre des larmes abondantes la derniere fois qu'il parut au spectacle : mais le cruel Domitien, jaloux de régner, augmenta le mal, sous prétexte de le soulager ; il fit mettre & abandonner Tite dans un bain rempli de neige.

ſimples viandes, & qui couſtent le moins, ſont les plus ſalubres au corps, & que ſur tout il ſe falloit bien donner garde de repletion[1], d'yvrongnerie, & de volupté, meſmement quant on ſent approcher une feſte, où lon a accouſtumé de faire grand'chere, ou bien que lon doit faire un bancquet à ſes amis, ou que lon attent quelque feſtin de roy, ou de prince, là où on eſt contrainct de boire d'autant à ſon tour, que lon ne l'oſe refuſer, à fin que lors que lon eſt encore en beau temps & ſerein, on prepare ſon corps de bonne heure, pour le rendre plus gaillard, & plus diſpos contre le vent & la tempeſte qui le menaſſe[2] : car il eſt bien difficile en telles aſſemblées & feſtes de ſeigneurs & d'amis, de ſe maintenir en une mediocrité, & accouſtumée ſobrieté, que lon ne ſoit trouvé faſcheux, malplaiſant & ennuyeux à toute la compagnie.

IX. A fin doncques que lon ne mette point feu ſur feu[3], repletion ſur repletion, & vin ſur vin, il ſeroit bon d'imiter & enſuyvre à

[1] Voyez les Obſervations.

[2] Vitellius bien loin de ſuivre un conſeil auſſi ſage, ne conſultant au contraire que ſon goût pour toutes ſortes d'excès, ſe faiſoit inviter chez pluſieurs perſonnes, quoique réguliérement il prît chaque jour chez lui ſes trois ou quatre repas. Il ſuffiſoit à tous par l'habitude & la facilité qu'il avoit de vomir. *Sueton. in Vitell.* XIII.

[3] Le grec ajoute : ſuivant le proverbe.

bon esciant le tour que jadis le roy Philippus feit par jeu, qui fut tel : Il y eut quelqu'un qui le convia, comme il estoit par les champs, de venir soupper chez luy, pensant qu'il y deust venir avec petite compagnie : mais le voiant venir avec une grande suitte, sçachant qu'il avoit fait apprester pour peu de gens, il en estoit tout troublé : dequoy Philippus s'estant apperçeu, envoya soubs-main dire à tous ceux qu'il avoit amenez, qu'ilz gardassent lieu à la tourte : eulx le croyans, & l'attendans tousjours, espargnerent les viandes qui leur furent presentées, de maniere qu'elles suffirent largement à toute la compagnie. Ainsi se fault il devant preparer, quand on se doit trouver à ces assemblées là, où il fault par force boire d'autant à tour de rolle, & garder lieu en nostre corps & pour viande & pour pastisserie ; voire & pour yvrongnerie, & y apporter nostre appetit tout frais & bien deliberé.

X. Mais si d'adventure quelques telles contrainctes, nous surprennent encore tous pleins & mal disposez, pour avoir ja trop beu & trop mangé : estans quelques seigneurs arrivez soudainement, ou quelques uns de nos amis survenus à l'improuveu, & que nous soyons forcez par honte [1], de nous trouver en compagnie d'autres

[1] Décence.

qui feront bien dispos & preparez à boire : alors se faudra il bien bander & armer contre la mauvaise honte, qui est cause de tant de maulx aux hommes, en luy mettant à l'encontre ces vers que dit le roy Creon en une tragedie d'Euripide :

Il me vault mieulx maintenant te desplaire,
Amy passant, que pour te vouloir plaire,
En me laissant aller trop mollement,
Me repentir après amerement [1].

Car de s'aller jetter en une pleuresie, ou en une phrenesie pour crainte d'estre tenu & reputé lourdault & incivil, c'est faire du lourdault à bon esciant, & de l'homme de mauvais jugement, qui n'a pas la grace ny la parole pour entretenir la compagnie, sans yvrongner & gourmander [2], car le refus mesme, s'il est fait dextrement & de bonne grace, ne sera point moins agreable à la compagnie, que le boire d'autant à tour de rolle. Et si celuy mesme qui fait le festin s'abstient [3] de boire & de manger, encore qu'il soit à la table (comme quand on fait un sacrifice, dont lon ne taste point) entretenant au demourant la compagnie avec un bon visage & une bonne chere, disant tousjours de [4] luy mesme quelque mot pour rire, il resjouira

[1] Med. 290.
[2] Manger avec excès.
[3] Grec : & si quelqu'un s'abstient.
[4] Sur.

& contentera plus la compagnie que celuy qui s'enyvreroit & gourmanderoit [1] jusques au crever avec eulx.

XI. Il [2] feit mention à ce propos de quelques exemples anciens, comme d'Alexandre le grand entre autres, qui eut honte de refuser Medius l'un de ses capitaines, qui le convia d'aller soupper chez luy, après avoir desjà bien beu ailleurs, & qui le remeit à boire, encore mieulx que devant, dont il mourut [3] : & de nostre temps un puissant luicteur nommé Rigulus, que l'empereur Titus un jour de bon matin envoya querir pour se baigner & estuver avec luy, il y vint, & après s'estre lavé beut un coup tel, que l'apoplexie, le surprit incontinent, de maniere qu'il en tomba mort soudainement [4].

[1] Mangeroit.

[2] Grec : ce même ami... Voyez la note, ch. 6.

[3] On lit dans Athénée, X. 9, que le vase qu'Alexandre entreprit de boire en ce repas, contenoit deux conges, (près de 14 L. pesant) de liqueur. Ce Médius, dont il est ici question, estoit, pour me servir des expressions d'Amyot, comme le maistre & le chef du trouppeau de tous les flatteurs qui estoient en la cour d'Alexandre, & c'est lui qui enseignoit qu'on ne devoit point craindre de mordre avec force calomnies : car, encore, disoit-il, » que celuy qui aura esté mordu » guarisse de la playe, la cicatrice » pour le moins en demeure ». Morales de Plutarque, T. I, p. 314, Traité de la maniere de distinguer le flatteur d'avec l'amy, ch. XLII.

[4] Après de tels exemples on conçoit aisément la nécessité de recourir aux bons propos, plutôt que de se charger l'estomach en mangeant ou buvant par une mauvaise honte qui exerce son cruel empire, sur-tout dans les tables de province : c'est pour cela

XII. Nostre medecin Glaucus se mocquoit de tous ces propos là, les appellant discours de maistres d'eschole : ne se souciant pas gueres au demourant d'en ouïr plus avant, ny nous aussi n'ayans pas grande envie de luy en dire davantage, pource qu'il ne s'arrestoit pas à considerer plus avant un chascun d'iceulx.

XIII. Mais au demourant Socrates, qui le premier nous a defendu de manger des viandes qui nous convient à manger, encore que nous n'ayons point de faim, ny de boire breuvages qui nous facent boire, encore que nous n'ayons point de soif, ne nous defendoit pas simplement d'en user, ains nous enseignoit d'en user seulement lors que nous en aurions besoing, en joignant la volupté d'icelles avec la necessité [1], comme

que M. de S. Evremond, suivant le conseil de Plutarque, mandoit au comte d'Olonne, exilé de la cour : « Si une nécessité indispensable vous fait » dîner avec quelques uns de vos » voisins, que leur argent ou » leur adresse aura sauvé de l'arriere-ban, louez le lievre, le » cerf, le chevreuil, le sanglier, » & n'en mangez point ». Œuvres véritables de S. Evremond. Londres, 1706, T. III, p. 61.

[1] M. de S. Evremond, *ib.* p. 62 & 63, étend ainsi ce sage conseil de Socrates, « Que la nature nous invite à boire & à » manger par une disposition » secrete, qui se fait légérement » sentir, & ne nous y presse pas » par le besoin. Où il n'y a point » d'appétit, la plus saine nourriture est capable de nous nuire, » & la plus agréable de nous » dégoûter : où il y a de la faim, » la nécessité de manger est une » espèce de mal qui en cause » un autre après le repas, pour » avoir fait manger plus qu'il » ne faut. L'appétit donne de » l'exercice à notre chaleur na-

font ceux qui emploient les deniers publiques, qui paravant se fouloient despendre à faire des jeux, à la foude[1] & entretenement des gens de guerre : car le doulx, tant comme il est partie du nourrissant, est fort propre & amy familier à la nature, & fault pendant que lon a encore faim, jouïr & user des aliments necessaires, comme plaisans, non pas se provocquer & susciter à part de nouveaux appetits extraordinaires, après que lon a ressasié les communs & ordinaires. Car ainsi comme à Socrates mesme le danser estoit un exercice & si le delectoit, aussi celuy à qui une pastisserie ou une confiture[2] sert pour toute viande & pour soupper entier, elle luy fait moins de mal : mais après que lon a pris ce qui suffit à la nature, & que lon s'est assez remply, il se fault bien donner garde, autant que de chose qui soit, d'estendre encore ses mains à ces friandises là : & si ne fault pas

» turelle dans la digestion : l'avi- » dité lui prépare du travail & » de la peine. Le moyen de nous » tenir toujours dans une dispo- » sition agréable, c'est de ne » souffrir ni vuide, ni réplétion; » afin que la nature n'ait jamais » à se remplir avidement de » ce qui lui manque, ni à se » soulager avec empressement de » ce qui la charge ».

[1] Solde.

[2] Πέμμα καὶ τράγημα ; ces deux mots grecs se traduisent en latin par le mot *bellaria*, dessert, tout ce qui entre dans un dessert. Gell. Noct. Att. XIII, 11. Amyot eut mieux traduit s'il eut dit ; « Aussi » celui à qui le dernier service » sert pour toute viande, il lui » fait moins de mal ».

en telles choses moins eviter la sottise & l'ambition, que la friandise ou gourmandise.

XIV. Car ces deux vices nous induisent aussi bien souvent à manger quand nous n'avons point de faim, & à boire quand nous n'avons point de soif, en nous imprimant de bien folles & extravagantes imaginations : Que c'est grande simplesse de ne prendre pas à cœur saoul d'une chose qui est rare & chere, quand on la peut avoir : comme feroit, pour exemple, de la sommade [1] ou des champignons d'Italie [2], ou de la tourte [3] de Samos, ou de la neige en Ægypte [4] : ces imaginations là sont un peu de

[1] Voyez le Traité II. du manger chair, ch. 2.

[2] M. Reiske conclud de cet endroit, que Plutarque a composé ce Traité dans la Grèce, où on faisoit venir des champignons d'Italie, auxquels il eut été ridicule de donner dans l'Italie même, le nom de champignons d'Italie. Il faut lire dans Pline, édit. in-12, L. XXII, 47, tout ce qui regarde le choix des champignons, & la maniere de les préparer. A Rome le goût pour les champignons étoit une vraie fureur : « Seul mets, dit Pline, » que nos élégantes se plaisent à » préparer de leurs mains, elles » le dévorent des yeux, & n'en » approchent qu'avec couteaux » ambrés, vaisseaux d'argent ».

[3] Πλακοῦντος, gâteau. Les anciens faisoient très grand cas de la pâtisserie. On disoit du temps de S. Jérôme, *non sunt suaves epulæ, quæ non placentam redolent.* « Nul bon repas sans gâ- » teau ». *Ad Marcel.*

[4] D'après M. Savary, dans son excellent ouvrage sur l'Egypte, le thermomètre ne varie que depuis neuf degrés au-dessus du terme de la congélation, jusqu'à 24, à Damiette, & jusqu'à 36, au grand Caire. Lettres sur l'Egypte, p. 321. On ne pouvoit donc s'y procurer que de la neige artificielle. « O étonnante sen- » sualité! *devons-nous dire avec* » *Pline*, l'eau n'a pas son prix,

vaine gloire, qui nous tire par le nez bien ſouvent, comme une odeur de cuyſine, à deſirer uſer de telles choſes, & contraindre le corps, qui ne les demande pas, d'y participer, ſeulement pource qu'elles ſont rares & fort renommées, à fin qu'ils en puiſſent faire leurs contes à d'autres, & en eſtre par eulx reputez bienheureux, d'avoir eu jouïſſance de choſes ſi ſingulieres, ſi cheres & ſi difficiles à recouvrer. Pareille affection ont ils envers les femmes de grand renom, & de grande reputation, car quand ils ſont couchez auprès de leurs eſpouſes, qui seront belles bien ſouvent, & qui leur porteront grande amitié, ils ne bougeront : mais s'ils ſe treuvent avec une telle courtiſane comme eſtoyent Phryné ou Laïs, auſquelles ils auront payé de bon argent pour coucher avec elles, encore qu'ils ne ſoient pas bien diſpoſez de leurs perſonnes, ou autrement laſches à tel meſtier, ils feront neantmoins tout ce qu'ils pourront pour exciter leur luxure à ceſte volupté, par une vaine gloire : tellement que Phryné meſme eſtant desja vieille & paſſée diſoit, qu'elle vendoit plus cherement ſa lie pour la reputation.

» l'argent met de la différence » entre les élémens eux-mêmes. » Ceux-ci boivent de la neige, » ceux-là de la glace, & le » fléau des montagnes contribue » à leurs plaiſirs ſenſuels ». Hiſt. Natur. XIX, 19. Voyez les Obſervations.

XV. C'eſt une grande choſe & digne d'admiration [1], que ſi nous recevons en noſtre corps autant de voluptez que ſa nature en peut porter, ou qu'elle en a de beſoing, ou qui plus eſt, ſi pour diverſes occupations nous reſiſtons à ſes appetits, & le remettons à une autre fois., & qu'à toute peine nous luy obtemperions en ſes neceſſitez, ou comme dit Platon, qu'à fine force après qu'il nous a bien eſpoinçonnez & gehennez, nous luy cedons, nous n'en ſouffrons point pour tout cela aucune perte ny dommage [2] : &, au contraire, ſi ès cupiditez qui deſcendent de l'ame au corps, nous nous laiſſons aller tant qu'elles nous forcent de ſervir, & de

[1] Tout ce chapitre eſt le commentaire d'un des plus utiles préceptes de l'Hygiène, celui de ne jamais prévenir le beſoin en rien.

[2] Voici comme Voltaire développe cette penſée de Plutarque, dans ces beaux vers :

« Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des deſirs :
» . . . . Stoïques abuſés,
» Vous voulez changer l'homme & vous le détruiſez.
» Uſez, n'abuſez point, le ſage ainſi l'ordonne,
» Je fuis également Epictete & Pétrone.
» L'abſtinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
» Je ne conclus donc pas orateur dangereux,
» Qu'il faut lâcher la bride aux paſſions humaines,
» De ce courſier fougueux je veux tenir les rênes.
» Je veux que ce torrent, par un heureux ſecours,
» Sans inonder nos champs, les abreuve en ſon cours.
» Vents, épurez les airs & ſoufflez ſans tempêtes,
» Soleil, ſans nous brûler, marche & luis ſur nos têtes ».

nous emouvoir au gré des passions d'icelle, il est impossible qu'elles ne nous laissent de très grandes & très notables pertes pour bien peu de voluptez, foibles, & peu apparentes, qu'elles nous auront données : ainsi se faut il bien garder de provoquer le corps aux voluptez par les cupiditez de l'ame, pource que le commancement en feroit contre la nature. Car tout ainsi comme le chattouillement des aixelles apporte à l'ame un rire qui n'est point proprement doux ny gracieux, ains fascheux & ressemblant plus proprement à une convulsion & un esvanouissement : aussi les voluptez que le corps pinsé & aiguillonné par l'ame reçoit, sont toutes violentes, forcées, turbulentes & hors de la nature.

XVI. Toutes quantesfois doncques qu'il se presentera occasion de jouïr de quelques telles voluptez rares ou renommées, il sera meilleur faire gloire de s'en abstenir que non pas d'en jouïr, reduisans en memoire ce que souloit dire Simonides, qu'il ne s'estoit jamais repenty de s'estre teu : mais d'avoir parlé, souvent : aussi jamais nous ne nous sommes repentis d'avoir rejetté quelque viande, ny d'avoir beu de l'eau au lieu de bon vin de Falerne. Parquoy non seulement il ne faut jamais forcer la nature, mais si d'adventure quelquefois on nous sert

de

de telles friandiſes qu'elle appete, il ne faut ſouvent divertir[1] noſtre appetit, & le ramener à l'uſage des choſes ſimples & ordinaires pour l'y accouſtumer & exerciter.

Si violer en rien ſe peut la loy
Honeſtement, c'eſt pour ſe faire roy[2],

ce dit le Thebain Etheocles, & dit mal : mais nous pourrions dire mieux, & plus veritablement s'il faut eſtre ambitieux en telles choſes que cela, il eſt très honeſte de ſe contenir pour ſa ſanté entretenir : toutefois il y en a qui par eſpargne mechanique, & par chicheté refrenent bien leurs cupiditez quand ils ſont chez eux, mais s'il advient qu'ils ſoient conviez chez autruy, il ſe gorgent & ſe rempliſſent juſques au crever de ces viandes exquiſes & cheres, ne plus ne moins que lon fait à la guerre, quand on va fourrager, tant que lon peut, ſur les terres de l'ennemy : & puis ils ſortent de là maldiſpoſez, rapportans de leur cupidité inſatiable une belle proviſion pour le lendemain, c'eſt une crudité d'eſtomac.

XVII. Or le philoſophe Crates[3], eſtimant

[1] Détourner.

[2] Eurip. Phénic. v. 526.

[3] Voyez T. II, des Morales de Plutarque, p. 202, la note qui fixe l'époque où ce philoſophe floriſſoit à Athènes. Voici le célèbre journal qu'il nous a laiſſé, & qu'on trouve dans ſa vie par Diogène Laërce.

Donnez à votre cuiſinier dix

que les guerres civiles & les tyrannies se suscitoient dedans les villes, autant pour la superfluité & pour les delices, que pour autre cause qui soit, souloit dire en jouant selon sa coustume, « Garde toy de nous jetter en sedition » civile, en augmentant le plat devant la len- » tille » : c'est à dire, en faisant despense plus grande que ne porte ton revenu : mais un chascun se doit commander à soy mesme, N'augmente pas le plat devant la lentille, n'y ne passe point par dessus le cresson & l'olive, jusques aux tourtes & aux delicieux poissons, & ne jette point ton corps puis après en choliques, & en flux de ventre pour avoir trop mangé : car les viandes simples & ordinaires contienent l'appetit dedans les bornes & la mesure de nature, mais les artifices des cuysiniers & des pastissiers, avec leurs friandises de saulses & de saupiquets, ainsi comme dit le poëte comique, avancent & mettent tousjours plus avant les limites de la volupté, & oultre-passent l'utilité, & ne sçay comment, veu que nous detestons si fort, & avons en abomination si grande, les femmes qui donnent des breuvages d'amour, & com-

mines, (772 liv. de notre monnoye) : au médecin une drachme, (16 s.) : à un flatteur cinq talens, (près de mille louis) : de la fumée à un magistrat : un talent (4,668 liv.) à une courtisanne ; & trois oboles (près de 7 s. 6 d.), à un philosophe.

posent des charmes pour appliquer à leurs maris, nous abondonnons ainsi à des mercenaires, ou à des esclaves, noz viandes à empoisonner par maniere de dire, & à ensorceller : & bien que le mot que souloit dire le philosophe Arcesilaus [1] contre les paillards & luxurieux soit un peu trop brusque & trop aigre, qu'il ne peut chaloir de quel costé on le seoit, pource qu'il y a autant de mal à l'un qu'à l'autre, si ne vient il pas mal à propos pour le subject que nous traittons : car à la verité, quelle difference y a il de manger des herbes chaudes, que lon appelle Satyrion, pour se provoquer & semondre à la luxure, & irriter le sentiment par odeur & par saulses ? comme les galleux, qui ne demandent autre chose, sinon qu'on leur frotte & qu'on leur galle tousjours leur rongne.

XVIII. Mais à l'adventure vaudra il mieux se reserver à un autre lieu pour parler contre les voluptez deshonestes, en monstrant combien la continence de soy mesme est honeste & venerable : car le propos qui se presente maintenant, est pour defendre plusieurs grandes voluptez honestes, par ce que les maladies ne

[1] Arcésilas de Pitane, philosophe & chef de la moyenne ou seconde Académie, naquit vers la cent trente-quatrieme olympiade : un certain Aristochius stoïcien, l'appelloit corrupteur de jeunesse, impudique, éloquent & téméraire. Diog. Laër. in *Arcesil.*

nous ostent pas tant d'actions, tant d'esperances; tant de voyages, ny tant de passetemps, comme elles nous empeschent & font perdre de voluptez: pourtant aussi peu est il expedient à ceux qui aiment les voluptez, qu'à gens du monde, de mespriser leur santé [1] : car il y en a plusieurs à qui les maladies n'ostent point les moyens de philosopher [2], ny d'estre grands capitaines [3], ny de gouverner les royaumes : mais les voluptez & jouissances corporelles pour la plus part ne peuvent pas seulement naistre en maladie, ou si elles y naissent, elles apportent bien peu de la delectation qui leur est propre & naturelle:

[1] Lisez : c'est pourquoi il ne convient nullement à ceux qui aiment les voluptés, de mépriser leur santé. Voyez les Observations.

[2] Voyez dans les Observations une lettre de Pline le jeune, qui sert merveilleusement de commentaire à ce passage.

[3] M. de la Bruyere, ch. XII, vers la fin, nous trace le portrait du fameux prince d'Orange, que la foiblesse de son physique n'empêcha pas d'être un des plus grands capitaines du dernier siècle. « Vous avez sur-tout, dit » le Théophraste moderne, un » homme pâle & livide, qui n'a » pas sur soi dix onces de chair, » & que l'on croiroit jetter à » terre du moindre souffle : il » fait néanmoins plus de bruit » que quatre autres, & met tout » en combustion : il vient de » pêcher en eau trouble une isle » toute entière.... En un mot, il » étoit né sujet, & il ne l'est » plus; au contraire, il est le » maître... Mais qu'entends-je? » de certains personnages qui ont » des couronnes, je ne dis pas » des comtes ou des marquis » dont la terre fourmille, mais » des princes & des souve» rains : ils viennent trouver » cet homme dès qu'il a sifflé, » ils se découvrent dès son an» ti-chambre, & ils ne parlent » que quand on les interroge ».

& ce peu encore non pur & net, ains meslé de mixtion estrangere, & comme desguisé & cicatricé, ne plus ne moins qu'en une tourmente & tempeste : car le plaisir de Venus n'est point bien à propos quand on est trop plein de viande & de vin, mais plus tost quand le corps est en une serenité & tranquilité grande, pource que Venus se doit terminer en volupté, si fait bien le boire & le manger : mais la santé est aux voluptez, comme leur beau temps, qui leur donne seure & plaisante naissance, ne plus ne moins que le calme de l'hyver à la couvée des oyseaux de mer, que lon appelle halcyons, qui esclosent leurs œufs tousjours en beau temps, au milieu de l'hyver. On louë à bon droit Prodicus, d'avoir gentilement dit, que le feu est la meilleure saulse qui soit : mais on pourroit aussi très veritablement dire, que la santé est une divine saulse & très plaisante : car les viandes pour delicates qu'elles soient, bouillies ou rosties, ou cuittes au four, n'apportent aucune volupté ne plaisir à ceux qui sont malades ou yvres, ou qui ont envie de vomir, là où un pur & net appetit rend toute viande agreable & plaisante, voire ravissable, comme dit Homere, à un corps sain & convenable [1].

[1] « C'est un grand secret de » pouvoir concilier à table l'a» gréable & l'utile. Pour ce grand » secret, néanmoins, il ne faut

XIX. Mais comme Demades l'orateur [1], voiant les Atheniens desireux des armes & de la guerre hors de propos, leur disoit que jamais ils ne traittoient de la paix sinon en robbes noires, aprés qu'ils y avoient perdu de leurs parens & amis : aussi ne nous souvenons nous jamais de vivre sobrement & simplement, sinon parmy des cauteres, des unguents, & des cataplasmes : & quand nous y sommes, alors nous condamnons bien fort noz fautes, quand il nous souvient de ce que nous avons fait par le passé : mais encore accusons nous tantost l'air, tantost la contrée qui n'est pas saine, ou l'estre hors de son païs naturel, & jamais n'en voulons accuser nostre intemperance, & noz appetits desordonnez : & comme

» qu'être sobre, & délicat ; & » que ne doit-on pas faire, pour » apprendre à manger délicieu- » sement aux heures du repas ; » ce qui tient l'esprit & le corps » dans une bonne disposition » pour toutes les autres ? On » peut être sobre sans être déli- » cat, mais on ne peut jamais » être délicat sans être sobre. » Heureux qui a ces deux quali- » tés ensemble ! il ne sépare point » son régime d'avec son plaisir». S. Evrem. *ib.* p. 59.

[1] Célèbre orateur Athénien, contemporain de Démosthène. Antipater se vantoit d'avoir deux amis à Athènes, Phocion & Demades, il disoit qu'il ne pouvoit faire accepter aucun présent au premier, & qu'il n'en avoit jamais assez pour satisfaire les desirs insatiables de l'autre : ce Demades, l'homme le plus éloquent de son siecle, menoit une vie fort dissolue, & c'est de luy, quand il fut devenu vieux, qu'Antipater disoit : « qu'il n'en » estoit demouré, non plus que » d'une hostie immolée, que la » langue & le ventre ». Voyez Plutarch. Vies de Phocion & de Démosth. & Ciceron, *de claris oratoribus*.

le roy Lysimachus [1] dedans le païs des Getes [2] se trouvant contrainct & forcé de la soif, à se rendre prisonnier luy & son armée entre les mains de son ennemy, après avoir beu de l'eau fresche dit, « O dieux, combien de felicité j'ay » perdu pour un si court plaisir » ! aussi pourrions nous rapporter & accommoder cela à nous mesmes, en noz maladies, comment pour avoir beu de l'eau froide, ou pour avoir esté aux estuves importunément, ou pour avoir beu d'autant, combien de voluptez nous avons gastées, combien de bonnes actions, & combien d'honestes passetemps nous avons perdus : car le remors de tels pensemens [3] touche jusques au vif la memoire, de sorte que la cicatrice en demeure encore après que lon est restitué en santé : ce qui fait que nous sommes puis après plus retenus en nostre maniere de vivre, par ce que un corps qui sera bien sain ne produira gueres jamais de trop vehementes cupiditez, & appetits desordonnez malaisez à domter, ou à y resister [4], ains leur faut faire teste quand

[1] Un des successeurs d'Alexandre. Voyez T. II des Morales, p. 84, dans la note.

[2] Peuples de la Thessalie. Géograph. ancien. de Danville, *in-fol.* p. 80.

[3] Pensées.

[4] « Un corps sain ne produit » guère de trop véhémentes cu» pidités ». Observation juste & qui confirme l'idée que Galien nous donne d'un tempérament parfait : « Un homme, dit-il, » qui auroit exactement un tem-

ils ſe remuent, & qu'ils regibbent pour jouïr des plaiſirs dont ils ont en envie : car tels appetits ſe plaignent legerement, & cryent pour peu de choſe, comme font les enfans mignards, & puis ils s'appaiſent quand la table eſt oſtée, & ne ſe plaignent point qu'on leur ait fait tort, ains au contraire ſont purs & nets, & gaillards, non pas peſans, & baillans pour avoir l'eſtomac chargé, juſques au lendemain [1] : comme lon eſcrit, que le capitaine Timotheus ayant un

» pérament qui convient au » genre humain, ne ſeroit ni » trop grand, ni trop petit; il » ne ſeroit ni trop gros, ni trop » grêle; on ne ſentiroit point, » en le touchant, trop de dureté » dans ſes muſcles : on n'y ſen- » tiroit point trop de molleſſe; » une fraîcheur douce & humide » occuperoit l'habitude de ſon » corps; ſon eſprit ne ſeroit ni » téméraire ni timide; il tien- » droit un juſte milieu entre la » précipitation & la lenteur, la » compaſſion & la juſtice : il ai- » meroit ſes amis, ſeroit pru- » dent, mangeroit & boiroit » modérément; ſon teint vif & » animé répondroit à l'habitude » de ſon corps; il dormiroit bien, » & veilleroit avec activité». Galien, *de temperament.* IV, 1, cité par M. Lorry, Uſage des Alimens, T. II, p. 96 & 97.

[1] Voilà donc la regle ſûre pour juger ſi l'on n'a point trop chargé ſon eſtomach : *c'eſt d'être*, au ſortir d'un repas, *purs*, *nets & gaillards, non pas peſans & baillans.* « Comme il eſt eſſentiel, » dit M. Lorry, d'exécuter toutes » nos fonctions avec *alacrité* & » ſans les ſentir, la peine & le » ſentiment d'une fonction qui » commence à s'exécuter, eſt une » marque certaine qu'on s'é- » loigne plus ou moins de l'état » naturel, ſelon que ce ſenti- » ment eſt plus ou moins vif. » Si donc on commence à ſentir » ſon eſtomach en digérant, & » à perdre, après avoir mangé, » cette vivacité qui fait le carac- » tère de la ſobriété, nous pou- » vons aſſurer que l'eſtomach eſt » trop chargé ». Uſage des Alimens, T. I, p. 212, 213.

jour souppé en l'Academie, chez Platon, un soupper simple & sobre, dit, « Ceux qui souppent chez Platon s'en treuvent bien jusques » au lendemain ». Aussi escrit on qu'Alexandre renvoyant les cuisiniers que la royne Ada luy envoyoit, dit, qu'il en menoit tousjours quant & luy de meilleurs : « pour le disner, le lever » matin & cheminer avant jour : & pour le » soupper, le peu manger à disner ».

XX. Je sçay bien que les hommes prennent aussi bien quelque fois la fiebvre pour avoir trop travaillé, ou s'estre eschauffez, ou bien pour s'estre refroidis. Mais comme les odeurs des fleurs sont foibles & debiles à par elles, là où estans meslées avec de l'huile, elles prennent[1] force & vigueur : aussi la repletion d'humeurs donne, par maniere de dire, corps & substance aux[2] causes & occasions exterieurs des maladies, & sans la quantité grande d'humeurs superflues, il n'y a danger, pour ce que toutes telles indispositions se dissipent & se dissolvent facilement quand un sang subtil & un esprit pur & net reçoit ces autres excessifs mouvemens : mais

[1] Grec : ἰσχύει, elles conservent.... C'est le propre des corps gras d'engaîner, pour ainsi dire, & d'envelopper les esprits subtils de tous les corps odorans, & d'en empêcher l'évaporation.

[2] A ces causes.... « Qui sont « d'avoir trop travaillé, ou s'estre » eschauffé, ou bien pour s'estre » refroidi ».

où il y a repletion grande de toutes superfluitez, comme une fange profonde remuée, alors il en sourt[1] plusieurs malings accidens, dangereux & difficiles à curer. Pourtant[2] ne faut il pas faire comme les patrons & maistres des navires, qui ne se peuvent jamais saouler de fourrer dedans leurs vaisseaux, & leur semble qu'ils n'ont jamais trop de charge, & puis ils ne font autre chose que vuider la sentine, & jetter l'eau de la mer que entre dedans : aussi après que nous avons bien emply & chargé nostre corps, le purger puis laver avec medecines & clysteres : ains le faut tousjours contre-garder net, dispos & leger, à fin que si d'adventure il vient à estre, d'ailleurs appesanty & chargé, il revienne tousjours au dessus, ainsi comme fait le liege sur la mer.

XXI. Mais principalement faut il prendre garde aux precedentes indispositions & messagers des maladies, pource qu'elles ne vienent pas toutes sans mot dire, ainsi que dit Hesiode,

Car Jupiter leur a osté la voix :

ains la plus part ont des avant-coureurs, trompettes & denonciateurs, comme des cruditez d'estomac, des pesanteurs de toute la personne, suyvant ce qu'escrit Hippocrates, « Les pesan-

[1] Sort. [2] Par conséquent.

» teurs & laſſitudes qui vienent d'elles meſmes, » prognoſtiquent & ſignifient des maladies [1] » : & pour ce que les eſprits, à mon advis, qui doivent aller aux nerfs ſont eſtouppez & exclus par la repletion grande d'humeurs. Mais combien que le corps, par maniere de dire, luy meſme tende au contraire [2], & nous tire au lict & au repos : les uns neanmoins par gourmandiſe ou par appetit deſordonné des voluptez ſe vont jetter dedans des baings & des eſtuves, & ſe haſtent d'aller aux feſtins, & aux compagnies où lon boit d'autant, comme s'ils faiſoient proviſion de vivres attendans un ſiege de ville, & s'ils avoient peur que la fiebvre les ſurpriſt, qu'ils n'euſſent premierement bien ſouppé. Les autres un peu plus honeſtes ne ſe prennent pas par là, mais ayans honte fort ſottement de confeſſer qu'ils ont trop beu ou trop mangé, & qu'ils ſentent quelque crudité & indigeſtion en leur eſtomac, & de demourer tout un jour à requoy en robbe de chambre, pendant que les autres vont jouër à la paume & autres tels exercices de la perſonne qui les y convient, ils s'y en vont, & ſe mettent en pourpoint ou tous nuds, comme les autres, & font tout ne plus ne moins que ceux qui ſont bien ſains : mais

[1] Sect. II, Aphoriſm. II. | [2] *Au contraire*, n'eſt pas dans le grec.

la plus part subjects à leur plaisir & desordonnez; se laissent persuader & poulser à se lever hardiment, & aller faire comme de coustume par une vaine esperance qu'ils ont fortifiée d'un commun proverbe, « (qu'il faut prendre du » poil de la beste qui les a mordus *) & chasser » le vin par le vin, resoudre l'yvrongnerie par » l'yvrongnerie ».

XXII. Mais à l'encontre de telle esperance il faut opposer la crainte reservée de Caton, lequel disoit que telle retenue fait les choses grandes petites, & les petites elle les reduit du tout à neant : & qu'il vaut mieux endurer la faute de manger & tenir son corps vuide & en repos, que de soy hazarder en se jettant dedans un baing ou en une table pour soupper : car s'il y a quelque disposition à maladie, il nous nuyra de ne nous estre pas gardez : & s'il n'y a rien, il ne nous sçauroit nuyre de nous estre reservez & retenus, & par ceste retenue nous en aurons le corps de tant plus net : & l'autre sot, qui craindra de donner à cognoistre à ses domestiques ou à ses amis, qu'il se treuve mal d'avoir trop beu, ou trop mangé, ayant eu honte de confesser aujourd'huy qu'il n'a peu digerer, demain sera contrainct mal gré luy d'advouer un

* Ceci n'est point dans le grec.

flux de ventre, ou la fiebvre, ou des trenchez. Tu reputerois à grande vergongne de confeſſer que tu euſſes faim, mais bien eſt-ce plus grande honte eſtre contrainct d'advouer une crudité, une peſanteur venant d'avoir trop mangé, & d'une repletion de corps que lon entraine encore dedans un bain, comme un vieux vaiſſeau demy pourry, & ne tenant point eau [1] que lon tire dedans la mer. Ils font ne plus ne moins que quelques uns de ceux qui voyagent ſur la mer, leſquels, eſtant l'hyver, ont honte de demourer ſans rien faire ſur le rivage de la mer : mais puis après quand ils ont levé l'ancre, mis la voile au vent, & qu'ils ſont un peu eſlargis en pleine mer, ils ſe treuvent très mal, cryans à l'aide, & rendans leur gorge : auſſi ceux qui ſe trouvent en doute de maladie ou en diſpoſition de leurs corps pour y tomber, cuydent [2] que ce ſoit laſcheté honteuſe de ſe tenir un jour ſur ſes gardes dedans le lict, & ne venir pas comme de couſtume à la table, ſont puis après bien plus honteuſement couchez par pluſieurs nuicts [3] à ſe faire purger & appliquer force cataplaſmes, & à flatter les medecins, & les careſſer en leur demandant à boire du vin ou de l'eau froide, ayans bien alors le courage ſi

[1] Et prenant eau.
[2] Croient.
[3] Grec : pluſieurs jours.

foible que de faire & dire plusieurs paroles impertinentes, & sentans son cœur failly, pour la peine qu'ils endurent, & la peur qu'ils ont d'avoir encore pis.

XXIII. Et toutefois il seroit bien à propos de ramentevoir [1] à ceux qui ne se peuvent autrement contenir, & qui se laissent esbranler ou bien emporter du tout à leurs cupiditez, que les voluptez prennent la plus part de ce qu'elles ont de bon du corps mesme. Et comme les Lacedæmoniens après avoir donné à leur cuysinier du sel & du vinaigre, luy disoient qu'il cherchast le demourant en la beste qui estoit immolée : aussi à un corps que lon veut nourrir, la meilleure saulse qu'on luy sçauroit bailler pour la luy faire trouver bonne, est, que lon luy baille quand il est bien sain, & pur & net : car qu'une viande soit douce ou soit chere, cela est hors du corps de celuy qui la prent, & se juge à par-soy : mais pour estre plaisante, il faut que ce soit eu esgard au corps qui la prent, & pour en recevoir le plaisir, il faut qu'il soit disposé ainsi comme le requiert la nature, autrement en un corps fasché, mal disposé & chargé de vin, toutes saulses perdent toute leur grace & toute leur saison. Pourtant [2] ne faut-il pas tant prendre garde si le poisson est frais pesché,

[1] Rappeller.

[2] Par conséquent.

ne ſi le pain eſt de pur fourment, ſi le baing eſt chaud, ou ſi la femme eſt belle, qu'il faut conſiderer de bien près ſi noſtre corps eſt point degouſté, ayant envie de vomir, gorgé, tout crud & desbauché, autrement nous ferons la meſme faute que feroit un qui après avoir bien beu, voudroit aller en maſque baller & jouër en une maiſon, où lon portoit le deuil pour la mort du maiſtre d'icelle, qui n'agueres feroit decedé : car au lieu d'y apporter resjouiſſance & plaiſir il feroit plorer & crier ceux de la maiſon à haults crys : auſſi le deduit de l'amour, les viandes exquiſes, le baing, & le vin, en un corps mal diſpoſé, & hors du naturel, ne font qu'emouvoir & brouiller la pituite & la cholere à ceux qui ne ſont ne bien raſſis en la diſpoſition de leurs perſonnes, ny auſſi du tout corrompus [1], & desbaucher le corps encore plus qu'il ne l'eſtoit, ne donnant point de plaiſir, dont aumoins on doive faire cas, ny de contentement tel que nous l'avions eſperé [2].

XXIV. Il eſt bien vray que la diete [3] trop

[1] Liſez : Ni auſſi tout-à-fait incommodés, & ne font que deſbaucher...

[2] « Les plaiſirs & le régime doivent avoir une eſpèce de concert, & une proportion aſſez juſte. Les plaiſirs déréglés mettent la nature en déſordre : une exactitude ſeche & triſte ternit les eſprits, & inſenſiblement les éteint ». S. Evremond, T. IV, p. 76.

[3] Le régime.

exquiſe & gardée eſtroittement au doigt & à l'œil, comme lon dit en commun langage, rend non ſeulement les corps pareſſeux, & dangereux de tomber en maladies, mais auſſi matte toute la guayeté de l'ame, de maniere qu'elle a toutes choſes pour ſuſpectes, craignant tousjours de s'arreſter trop, autant en travail qu'en plaiſir, & generalement en toute action, n'entreprenant jamais rien aſſeureement ny gaillardement [1] : là où il faut [2] que nous facions de noſtre corps comme d'une voile en la mer, ne le reſſerrant, ny ne le retenant point trop à l'eſtroit en beau temps, ny auſſi le laſchant trop diſſoluëment & trop negligemment, où il y a occaſion de ſouſpeçonner quelque tempeſte : car à ceſte heure là il le faudra choier, & retirer un petit, pour le rendre puis après plus diſpos & leger, comme nous avons dit, & n'attendre pas à ce faire, juſques à ce que nous ſentions des cruditez ny des flux de ventre, ny des inflammations, ou refroidiſſemens & endormies [3] de membres :

[1] « C'eſt une ennuyeuſe maladie que de conſerver ſa ſanté » par un trop grand régime ». De la Rochefoucauld. On pourroit ajouter que c'eſt encore un plus grand ridicule qui a été parfaitement ſaiſi par Molière dans le perſonnage d'Argan : il lui fait dire, act. II, ſcen. II, du Malade imaginaire : « Monſieur Purgon » m'a dit de me promener le » matin dans ma chambre douze » allées & douze venues ; mais » j'ai oublié à lui demander ſi » c'eſt en long ou en large ».

[2] Tandis qu'il faut.

[3] Engourdiſſemens.

membres : lesquels signes estans comme les messagers & les sergens de la fiebvre qui est desjà à leur porte, à male peine peuvent emouvoir aucuns tant qu'ilz se veuillent resserrer & restraindre, lors qu'ils sont jà en l'accès de leur mal, là où il faut de loing prevoir & se tenir sur ses gardes long temps devant la tourmente, quand on sent

Sur un escueuil marin en l'air,
Le vent de la bise souffler.

XXV. Car il n'y auroit point de propos de prendre soigneusement garde au crailler des corbeaux, ou au caqueter des poules, & au fouiller des pourceaux remuans des ordures & de vieux haillons, comme dit Democritus, pour en tirer pronostiques de vent & de pluye, & que nous ne sçeussions point observer ny prevoir à certains signes une tempeste prochaine à sourdre & à naistre dedans nostre propre corps. Pourtant ne faut-il pas seulement observer le corps au boire, & au manger, & aux exercices de la personne, s'il s'y prent point plus laschement & plus froidement que de coustume, ou au contraire s'il a point plus de faim & plus de soif que d'ordinaire : mais aussi craindre si le dormir n'est point continué tout d'une tire egalement & doucement, ains qu'il y ait des inégalitez

& interruptions : voire jusques aux songes faut-il bien prendre garde, s'ils sont point estranges & non accoustumez : car si ce sont imaginations extraordinaires, ils tesmoignent & signifient qu'il y a repletion de grosses humeurs gluantes, & perturbation des esprits au dedans. Quelquefois aussi il advient que les mouvemens de l'ame mesme nous monstrent que le corps est en quelque danger de maladie : car il prent aucunefois aux hommes des melancholies sans propos, & des frayeurs sans aucune raison apparente, qui leur ostent & estaignent soudainement toute esperance : les uns deviennent aucunefois prompts à choleres soudaines, chagrins, se faschans de peu de chose, tellement qu'ils pleurent malgré eux, & languissent d'ennuy. C'est quand de mauvaises fumées & vapeurs ameres amassées s'elevent & se vont meslant, comme dit Platon, parmy les voies de l'ame. Pourtant [1] faut il que ceux à qui telles choses arrivent, rememorent & considerent en eux mesmes, s'il n'y a point quelque cause spirituelle [2] : car s'il n'y en a point, il est

[1] Par conséquent.

[2] On ne peut trop s'occuper d'observer ses passions & affections particulieres de l'ame, de les régler & d'en arrêter les funestes effets : tous les jours elles causent les plus affreux ravages dans notre physique.

« Deux freres, laboureurs, se » prennent de querelle pendant » le repas. L'aîné reproche mal» à-propos à l'autre qu'il est

force que ce soit quelque matiere corporelle qui a besoing d'evacuation ou bien de repression.

XXVI. Aussi est il utile quand on va visiter ses amis malades, s'enquerir diligemment des causes de leurs maladies, non par curiosité ny par ostentation pour en disputer seulement, & faire monstre de son eloquence, en babillant des instances, des incidences, & communitez des maladies [1], pour monstrer que lon a leu les livres, & que lon entend les termes de la medecine : ains s'enquerant diligemment, & non pas en passant par dessus, de ces choses legeres & communes, s'il estoit plein ou vuide, s'il avoit travaillé, s'il dormoit bien ou mal : & principalement, comment il vivoit, & comment il se gouvernoit, quand il est tombé en fiebvre. Et puis, comme Platon souloit dire en soy-mesme s'en retournant, après avoir veu les fautes que d'autres commettoient : « Mais suis

» un fainéant avili par la paresse. » Le cadet sensible à ce procédé, » quitte la table à la moitié du » repas, se retire chez lui navré » de douleur, & meurt sept » jours après d'une hydrophobie » très caractérisée ».

L'amour, la crainte ont également fait périr dans les accès de l'hydrophobie la plus confirmée, des jeunes gens forts, qui avoient toujours mené une vie fort réglée. On frémit à la simple lecture de tous ces faits. On les trouve détaillés fort au long dans l'Histoire de la Société Royale de Médecine, année 1783, seconde partie, sect. 2, p. 57, 58 & suiv.

[1] En babillant des causes, circonstances & dépendances des maladies....

» je point moy mesme tel » ? aussi apprendre aux despens d'autruy à prouvoir bien au faict de sa santé, s'en souvenir & se tenir sur ses gardes, à fin de ne tomber aux mesmes inconveniens, & n'estre point contrainct de s'aliter, & la regretter, & louer, quand il n'en est plus temps, la tant precieuse santé [1], ains en voyant un autre attainct de maladie, remarquer bien, & imprimer en son cœur, combien nous doit estre chere la santé, combien il faut estre soigneux de se garder, & retenu à s'espargner.

XXVII. Et si ne sera pas mauvais de comparer puis après sa vie à celle du patient : car s'il advient que nous ayons trop beu, ou trop mangé, ou trop travaillé, & fait quelque autre tel excès, & que pourtant nostre corps ne nous menasse point de maladie prochaine, toutefois si jugerons nous qu'il nous faudra contre-garder, & anticiper le mal qui en pourroit advenir :

[1] *Tant précieuse santé* ; maniere de s'exprimer propre au style d'Amyot, pleine d'énergie & de vérité. S. Ussans dit fort agréablement :

Sans l'aimable *santé*, mere de l'allégresse
En vain la fortune caresse ;
Santé passe grandeur, *santé* passe richesse.

Douce *santé*, (dit Marot), de langueur ennemie,
De jeux, de ris, de tous plaisirs amie,
Gentil réveil de la force endormie,
Douce *san*.

comme [1] si nous avions fait quelque desordre au plaisir de l'amour, ou autrement trop travaillé, en [2] nous reposant & demourant à requoy, ou après une yvrongnerie & après avoir bien beu d'autant, beuvant [3] de l'eau en recompense : mais specialement après avoir mangé beaucoup de viandes pesantes, comme sont chairs, ou bien diverses, en jeunant puis après, & se restraignant, de maniere que lon ne laisse aucune superfluité dedans le corps: car ces choses là seules d'elles mesmes sont causes de plusieurs maladies, & aux autres causes adjoustent encore matiere & force d'avantage qu'elles n'en avoient [4].

XXVIII. Pourtant a il esté sagement dit [5] par les anciens, que pour entretenir sa santé ces trois poincts sont principalement necessaires : « Manger sans se saouler, travailler sans s'es» pargner, & sa semence conserver [6] ». Car l'intemperance de la luxure dissoult & affoiblit fort la chaleur naturelle qui fait cuire & digerer la viande que nous prenons, & par consequent est cause qu'il s'engendre beaucoup de superfluitez, & se fait un grand amas de mauvaises humeurs dedans nostre corps.

[1] Par exemple si....

[2] Il nous faudra contregarder & prémunir contre le mal, en nous reposant....

[3] En beuvant....

[4] Voyez les Observations.

[5] Il a donc esté sagement dit...

[6] Voyez les Observations.

XXIX. Parquoy pour recommancer à parler de rechef d'un chaſcun de ſes poincts, venons premierement à conſiderer les exercices qui ſont convenables aux hommes de lettres & d'eſtude : car tout ainſi comme celuy qui dit le premier, qu'il n'eſcrivoit rien touchant les dents à ceux qui habitoient au long de la marine [1], leur enſeigna ce qu'ils devoient faire en diſant cela [2] ; auſſi pourroit on dire aux hommes de lettres que lon ne leur eſcrit rien touchant les exercices, pour ce que l'uſage quotidian de la parole prononcée par vive voix, eſt un exercice de merveilleuſe efficace, non ſeulement pour la ſanté, mais auſſi pour la force, non pas telle comme celle que lon fait venir par artifice aux luicteurs, qui rend le corps charnu, & le cuyr ferme par le dehors, ainſi que un baſtiment que lon a enduit & creſpy exterieurement : mais bien [3] engendrant une diſpoſition robuſte, & une force vigoureuſe aux plus nobles parties, & principaux inſtrumens de noſtre vie au dedans [4].

[1] De la mer.

[2] Grec : leur enſeigna l'uſage de l'eau de mer. Voyez les Obſervations.

[3] Liſez : mais bien en engendrant.

[4] Voici comme Cicéron nous décrit lui-même les avantages d'une déclamation modérée. « Mes amis & les médecins » voyant que j'étois devenu mai- » gre & d'une foibleſſe extrême, » que mon cou avoit diminué » en groſſeur & s'étoit fort al-

XXX. Or que les esprits augmentent les forces de nostre corps, les maistres des exercices le monstrent assez, commandans aux luicteurs, quand on leur frotte les membres, de resister & poulser contre les frictions en retenant leur halene, à mesure que lon leur manie & que lon leur frotte chasque partie : mais la voix estant un mouvement de l'esprit [1] fortifie non superficiellement, mais en la propre source dont elle naist, dedans les flancs & les poulmons augmente la chaleur naturelle, subtilise le sang,

» longé, me conseillèrent d'a» bandonner le barreau : mais » loin de céder à leurs instances, » ma résolution étoit de m'ex» poser plutôt à toutes sortes de » risques que de renoncer aux » espérances de gloire que j'a» vois fondées sur les exercices » de l'éloquence. Je formai néan» moins le dessein de faire le » voyage d'Asie, dans la seule » vue de m'accoutumer à un » autre genre de déclamation ». Cicéron ayant employé deux ans à voyager, pendant lesquels il ne cessa de s'exercer à la déclamation, sous les plus grands maîtres, revint à Rome, « mais » si changé, qu'on ne l'auroit » pas pris pour le même homme. » La véhémence de sa voix & de » son action étoit modérée, les » excès de son style & de son » imagination étoient corrigés. » Sa poitrine étoit fortifiée, & » toute sa construction parfaite» ment confirmée ». Middleton, dans la Vie de Cicéron, T. I, p. 70 & suiv.

[1] Lisez : estant un mouvement de l'air chassé des poulmons.... Pour juger parfaitement des effets de la voix sur toute l'habitude de notre corps, il faut lire dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, les Observations de M. Dodart, le premier qui ait tenté efficacement, au commencement de ce siecle, de dévoiler la formation de la voix, & la structure de son organe; il faut lire aussi celles de MM. Ferrein & Hérissant. Hist. 1700, p. 23, & 1706, p. 24, 1741, p. 74, & 1753, p. 158.

nettoye toutes les veines & ouvre toutes les arteres, empeſchant qu'il ne s'y face aucun eſtouppement ou eſpeſſiſſement d'humeurs ſuperflues, comme une lie au fond des vaïſſeaux qui reçoivent, & qui cuyſent les viandes dont nous nous nourriſſons : au moyen dequoy il eſt beſoing que nous uſions fort ordinairement & familierement de ceſt exercice, en parlant en public, & diſcourant continuellement : ou bien ſi d'adventure nous faiſons doubte, que noſtre corps fuſt trop debile pour pouvoir ſupporter tant de travail, au moins en liſant à haulte voix : car ce que la branloire[1] eſt au regard de l'exercice du corps, cela meſme en proportion eſt la lecture au regard du parler, remuant tout doulcement & promenant la voix dedans la parole, ne plus ne moins que dedans un coche ou voitture d'autruy : il eſt vray que le devis

[1] αἰώρα : le docteur Poole, dans ſa traduction anglaiſe de ce Traité, rend ce mot grec par *riding in a coach*, le mouvement d'une voiture. Rien en effet de plus utile, aux malades ſur-tout, que le mouvement imprimé aux différentes parties du corps par les ſecouſſes d'une voiture : & c'eſt preſque à ce ſeul exercice que doivent leur ſanté, la plupart des femmes riches dans les grandes villes où elles ſe donnent d'ailleurs ſi peu de mouvement.

Externus hic motus quanta ægris commoda præſtet
Credere vix fas eſt, nullo dum membra labore
Molliter admoto ſuccuſſu agitata moventur.

Geoffroy. Hygieine, L. IV, v. 296 & ſuiv.

& la dispute y adjouste davantage la vehemence & l'efforcement, d'autant que l'ame s'y attache quant & le corps bien se fault il donner de garde des clameurs violentes à pleine teste : car ces efforts là, & inegales contentions d'halene, sont bien souvent cause de rompre des venes, ou de faire convulsion de nerfs au dedans : puis après que lon a ainsi leu ou parlé, il est bon user quelques frictions unctueuses & chaudes, avant que de s'aller promener, & de tels amollissements du cuyr & de la chair, en touchant & maniant, en la sorte qu'on le peult faire, les entrailles, à fin de departir & espandre egalement les esprits par tout, jusques aux extremitez du corps [1]. La mesure de ces frottements soit jusques à tant que le sentiment les trouvera agreables, & ne s'en offensera point.

XXXI. Qui aura ainsi appaisé le trouble & la tension des esprits au fond de son corps, si d'adventure il s'y treuve quelque superfluité, elle ne luy apportera point de nuysance : & s'il laisse de se promener à faute de loysir, pour quelque affaire qui luy sera inopineement survenu, ce sera tout un pour cela, car nature aura tousjours eu ce qui luy fait besoing : & pource ne fault il prendre pour couleur & excuse

[1] Voyez les Observations.

de ſe taire, ny la navigation, quand on eſt avec pluſieurs autres paſſagers dedans un vaiſſeau ſur la mer, ny le logis quand on eſt en l'hoſtellerie, encore que les aſſiſtans s'en deuſſent rire & mocquer, pource que là où il n'eſt point deshoneſte de manger devant tout le monde, là n'eſt il point auſſi deshoneſte d'exerciter ſa perſonne : ains plus toſt eſt il deshoneſte craindre ou avoir honte de mariniers, mulatiers ou hoſteliers, qui ſe mocqueront, non d'un qui jouëra à la paulme tout ſeul, ou qui eſcrimera à ſon ombre, ains d'un qui parlera, & en parlant enſeignera, diſcourra, ou apprendra par cœur & rememorera quelque bonne choſe, pour ſon exercice.

XXXII. Socrates ſouloit dire qu'une petite ſalette [1] eſtoit ſuffiſante pour exercer un qui fait ſon exercice de la danſe [2] : mais à celuy qui veult exerciter ſa perſonne par le moyen de la parole, tout lieu luy eſt ſuffiſant, ſoit de bout, ſoit couché ou aſſis : ſeulement nous fault il bien donner garde que nous ne nous efforcions pas de crier à haulte voix, lors que nous nous ſentirons pleins de boire & de man-

[1] ἑπτάκλινος, chambres à ſept lits.

[2] Socrate s'exerçoit fort ſouvent à la danſe, parce qu'il étoit perſuadé qu'un pareil exercice étoit très propre pour conſerver la ſanté. Diog. Laërce, *in Socrat.*

ger, ou bien laſſez du plaiſir de l'amour, ou bien d'autre travail quel qu'il ſoit comme il advient ſouvent aux orateurs & maiſtres de retorique qui ſe laiſſent aller, & s'efforcent de declamer & harenguer, les uns par vaine gloire & ambition de ſe monſtrer, les autres pour le gaing mercenaire, ou pour jalouſie à l'encontre de leurs compagnons, comme Niger [1] l'un de noz amis, lequel faiſoit profeſſion d'enſeigner la retorique au païs de la Galatie [2], ayant un jour avallé une areſte de poiſſon qui luy eſtoit demourée en la gorge, il ſurvint d'adventure un autre retoricien paſſant ſon chemin, qui feit une harengue publiquement. Niger craignant qu'il ne ſemblaſt fuïr la lice pour n'ozer ſe parangonner [3] à luy, ſe meit luy meſme à declamer, ayant encore l'areſte accrochée dedans ſa gorge, de maniere qu'il s'y engendra une grande & douloureuſe inflammation : la douleur de laquelle ne pouvant plus endurer, il ſouffrit qu'on luy feiſt une profonde inciſion, & grande ouverture par le dehors, par où l'areſte luy fut

[1] M. Reiske avoue n'avoir pu découvrir quel étoit ce Niger, ſophiſte & contemporain de Plutarque.

[2] Province d'Aſie, nommée Gallo-Grèce & Galatie, du nom de ces Gaulois qui s'y cantonnerent 270 ans avant l'Ere Chrétienne. D'Anville, Géogr. Anc. *in-fol.* p. 105. Voyez au ſujet de cette irruption des Gaulois en Aſie, la diſſertation du nouvel éditeur de Tacite, *in veteres Gallorum glorias*, édit. *in-12*, T. I p. 367.

[3] Se comparer.

bien arrachée, mais la playe en devint si mauvaise, & s'y feit une si grande fluxion d'humeurs, qu'il en mourut tout roide, mais cela à l'adventure sera plus à propos de ramentevoir cy dessoubs.

XXXIII. Après [1] l'exercice il fault entrer dedans l'estuve, là où se laver d'eau froide est plus fait en jeune homme qui veult monstrer sa bonne disposition qu'il n'est convenable à la santé : car le bien que tel lavement peult apporter, c'est qu'il semble endurcir le corps, & le rendre moins subject à estre offensé des qualitez de l'air, mais cela fait plus de mal au dedans, qu'il ne fait de bien au dehors, d'autant qu'il resserre les pores, & fait grossir & espessir les humeurs & vapeurs qui se voudroient evaporer & resoudre continuellement : davantage il est force que ceux qui usent de se laver d'eau froide, tombent en la subjection de celle trop exquise & estroitte diete que nous fuyons, ayant tousjours l'œil fiché à n'en oultrepasser jamais un seul poinct, d'autant que la moindre & plus legere

[1] Tout ce chapitre parle de l'utilité des bains, & établit les avantages & les inconvéniens des bains chauds & des bains froids. Il faut le lire avec la plus grande attention. On sera sans doute charmé de trouver dans cet ouvrage une lettre de M. Savary sur les bains d'Egypte. On l'a insérée presqu'en entier, parce qu'elle est remplie d'observations & de détails qui peuvent être de la plus grande utilité. Voyez les Observations.

faute du monde eſt incontinent chaſtiée bien aſprement : là où, au contraire, ſe laver d'eau chaulde nous pardonne beaucoup de choſes, car elle n'oſte pas tant de force & roideur au corps, comme elle nous apporte de profit pour la ſanté, acheminant & accommodant tout doulcement les humeurs à la concoction : & ſi d'adventure il y en a qui ne ſe puiſſent pas bien cuyre, prouveu qu'elles ne ſoient pas totalement crues, & qu'elles ne flottent pas au deſſus de l'eſtomac, elle les fait diſſoudre & exhaler ſans aucun ſentiment de douleur, & reconforte, & fait eſvanouir les ſecrettes fouleures & laſſitudes des membres : toutefois là où nous ſentirons que le corps ſera en ſa diſpoſition naturelle, aſſez fort & robuſte, il vaudra mieulx entre-mettre [1] l'uſage du baing, & ſera meilleur ſe faire huyler & frotter devant le feu, là où le corps aura beſoing d'eſtre rechauffé : car par ce moyen il prent mieulx ce qu'il luy fault de chaleur : ce qui n'eſt pas de meſme quant au ſoleil, car on ne peult pas prendre de ſa chaleur plus ou moins à diſcretion, ains eſt force de s'en ſervir & en uſer ſelon qu'il tempere & diſpoſe l'air.

XXXIV. Cela ſuffiſe quant aux exercices de

[1] Omettre.

la perſonne [1] : au demourant pour venir à la nourriture, ſi les raiſons & inſtructions que nous avons amenées cy deſſus, par leſquelles nous nous ſommes efforcez de refrener & reprimer les cupiditez, ont apporté quelque fruict, il ſeroit temps de paſſer maintenant oultre à d'autres advertiſſemens.

XXXV. Mais ſi d'adventure les cupiditez ſont ſi vehementes, & ſi effrenées par maniere de dire, qu'il ſoit difficile de les renger à la raiſon, & s'opiniaſtrer à combatre contre un ventre, qui n'a point d'aureilles, ainſi que diſoit l'ancien Caton, il fault par ſubtils moyens faire, que la qualité de la viande en rende la quantité plus legere [2] : & quant aux viandes ſolides & qui nourriſſent beaucoup, comme ſont les groſſes chairs, les formages, les figues ſeiches, & les œufs durs, n'en manger que le moins que lon peult [3], car de les refuzer du tout, il ſeroit bien mal-aiſé, mais bien ſe prendre aux viandes legeres & deliées, comme ſont la plus part des

[1] De la perſonne des gens de lettres. Plutarque va parler maintenant de la nourriture qui leur convient le plus.

[2] Moins nuiſible.

[3] « Car, dit M. Lorry, des » ſubſtances qui contiennent » beaucoup de mucilages ſous » un petit volume, ſont trop » condenſées, & trop difficiles à » digérer pour des organes peu » actifs ». Uſage des Alimens, T. II, p. 240. Voyez les Obſervations.

herbages [1], dont on uſe en potages, les chairs des oyſeaux & des poiſſons qui ne ſont pas gras : car en mangeant de ſemblables viandes on peult bien tout enſemble gratifier à l'appetit, & ne charger point le corps.

XXXVI. Mais ſur tout ſe fault il donner garde des cruditez procedentes de trop manger de chair, car oultre ce que ſur l'heure elles chargent trop l'eſtomach, il en demeure encore puis après de mauvaiſes reliques : « de maniere » que le meilleur eſt, accouſtumer ſon corps à » ne demander point à manger chair [2] » : car la terre produit aſſez d'autres aliments, non ſeulement pour la neceſſité de la nourriture, mais auſſi pour le plaiſir & contentement de l'appetit, les uns tous preſts à manger ſans que l'œuvre de l'homme s'empeſche [3] d'y rien adjouſter, les autres aptes à eſtre meſlez avec d'autres en pluſieurs ſortes pour les rendre plus ſavoureux au gouſt. Mais pour autant que l'accouſtumance eſt par maniere de dire une autre, ou à tout le moins non contre nature, il ne fault pas s'accouſtumer de manger chair pour aſſouvir ſon appetit, comme font les loups & les lions,

[1] « La qualité ſavonneuſe des » herbes potageres & des fruits, » eſt pour les gens de lettres » un préſervatif contre la mé- » lancolie, à laquelle la vie » ſédentaire & la difficulté des » digeſtions les rendent ſi ſu- » jets ». *Ibid.* 241.

[2] Voyez les Obſervations.

[3] S'embarraſſe....

ains s'en fault seulement servir comme d'un fondement, & un soubassement de toute l'autre viande, & au demourant faire sa nourriture principale d'autres aliments qui sont plus conformes au corps & plus selon nature, & si grossissent moins la subtilité de l'esprit, & le discours de l'ame comme un feu allumé de plus delicate & plus legere matiere.

XXXVII. Et quant aux choses liquides il fault user du laict[1], non comme d'un breuvage, mais comme d'une viande pesante & qui nourrit beaucoup. Et quant au vin, il luy fault dire ce que dit Euripides de Venus,

[1] Le grand Condé s'étant mis à l'usage du lait pour toute nourriture, le P. Commire fit en latin l'éloge de cette liqueur. On en trouve la traduction, par Fontenelle, dans les Œuvres de cet académicien, T. X, p. 437 & suiv. Voici ce qu'on y lit sur l'origine de la voie lactée, suivant les poëtes, qui nous apprennent par-là combien le lait a toujours été une liqueur précieuse.

Hoc ipse madidus nectare Aclmenæ puer
Nova fecit orbi sidera:
Quot ab ore guttæ, dum bibit, defluxerant,
Tot iêre per cœlum faces.

Voyez ces astres dont à peine
Il vient jusques à nous une foible lueur:
C'est-là ce même lait qui tomba par malheur
De la boucbe du fils d'Alcmène;
Et comme il eût été perdu,
Jupiter ménagea ces précieuses gouttes,
En astres il les changea toutes;
Et du chemin de lait voilà ce qu'on a su.

Voyez les Observations.

Sois

Sois avec moy, mais en mesure bonne,
Ny peu ny trop, & point ne m'abandonne :

car entre toutes sortes de breuvages, c'est le plus utile : entre les medecines, la plus plaisante : & entre les viandes celle de qui moins on se lasse [1], prouveu qu'il soit bien trempé & meslé avec temps opportun, plus tost qu'avec de l'eau, non seulement celle dont on trempe le vin, mais aussi celle qui est beuë à part, laquelle fait que le vin trempé fait encore moins de mal, & porte moins de dommage : « A raison de » quoy, il se fault accoustumer de boire par » chascun jour deux ou trois fois d'eau pure, » pour ce que cela rendra la force du vin plus » foible, & la boisson d'eau pure plus familiere » à nostre estomach, à fin que quand la necessité » sera venue, que par force il nous en faudra » boire, il ne la trouve pas si estrange, & ne » la refuse pas tant ».

XXXVIII. Car plusieurs bien souvent recourent principalement au vin, lors qu'ils ont plus besoing de boire de l'eau, comme quand ils se sont eschauffez au soleil, ou au contraire quand ils sont gelez de froid, ou qu'ils se sont efforcez à haranguer, ou qu'ils ont fort estudié, & generalement après qu'ils ont bien travaillé,

[1] Voyez les Observations.

ou fait quelques grands efforts, ils estiment que c'est lors qu'ils doivent boire du vin, comme si la nature mesme requeroit que lon feist quelque bien au corps, & quelque changement pour le recreer de ses travaux : mais la nature ne desire point qu'on luy face du bien en ceste sorte, si lon appelle volupté faire du bien, ains requiert seulement qu'on le ramene à un moyen entre travail & aise, de maniere qu'à ceulx là, il fault retrencher les vivres, & ou leur oster le vin du tout, ou leur en bailler ce pendant qui soit bien trempé, pour ce que le vin estant de sa nature vehement & remuant, il augmente & empire les emotions qu'il trouve dedans le corps, irrite & aigrit encore davantage les parties qui y sont desjà offensées, lesquelles auroient plus tost besoing de reconfort & d'adoulcissement, à quoy l'eau est bien plus commode : car si n'ayans point de soif autrement nous beuvons de l'eau chaude, après avoir bien travaillé & fait quelque effort ès grandes chaleurs de l'esté, nous en sentons un refreschissement & un grand reconfort au dedans : c'est pour ce que l'humidité de l'eau est gracieuse & paisible, & qu'elle ne se debat point, là où celle du vin a une force & vehemence qui ne repose jamais, & qui n'est point benigne, ne bien convenable aux indispositions qui commancent à naistre : car

ſi lon craint les acrimonies aiguës, & les amertumes que la faim & faute de manger engendre dedans noſtre corps, ou ſi, comme font les enfans, on trouve mauvais de ne ſe mettre point à table pour manger avant que la fiebvre ſoit venue, quand on ſe doubte qu'elle doive venir, le boire de l'eau eſt un confin & un entre-deux fort à propos pour cela : & bien ſouvent nous offrons à Bacchus meſme les ſacrifices que lon appelle Nephalia [1], pour ce qu'il n'y a point de vin, nous accouſtumans par là ſagement à ne deſirer pas tousjours boire du vin. Minos [2] oſta du ſacrifice la fluſte & les chappeaux de fleurs que lon porte ſur la teſte pour quelque ennuy qu'il avoit, & toutefois nous ſçavons très bien, que l'ame dolente n'eſt par les fluſtes, ny par les fleurs & feſtons paſſionnée : là où il n'y a corps d'homme, tant ſoit il fort & robuſte, que s'il eſt eſmeu & enflammé, en y mettant encore du vin, n'en ſoit bien griefvement offenſé [3].

XXXIX. On dit que les Lydiens en temps de famine ne mangent que de deux jours l'un, & ce pendant qu'ils paſſent leurs temps à jouer

[1] νηφάλια, ſacrifices de ſobriété.

[2] Minos, fils de Jupiter & d'Europe, le plus ſage législateur de l'antiquité, donna le premier des loix aux Crétois. Voyez T. I, des Vies, dans celle de Théſée, chap. XVIII.

[3] Voyez les Obſervations.

aux dez, & à d'autres jeux [1] : aussi seroit il bien seant à un homme d'estude aimant les Muses & les lettres, en temps qui auroit besoing de soupper peu, & de manger moins, avoir devant soy la figure de quelque proposition geometrique, ou bien un petit livre, ou une lyre, ou un lut, cela ne le laissera point emmener prisonnier à son ventre, ains luy divertissant & transferant ordinairement l'entendement de la table à ses honestes passetemps là, chassera les appetits de boire & de manger, comme des harpyes avec les Muses [2] : car il ne seroit pas raisonnable qu'un Scythe en beuvant touchast souvent & feist sonner la chorde de son arc, en resveillant par cela son courage, qui autrement, ainsi comme ils disent, s'en iroit laschant & amolissant par le vin : & qu'un personnage Grec eust crainte & honte d'estre mocqué de ce, qu'il essayeroit de refrener & reprimer un importun & violent appetit, par le moyen des livres & des lettres : ne plus ne

[1] « Le travail d'esprit, & l'attention profondément fixée sur » un objet, occupe l'ame, & laisse » toutes les fonctions du corps en » suspens. On rapporte que l'algébriste Viette fut trois jours sans » manger, trois nuits de suite sans » dormir, pendant qu'il cherchoit » à reconnoître un chiffre que le » cardinal de Richelieu vouloit » découvrir ». M. Lorry, Usage des Alim. T. II, p. 234.

[2] Lisez : chassera avec le secours des Muses, les appétits de boire & de manger, comme autant de harpies.

moins qu'en l'une des comedies de Menander il y a un macquereau, qui pour tenter de jeunes hommes fouppans enfemble en un feftin, leur amena de belles filles fur leur foupper, richement & proprement veftues & parées : mais chafcun de ces jeunes hommes, pour ne point voir ces belles filles au vifage, baiffoit la tefte, & mangeoit des confitures & patifferies qui eftoient fervies devant eulx.

XL. Les hommes addonnez à l'eftude des lettres, ont bien d'autres plus plaifants divertiffements, fi autrement ils ne peuvent arrefter & contenir cefte faim violente & canine, quand ils font à la table : car quant aux paroles des maiftres de luicte, & aux propos de quelques maiftres d'efcholes qui vont difant, que difputer des lettres à la table corrompt la viande que lon prent dedans l'eftomach, & fait mal à la tefte, il faudroit craindre cela fi nous voulions durant le repas nous mettre à refoudre de tels arguments fophiftiques, comme celuy que les Dialecticiens appellent l'Indien, ou que nous vouluffions difputer de tels fophifmes [1], comme

[1] Un fophifme eft un argument faux dans le fond, qui péche ou dans les termes, ou dans la forme : ces fortes d'argumens peuvent être multipliés à l'infini. Les logiciens fe font plû à leur donner différens noms : Plutarque ne parle ici que de l'*Indien*, & du *Cornu*, ou *maître*, fuivant Amyot, tous termes barbares, inventés par les fophiftes pour obfcurcir la vérité.

celuy qu'ils nomment le maiſtre. Lon dit que la cyme du palmier [1] que lon appelle la cervelle, eſt fort doulce à manger, mais qu'elle fait mal à la teſte : auſſi les diſputes eſpineuſes de la Logique ne ſont pas viandes bien propres ny plaiſantes pour un ſoupper, plus toſt feroient elles mal à la tête, & donneroient beaucoup de peine : mais s'ils ne nous veulent permettre de diſcourir, d'ouir lire, & de deviſer durant le ſoupper de quelques propos, qui avec l'honneſteté & l'utilité aient la doulceur attrayante, & le plaiſir conjoint, nous les prierons de ne nous eſtre point moleſtes, ny importuns, ains de ſe lever de la table, & s'en aller en leurs galleries, & en leurs parquets à luicte tenir ces propos là à leur eſcholiers & champions de la luicte, leſquels ils retirent & deſtournent de l'eſtude des bonnes lettres, & les accouſtumans à conſumer les jours tous entiers à plaiſainter & à dire mots de gaudiſſerie, ils les rendent à la fin, comme diſoit le gentil Ariſton [2], avec auſſi peu de ſentiment & auſſi gras & bien huilez, comme ſont les coulonnes

[1] φοίνικος, *phœnicis*. Le palmier eſt appellé *phœnix*. La facilité avec laquelle cet arbre ſe multiplie, pourroit bien avoir donné lieu, remarque le nouvel éditeur de Pline, à la fable du phœnix qu'on dit renaître de ſes cendres. Pline, Hiſt. nat. XIII, 9.

[2] Il y a eu pluſieurs philoſophes de ce nom. T. II, des Morales, p. 337, dans la note.

de pierre qui souftienent les portiques, soubs lesquels ils s'exercent & tienent leur eschole de la luicte.

XLI. Et nous au contraire adjoustans foy aux medecins, qui nous conseillent de faire mettre tousjours quelque intervalle entre le soupper & le dormir, non [1] pas après avoir remply le corps de viande & avoir comprimé les esprits, estans encore les morceaux tous cruds, & ne faisans que commancer à bouillir, aggraver & empescher la concoction, là où il leur fault donner un peu d'espace, & un peu de loisir de se rasseoir.

XLII. Comme ceux qui veulent que lon meuve le corps après le repas, ne commandent pas que lon coure à toute bride, ny que lon escrime à toute oultrance, ains que lon se promene à l'aise tout bellement, ou que lon danse tout doulcement : ainsi estimerons nous qu'il fault exercer noz entendemens après le soupper [2], non point d'affaires de profonde meditation, ny de disputes sophistiques qui tendent ou à ostentation de grand & vif esprit, ou qui

[1] Amyot eût dû traduire : De-peur qu'après avoir remply le corps de viande, & avoir comprimé les esprits, estans encore les morceaux tous cruds, & ne faisans que commancer à bouillir, nous aggravions & empeschions la concoction, tandis qu'il faut donner aux alimens un peu d'espace, & un peu de loisir de se rasseoir.

[2] Voyez les Observations.

esmeuvent à contention : mais il y a plusieurs questions naturelles, plaisantes à disputer, & faciles à decider, & plusieurs beaux contes ; dont il se peult tirer beaucoup de bonnes considerations & instructions, pour former les meurs, qui ont celle facilité [1], que le poëte Homere appelle Menœces, c'est à dire, cedant au courroux, & ne point resistant. Voilà pourquoy aucuns appellent plaisamment cest exercice de mouvoir & resoudre des questions historiales ; ou poëtiques, l'yssue de table & le dessert des hommes studieux & doctes. Encore y a il d'autres devis plaisants, comme d'ouïr des contes faits à plaisir, parler du jeu de la fluste, ou de la lyre, qui donne quelquefois plus de contentement, que d'ouïr la fluste ou la lyre mesme [2].

[1] Qui ont cet avantage d'être, suivant l'expression d'Homère, μενοικὴς, agréables à l'esprit.

[2] En effet qu'un homme d'esprit vous fasse dans la société des détails sur une art quelconque ; il captive souvent plus l'attention, que ne le feroit l'exécution la mieux dirigée. Tel est le charme de la conversation !

De tous les arts, que l'homme admire sous les cieux,
Celui de converser est le plus précieux.
C'est par lui que l'on peut dans un commerce aimable
Goûter de l'amitié le charme inexplicable ;
Lire dans les esprits, pénétrer dans les cœurs,
Partager ses plaisirs, consoler ses douleurs.

Art de converser, poëme par le P. André, dans ses Œuvres, T. II, p. 351.

XLIII. Et la marque du temps propre à tels entretenements[1] est, tant que lon sent que la viande s'affaisse bien dedans l'estomach, & que l'haleine monstre que la concoction se fait, & que la chaleur naturelle gaigne le dessus.

XLIV. Mais pource que Aristote estime que le promener après le soupper excite & souffle, par maniere de dire, la chaleur[2] : & le dormir, quand lon s'endort incontinent après soupper, l'amortit & l'estainct : & que les autres au contraire sont d'opinion, que le repos sert mieulx à la concoction, & que le mouvement empesche la digestion, qui est cause que les uns se promenent après le soupper, & les autres demeurent en repos : il me semble que lon satisferoit commodément à toutes les deux opinions, qui se tiendroit quoy & serré après le soupper, pour eschauffer son corps, & qui esveilleroit son ame sans la laisser appesantir d'oysiveté, ains aguiseroit & subtiliseroit un petit ses esprits, en devisant, ou escoutant deviser de propos gracieux & plaisans, non pas fascheux & poignans.

XLV. Au demourant quant aux vomissements, ou purgation du ventre, par le moyen de medecines laxatives, qui sont les malheureux

[1] Voyez les Observations. | [2] *Ibid.*

reconforts & remedes de repletion, il n'en fault jamais uſer, ſans très grande & urgente neceſſité, au contraire de ce que font pluſieurs qui rempliſſent leurs corps, en intention de le vuider puis après, ou à l'oppoſite, qui le vuident pour le remplir contre la nature, ne ſe faſchans pas moins, mais eſtans ordinairement plus marris d'eſtre pleins, que d'eſtre vuides, d'autanr que telle repletion leur empeſche le contentement de leurs cupiditez : au moyen dequoy ilz procurent que leur corps ſoit tousjours vuide de quelque choſe, comme eſtant celle vuidange le propre champ de leurs voluptez. Or le dommage qui peult advenir de cela eſt du tout evident, pour ce que l'un & l'autre apporte de grandes emotions & violentes lacerations au corps, mais le vomiſſement amene un mal propre & particulier d'avantage, c'eſt qu'il entretient & augmente un appetit inſatiable : car il s'en engendre des faims violentes & turbulentes, comme quand le cours d'un ruiſſeau eſt empeſché & arreſté [1], qui tirent à force la viande, laiſſant tousjours un appetit, qui ne reſſemble point au naturel, quand la nature a beſoing de manger : mais [2] plus toſt aux eſchauffements & inflammations des medecines, ou des cataplaſmes [3] : d'où

[1] Comme le cours d'un ruiſſeau qui a eſté empeſché & arreſté.

[2] Mais qui reſſemblent plutôt.

[3] Il s'agit ſans doute ici d'ap-

vient que les voluptez qui en procedent passent incontinent comme avortées & imparfaittes, estans accompagnées de grands battemens de pouls, & grandes torsions en leur jouissance, & après s'en ensuivent de douloureuses tensions, estouppements des conduits, & retentions des vents, qui n'attendent pas les naturelles ejections, ains vont discourant par tout le corps, ne plus ne moins que des vaisseaux surchargez, qui ont besoing d'estre soulagez de leurs charges, plus tost que remplis davantage. Et quant à l'emotion du ventre & des boyaux qui se fait avec drogues laxatives, elles gastent & resolvent la vertu naturelle des parties, tellement qu'elles sont cause qu'il s'engendre plus de superfluitez, & plus d'excrements dedans le corps, qu'elles n'en tirent dehors. De maniere que c'est tout ne plus ne moins que si quelqu'un se faschant de voir dedans sa ville grand nombre de peuple Grec naturel habitant du païs, pour l'en chasser l'alloit remplissant de Tartares, ou d'Arabes estrangers [1] : ainsi se mescomptent grandement aucuns, qui pour jetter hors de leurs corps des humeurs superflues, qui leur sont domestiques

plication de ventouses qui occasionnent des inflammations dont on ne peut arrêter les progrès que par les boissons abondantes.

[1] Plutarque nous fait voir par cette ingénieuse comparaison l'abus & les inconvéniens du trop fréquent usage des médecines.

& familieres, jettent dedans je ne sçay quelle graine, que lon appelle cocque Gnidien [1], ou de la scammonée [2], & autres telles drogues de loingtain païs, qui n'ont aucune convenance avec noz corps, & qui auroient plus tost besoin d'estre purgées & jettées hors du corps elles mesmes, que puissance de vuider & chasser ce dont la nature se trouveroit chargée.

XLVI. Le meilleur donques est par sobrieté, & bonne reigle de vivre, rendre son corps bien composé, pour soustenir tantost une evacuation, & tantost une repletion : mais si d'aventure il est force quelquefois user aucunement de l'un ou de l'autre, il fault provoquer le vomissement, sans user de drogues medicinales [3], ny autre curiosité, en ne troublant rien au dedans, ains seulement pour eviter une crudité, rejetter ce qui seroit de trop, & qui ne se pourroit parachever de cuyre : car tout ainsi que les linges & draps qui se nettoyent avec du savon, cendres & autres matieres absterfives s'usent bien plus que ceulx que lon lave avec l'eau simple : aussi

[1] *Thymelæa*, dont les feuilles sont semblables à celle du lin, appellé autrement le *Cneorum*, *le Garou*. Pline, Hist. natur. XIII, 35.

[2] Suc résineux qui découle, par incision, de la racine d'une plante rampante qui croît en plusieurs lieux de l'Asie. Voyez sur ses effets en médecine, Pline, Hist. nat. XXVI, 38. Le garou & la scammonée sont deux violens purgatifs.

[3] Voyez les Observations.

les vomissements qui sont provoquez avec des medecines, offensent bien plus le corps, & en gastent la complexion.

XLVII. Et quand le ventre est arresté, il n'y a drogue qui le lasche si doulcement, ne qui le provocque si aisément à le descharger, comme font aucunes viandes, dont l'experience nous est très familiere, & l'usage ne nous apporte aucune douleur : mais si d'aventure il estoit si fort endurcy, qu'il ne voulust pas obeïr, ne ceder à ces viandes là, alors il faudroit par plusieurs jours boire de l'eau, jeuner, ou prendre un clystere, plus tost que de prendre de ces medecines laxatives, qui corrompent tout le corps, & le mettent sans dessus dessoubs : ausquelles toutefois plusieurs courent facilement, ne plus ne moins que les folles femmes qui usent de certains medicaments pour se faire avorter, & jetter le fruict qu'elles ont conceu, à fin de se faire incontinent remplir une autre fois, & qu'elles en aient tant plus de plaisir. Mais à tant est-ce assez parlé de ce propos là.

XLVIII. Au contraire aussi ceulx qui entrejettent des jeunes à poinct nommé trop exactement & trop regleement observez par certain circuit de jours, enseignent à la nature, sans qu'elle en ait besoing, d'avoir besoing d'un resserrement, & de se rendre necessaire une

abstinence d'aliments, qui de soy n'estoit point necessaire à temps prefix, que [1] demande la coustume à quoy on l'a asservie. Car il est bien meilleur user de tels chastiments envers son corps librement, sans qu'il en ait aucun pressentiment, ny aucune suspicion [2] : au demourant composer le reste de sa maniere de vivre, en sorte qu'elle se puisse accommoder & obeïr à toutes diverses occurrences, non pas demourer

[1] Et que.

[2] Ce conseil de Plutarque est puisé dans la nature même: Car « c'est par les variations modérées des sensations, que peut » s'augmenter & s'accroître la » force du corps & du systême » des fibres, comme c'est par les » exercices continués de l'esprit, » qu'on en augmente la portée » & l'étendue ». Lorry, Usage des Alim. T. II, p. 45. On trouve en cet endroit ce passage de Celse, lib. I, cap. 1 : *Sanus homo & qui bene valet nullis obligare se legibus debet. Hunc oportet habere varium vitæ genus, &c. Si quidem ignavia corpus hebetat, labor firmat.*

Dans les chapitres précédens Plutarque n'a omis aucune des raisons les plus propres à nous faire comprendre les inconvéniens de la gourmandise & de la réplétion, il cherche dans celui-ci, à détruire le systême de ceux qui se livrent à une diéte trop austère & trop continue. C'est bien ici le lieu de faire la même réflexion que Pline, XXVI, 28. « Que » les hommes sont occupés » de leur estomach! la plu» part ne s'attachent qu'à le » satisfaire. Car tantôt il refuse » le passage aux alimens, tantôt » il les rejette, quelquefois il » ne peut les contenir, d'autres » fois il ne les digère pas. Aussi » la mort y puise-t-elle ses plus » cruels traits. Dangereuse por» tion de nous-mêmes! c'est un » créancier qui toujours demande » & importune: presque lui seul » fait naître les vœux de l'avarice, » les recherches de la volupté! » c'est pour lui qu'on parcourt » les mers, & que l'on fouille » leurs abymes: & ses fonctions » dégoûtantes ne le font appré» cier par personne ». Le sage seul sait s'occuper d'objets plus dignes de lui-même.

attachée ne liée à une ſeule forme de vivre, aſſervie à certains jours, certains nombres, & certain circuit de temps : car cela n'eſt ny ſeur, ny facile, ny civil, ny pas humain : ains reſſemblant plus proprement à la vie d'une ouyſtre, ou d'un tronc d'arbre, de ſe rendre ainſi ſubject, ſans pouvoir aucunement jamais changer ny diverſifier, ny en viandes, ny en jeunes & abſtinences, ny en mouvements, ny en repos, ains demourer tousjours clos & couvert en une vie ombrageuſe, oyſive, à par ſoy, ſans converſation d'amis, ſans participation d'honneurs, loing de toute adminiſtration de la choſe publique, cela eſt par trop ſe reſſerrer, à mon advis.

XLIX. Car la ſanté ne ſe doit point achetter avec l'oyſifveté, & la pareſſe de ne rien faire, qui ſont les principaux inconvenients & maulx qu'il y a ès maladies : car c'eſt tout ne plus ne moins, que ſi quelqu'un vouloit bien contregarder ſes yeux par ne les employer point à regarder, & ſa voix par ne point parler, qui penſeroit que la ſanté pour ſe bien conſerver euſt neceſſairement beſoing d'un continuel repos, & de ne jamais rien faire : car l'homme qui eſt ſain, ne ſçauroit mieulx faire pour bien entretenir ſa ſanté, que de s'emploier à pluſieurs beaux & bons offices d'humanité. C'eſt doncques un grand abus d'eſtimer qu'oyſifveté ſoit ſaine

ou falubre [1], attendu qu'elle deftruit la fin de la fanté : & n'eft pas veritable, que ceulx qui font le moins foient les plus fains : car Xenocrates [2] n'eftoit point plus fain que Phocion [3], ne Theophraftus [4] plus que Demetrius [5], & n'a de rien fervy à Epicurus ny aux Epicuriens, pour acquerir celle tranquillité de la chair, dont ils font fi grand cas, & qu'ils louënt fi hautement, de fuir toute entremife de gouvernement & d'adminiftration honorable & publique, ains faut par autres provifions & moyens entretenir la difpofition & habitude du corps, qui

[1] Voyez les Obfervations.

[2] Célèbre philofophe de l'antiquité. Voyez T. II, des Morales, p. 349, dans la note.

[3] Un des plus fameux généraux de la Grèce. Voyez fa Vie dans Plutarque, & les notes du T. II, des Morales, p. 121 & 269.

[4] Difciple d'Ariftote. Théophrafte étoit d'Erefe, ville de Lesbos, fils d'un foulon. Voyez fa Vie dans Diogene Laërce. Voyez auffi T. II, des Morales, p. 19 & 118, dans les notes. Nous avons de ce philofophe le traité des *Caracteres des Mœurs*, ouvrage qui a fervi de modele à M. de la Bruyere, & « Où l'on » ne peut s'empêcher de recon» noître la premiere fource de » tout le comique : je dis de » celui qui eft épuré des pointes, » des obfcénités, des équivo» ques, qui eft pris dans la na» ture, qui fait rire les fages » & les vertueux ». Caracteres de la Bruyere, T. I, p. 6.

[5] Roi de Macédoine. Nous avons fa Vie dans Plutarque. Voyez fur ce grand prince les notes & les Obfervations précieufes & intéreffantes de M. de Vauvilliers, T. II, des Morales, p. 263, & T. III, p. 467.

Démétrius de Phalère, philofophe lui-même, & difciple de Théophrafte, ne peut être ici oppofé à fon maître comme un exemple de vie active, quoiqu'il ait gouverné la ville d'Athènes avec beaucoup de fageffe, pendant plufieurs années. Diogène Laërce, *in Demet.* & T. I, des Vies, p. 39.

eft

eſt ſelon nature, eſtant certain que toute ſorte de vie reçoit & maladie & ſanté.

L. Toutefois le perſonnage dont il eſt queſtion dit, qu'il falloit recorder aux hommes politiques, & de gouvernement, le contraire de ce que Platon admoneſtoit les jeunes gens au ſortir de ſon eſchole : car il leur ſouloit dire, « Or » ſus enfans adviſez d'emploier voſtre loyſir à » quelque paſſetemps honeſte » : mais nous recorderions volontiers à ceux qui s'entremettent des affaires de la choſe publique, d'emploier leur labeur à choſes honeſtes & neceſſaires, & non pas ſe tuer le cœur & le corps pour choſes legeres, & de bien peu de conſequence, comme fait une bonne partie des hommes qui, ſe tourmentent pour neant, ſe travaillans de veilles, d'allées & de venues, & de courſes çà & là, pour choſes qui ne ſont bien ſouvent ny bonnes, ny honeſtes, ains pour faire honte à quelqu'un par envie qu'ils lui portent, ou par opiniaſtreté, ou pour quelques vaines & folles opinions qu'ils pourſuivent : car je penſe que c'eſt à telles gens principalement que Democritus diſoit, que ſi le corps mettoit l'ame en procès, & l'appelloit en juſtice, en matiere de reparation de dommage, jamais elle ne ſe ſauveroit qu'elle ne fuſt condamnée en l'amende : & je ne ſçay ſi Theophraſtus diſoit bien vray, quand il affer-

moit par une maniere de translation [1], que l'ame payoit bien le louage de sa demeurance au corps : car le corps reçoit plus de mal de l'ame qui n'use pas de luy selon raison, & ne le traitte pas ainsi comme il appartient : pour ce que quand elle a ses propres & peculieres passions, & quelques entreprises ou affections, elle abuse de luy, sans en rien l'espargner.

LI. Or le tyran Jason [2], ne sçay pour quelle occasion, souloit dire qu'il falloit faire beaucoup de petites choses injustement, qui en vouloit faire une bien grande justement : aussi pourrions nous bien conseiller à l'homme d'estat & de gouvernement, qu'il ne feist pas cas des choses legeres, ains ne s'en feist que jouer, & se reposer en icelles, s'il veut n'avoir point le corps rompu, ne foulé, ne recreu, quand il le faudra employer aux grandes & belles, ains qu'il soit tout refait à loisir, ne plus ne moins que les vaisseaux vieux que lon tire en terre, pour les rhabiller, à fin que de rechef, quand l'ame le voudra conduire & remettre aux affaires, il y aille plus dispos,

Comme un poulain suit la jument qu'il tette.

LII. Et pourtant quand les affaires le per-

[1] Par métaphore.

[2] Tyran de Phères. Voyez le Tome II, des Morales, p. 213.

mettent, il se faut refaire & revenir, sans plaindre ny espargner au corps le dormir, ny le boire, & le manger, ny le repos qui est mestoyen entre plaisir & desplaisir, n'obſervans pas la regle que la plus part des hommes gardent, & en la gardant perdent & affolent[1] le corps par soudaines mutations, ne plus ne moins que le fer[2] que lon trempe : car lors qu'il[3] est bien rompu & foulé de travaux, ils le vont fondre & dissoudre en voluptez excessives & demesurées, puis tout soudain, lors qu'il est tout fondu & affoibly du plaisir de Venus, ou d'avoir bien beu, ils le vous tirent ou aux travaux du palais, ou de la court, à la solicitation de quelque affaire de grande importance, ayant besoing de chaude & vehemente poursuitte. Le philosophe Heraclitus estant tombé en une maladie d'hydropisie, disoit à son medecin, qu'il feist d'une grande pluye une grande secheresse : Les hommes aussi font ordinairement de grandes & lourdes fautes, quand ils baillent leurs corps à fondre, & à lascher aux voluptez, lors qu'ils sont bien las, recreus, & foulez de labeur : & puis de rechef les roidissent & retendent au contraire : car la nature ne desire,

[1] Fatiguent.... Affoler, causer dommage, nuire.

[2] Fer rouge.

[3] Lorsque le corps.

ny ne demande point ce soudain changement ; ains est l'incontinence & lascheté de l'ame, qui se laisse desordonneement aller aux plaisirs & voluptez, au sortir des laborieux exercices, ainsi comme font ordinairement les gens de marine, qui soudainement après les voluptez se rejettent de rechef à la poursuitte du gaing, & à penser à leurs affaires, ne donnans pas loisir à la nature de jouir du repos, & de la quoye tranquillité [1], dont elle a besoing, ains l'en jettent incontinent dehors, & la mettent sans dessus dessoubs par le moyen de ceste inegalité :

LIII. Mais les hommes advisez se gardent bien de donner des voluptez à leur corps, lors qu'il est rompu de travail, car ils n'en ont que faire : & les mesprisent, ou ne s'en souvienent du tout point, ayans tousjours l'esprit tendu à la consideration de l'honesteté & beauté de la chose qu'ils ont envie de faire [2], amor-

[1] M. de Voltaire, discours IV, *de la Modération*, dit très bien :

« Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage.
» La modération est le trésor du sage ».

[2] Voilà donc l'utilité du travail : c'est de soustraire l'homme à l'empire des passions, en l'attachant par goût à la recherche de la vérité, & à l'étude du vrai beau. D'après cette réflexion il est aisé de conclure que le précepte du travail, qui est de la

tissans toute aise & toute solicirude de leur ame par autres cupiditez : comme lon trouve escript qu'Epaminondas dit en jouant, d'un fort homme de bien & vaillant, qui mourut en son lict de maladie, environ le temps de la guerre Leuctrique : « ô Hercules, comment a cest homme » eu loisir de mourir entre tant d'affaires ! autant en pourroit on dire à la verité d'un personnage qui auroit en main quelque grand affaire, en matiere de gouvernement, ou bien quelque traitté de philosophie, Comment un tel homme pourroit il avoir loisir ou de s'enyvrer, ou de gourmander, ou de paillarder ? mais les sages quand ils sont hors d'affaires, ils mettent alors leurs corps en repos, les deschargent de travaux inutiles, & encore plus de voluptez superflues & non necessaires, les fuyans comme chose ennemie & contraire à la nature.

LIV. Il me souvient d'avoir entendu que Tibere Cæsar souloit dire, que l'homme qui a soixante ans [1] passez merite d'estre mocqué, quand il tend la main au medecin pour se faire taster le pouls : quant à moy je treuve ce dire là un peu trop crud, mais bien me semble il

plus grande conséquence pour tout le monde, l'est sur-tout pour les tempéramens ardens & pour les ames sensibles.

[1] Lisez : *trente ans*, Sueton. *in Tiber.* 68, & Tacit. Annal. VI, 46. Voyez les Observations.

veritable, qu'il faut qu'un chascun cognoisse les particularitez de son pouls, pour ce qu'il y a beaucoup de diversitez en un chascun de nous, & qu'il ne soit point ignorant de la particuliere complexion de son corps, tant en chaleur, qu'en secheresse, & quelles choses luy font bien, & quelles choses luy font mal, quand il en use.

LV. Car celuy là ne se sent pas soy-mesme, & demeure sourd & aveugle, comme en un corps emprunté, qui veult apprendre ces particularitez là d'un autre que de luy mesme, & qui va demandant au medecin, s'il se treuve mieux en esté qu'en hyver, & s'il prend plus aiseement les choses seches que les humides, & s'il a naturellement le pouls fort ou foible, hasté ou lent[1] : car ce sont choses utiles à sçavoir, & aisées à apprendre, d'autant que nous le pouvons esprouver à toute heure, veu qu'il est tousjours quant & nous.

LVI. Aussi fault il cognoistre entre les viandes & entre les breuvages, plus tost ceux qui sont bons à nostre estomac, que ceux qui sont plaisans à la langue, & sçavoir par experience cela qui fait bien à l'estomac, plus tost que cela qui l'offense : & ce qui trouble & empesche

[1] Voyez les Observations.

la concoction, plus tost que ce qui est agreable, & qui chatouille le goust : car demander au medecin quelle chose est facile à digerer, & quelle ne l'est pas, & quelle chose lasche le ventre, & quelle le restrainct, cela me semble aussi laid, que de luy demander que c'est qui est amer, & que c'est qui est doux, ou brusque & austere [1].

LVII. Et toutefois nous en voions plusieurs qui sçavent bien reprendre les cuisiniers, quand ils ont fait un potage ou une saulse trop doulce, ou trop aigre, ou trop sallée, & ne discernent pas ce qui estant mis dedans leur corps ne leur sera point de mal, ou leur sera profitable : tellement que bien peu souvent il y a faulte, que

[1] On ne devroit répondre à de pareilles questions qu'avec ce ton d'ironie & de persiflage, que M. de la Bruyere a si bien saisi dans la consultation qu'on prétend avoir été donnée à Madame de Montespan par un médecin, aux eaux de Bourbon, où elle alloit souvent pour des maladies imaginaires. « Irène dit qu'elle » est le soir sans appétit : l'Es- » culape lui ordonne de dîner » peu. Elle ajoute qu'elle est » sujette à des insomnies, & il » lui prescrit de n'être au lit » que pendant la nuit. Elle dit » qu'elle est pesante, & de- » mande le remede : l'oracle lui » répond qu'elle doit se lever » avant midi, & quelquefois se » servir de ses jambes pour mar- » cher. Le vin m'incommode, dit » Irène : buvez de l'eau, dit Es- » culape. J'ai des indigestions ;... » faites diéte : ma vue s'affoiblit ;... » prenez des lunettes : je m'af- » foiblis moi-même ;... c'est que » vous vieillissez. Mais quel » moyen de guérir de cette lan- » gueur ?... le plus court, Irène, » c'est de mourir ». Caracteres de la Bruyere, Chap. XI, de l'homme.

leur potage ne soit bien assaisonné : & au contraire, par ne vouloir bien assaisonner tout leur corps, ains le desbaucher tous les jours, ils donnent beaucoup d'affaires aux medecins : car ils ne jugent pas le potage estre le meilleur, qui est le plus doux, ains y meslent plusieurs jus, aigres, ou verds, pour luy donner un peu de pointe [1] : & à l'opposite ils fourrent dedans leurs corps toutes les douceurs des voluptez jusques à cœur saoul, ignorans ou bien ne se souvenans pas, que la nature attache tousjours aux choses qui sont utiles & salubres, un plaisir non mixtionné de desplaisir, & dont on ne se repent jamais : mais aussi faut il avoir en memoire les choses qui sont propres & convenables au corps, ou contraires aux mutations des saisons de l'an, & autres qualitez & proprietez de l'air, pour sçavoir accommoder proprement à une chascune saison sa maniere de vivre [2].

LVIII. Au reste quant aux inconveniens procedans de chicheté, ou d'avarice & ardeur de gaigner, à la saison que lon serre les fruicts, pour les loger & garder à force de veiller, de courir & tracasser çà & là, ils font paroir

[1] « Un potage de santé bien » naturel, qui ne sera ni trop, ni » trop peu fait, ni trop con- » sommé, se doit préférer pour » un ordinaire à tous les autres, » tant par la justesse de son goût » que par l'utilité de son usage ». S. Evremond.

[2] Voyez les Observations.

au dehors les vices & les tares qui ſont au dedans du corps : mais il ne faut pas craindre que tels accidents advienent aux perſonnes doctes & ſtudieuſes, ny à gens d'eſtat & d'honneur, auſquels principalement s'adreſſe ce diſcours.

LIX. Mais il faut qu'eux prennent garde, & fuyent une autre ſorte de chicheté & d'avarice, en matiere d'eſtude & de lettres, laquelle fait qu'ils mettent en nonchaloir, & n'ont aucun eſgard à leurs pauvres corps, qui bien ſouvent n'en peuvent plus, tant ils les ont travaillez : & neantmoins ne leur pardonnent point encore, ains les contraignent de faire à l'envy, (eux qui ſont freſles & mortels), de l'entendement & de l'eſprit qui eſt immortel, & ce qui eſt terreſtre, venu de la terre, à l'envy de ce qui eſt celeſte. Et puis [1] le bœuf dit au chameau ſon compagnon au ſervice d'un meſme maiſtre, « Tu ne me veux pas maintenant ſoulager » d'une partie de ma charge, mais bien toſt tu » porteras tout ce que je porte, & moy avecques » davantage ». Comme il advint par la mort du bœuf, qui demoura ſoubs le faix. Ainſi en

[1] Et puis il arrive ce que nous liſons dans la fable du Bœuf & du Chameau : le Bœuf dit,. On trouve cette même fable ſous d'autres noms dans Eſope, *fab.* CXXV, & dans la Fontaine, L. VI, fab. 16, *le Cheval & l'Ane.*

prent il à l'ame, qui ne veut pas donner au pauvre corps las & recreu, un peu de relafche & de repos : car peu après il luy furvient une fiebvre, ou un mal de tefte, avec un esblouiffement d'yeux, qui la contrainct de quitter & abandonner livres, lettres & eftudes, & eft finablement forcée de languir, & demourer au lict malade quant & luy.

LX. Parquoy Platon nous admoneftoit fagement, de ne remuer & n'exercer point le corps fans l'ame, ny l'ame auffi fans le corps, ains les conduire egalement tous deux, comme une coupple de chevaux attelez à un mefme timon enfemble, attendu que le corps befongne & travaille quant & l'ame, au moyen dequoy il en faut avoir un très grand foing, & luy rendre le traictement qui luy appartient, à fin de luy entretenir la belle, bonne, & defirable fanté [1],

[1] M. de Fontenelles avoit bien compris toute l'importance de ce précepte. « A peine ce grand » perfonnage a-t-il vu le jour, » qu'il femble prêt de rentrer » dans le néant, il parvient ce» pendant à fa centieme année, » quoiqu'il eût paru ne devoir » pas refpirer une heure. Il dut » cette longue vie à l'accord har» monieux de fon corps avec fon » ame. Dès fa premiere jeuneffe, » il fe fit une habitude d'épargner » à fes organes tout ce qui pou» voit les altérer. Son ame, que » le repos du corps confpiroit à » maintenir dans une affiette pai» fible, évita toutes les paffions » tumultueufes; la haine ou la » colère lui euffent trop coûté : » fourd aux critiques, il étoit » cependant fenfible à la louange, » qu'il goûtoit avec plaifir fans » en être enivré; habituellement » gai, il a fu s'affliger fans trou» ble : jamais il n'a ri ni pleuré

ſachans que le plus grand & le plus ſingulier bien qui en procede, c'eſt, que l'un ne l'autre à faute de bonne diſpoſition n'eſt empeſché de cognoiſtre la vertu, & d'en uſer, tant en lettres comme ès actions de la vie humaine [1].

» avec excès. *C'étoit*, dit M. le » Beau, *un vaſe d'une matiere fine* » *& d'un ouvrage délicat*, *que la* » *nature avoit placé au milieu de* » *la France pour l'ornement de* » *ſon ſiecle*, *& qui ſubſiſta long-* » *temps ſans aucun dommage*, » *parce qu'il ne changeoit pas de* » *place*, *ou qu'il n'étoit remué* » *qu'avec précaution*. Cette lu- » miere des Académies s'éteignit » ſans effort, le 9 Janvier 1757, » après avoir été près d'un ſiecle » entier, un prodige de ſanté, » d'eſprit, d'égalité d'ame & » de connoiſſances ». Mémoires de Trévoux. Vol. de Juin 1762, p. 1376.

[1] Tout ce traité ſur la ſanté ſe réduit donc à ces trois grands principes : USER D'UN RÉGIME MODÉRÉ, S'ABSTENIR DE REMEDES ET TEMPÉRER SES PASSIONS. « Vous ne » ſauriez avoir trop d'attention » pour le régime ; trop de pré- » caution contre les remedes, » dit S. Evremond. Le régime » entretient la ſanté & les plai- » ſirs : les remedes ſont des » maux préſens, dans une vue » aſſez incertaine du bien à ve- » nir ». T. IV, p. 76. « La ſa- » geſſe humaine ou la route du » vrai bonheur, ſuivant la re- » marque judicieuſe de J. J. » Rouſſeau, conſiſte à diminuer » l'excès de ſes deſirs ſur ſes fa- » cultés, & à mettre en égalité » parfaite la puiſſance & la vo- » lonté.... Plus l'homme eſt reſté » près de ſa condition naturelle, » plus la différence de ſes facultés » à ſes deſirs eſt petite, & moins » il eſt éloigné d'être heureux ». Cité par M. l'abbé de Gourcy, dans ſon *Eſſai ſur le bonheur*, p. 63.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ,

DE LA FORTUNE DES ROMAINS.

RIVALITÉ *de la vertu & de la fortune.* II. *Semblables dans leurs effets.* III. *Ont concouru à la fondation de l'empire Romain.* IV. *Maniere dont cet empire s'est formé.* V. *Portrait de la vertu, ses héros.* VI. *Portrait de la fortune, son inconstance.* VII. *Ses favoris.* VIII. *Les temples de la fortune plus anciens que ceux de la vertu.* IX. *Divers temples de la fortune.* X. *Fortune de Jules-César.* XI. *Fortune d'Auguste.* XII. *Fortune de Rome dans la naissance de ses fondateurs.* XIII. *Dans leur nourriture.* XIV. *Dans leur éducation.* XV. *Dans leur successeur Numa Pompilius.* XIX. *Reconnoissance des rois de Rome envers la fortune.* XX. *Temples construits en l'honneur de la Fortune, par Tullius Servius.* XXI. *Sa fortune.* XXIII. *Fortune des Romains dans leurs conquêtes rapides.* XXIV. *Énumération de ces conquêtes.* XXV. *Fortune des Romains dans la retraite des Gaulois.* XXX. *Dans la mort d'Alexandre.*

DE LA FORTUNE

DES ROMAINS[1].

La vertu & la fortune ont combattu plusieurs grands combats, & par plusieurs fois, l'une contre l'autre : mais celuy qui se presente maintenant est le plus grand de tous, à sçavoir, le procès qu'elles ont ensemble touchant l'empire Romain, laquelle des deux l'a faict, & laquelle a produit en estre une si grande puissance : car ce ne sera pas un petit tesmoignage pour celle qui le gaignera, ou plus tost une grande justification à l'encontre de l'imputation que lon leur met sus à toutes deux : car on impute à la vertu, qu'elle est honeste, mais inutile : & à la fortune, qu'elle est incertaine, mais bonne : & dit on que l'une est infructueuse, & l'autre malfeable en ses dons. Car qui est celuy qui ne dira, estant la grandeur de Rome attribuée & adjugée à l'une ou à l'autre, que ou la vertu ne soit très utile, si elle a peu faire tant pour les gens de bien : ou la fortune ne soit très ferme & constante, veu

[1] Ce Traité renferme sous un point de vue très-rapproché les événemens les plus mémorables auxquels la fortune & le bonheur de Rome paroîtroient seuls avoir présidé.

qu'elle conserve desja par si long temps ce qu'elle a une fois donné ?

II. Or le poëte Ion [1] ès œuvres qu'il a composez sans vers en prose, dit que la fortune & la sapience, qui sont deux choses très differentes & dissemblables, produisent neantmoins de très semblables effects [2] : l'une & l'autre agrandissent & honorent les hommes, les avancent en dignité, en puissance, en estat & authorité. Et quel besoin est il d'estendre ce propos à reciter & denombrer ceux qu'elles ont avancez, attendu que la nature mesme qui nous porte, & nous produit toutes choses, les uns estiment que ce soit la fortune, les autres la sapience ? Et pourtant ce present discours adjouste à la cité de Rome une grande & admirable dignité,

[1] M. le Fevre, *Vies des Poëtes*, p. 82, fait Ion contemporain de Périclès. Ce poëte ne nous est guere connu que par ce passage d'Aristophane. « Ion » de Chio avoit composé un » poëme sur l'*Orient* : cet ou- » vrage fut tellement goûté, » qu'on donna le nom D'ÉTOILE » ORIENTALE à son auteur ». *La paix*, V. 835.

[2] Mais qu'est-ce que le poëte Ion entendoit par *fortune* ? On ne pourroit même déterminer l'acception que Plutarque donne à ce mot dans tout ce Traité : le plus souvent, suivant cet auteur, la fortune est une cause obstinée à faire du bien aux uns & du mal aux autres. Tantôt il en fait une cause aveugle, qui agit sans motif & sans regle : & il la représente quelquefois comme une providence sage. « Enfin, dit Pline, nous sommes » tellement le jouet de la fortune, » que nous en faisons un dieu, » tandis qu'elle nous fait douter » de l'existence de dieu même ». Hist. nat. II, 5.

c'eſt que nous mettons en diſpute d'elle ce que nous diſputons auſſi de la terre, de la mer, & des eſtoilles, à ſçavoir ſi ce a eſté par fortune, ou par providence, qu'elles ſont venues en eſtre.

III. Mais quant à moy, il m'eſt advis que ſi bien la vertu & la fortune ont eu ailleurs pluſieurs debats & pluſieurs querelles enſemble, qu'à la compoſition d'un ſi grand empire, & ſi grande puiſſance, il eſt vrayſemblable qu'elles ſe ſont accordées enſemble, & que d'un commun accord elles ont achevé & parfaict le plus grand & le plus beau chef d'œuvre qui fut oncques entre les humains : & ne me penſe point abuſer en ceſte conjecture, ains eſtime que tout ainſi que Platon dit, que du feu & de la terre, comme des premiers & neceſſaires elemens, tout le monde a eſté concréé, à fin qu'il fuſt & viſible & palpable, la terre luy donnant la gravité & la fermeté, & le feu la forme, la couleur & le mouvement, & les deux autres natures & elemens qui ſont entre ces deux extremes, à ſçavoir, l'air & l'eau, amolliſſans & temperans la grande diſſimilitude de l'un & l'autre, des deux bouts ont aſſemblé & meſlé par leur moyen la matiere premiere : auſſi le temps avec dieu prenans la vertu & la fortune, les ont deſtrempées & meſlées en-

ſemble, à fin que de ce qui eſt propre à l'un & à l'autre ils baſtiſſent & feiſſent un temple veritablement ſainct, & à tous profitable, un fondement & ſoubaſſement ferme, un element [1] eternel aux affaires qui tendent tousjours contre bas, & vont tousjours en empirant, & une ancre ſacrée à l'encontre de la tourmente, pour garder le monde de courir fortune.

IV. Car ainſi comme quelques philoſophes naturels diſent, que le monde au commancement ne vouloit pas eſtre monde, & que les corps ne vouloient pas ſe joindre & ſe meſler enſemble, pour donner à la nature une commune forme compoſée de tous ces corps là, ains que ceux qui eſtoyent encore petits, & eſpars çà & là, ſe gliſſoienr, s'eſchappoient & fuyoient de peur d'eſtre attrapez & attachez avec les autres, & ceux qui eſtoient un peu plus robuſtes & mieux entaſſez, ſe combattoyenr desja bien rudement les uns contre les autres, & y avoit de grands troubles entre eux, tellement qu'il en ſortoit une violente tourmente, & une grande combuſtion, tout eſtant plein de ruine,

[1] Grec : Un appui éternel, & une ancre ſacrée (comme dit Démocrite) dans les affaires qui tendent toujours contre bas, & vont toujours en empirant.

« On commençoit déjà à bâtir » la ville éternelle », dit M. de Monteſquieu, au ſujet des édifices publics qui ont été faits ſous les rois. *Grandeur & décadence des Romains*, chap. 1.

d'erreur

d'erreur & de naufrages, jusques à ce que la terre venant à prendre grandeur par le moyen des corps qui accouroient & s'attachoient à elle, elle commancea à s'affermir elle mesme premierement, & depuis donna & dedans elle & à l'entour d'elle un siege ferme & asseuré à tous les autres corps : aussi, comme les plus grands potentats & empires qui fussent entre les hommes, se remuassent selon les fortunes, & s'entreheurtassent les uns les autres, d'autant que nul n'estoit assez grand pour commander à tous les autres, & que toutefois chascun le desiroit, il y avoit un estrange mouvement & agitation vagabonde, & une mutation universelle de tout en tout parmy le monde, jusques à ce que Rome venant à prendre force & accroissement, & à lier & attacher à soy d'un costé d'autres peuples & nations voisines, & d'autre costé des seigneuries, royaumes & principautez des princes loingtains & estrangers d'outre mer, les choses principales commancerent à prendre un fondement ferme, & un establissement asseuré, par ce que l'empire se reduisit en fin en un ordre pacifique, & en un cercle & rondeur d'estat si grand, que rien n'en pouvoit tomber ne dechoir, par le moyen de ce que toute vertu regna en ceux qui conduisirent ce grand ouvrage à chef, & aussi qu'il y eut beauçoup de faveur

de la fortune, qui y coopera, ainsi comme par la suitte de ce discours il sera facile à cognoistre, & à demonstrer.

V. Si me semble que je voy maintenant, comme de dessus une haute guette, venir la vertu & la fortune à la plaiderie de ceste cause, & au jugement & decision de ceste question. Mais le port & l'alleure de la vertu est grave & doux, le regard arresté, & le soing qu'elle a de maintenir & defendre son honneur en ceste contention, luy fait un peu monter la couleur au visage, encore qu'elle demeure beaucoup derriere la fortune qui se haste de venir tant qu'elle peut : & la conduisent & environnent [1] tout à l'entour, comme sa garde, une bonne trouppe

> D'hommes tuez en guerrieres attaintes,
> Ayans de sang les armes toutes taintes,

tous navrez par le devant, & degouttans de sang meslé avec la sueur, appuyez sur des tronçons de lances & de picques qu'ils ont ostées à leurs ennemis. Voulez vous que nous demandions qui ils sont ? Ils respondent qu'ils sont un Fabricius, un Curius [2], un Camillus, les

[1] Lisez : & conduisent & environnent la vertu...

[2] *Curius*, n'est pas dans le grec.

Deciens[1], un Cincinnatus, un Fabius Maximus, un Claudius Marcellus, les deux Scipions. Je y voy aussi Caius Martius[2] se courrouceant à la fortune. Là est aussi Mucius Scevola qui monstre sa main bruslante, & crie tout haut, voulez vous attribuer ceste main à la fortune? Et Horatius Coclès qui si vaillamment combattit sur le pont, tout couvert de coups de traict des Thoscans, & monstrant sa cuisse rompue, murmure à voix sourde du fond de la riviere où il est tombé, a ce esté par fortune que j'ay eu la cuisse rompue? Voilà quelle est la trouppe de la vertu, qui vient à ouïr ceste decision,

> Rudes guerriers combatans de pieds stables
> Aux ennemis en armes redoutables.

VI. Mais de la fortune, au contraire, l'alleure est viste, le courage superbe, l'esperance hautaine, & prevenant la vertu, elle est jà tout icy près, non qu'elle se soubleve avecques de legeres ailes, ny qu'elle ait le bout des arteuils sur une boule: car elle s'en vient doubteuse & vacillante, & puis s'en reva desplaisante. Mais ainsi comme les Spartiates disent, que Venus

[1] Au lieu de ce nom, le grec porte: *λεύκιοι καὶ Κιννάτοι*, Lucius & Cincinnatus. Mais M. Reiske corrige cet endroit & lit, *Lucius Cincinnatus.*

[2] Caius Marius.

depuis qu'elle eut passé la riviere d'Eurotas quitta les mirouers & toutes feminines delicatesses, voire son tissu mesme, & quelle prit la lance & l'escu, se parant pour se monstrer à Lycurgus: aussi la fortune ayant abandoné les Perses & les Assyriens, vola legerement par dessus la Macedoine, & vous secoua habilement Alexandre, puis se proumena un peu par l'Ægypte, & par la Syrie, trainnant après soy les royautez, & ruinant les Carthaginois, que souvent elle avoit soustenus, finablement elle s'approcha du mont Palatin, & passant la riviere du Tybre posa là ses ailes, quitta ses patins volans, & delaissa sa boule mal asseurée, qui tourne tantost çà tantost là, & ainsi entra dedans Rome, comme pour y faire sa demeure, telle se presente elle, comparoissant pour ouïr droit devant la justice, non point funeste, ny trouble-feste, comme l'appelle Pindare, ny manianr un double timon, mais plus tost sœur de l'egalité & de persuasion, & fille de providence, ainsi comme le poëte Alcman[1] deduit sa genealogie. Au reste, elle a bien en sa main celle corne d'abondance, qui est tant celebrée, pleine non de toutes sortes de fruicts tousjours verdoians, ains de toutes les choses exquises & precieuses qui sont en

[1] Tome II, des Morales, p. 333.

toute la terre, & en toute la mer, en toutes les rivieres, & toutes les minieres des metaux, & en tous les ports, qu'elle respand en grande largesse.

VII. Si voit on à l'entour d'elle plusieurs illustres & excellens personnages, comme Numa Pompilius extraict des Sabins, Tarquinius Priscus venus de la ville des Tarquins, lesquels estans estrangers & forains elle installa roys dedans le siege royal de Romulus. Paulus Æmilius ramena son armée saine & sauve de la desfaicte de Perseus, & des Macedoniens, où il gaigna une victoire si heureuse, que jamais Romain n'en jetta larme d'œil, & retournant en triomphe, il magnifie la fortune : aussi fait le vieillard Cecilius Metellus surnommé Macedonicus, pour les victoires qu'il y gaigna, & pour avoir eu cest heur, que d'estre porté en sepulture par quatre siens fils, tous quatre consulaires, Quintus Balericus, Lucius Diadematus, Marcus Metellus, & Caius Caprarius, & par deux gendres consulaires aussi, & des arriere fils qui avoyent desjà fait des grandes prouësses d'armes, & qui tenoyent de beaux estats & offices en la chose publique : & Æmylius Scaurus venu de bien petit lieu, & de race encore plus basse, homme neuf, elevé par elle, est fait prince du senat. Et puis Cornelius Sylla qu'elle prit & enleva du

sein de la courtisane Nicopolis [1], pour l'exalter par dessus tous les trophées Cimbriques de Marius, & tous ses sept consulats, & le colloquer au souverain degré de monarque & de dictateur, celuy là se donnoit luy & toutes ses actions à la faveur de la fortune, cryant tout haut avec l'Oedipus de Sophocles,

Je me repute enfant de la Fortune.

En langage Romain il se surnommoit Felix, c'est à dire l'heureux : mais quand il escrivoit aux Grecs il se soubsignoit, Lucius Cornelius Epaphroditus, comme qui diroit, le bien aimé de Venus & des Graces. Ses trophées mesmes qui sont en nostre païs de Cheronée, des victoires qu'il y gaigna contre les lieutenans du roy Mithridates, ont pareille inscription, & meritoirement : car ce n'est pas la nuict, comme dit Pindare [2], qui a le plus de la faveur de Venus, mais c'est la fortune.

VIII. Qui voudroit [3] donques plaider la cause de la fortune, ne seroit-ce pas un bon commancement & bien propre, que d'amener les Romains mesmes pour tesmoings, comme ceux qui ont plus attribué à la fortune, & se sont

[1] Qui le fit son héritier, Voyez la Vie de Sylla dans Plutarque.

[2] Grec : Ménandre.

[3] C'est ici que commence le plaidoyer de la fortune.

jugez plus redevables à elle qu'à la vertu ? car ce n'a esté que bien tard, & long temps aprés la fortune, que Scipion Numantinus[1], leur bastir un temple de la vertu, & depuis[2] Marcellus y feit construire celuy qui s'appelle le temple de vertu & d'honneur, comme Æmylius Scaurus feit edifier celuy de la deesse Mens, qui signifie l'entendement, environ le temps des guerres Cimbriques[3] : alors que les lettres, les Sophistes & l'eloquence se coulerent dedans la ville de Rome, ils commancerent aussi à avoir en pris & recommandation ces choses là : mais toutefois jusques aujourdhuy encore n'y a il point de temple de sagesse, ny de temperance, ny de patience, ny de magnanimité, ny de continence, là où les temples de la fortune sont si notoires & si anciens, qu'il semble qu'ils aient esté faicts & fondez quant & les premiers fondemens de la ville.

IX. Car le premier qui en fonda fut Ancus

[1] Numance, ville d'Espagne, fut reduite en cendres, l'an de Rome 621, par les Romains sous la conduite de Scipion l'Africain le jeune, surnommé l'*Emilien*, & depuis le *Numantin*. Eutr. IV. Florus, II, 18 ; & le premier temple de la Fortune fut élevé à Rome par Ancus Martius, quatrieme roi de Rome : comme on va le voir ch. IX.

[2] Il y a nécessairement ici un anachronisme, comme le remarque M. Reiske. Voyez dans Plutarque lui-même, la Vie de Marcellus qui ne s'étend que depuis l'an de Rome 496 jusqu'à l'an 546. T. III, des Vies.

[3] Les guerres Cimbriques éclatèrent pour la premiere fois, dit Tacite, l'an de Rome 640. Voyez les notes de la nouvelle édit. *in-4°*, *de Morib. German.* T. IV, p. 48.

Marcius, nepveu de Numa, qui fut le quatrieme roi de Rome après Romulus, & fut à l'adventure celuy qui la surnomma fortune virile, comme ayant la virilité, c'est à dire, la vaillance & prouësse, besoing du secours de la fortune, pour emporter la victoire : & quant à celuy de la fortune feminine, ils le bastirent avant le temps de Camillus, lors que Martius Coriolanus ayant amené les Volsques contre la ville, fut destourné de sa mauvaise volonté par le moyen des dames, car elles allerent en ambassade vers luy avec sa femme & sa mere, & le prierent tant, que finablement elles luy feirent pardonner à la ville, & remmener l'armée des barbares : & fut lors que lon dit que l'image & statue de fortune, ainsi qu'on la consacroit, prononcea ces paroles, « Vous m'avez dames Romaines par ordon» nance publique devotement consacrée [1] » : combien que Furius Camillus [2] après avoir estainct le feu des Gaulois, & osté la ville de Rome du bassin de la balance, où lon la contrepesoit à une certaine quantité d'or, ne bastit point de temple ny à bon conseil, ny à vaillance, ains à la deesse Monete le long de la rue neufve,

[1] Voyez ce fait dans Tite-Live, L. II ; dans la Vie de Coriolan, T. II, des Vies, ch. 58 ; & dans Val. Maxime, I, 8.

[2] Tite-Live, L. V. Tacite, nouv. édit. *in-12*, T. I, p. 367, dans la dissertation, *in veteres Gallorum glorias*. Plin. Hist. nat. XXXIII, 53 & Plutarque, Vie de Camille, ch. 50, 51, 52, T. II, des Vies.

à l'endroit où lon dit que Marcus & Decius en passant la nuict ouirent une voix qui les advertit, que bien tost ils auroient sur les bras la guerre des Gaulois. L'autre temple de fortune, qui est sur le bord de la riviere, surnommée Fortis, c'est à dire vaillante, belliqueuse & magnanime, comme celle à qui appartient l'efficace & force de donner la victoire & la generosité d'icelle, ils le bastirent dedans les jardins & vergers[1], que Cæsar delaissa par testament au peuple Romain, estimant que luy mesme par la faveur de fortune estoit devenu le plus grand des Romains.

X. Mais quant à Jules Cæsar, j'aurois honte de dire que moyennant la faveur de fortune il se soit eslevé jusques à estre le plus grand, si luy mesme ne l'avoit tesmoigné : car estant party de Brindes le quatrieme jour de Janvier, pour poursuivre Pompeius au cœur d'hyver près du solstice, il traversa seurement la mer, luy ayant la fortune reculé le mauvais temps : mais trouvant Pompeius fort & puissant, tant par mer que par terre, d'autant qu'il avoit toutes ses forces assemblées en un camp, & luy en avoit bien peu au près, d'autant que les forces que

[1] *Fortuna fortis*, LA BONNE FORTUNE, honorée particulièrement par les gens de la campagne. Ces vergers, où son temple fut construit, étoient dans le quatorzieme quartier de Rome, de l'autre côté du Tibre. Tacit. Annal. II, 41.

luy amenoient Antonius & Sabinus estoyent demourées derriere, il osa bien se jetter dedans une petite fregate, & partir sans estre cogneu du maistre ny du pilote, comme si c'eust esté le serviteur, de quelques seigneur, mais y ayant un grand repoulsement du flot de la mer, contre le cours de la riviere, & une forte tourmente, voyant que le pilote tournoit en arriere, il osta la robbe qu'il avoit entortillée autour de sa teste de devant son visage, & se monstant à face descouverte, « Poulse mon amy, dit il, » hardiment, & ne crains point, ains mets les » voiles au vent à l'adventure, asseureement, » car tu menes Cæsar & sa fortune [1] » : tant il se persuadoit & asseuroit que la fortune naviguoit quant & luy, l'accompagnoit par les champs, estoit au camp avec luy, & luy aidoit à conduire toutes ses guerres, estant son ouvrage & son faict qui ne pouvoit proceder que d'elle, de commander tranquillité à la mer, esté en hyver, diligence aux plus paresseux, & force de courage aux plus lasches & couards, &, ce qui est encore incroyable, fuitte à Pompeius, & meurtre de son hoste à Ptolemeus, à fin que Pompeius mourust, & neantmoins Cæsar ne fust point contaminé de son sang.

[1] Sueton. *in Cæsare*, & Plutarque, Vie de César.

XI. Que diray-je de ſon fils [1], lequel fut le premier des empereurs ſurnommé Auguſte, qui commanda l'eſpace de cinquante quatre ans [2] à toute la terre & à la mer? quand il envoya ſon arriere-fils à la guerre, ne luy ſouhaitta il pas qu'il fuſt auſſi vaillant que Scipion, auſſi aimé que Pompeius, & auſſi bien fortuné que luy? attribuant l'honneur de l'avoir fait tel qu'il eſtoit, comme un grand chef-d'œuvre, à la fortune, laquelle le mettant au deſſus de Ciceron, de Lepidus, de Panſa, de Hircius, & de Marcus Antonius, par les conſeils, prouëſſes, expeditions, victoires, armées deſquels, tant par mer que par terre, elle le feit le premier, & l'eſleva en hault, & abaiſſa tous ces autres là par qui elle l'avoit fait monter, & puis le laiſſa ſeul: car c'eſtoit pour luy que Ciceron conſeilloit, Lepidus menoit armée, Panſa vainquoit, Hircius mouroit, & Antonius yvrongnoit & paillardoit: car je mets Cleopatra entre les faveurs que la fortune feit à Auguſte, contre laquelle, comme contre un rocher, Antonius ſi grand capitaine s'alla briſer & noyer, à fin que Cæſar Auguſte

[1] Adoptif.

[2] Auguſte regna cinquante-ſix ans, à compter de ſon premier conſulat, l'an 711 de Rome, juſqu'à ſa mort arrivée l'an 767. Voyez Sueton. *in Auguſt.* & Tacite, *Dial. de Orat.* cap. XVII. Voyez auſſi dans la nouvelle édition, *Stemma Cæſarum.* T. II, *in-12*, p. 416, & dans l'*in-4°*, T. I, p. 469.

demouraſt tout ſeul. Auquel propos on raconte, que y ayant grande privauté & familiarité entre eux, ils paſſoient ſouvent le temps enſemble à jouer à la paulme ou aux dez, ou bien à faire combattre de petits animaulx, comme des coqs ou des cailles, mais que tousjours Antonius s'en alloit vaincu : & que quelque un de ſes familiers, homme entendu en l'art de deviner, luy en parla franchement par pluſieurs fois, & luy remonſtra, « Seigneur, que veulx tu faire auprès » de ce jeune homme icy ? eſloigne toy de luy : » tu es plus renommé que luy, tu es plus vieil » que luy, tu commandes à plus d'hommes que » luy, tu es plus exercité aux armes, tu as » plus d'experience : mais ton eſprit familier » craint le ſien, & ta fortune, qui à par ſoy » eſt grande, flatte la ſiene : & ſi tu ne t'en » eſloignes bien loing, elle t'abandonnera pour » s'en aller devers luy ».

XII. Voilà les preuves par teſmoings que la fortune peult alleguer, mais il nous fault amener auſſi celles des choſes, en commanceant noſtre propos à la naiſſance meſme de la ville de Rome [1]. En premier lieu doncques, qui ſera celuy qui ne confeſſera que quant à la nativité, à la preſervation, à la nourriture, & à l'educa-

[1] Voyez ſur ces chapitres-ci, Tite-Live, I, & Plutarque, T. I, des Vies.

tion de Romulus, les excellences de vertu ont esté differées, & que la fortune a seule fondé le tout ? car premierement le faict de la generation & procreation de ceulx mesmes qui ont fondé & planté la ville de Rome, semble estre procedée d'une faveur de fortune merveilleuse, car on dit que leur mere coucha avec le dieu Mars : & comme lon tient que Hercules fut engendré en une longue nuict, le jour ayant esté reculé & retardé contre l'ordre de la nature, & le soleil arresté : aussi trouve lon escrit qu'en la generation & conception de Romulus, le soleil eclipsa, & qu'il y eut une veritable conjonction du soleil avec la lune [1], comme Mars qui estoit dieu se mesla avec Sylvia qui estoit mortelle, & que le mesme advint encore à Romulus le jour propre qu'il passa de ceste vie, car on dit qu'il disparut ainsi comme le soleil estoit en eclipse, aux Nones Capratines [2], auquel jour les Romains encores de present celebrent une feste bien solennelle.

XIII. Et puis quant ils furent nez, le tyran les voulant faire mourir, de bonne fortune ce ne fut point un barbare esclave maupiteux qui les reçeut, ains un gracieux & humain serviteur,

[1] Voyez T. I, des Vies, dans celle de Romulus, ch. XVIII.

[2] *Ib.* 49. Cette eclipse arriva, suivant le P. Pétau, sur la fin de la premiere année de la seizieme olympiade.

qui ne les voulut point faire mourir, ains les posa à un endroit du bord de la riviere, joignant à une belle prairie verdoyante, & ombragée de petits arbrisseaux bas, au près d'un figuier sauvage qu'ils appellent Ruminalis, à cause que la mammelle se nomme en latin Ruma : & puis une Louve qui avoit fait nouvellement des petits, ayant le pis si plein de laict qu'il en crevoit, ses petits estants morts, elle cherchant à se descharger s'abaissa à ces enfans, & leur bailla son tetin, comme accouchant une seconde fois en se delivrant de son laict : & puis l'oyseau consacré à Mars, qu'ils appellent le piverd, y survenant, & s'en approchant, avec le bout de ses pieds tout doulcement entre-ouvrant la bouche à ces enfans, l'un près l'autre, leur meit dedans de petites miettes de sa propre pasture : & qu'il soit vray, le figuier sauvage en est encore appellé ficus Ruminalis, à cause du pis de la louve, qui se baissant le donna à tetter à ces enfans : & a esté long temps depuis que les habitans à l'entour de ce lieu là ont observé la coustume de ne jamais exposer ne jetter rien de ce qui leur naissoit, ains de nourrir & elever tout, en memoire & pour la similitude de l'accident advenu à Romulus.

XIV. Et puis qu'ils aient esté nourris & enseignez depuis en la ville de Gabii, sans

que lon sçeust qui ils estoient, ne qu'on entendist qu'ils fussent enfans de Sylvia & nepveux de Numitor, & du roy, il semble bien que ce fut une ruze & une derobée de la fortune, de peur qu'ils ne perissent, avant que avoir fait aucun acte digne d'eux, ains qu'ils fussent descouverts par les effects mesmes, monstrant leur vertu pour la marque de leur noblesse. Auquel propos il me souvient d'une response que feit un jour Temistocles à quelques capitaines, qui depuis luy eurent la vogue, & furent en estime à Athenes, mais ils pretendoient meriter d'estre plus honorez que luy : car [1] il leur dit, que le Lendemain querella une fois contre le jour de la Feste, disant qu'elle estoit fiere & oyseuse, & que lon ne faisoit que manger en elle ce qui paravant avoit esté acquis & preparé avec peine [2] : la Feste luy respondit, « Certainement tu dis » vray, mais si je n'eusse esté, où est ce que » tu serois » ? « aussi si je n'eusse esté [3] du temps » des guerres Medoises, que seroit ce maintenant » que de vous ? & dequoy serviroit toute vostre » vaillance » ? Il me semble que la fortune dit tout de mesme à la vertu de Romulus, « Tes faicts » sont grands & illustres, & as monstré que

[1] Or.

[2] Grec : Disant qu'elle étoit surchargée de tracas & de travail, tandis que lui n'étoit occupé qu'à jouir paisiblement de tous ces préparatifs.

[3] Grec : ajouta Themistocles.

» certainement tu estois extraict de sang & de
» race divine, mais tu vois combien de temps
» tu es venue après moy : car si lors je ne me
» fusse monstrée bonne & benigne, ains eusse
» laissé & abandonné ces pauvres petits enfans,
» toy comment fusses tu venue en estre ? &
» comment te fusses tu fait voir, si lors une
» louve ne fust survenue, ayant le pis enflé &
» enflammé de la quantité grande du laict qui
» y affluoit, cherchant plus tost à qui donner
» pasture que dequoy se paistre ? & si elle eust
» esté du tout sauvage & farouche, ou affamée,
» ces maisons royales, ces temples, ces theatres,
» ces portiques, ces places, ces palais à tenir la
» justice, ne feroient ce pas aujourd'huy des
» loges de bouviers & cabanes de bergers,
» qui serviroient comme esclaves à quelques
» maistres d'Albe, ou de la Toscane, ou du
» païs Latin » ? Le commancement en toutes choses est le principal, mesmement en la fondation & edification d'une ville : & la fortune a esté celle qui a fourny ce fondement, quand elle a sauvé & contregardé le fondateur : car la vertu a bien fait Romulus grand, mais la fortune l'a conservé jusques à ce qu'il fust grand.

XV. Bien est ce chose certaine & confessée, que le regne de Numa Pompilius, qui dura bien longuement, fut entierement guidé & conduit

par

par une faveur de fortune merveilleuse : car de dire que la nymphe Egeria, l'une des dryades, fée prudente & sage, ait esté amoureuse de luy, & que couchant avec luy elle luy ait enseigné à establir, gouverner & regir sa chose publique ; cela est à l'adventure trop fabuleux, attendu que les autres mesmes que lon raconte avoir esté aimez par des deesses, & avoir jouy des nopces d'icelles ; comme un Peleus, un Anchises, un Orion, un Emathion, n'ont pas pour cela eu au reste de leur vie tout contentement & prosperité, sans aucune fascherie : Mais Numa semble à la verité avoir eu la bonne fortune pour domestique, familiere compagne & regnante avec luy, laquelle prenant la ville de Rome, comme en une tempeste turbulente, & une mer tourmentée, en l'inimitié, envie & mal veuillance de tous les peuples prochains & voisins, & oultre cela travaillée en elle mesme d'infinis maulx & partialitez, elle estaignit & assopit tous les courroux & toutes les envies, comme mauvais vents & contraires.

XVI. Et ainsi que lon dit que la mer au fin cœur d'hyver donne l'aisance aux oyseaux Alcions d'esclorre leurs petits, de les nourrir & alimenter en grande tranquillité : aussi la fortune estendant à l'entour de ce peuple nouvellement planté, & branlant encore, un tel calme & serenité

d'affaires, ſans guerres, ſans maladies, ſans peril & ſans crainte, elle donna moyen à la ville de Rome de prendre racine & pied ferme, en croiſſant en repos avec toute ſeureté, ſans empeſchement quelconque. Ne plus ne moins que une carraque ou une galere ſe fabrique & s'aſſemble à force de coups, à grande violence de marteaux, de clous, de coings, de congnées & de ſies, dont elle eſt fort haraſſée, mais depuis qu'elle eſt une fois compoſée, il fault qu'elle demeure en repos quelque peu de temps, juſques à ce que les liaiſons ſoient affermies, & les cloueures toutes accouſtumées, autrement qui la tireroit en mer, les joinctures & commiſſures eſtans encore toutes freſches, laſches & non bien conſolidées, tout s'ouvriroit quand elle viendroit à eſtre un petit ſecoüée & esbranlée des vagues de la mer, tellement qu'elle feroit eau par tout : Auſſi le premier prince, autheur & fondateur de la ville de Rome l'ayant compoſée d'hommes agreſtes & de bouviers, comme de gros planſons & puiſſans aix de cheſne, eut à ce faire pluſieurs travaux, & ſe trouva embarraſſé en pluſieurs guerres & pluſieurs grands dangers, eſtant contrainct de combatre ceux qui s'oppoſoient à la naiſſance & fondation d'icelle : mais le ſecond la prenant de ſes mains, luy donna temps & loiſir de s'affermir, & aſſeurer

ſa croiſſance par la faveur de bonne fortune, qui luy donna moyen de jouir de grande paix & de long repos.

XVII. Mais ſi un Porſena luy fuſt venu courir ſus lors que les murailles toutes freſches branloient encore, par maniere de dire, plantant ſon camp & amenant une groſſe armée de la Thoſcane devant : ou que quelque puiſſant perſonnage belliqueux entre les Marſes, ou du païs de la Lucanie, par une envie & un appetit de troubler, & de remuer tout, homme factieux & entendu au faict des armes, tel que depuis ont eſté un Mulius ou un Silon le ſuperbe, & le dernier de tous un Teleſinus auquel Sylla eut affaire, qui comme à un ſignal feit prendre les armes à toute l'Italie, fuſt venu environner & aſſaillir à trompettes ſonantes le philoſophe Numa, ce pendant qu'il ſacrifioit & faiſoit prieres aux dieux, la ville à ce premier commancement là n'euſt pas peu ſouſtenir une tempeſte & une tourmente ſi grande, & ne fuſt pas creuë en ſi grand nombre d'hommes & de peuple : là où il ſemble que la longue paix, qui dura ſoubs ce roy là, fut aux Romains comme un magaſin de toute munition pour les guerres qui ſuyvirent après, & que le peuple Romain, ne plus ne moins qu'un champion qui a à combattre, s'eſtant exercé à loiſir & en

repos par l'espace de quarante trois ans, après les guerres qu'il avoit euës soubs Romulus, se rendit fort assez & suffisant pour faire teste à ceux qui depuis s'opposerent à luy : car on dit qu'il n'y eut ny peste, ny famine, ny sterilité de la terre, ny intemperature d'hyver ou d'esté, en tout ce temps là, qui faschast la ville de Rome, comme si ce n'eust pas esté une providence humaine, mais une fortune divine qui eust regy & gouverné toutes ces années là.

XVIII. Aussi furent lors fermées les deux portes du temple de Janus, qu'ilz appellent les portes de la guerre, pour ce qu'elles s'ouvrent quand il y a guerre, & se ferment quand il y a paix : & incontinent après la mort de Numa elles furent ouvertes pour la guerre d'Albe, qui se rompit aussi tost, & d'autres infinies qui la suyvirent de main en main. Depuis elles furent derechef closes, environ quatre cents quatre vingts ans après [1], quand la guerre fut achevée, & la paix faitte avec les Carthaginois, l'année que Caius Attilius & Titus estoient consuls : depuis elles furent encore rouvertes, & durerent les guerres jusques à la victoire que gaigna Cæsar, devant le promontoire d'Action : & lors cesserent les armes des Romains, non gueres long temps, par ce que les troubles des Biscains, & des

[1] Lisez, suivant le calcul plus exact de M. Reiske, 562 ans.

Gaulois contre les Germains, survindrent qui troublerent la paix. Voylà les tesmoignages de la felicité & bonne fortune de Numa que lon treuve par escript.

XIX. Mais les roys qui ont esté à Rome depuis luy, ont grandement honoré la Fortune, comme la patrone, la nourrice & le soustien, ainsi que parle Pindare, de la ville de Rome : ce que lon peut juger par les raisons qui ensuyvent. Il y a bien à Rome un temple fort honoré de la vertu, mais il a esté fondé & basty bien tard par Marcellus, celuy qui prit Syracuse: Il y en a aussi un autre de l'entendement, ou de la raison qu'ils apellent Mentem, mais ce fut Æmylius Scaurus qui le dedia environ le temps des guerres Cimbriques, que desjà les lettres, les arts, & le babil de la Grece avoit commancé à se glisser en la ville : mais de sapience encore jusques aujourd'huy ils n'en ont pas un, ny de temperance, ny de patience, ny de magnanimité : mais des temples de la fortune il y en a plusieurs & fort anciens, & fort celebres en tous honneurs, en maniere de dire, qui y sont fondez & meslez parmy les plus nobles endroicts & lieux de la cité: car il y a celuy de la fortune virile qui fut basty par Ancus Martius quatrieme roy, & ainsi nommé, pour autant qu'il estima avoir eu autant de fortune que de vail-

lance, à obtenir la victoire : & l'autre de la fortune feminine, chascun sçait que ce furent les dames qui le dedierent après avoir diverty & destourné Martius Coriolanus, qui avoit amené grande puissance d'ennemis devant la ville.

XX. Et Servius Tullius qui augmenta la puissance du peuple Romain, & en reduisit en belle & bonne ordonnance le gouvernement; autant que nul autre roy, ayant estably l'ordre que lon y garde à donner les suffrages aux elections, & aussi l'ordre de la discipline militaire; ayant esté le premier censeur des meurs, & Syndique ou contrerolleur de la vie & des meurs d'un chascun, & qui semble avoit esté & très vaillant, & très prudent : celuy là, dis je; s'attribuoit luy mesme à la fortune, & estimoit que sa principaulté dependoit d'elle, de maniere que lon disoit que la fortune mesme venoit coucher avec luy, descendant par une fenestre en sa chambre, que lon appelle maintenant la porte Fenestelle : à raison dequoy il fonda au Capitole le temple de la fortune que lon appelle Primigenia, comme qui diroit, fortune l'aisnée : & un autre, Fortunæ obsequentis, comme qui diroit de fortune favorable & obeïssante : mais sans m'arrester aux noms & appellations Romaines, je m'efforceray d'en interpreter en Grec

les ſignifications de toutes ces fondations de la fortune. Car il y a au Mont-palatin une chapelle de fortune Privée, & une autre de fortune Gluante, encore que le mot ſemble avoir de la mocquerie, toutefois ſi a il par tranſlation ſignifiance de choſe bien importante, voulant donner à entendre qu'elle attire ce qui eſt loing, & retient ce qui eſt près, & auprès de la fontaine qui ſe ſurnomme Muſcoſus, un autre de fortune Vierge, des Eſquilies: & au mont de fortune adverſe: & en la longue rue y a un autel de fortune de bonne eſperance, ou comme d'eſperance.

XXI. Auſſi y a il joignant l'autel de Venus Talaria une chapelle de fortune Maſle, & pluſieurs autres honneurs & denominations de la fortune que Servius pour la plus part a baſties; ſçachant très bien qu'au gouvernement de toutes choſes humaines la fortune eſt de grande ou plus toſt totale importance, meſmement que luy par benefice de la fortune d'eſclave & ennemy de nation qu'il eſtoit, fut elevé & avancé juſques à la dignité royale: car eſtant la ville de Corioles priſe par les Romains, une jeune fille nommée Ocriſia, de laquelle la fortune de captivité n'avoit peu effacer ny la face, ny les meurs, fut donnée pour ſervante à Tanaquil, femme de Tarquinius roy, & depuis fut donnée

en mariage à un des dependans de la maison, que les Romains appellent Clientes, & d'eux deux nasquit Servius : les autres disent qu'il n'est pas ainsi, mais que Ocrisia jeune fille prenant ordinairement quelques primices des viandes & du vin qui estoyent servies à la table du roy, les portoit au foyer de l'autel domestique, & que un jour ainsi comme elle jettoit, suyvant sa coustume, ces primices dedans le feu qui estoit au foyer, la flamme subitement s'assopit & sourdit du foyer un membre viril, dequoy la jeune fille effroyée raconta sa vision à Tanaquil seule : laquelle estant sage & prudente, accoustra la jeune fille ne plus ne moins que lon a accoustumé de parer les nouvelles mariées, & l'enferma avec ceste apparition, estimant que ce fust chose celeste & divine : aussi pensent aucuns que ce fut le dieu domestique, Lar, ou bien Vulcanus, qui fut amoureux de ceste jeune fille : comment que ce soit, de là nasquit Servius : & comme il estoit encore enfant, une lumiere claire comme l'esclair du tonnerre, luy enlumina la teste tout à l'entour.

XXII. Mais Valerius Antias [1] ne le conte pas ainsi ; car il dit, que Servius avoit une femme nommée Gegania qui mourut, que sa

[1] Il ne nous reste que quelques fragmens de cet ancien historien latin. Pline & Tite-Live le citent.

mere presente il demena grand deuil de ceste mort, que finablement de melancholie & de tristesse il s'endormit, & que luy dormant les femmes apperceurent sa face reluysante comme toute en feu, ce qui luy fut un tesmoignage qu'il avoit esté engendré par le feu, & un presage certain de la royauté inopinée & non esperée; à laquelle il parvint après la mort de Tarquinius, par le moyen du port & de la faveur que Tanaquil luy feit : car de tous les roys, cestuy semble avoir esté celuy qui avoit le moins d'apparence de jamais attaindre à la monarchie, & moins d'envie d'y aspirer & pretendre, attendu mesmement qu'ayant envie de s'en deposer il fut empesché de le faire, car Tanaquil en mourant le conjura & l'obligea par serment qu'il persevereroit en icelle royauté, & qu'il n'abandonneroit point la police & le gouvernement des Romains. Voylà comment la royauté de Servius dependit totalement de la fortune, attendu qu'il y parvint sans l'avoir esperé, & la reteint oultre son gré.

XXIII. Mais à fin qu'il ne semble que nous nous retirions & nous en fuyons, comme en un lieu obscur, au temps ancien, à faute de plus evidentes & plus claires preuves laissons l'histoire des roys, & transferons nostre propos à leurs plus glorieux faicts, & leurs guerres

plus celebres & plus renommées, auxquelles qu'il n'y ait eu grande vaillance & grande discipline d'obeïssance cooperante à la vertu guerriere, comme dit le poëte Timotheus, qui le pourroit nier? mais le cours heureux de leurs affaires, & la vogue courante de leur progrès à une si grande puissance & si grand accroissement monstre bien clairement à ceux qui sçavent discourir par raison, que ce n'a point esté chose conduitte par les mains ny par les conseils ou affections des hommes, ains par une guide & escorte divine, & par un vent en pouppe de la fortune qui les hastoit trophées sur trophées erigez, triomphes continuez d'un tenant à d'autres triomphes, le premier sang des armes encore tout chaud lavé par un autre second : lon y compte les victoires non par les monceaux des morts ou des despouilles, ains par les royaumes subjuguez, par les nations assubjecties, par isles asservies & terres fermes, qui se sont rengées à l'abry de la grandeur de leur empire.

XXIV. Une seule bataille chassa Philippus [1] de la Macedoine : par un seul coup Antiochus leur ceda l'Asie [2] : les Carthaginois par une seule

[1] Lisez, Persée, roi de Macédoine. Paul Emile fit la conquête de la Macédoine l'an de Rome 586. Tite-Live, XLIV. Annal. Tacit. IV, 55 ; & Plutarque, *Vie de Paul Emile*, T. III.

[2] Scipion l'Asiatique, vers l'an de Rome 564, défit entiérement

desfaicte perdirent la Lybie [1] : un seul homme [2] à une bouttée & un seul voyage leur conquit l'Armenie, le royaume de Pont, la Syrie, l'Arabie, les Albaniens, les Iberiens, & jusques au mont de Caucase, & aux Hyrcaniens, & l'Ocean qui environne le monde par trois diverses fois, & en trois divers lieux l'a veu victorieux. Il reprima & rembarra les Nomades en l'Afrique, jusques aux rivages de l'Ocean meridional : il subjugua l'Espagne qui s'estoit revoltée avec Sertorius, jusques à la mer Atlantique : il poursuyvit les roys des Albaniens jusques à la mer Caspiene. Toutes ces conquestes là il acheva heureusement tant qu'il se servit de la fortune publique, mais depuis il fut ruiné pas sa propre & privée destinée : mais le grand Dæmon tutelaire des Romains, ne leur aspira pas pour un jour seulement, ny ne fut pas en vigueur pour un petit de temps, comme celuy de la Macedoine : ny ne florit pas en terre, comme celuy des Lacedæmoniens : ny en mer, comme celuy des Atheniens : ny ne commancea pas à se remuer tard, comme celuy des Perses : ny ne cessa pas

l'armée d'Antiochus dans les champs de Magnésie ; & cette victoire, qui lui valut les honneurs du triomphe, le rendit maître de l'Asie. Tite-Live, XXXVII.

[1] La Lybie ne fut pas le fruit d'une seule victoire, comme le remarque très-bien M. Reiske.

[2] Pompée. voyez sa vie T. VI.

toſt, comme celuy des Colophoniens : ains dès la premiere naiſſance de la ville commancea à croiſtre & venir en avant comme elle, mania le gouvernement d'icelle, demoura conſtamment avec elle, par terre, par mer, en guerre, en paix, contre les Barbares & contre les Grecs. Ce fut luy [1] qui feit eſcouler & conſommer Hannibal de Carthage en Italie, comme un impetueux torrent, en procurant que par l'envie & malignité de ſes envieux concitoiens, nul ſecours ne renfort ne luy fuſt envoyé du païs : ce fut luy qui ſepara les armées des Cimbres & des Teutons de grands intervalles de lieux & de temps, à fin que Marius peuſt fournir à les combattre & deffaire toutes deux l'une après l'autre : & empeſcha que trois cents mille combattans ſe joignans enſemble en un meſme temps, ne noyaſſent & ne couvriſſent toute l'Italie d'hommes invincibles & d'armes non ſouſtenables. Par luy Antiochus ſe teint quoy, ce pendant que lon faiſoit la guerre à Philippus. Et Philippus ayant desjà eſté battu, quand Antiochus fut en peril de ſon eſtat, mourut. Par luy les guerres Sarmatiques & Baſtarniques teindrent le roy Mithridates occupé, ce pendant que la guerre Marſique bruſloit & fourrageoit l'Italie. Par luy Tigranes, ce pendant que

[1] Ce fut ce grand démon, ce grand génie. . .

Mithridates fut fort & puiſſant, ſe deffia de luy, & luy porta envie, qui le garda de ſe joindre avec luy, puis quand il euſt eſté desfaict l'aſſembla avec luy, à fin qu'il periſt quant & luy.

XXV. Quoy, en ſes plus griefves calamitez ne fut ce pas la fortune qui la redreſſa & remeit ſus, pendant que les Gaulois eſtoient campez à l'entour du Capitole, & qu'ils tenoient le chaſteau aſſiegé?

Dedans leur oſt la peſte elle rua,
Qui de leur peuple un grand nombre tua.

Ce fut auſſi la fortune & un cas fortuit qui revela leur venue, & en donna advertiſſement, là où perſonne du monde ne s'en doutoit : & ne ſera point à l'adventure hors de propos en ceſt endroit, d'en diſcourir un peu plus amplement. Après la grande deſconfiture que les Romains reçeurent auprès de la riviere d'Allia, ceulx qui ſe peurent ſauver de viſteſſe, arrivez qu'ils furent à Rome, emplirent de trouble & d'effroy toute la ville, tellement que le peuple eſperdu de ces nouvelles, s'eſpandit fuyant çà & là, excepté un petit nombre qui ſe jetterent dedans le chaſteau du Capitole, deliberez de le tenir juſques à l'extremité : les autres qui eſtoient eſchappez de la desfaicte, aſſemblez en la ville

de Veies eleurent pour dictateur Furius Camillus, que le peuple, hault en bride & insolent pour sa longue prosperité, avoit abbatu & jetté par terre, le condamnant d'avoir derobbé les deniers publiques, & lors ravallé & humilié par ceste affliction, le rappelloit après la desconfiture, & luy mettoit en main la puissance & authorité souveraine : mais à fin qu'il ne semblast que ce fust par l'iniquité & le malheur du temps, & non pas selon l'ordre des loix qu'il acceptast ce magistrat, & que desesperant la ressourse de la ville il se fust fait elire par une trouppe de gens de guerre ramassez de toutes pieces, il voulut que les Senateurs qui s'estoient retirez dedans le Capitole en fussent advertis, & que par leur consentement ils approuvassent & confirmassent l'election de luy qu'avoient fait les soudards.

XXVI. Or y avoit il entre les autres, un nommé Caius Pontius homme vaillant, lequel promeit d'aller luy mesme en personne porter nouvelles de ce que lon avoit arresté à ceux qui estoient dedans le Capitole, & entreprit une chose fort dangereuse, par ce qu'il falloit passer à travers les ennemis, qui tenoient le chasteau environné avec trenchées & corps de garde : arrivé qu'il fust sur le bord de la riviere, il meit sous son estomac des pieces de lieges plattes,

& commettant son corps à la legereté de telle voiture, se laissa aller au cours de l'eau qui luy fut gracieux, & le porta tout doucement jusques à la rive opposite, sans aucun danger : & là prenant terre il s'en alla vers l'endroit qu'il voioit vuide de clarté, conjecturant par l'obscurité & le silence, qu'il n'y devoit avoir personne à la garde & au guet, si se mit à grimper contremont le precipice par où il trouvoit le rocher plus couché, & par les circuitions & aspretez rabotteuses d'iceluy, se prenant & appuyant le mieux qu'il pouvoit, feit tant qu'il arriva tout au fest, où ceux qui faisoient le guet l'ayans apperceu luy aiderent à monter, & là il declara à ceux de dedans ce qui avoit esté advisé par ceux de dehors, & en prenant d'eux un decret & une ordonnance arrestée, s'en retourna la mesme nuict par où il estoit venu, devers Camillus : le matin l'un des Barbares se promenans sans y penser à l'entour de la place, apperceut par cas d'adventure les prises du bout des pieds, & les glissures & froissures de l'herbe, qui estoit creuë aux endroits où il y avoit un peu de terre, avec les trasses par où il avoit trainné & tiré son corps, en gravissant en travers, & l'alla declarer à ses compagnons, lesquels estimans que les ennemis mesmes leur monstroient le chemin, s'efforcerent à l'envy d'en faire autant, & ayant

la nuict observé l'endroit plus solitaire, monterent contremont sans estre nullement apperceus, non seulement des hommes qui estoient à la garde, mais non pas des chiens que lon mettoit aussi au devant pour aider à faire le guet, tant ils estoient endormis, toutefois la bonne fortune de Rome n'eut point encore faute de voix, qui les peust advertir d'un si grand danger.

XXVII. Il y avoit des oyes sacrées à la deesse Juno, que lon nourrissoit aux despens de la republique, en l'honneur d'elle, tout joignant son temple : or est cest animal de nature fort paoureux, & fort aisé à effroyer pour peu de bruit qu'il oyt : & lors y ayant dedans la place fort estroitte necessité de tous vivres, on ne se soucioit pas beaucoup de leur donner à manger, de maniere qu'à faute de manger, leur sommeil en estoit encore plus leger : au moyen dequoy elles sentirent incontinent les ennemis, si tost qu'ils furent au dessus de l'enceinte de la muraille, & cryans effroyeement, coururent à l'encontre, car elles furent encore plus effarouchées quand elles veirent la lueur des armes, tellement qu'elles remplirent toute la place d'un cry violent & aspre, qui esveilla les Romains, lesquels se doutans de ce que c'estoit, accoururent incontinent à la muraille, & en repoulserent & precipiterent à bas les ennemis. En memoire duquel

duquel accident jusques aujourd'huy, encore en triomphe la fortune, car on y porte à certain jour en procession un chien pendu en croix, & une oye portée en une petite littiere, sur un coussin fort sumptueux & riche : lequel spectacle nous monstre & donne à entendre la puissance grande de la fortune, & les grands moyens qu'elle a de trouver expedient à toutes choses qui sont impossibles à la raison humaine, attendu qu'elle donne entendement aux bestes bruttes & destituées de tout usage de raison, & hardiesse & courage aux paoureuses & couardes.

XXVIII. Car qui est celuy s'il n'est du tout privé des affections naturelles, qui ne seroit ravy d'esbahissement & de merveille, en discourant un peu en soy mesme la tristesse morne de ce temps là, & la felicité qui est aujourd'huy en la ville de Rome, & regardant au Capitole la richesse, sumptuosité & magnificence des offrandes, les envis des excellens ouvriers, les presens ambitieux faicts par les villes, les couronnes des rois, & tout ce que porte de precieux la terre, la mer, les isles, les terres fermes, les fleuves, les arbres, les animaux, les campagnes, les montagnes & les minieres des metaux, & de toutes ces choses, les primices & l'eslite choisies à l'envy les unes des autres pour embellir & orner de richesse & de grace

& beauté ce lieu [1] là ? considerant en soy-mesme combien peu il s'en a fallu que tout cela n'ait point esté, & ne soit point, veu que tout estant en la puissance du feu, des tenebres effroyables de la nuict, des espées barbaresques, & cruelles, & des courages inhumains de ces Gaulois, de povres bestes privées de raison, paoureuses & couardes, ont apporté commancement de salut : & comme ces grands vaillans hommes & grands chefs de guerre des Manliens, des Serviens, des Posthumiens, des Papyriens, qui ont esté les ancestres & progeniteurs de tant de nobles & illustres races, les seigneurs Romains approcherent près d'estre tous perdus & deffaicts, si des oyes ne les eussent esveillez pour defendre le dieu patron de leur ville, & combattre pour leur païs.

XXIX. Et s'il est vray ce qu'escrit Polybius en son second livre touchant les Gaulois, qui pour lors occuperent & prirent la ville, que leur estans venues nouvelles, que leurs voisins barbares estoient entrez en armes dedans leur païs, là où ils occupoient & destruisoient tout, ils s'en retournerent à la haste, ayants fait ap-

[1] Pour se donner une idée complette du Capitole & des richesses qui y étoient renfermées, il faut lire dans l'édit. *in*-4° de Tacite, la dissertation, *de Capitolio à Vespasiano & Domitiano principibus restituto*, T. III, p. 514.

poinctement avec Camillus, encore ainsi n'y auroit il point de doubte que la fortune n'ait esté cause du salut de la ville de Rome, ayant tiré & destourné ailleurs ses ennemis, contre toute esperance.

XXX. Mais quel besoing est il de s'arrester à ces vieilles histoires là, où il n'y a rien de bien certain, ny asseuré, par ce que les affaires des Romains furent lors ruinez, & toutes leurs histoires, annales & memoires confondues, ainsi comme Livius[1] mesme a laissé par escript, veu que les choses depuis advenues qui sont bien plus notoires & plus certaines, demonstrent assez evidemment les faveurs de la fortune? Car quant à moy je compte pour une singuliere la mort d'Alexandre le grand, prince de courage & de hardiesse non pareille & invincible, eslevé par plusieurs grandes prosperitez, & glorieuses conquestes & victoires, ne plus ne moins que un astre volant, qui saulte depuis l'Orient jusques à l'Occident, & qui desjà commanceoit à lancer les rays flamboians de ses armes jusques en Italie, ayant pour pretexte & couleur de son entreprise, la deffaicte de son parent Alexandre roy des Molossiens, qui avoit esté avec son armée taillé en pieces par les Brutiens & Luca-

[1] Tite-Live, V.

niens, qui sont ceux de la Basilicata au royaume de Naples, près la ville de Pandasie. Combien que à la verité ce qui le menoit ainsi à l'encontre de toutes nations, n'estoit autre chose que une cupidité de gloire & une envie de dominer, s'estant proposé par emulation & jalousie, de surpasser les faicts de Bacchus & d'Hercules, en faisant veoir ses armes encore plus avant qu'ils n'avoient fait les leurs. Or entendoit il qu'il trouveroit en teste dedans Italie la force & vaillance des Romains, comme l'acier que lon met au trenchant de l'espée, & sçavoit bien par les rapports qu'on luy en faisoit, que c'estoient des guerriers endurcis & exercitez en guerres & combats innumerables : & croy à mon advis que la meslée eust esté fort sanglante, si les cœurs indomtables des Romains se fussent venus chocquer à l'encontre des armes invincibles des Macedoniens : car les citoiens de Rome n'estoient pas dès lors en moindre nombre, que de cent trente mille combattans[1],

[1] Voilà un endroit précieux pour nous faire juger de la population de Rome du temps d'Alexandre le grand. Si on veut comparer cette population avec celle de Rome dans d'autres époques, & avec celle des plus grandes villes que nous connoissions, il faut lire les Dissertations du nouvel éditeur de Tacite, *de urbis Romæ pomerio & magnitudine, incolarumque numero*. T. II, *in*-4°, p. 375 & seq. & T. III, *in*-12, p. 402 & seq.

tous adroicts & exercitez aux armes, courageux & vaillans [1],

> Sachans à pied ce qu'il faut pour combattre,
> Et de cheval les ennemis abbatre.

[1] Ce discours est defectueux de toutes les raisons & argumens que la vertu deduit & allegue pour elle. *Amyot.*

SOMMAIRE

DU TRAITÉ PREMIER,

DE LA FORTUNE OU VERTU D'ALEXANDRE.

La fortune favorable aux rois de Perse & d'Asie. II. *Contraire à Alexandre.* III. *Il forme le projet de conquérir l'univers contre toute apparence de possibilité.* IV. *Ses vertus sont toute sa force & tous ses moyens.* V. *Différence des philosophes & des sophistes.* VI. *Les peuples plus redevables aux conquêtes d'Alexandre, qu'aux leçons des plus grands philosophes.* VII. *Sa politique pour unir les différentes nations soumises à son joug.* VIII. *Sa prudence pour gagner leurs cœurs.* IX. *Ses vues dans ses conquêtes.* X. *Sa supériorité dans ses dits, pensées & maximes.* XI. *Son goût pour la philosophie & pour les philosophes.* XII. *Toutes ses actions dictées par la philosophie.* XIII. *Son mépris pour la mort.*

SOMMAIRE

DU TRAITÉ SECOND.

Le siècle d'Alexandre redevable à ce grand conquérant. II. *Les princes nuisent aux progrès*

des arts, par leur avarice & leur mauvais goût. III. *Par leur prétention à y exceller.* IV. *Alexandre sçait de bonne heure les exercices qui lui conviennent.* V. *Honore & protège les arts.* VI. *Peintres & sculpteurs d'Alexandre.* VII. *Sa grandeur ne dépend pas plus de la fortune que les ouvrages des grands artistes.* VIII. *La vertu seule fait la vraie grandeur.* IX. *La fortune avilit plutôt que d'élever les princes lâches & bas.* X. *Alexandre seul a sçu fixer la fortune.* XI. *Sans vertus tout n'est que petitesse.* XII. *En quoi consiste la grandeur?* XIII. *Alexandre ne perd jamais de vue ses devoirs.* XIV. *Excès des grands personnages enivrés de leur élévation.* XV. *Vie privée d'Alexandre.* XVI. *Son humanité & sa continence.* XVII. *Avantages qu'il dut à la fortane, différens de ceux qu'il dut à la vertu.* XVIII. *Indulgent envers les autres.* XXI. *N'est grand que pour avoir sçu user de la fortune.* XXII. *Avare à son égard, elle prodigua tout aux autres.* XXV. *Dangers, périls, peines & fatigues d'Alexandre.* XXVI. *Sa constance à vaincre les ennemis que lui suscita la fortune.* XXVII. *Supérieur à Hercule.* XXVIII. *Il fait dans sa jeunesse l'admiration des ambassadeurs du roi de Perse.* XXIX. *Il est contrarié par la fortune dès ses premieres entreprises.* XXX. *Sur quoi fonde-t-il l'espoir de conquérir l'univers?*

XXXI. *Comparé aux plus grands capitaines & aux plus sages de l'antiquité.* XXXIV. *La fortune acharnée contre lui à la bataille d'Oxydraque.* XXXV. *La vertu y rend Alexandre victorieux de sa mauvaise fortune.*

DE LA FORTUNE
OU VERTU
D'ALEXANDRE,
TRAITÉ PREMIER[1].

Ce discours est à la Fortune, laquelle s'attribue & s'approprie Alexandre comme son œuvre propre à elle seule, mais il luy faut contredire au nom de la philosophie, ou bien pour Alexandre mesme, lequel trouve mauvais, & se courrouce de ce que lon pense que la fortune luy ait baillé son empire, qu'il a achetté & conquis avec son propre sang espandu, & avec

[1] Plutarque nous démontre très-bien dans ces deux Traités, qu'Alexandre dut le haut degré de grandeur où il parvint, plutôt à ses vertus qu'à sa fortune. C'est sous le même point de vue que M. de Montesquieu nous représente ce conquérant. *Esprit des Loix*, L. X, ch. 13 & 14. Ces deux grands philosophes étoient persuadés avec Tacite, que « Les plus vertueux des » mortels ont toujours les idées » les plus élevées ; & que le » mépris de la réputation entraîne » celui de la vertu même ». Annal. IV, 38, & *Politica*. XXV, T. VII, p. 107. Or personne n'a eu des idées plus grandes, plus nobles, plus élevées qu'Alexandre, & personne n'a mieux compris la nécessité « Pour un prince de » ne s'occuper uniquement & sans » relâche que de se faire une » bonne réputation ». Tacite, édit. *in-4°*. T. I, p. 225, not. 4.

force blessеures qu'il a receuës les unes sur les autres,

> Ayant passé tant de nuicts à veiller,
> Et tant de jours sanglans à travailler,
> En combattant

contre des forces invincibles, des nations innumerables, des rivieres presque impossibles à passer, des rochers que lon n'eust sceu surmonter à coups de traict, tousjours accompagné de prudence, de patience, de vaillance & de temperance. Et croy que luy mesme diroit à la fortune qui se voudroit vendiquer la gloire de ses hauts faicts, « Ne viens poinr calomnier ma » vertu, & ne me viens point oster ma gloire, » pout te l'attribuer. Darius estoit ton ouvrage, » que tu as faict de serviteur & courrier du roy, » seigneur & maistre de tous les Perses : aussi » estoit un Sardanapalus, auquel filant la laine » parmy des femmes, tu as attaché le diadéme » royal, & baillé le manteau de pourpre. Mais » moy je suis monté jusques à Suse, en gaignant » la battaille d'Arbelle, & la Cilicie subjuguée » m'ouvrit le chemin tout plain en Ægypte, & » la battaille que je gaignay sur la riviere de » Granique, en la passant par dessus les corps » morts de Mithridates & de Spithridates lieu» tenans du roy de Perse, fut ce qui me donna

» l'entrée en la Cilicie. Glorifie toy, & te pare » tant que tu voudras de ces rois qui ne furent » jamais bleſſez en guerre, & ne reſpandirent » oncques goutte de leur ſang : ce ſont ceux là » qui ont eſté bien fortunez, comme un Ochus » & un Artaxerxes que tu as aſſis & colloquez » dès le jour de leur naiſſance dedans le throſne » de Cyrus.

II. » Mais mon corps porte pluſieurs marques » & ſignes de fortune non favorable, ains oppoſite » & contraire. Premierement contre les Illyriens » j'eus la teſte briſée d'un coup de pierre, & le » col moulu & froiſſé d'un coup de pilon : depuis » en la journée du Granique j'eus la teſte fendue » d'un coup de cimeterre barbareſque, en celle » d'Iſſus j'eus la cuiſſe percée d'un coup de » traict, devant la ville de Gaza j'eus une fleſ- » chade dedans la cheville du pied, & un autre » dedans l'eſpaule, dont je tombay par terre » tout paſmé, une autrefois contre les Gandrides » j'eus l'os de la jambe fendu en deux d'un autre » coup de traict, & contre les Malliens j'en » receu un autre dedans l'eſtomac, qui entra ſi » avant que le fer y demoura, & d'un coup de » pilon j'eus auſſi le chignon du col tout briſé, » quand les eſchelles appoſées contre les murailles » y rompirent, & la fortune m'enferma tout » ſeul au combat, non contre nobles & illuſtres

» adverſaires , mais contre ſimples ſoudards
» barbares, auſquels elle gratifioit d'un ſi grand
» effect, que peu s'en fallut qu'ils ne me feiſſent
» mourir : car ſi Ptolomeus n'euſt mis au devant
» ſa targue pour me couvrir , & Limneus ſe
» jettant au devant de moy n'euſt receu en ſon
» corps infinis coups de traict, dont il mourut
» ſur la place, & que les Macedoniens de cour-
» roux & de furie n'euſſent rompu la muraille,
» celle bourgade barbare , & de nul renom ,
» ſeroit aujourd'huy la ſepulture d'Alexandre.

III. » Au demourant tout le voyage de ceſte
» miene expedition, que fut ce autre choſe ſinon
» tempeſtes , chaleurs extremes , rivieres profon-
» des infiniement, des hauteurs de montagnes ſi
» exceſſives , que les oiſeaux ne pouvoient voler
» par deſſus , des beſtes de grandeur eſpouven-
» table à veoir, des façons de vivre ſauvages,
» des changemens de gouverneurs à tout propos,
» trahiſons & rebellions d'aucuns, & quant au
» preambule de mon voyage, la Grece ſe de-
» menoit & ſe debattoit encore pour la ſouve-
» nance des guetres qu'elle avoit endurées ſoubs
» mon pere Philippus : la ville d'Athenes ſe-
» couoit de deſſus ſes armes la poulciere de la
» bataille de Cherronnée , commanceant à ſe
» relever & reſoudre de celle cheutte : à elle ſe
» conjoignoit celle de Thebes, luy tendant les

» mains : toute la Macedoine estoit suspecte & » doubteuse, par ce qu'elle inclinoit à Amyntas » & aux enfans d'Æropus : les Esclavons avoient » ouvertement rompu la guerre : les Scythes » estoient en branle, attendans que feroient » leurs voisins qui se remuoient : & l'or & l'ar- » gent de la Perse coulant ès bourses des orateurs » & gouverneurs du peuple en chasque ville suf- » citoit le Peloponese : les tresors & coffres de » Philippus estoient vuides de deniers, & si y » avoit des debtes avec interests jusques à la » somme de douze cens mille escus [1] », (ainsi comme escrit Onesicritus.) En une si grande pauvreté & affaires ainsi troublez, un jeune adolescent, qui ne faisoit que sortir de l'enfance, oza bien esperer & se promettre les royaumes de Babylone, & de Suse, ou pour plus briefvement dire, mettre en son entendement la conqueste de l'empire de tout le monde, avec trente mille hommes de pied, & quatre mille chevaux, Car il n'avoit pas plus de gens de guerre, ce dit Aristobulus : ou comme dit le roy Ptolomeus, quarante & cinq mille hommes de pied, & cinq mille cinq cens de cheval : & tout le grand & plantureux moyen d'entretenir ceste puissance là,

[1] Grec : deux cent talents, maintenant 913,750 livres de notre monnoie.

que la fortune luy avoit preparé, c'estoient quarante & deux mille escus [1] comptant, ainsi que dit Aristobulus, ou comme escrit Duris, provision de vivres & d'argent pour trente jours [2] seulement [3].

IV. Comment, Alexandre doncques estoit il insensé, temeraire & mal conseillé d'entreprendre la guerre avec si peu de moyen, contre une si grosse puissance que celle des Perses? Nenny certes [4], car il n'y eut oncques capitaine qui partist pour aller à la guerre avec plus grands & plus suffisans moyens que luy, à sçavoir, magnanimité, prudence, temperance, vaillance, dont la philosophie luy avoit fait munition pour son voyage, estant plus secouru à ceste entreprise contre les Perses de ce qu'il avoit appris de son précepteur Aristote, que de ce que luy avoit laissé son pere Philippus.

[1] Grec : soixante & dix talents, maintenant 327,166 livres de notre monnoie.

[2] Voyez sur tous ces faits la Vie d'Alexandre dans Plutarque.

[3] Ainsi par jour ces 34,000 hommes n'avoient que 10,905 livres & quelque chose de notre monnoie : ce qui ne fait pas sept sols par tête, non compris les chevaux. La république Romaine ne donnoit au fantassin que cinq sols de notre monnoie; aux centurions, dix; aux cavaliers, quinze. Sous les empereurs la paye du fantassin fut de 10 sols, sur lesquels on prenoit les frais d'habillemens, d'armes & de tentes. Tacite, Annal. I, 17, édit. *in-4°*.

[4] « En effet, dit M. de Montesquieu, le projet d'Alexandre » ne réussit que parce qu'il étoit » sensé... & non seulement ce » projet étoit sage, mais il fut » sagement exécuté ».

V. Il eſt bien vray que nous ne voulons pas deſdire ny deſcroire ceux qui eſcrivent, que luy meſme Alexandre dit quelquefois, que l'Iliade & l'Odyſſée d'Homere l'accompaignoient tousjours pour un viatique ou entretien de la guerre, concedans cela à l'honneur & à la reverence d'Homere : mais[1] toutefois ſi lon diſoit, que l'Iliade & l'Odyſſée d'Homere luy eſtoient un ſoulagement de ſes travaux, & un honeſte paſſetemps pour ſon loiſir, mais que ſa vraye munition & ſon entretien pour la guerre eſtoient les diſcours qu'il avoit appris de la philoſophie, & les recors & preceptes touchant l'aſſeurance de ne rien craindre, la proueſſe & vaillance, & de la magnanimité & temperance, nous nous en mocquerions, pour autant qu'il n'a rien eſcrit de l'artifice de compoſer ſyllogiſmes, ou des elemens & principes de geometrie, & n'a pas tenu le proumenoir en l'eſchole du Lycium[2], ny n'a pas tenu poſitions en l'academie : car c'eſt ce en quoy terminent & definiſſent la philoſophie ceux qui cuident que ce ſoient ſeulement paroles, & non pas effects, combien que Pythagoras n'ait jamais rien eſcrit, ny Socrates, ny Arceſilaus, ne Carneades, qui ont tous eſté philoſophes très renommez, & ſi n'eſtoient pas occupez en ſi grandes guerres, ny à cultiver & civiliſer des

[1] Or.

[2] Lycée.

roys barbares, ny à fonder des villes Grecques pour vivre civilement entre des nations farouches & ſauvages, ny n'alloient point par le monde enſeignant les loix & le vivre pacifique à des peuples effrenez, qui n'avoient jamais ouy parler ny de paix, ny de loix, mais ces grands hommes là, combien qu'ils euſſent tout loiſir, ſi laiſſerent ils ceſte partie là, de coucher par eſcrit, aux Sophiſtes. D'où vient doncques que lon les a tenus pour philoſophes ? Il vient de ce qu'ils ont dit, de leur façon de vivre, de ce qu'ils ont fait, & de ce qu'ils ont enſeigné. Jugeons doncques auſſi par ces meſmes choſes qu'Alexandre ſemblablement l'a eſté : car on trouvera par les choſes qu'il a dittes, qu'il a faittes, & qu'il a enſeignées, qu'il a eſté un grand philoſophe.

VI. En premier lieu, ſi vous voulez, conſiderons, ce qui ſemblera de prime face plus eſtrange, les diſciples d'Alexandre, & les comparons avec ceux de Platon, ou de Socrates : ceux cy ont enſeigné des hommes qui eſtoient de bon entendement, & qui parloient une meſme langue qu'eux, quand ils n'euſſent eu autre choſe, pour le moins entendoient ils la langue grecque, & toutefois encore y eut il beaucoup de leurs auditeurs qu'ils ne peurent perſuader, car un Alcibiades, un Critias, un Clitophon, rejetterent

rejetterent la raison, comme le mords de bride, & se destournerent ailleurs : là où si vous regardez la discipline d'Alexandre, il enseigna aux Hyrcaniens à contracter certains mariages, aux Arrachosiens à labourer la terre, aux Sogdianiens à nourrir leurs peres vieux, & ne les faire point mourir, & aux Perses à reverer leurs meres, & non pas les espouser. O la merveilleuse philosophie, par le moyen de laquelle les Indiens adorent les dieux de la Grece, les Scythes ensepvelissent les trespassez, & ne les mangent plus. Nous nous esmerveillons de l'efficace du parler de Carneades, qui sceut faire que Clitomachus, lequel au paravant s'appelloit Asdrubal, & estoit Carthaginois de nation, se conforma au party, aux meurs & langage des Grecs : nous esmerveillons la disposition de Zenon, de ce qu'il sceut persuader à Diogenes le Babylonien de s'adonner à l'estude de la philosophie : & depuis qu'Alexandre eut domté & civilisé l'Asie, tout leur passetemps estoit de lire les vers d'Homere, & les enfans des Perses, des Susianiens, & des Gedrosiens chantoient les tragædies de Sophocles & d'Euripides : & Socrates fut puny de mort à la poursuitte des calomniateurs qui lui mettoient sus, qu'il introduisoit à Athenes de nouveaux dieux : là où par l'enseignement d'Alexandre les habitans de Bactra, & du mont

de Caucaſus, encore de preſent adorent les dieux de la Grece. Platon a laiſſé par eſcript une ſeule forme de gouvernement de ville, mais il n'a pas ſceu perſuader à un ſeul homme de la ſuivre, tant elle a eſté trouvée auſtere & ſevere : là où Alexandre ayant baſty & fondé plus de ſoixante & dix villes parmy les nations barbares, & ayant ſemé par toute l'Aſie les myſteres, ſacrifices & cerimonies de ſervir aux dieux, dont on uſe en la Grece, les a retirez d'une vie ſauvage & beſtiale. Il y en a encore peu de nous qui liſent les loix de Platon, là où il y a des milliers innumerables d'hommes qui ont uſé, & encore uſent de celles d'Alexandre, eſtans plus heureux ceux qui ont eſté ſubjuguez & domtez par luy, que ceux qui ont eſchappé ſa puiſſance : car ceux là n'ont encore eu perſonne, qui les ait fait ceſſer de vivre miſerablement, & ceux cy ont eſté contraincts par le vainqueur de vivre heureuſement : de ſorte que ce que jadis Themiſtocles dit, lors qu'eſtanr banny d'Athenes il s'enfuit, & ſe retira devers le roy de Perſe, où il eut de grands preſens, & outre cela encore trois villes, qui luy payoient tous les ans tribut, l'une pour avoir du pain, l'autre pour le vin, & la tierce pour la viande : « O mes enfans, dit il, nous eſtions » perdus, ſi nous n'euſſions eſté perdus » : cela

peut on bien plus justement dire de ceux qui furent lors pris par Alexandre [1], Ils n'eussent pas esté apprivoisez & civilisez s'ils n'eussent esté subjuguez, Alexandrie n'eust pas esté bastie en Ægypte, ne Seleucie en la Mesopotamie, ne Prophthasie au païs des Sogdianiens, ny Bucephalie aux Indes, ny le mont de Caucasus n'auroit auprès de soy la ville Hellade [2], par le moyen desquelles, la farouche bestialité se trouvant empestrée, peu à peu s'est estainte, & s'est changé ce qu'il y avoit de mauvais, s'accoustumant à ce qu'il voioit de meilleur. Si doncques les philosophes se magnifient de ce qu'ils addoucissent & reforment des meurs rudes & non polies d'aucune doctrine, & il se voit que Alexandre a changé en mieux infinies nations sauvages, & natures bestiales, à bon droit le deura lon estimer un très grand philosophe.

VII. Davantage la police, ou forme de gouvernement d'estat tant estimé, que Zenon

[1] « Les Romains conquirent » tout, pour tout détruire ; » Alexandre voulut tout conquérir, pour tout conserver : » & quelque pays qu'il parcourut, ses premieres idées, ses » premiers desseins furent toujours de faire quelque chose » qui pût en augmenter la prospérité & la puissance. Il en » trouva les premiers moyens » dans la grandeur de son génie ; » les seconds, dans sa frugalité » & son économie particuliere ; » les troisiemes, dans son immense prodigalité pour les » grandes choses ». Montesquieu. *Ib.*

[2] Grec : N'auroit auprès de soy des villes Grecques.

le fondateur & premier auteur de la secte des philosophes Stoiques a imaginé, tend presque toute à ce seul point en somme, que nous, c'est à dire, les hommes en general, ne vivions point divisez par villes, peuples & nations, estans tous separez par loix, droicts, & coustumes particulieres, ains que nous estimions tous hommes noz bourgeois & noz citoiens, & qu'il n'y ait que une sorte de vie, comme il n'y a qu'un monde, ne plus ne moins que si ce fust un mesme trouppeau paissant soubs mesme berger en pastis communs. Zenon a escrit cela comme un songe ou une idée d'une police & de loix philosophiques, qu'il avoit imaginée & formée en son cerveau : mais Alexandre a mis à reale execution ce que l'autre avoit figuré par escript, car il ne feit pas comme Aristote son precepteur luy conseilloit, qu'il se portast envers les Grecs comme pere, & envers les barbares comme seigneur, & qu'il eust soing des uns comme de ses amis & de ses parents, & se servist des autres comme de plantes ou d'animaux, en quoy faisant il eust remply son empire de bannissemens, qui sont tousjours occultes semences de guerres, & factions & partialitez fort dangereuses : ains estimant estre envoyé du ciel, comme un commun reformateur, gouverneur, & reconciliateur de l'univers, ceux qu'il ne peut

assembler par remonstrances de la raison, il les contraignit par force d'armes, & assemblant le tout en un de tous costez, en les faisant boire tous, par maniere de dire, en une mesme couppe d'amitié, & meslant ensemble les vies, les meurs, les mariages, & les façons de vivre, il commanda à tous hommes vivans d'estimer la terre habitable estre leur païs, & son camp en estre le chasteau & le donjon, tous les gens de bien parens les uns des autres, & les meschans seuls estrangers : au demourant que le Grec & le Barbare ne seroient point distinguez par le manteau, ny à la façon de la targue, ou au cimeterre, ou par le haut chappeau, ains remarquez & discernez le Grec à la vertu, & le Barbare au vice, en reputant tous les vertueux Grecs, & tous les vicieux Barbares, en estimant au demourant les habillemens communs, les tables communes, les mariages, les façons de vivre, estans tous unis par meslange de sang & communion d'enfans. C'est pourquoy Demaratus le Corinthien estant l'un des hostes & des amis du roy Philippus, quand il veit Alexandre en la ville de Suse, en fut fort joyeux, de maniere que d'aise les larmes luy en vindrent aux yeux, en disant que les Grecs qui estoient jà decedez estoient privez d'une grande joye & singulier contentement, de veoir Alexandre assis dedans

M 3

le throsne royal de Darius : quant est à moy, je ne repute pas certainement fort heureux ceux qui veirent ce spectacle là, attendu qu'il dependoit de la fortune, & qu'autant en peut advenir aux plus communs roys : mais bien eusse je eu grand plaisir de veoir ces belles & sainctes espousailles, quand il comprit dedans une mesme tente foncée de fond & couverture d'or, à mesme festin & mesme table, cent espousées Persienes mariées à cent espoux Macedoniens & Grecs, luy mesme y estant couronné de chappeau de fleurs, & entonnant le premier le chant nuptial d'Hymeneus, comme un cantique d'amitié generale, venant à conjoindre par alliances de mariage deux des plus grandes & plus puissantes nations du monde, estant luy mary de l'une, & pere commun, moyenneur & conciliateur des nopces de toutes, qu'il apparioit ainsi en legitime coupple [1] : car j'eusse bien volontiers dit là, O barbare Xerxes, ecervellé, qui te travaillas beaucoup en vain

[1] « Rien n'affermit plus une » conquête, que l'union qui se » fait des deux peuples par les » mariages. Alexandre prit des » femmes de la nation qu'il avoit » vaincue ; il voulut que ceux » de sa cour en prissent aussi ; le » reste des Macédoniens suivit » cet exemple.... Quand les Ro» mains voulurent affoiblir la » Macédoine, ils y établirent » qu'il ne pourroit se faire d'u» nion par mariages entre les » peuples des provinces ». Montesquieu. *Ib.*

pour dresser un pont dessus le destroit de l'Hellespont, c'est ainsi que les sages roys doivent conjoindre l'Europe avec l'Asie, non point par des vaisseaux de bois, ny par des radeaux, ny avec des liens qui n'ont point d'ame, & ne sont point capables de mutuelles affections, ains par amour legitime & mariages honestes, conjoignant les deux nations par communication d'enfans.

VIII. Voilà pourquoy Alexandre regardant à ce bel ornement là, ne reçeut pas l'habillement des Medois, ains celuy des Persiens, qui est beaucoup plus sobre & plus modeste que celuy des Medois : car rejettant ce qu'il y avoit de trop excessif, trop pompeux & tragique en l'habit barbaresque, comme le hault chappeau pointu [1], la longue robbe [2], & les braguesques [3], il porta vestement composé moytié de l'habit Persien & moytié du Macedonien, ainsi comme Eratosthenes a laissé par escript, comme philosophe, c'est à dire, homme se gouvernant avec raison, usant des choses qui sont de soy indifferentes, c'est à dire, ny bonnes ny mauvaises, & comme prince commun & roy gracieux &

[1] Grec : Tiare.

[2] Grec : Candyn : Tunique persienne dont se servoient les militaires. *Hesychius*.

[3] Haut-de-chausse : on disoit du temps de Marot, *des brages*, & on dit encore dans quelques provinces des *brayes*.

humain, s'acquerant la bienveuillance de ceux qu'il avoit subjuguez, en honorant sur sa personne leur habillement, à fin qu'ils perseverassent fermes vers luy en fidelité, en aimant les Macedoniens comme leurs naturels seigneurs, non pas les haïssant comme leurs ennemis. Car le contraire eust esté d'un esprit estourdy, & d'un entendement desdaigneux & superbe, faire cas d'un manteau de couleur naifve [1], & s'offenser d'un saye [2] de pourpre, ou bien à l'opposite avoir en admiration cecy & mespriser cela, ne plus ne moins que un petit enfant, retenant à toute force l'accoustrement que la coustume de son païs, comme sa nourrice, luy auroit vestu, là où les chasseurs ont accoustumé de se vestir des peaux des animaux qu'ils prennent, comme des cerfs : & ceulx qui font profession de prendre les oyseaux, se vestent de sayons tyssus & composez de plumage d'oyseaux. Ceux qui ont des robbes rouges se gardent de se monstrer aux taureaux, & ceux qui ont des sayes blancs de se monstrer aux Elephans, d'autant que ces bestes là s'irritent & s'effarouchent en voiant de telles couleurs. Et si un grand roy, comme estoit Alexandre pour addoulcir & apprivoiser des nations belliqueuses & malaisées à retenir, ne

[1] Grec : uniforme.

[2] Grec : Tunique. Voyez par rapport au mot *saie*, le glossaire sur Marot.

plus ne moins que des bestes fieres, a usé des robbes qui leur estoient propres, & de leurs façons de vivre accoustumées, pour tousjours plus les gaigner, amollir la fierté de leur courage, & reconforter leur desplaisir : il y en a qui le blasment & le reprennent au lieu qu'ils devroient admirer en cela sa sagesse, d'avoir si dextrement sçeu par un leger changement d'habit, caresser l'Asie, se faisant par armes seigneur & maistre des corps, & par l'accoustrement se conciliant les ames. Et toutefois ceux là mesmes louënt Aristippus le philosophe Socratique de ce que quelquefois il se vestoit d'une pauvre & mince cappe, & autrefois d'un manteau riche de la tyssure & tainčture de Milet, & sçavoit garder la bienseance en l'un & en l'autre vestement : & ce pendant ils accusent Alexandre, de ce que honorant l'habit de son païs, il ne mesprisa point celuy qu'il avoit conquis par armes, en intention de s'en servir à bastir le fondement de choses grandes.

IX. Car son desseing n'estoit pas de courir & fourrager l'Asie, comme feroit un capitaine de larrons, ny de la saccager & piller, comme ravage & butin de felicité inesperée, ainsi comme depuis Hannibal feit l'Italie, & devant les Treriens [1] avoient fait l'Ionie, & les Scythes la

[1] Les Thraces Cimmeriens, Strabon.

Medie, ains estoit sa volonté de rendre toute la terre habitable subjecte à mesme raison, & tous les hommes citoiens d'une mesme police & d'un mesme gouvernement. Voilà la cause pour laquelle il se tranformoit ainsi en habits. Que si le grand dieu qui avoit envoyé l'ame d'Alexandre icy bas, ne l'eust soudainement rappellée à soy à l'adventure n'y eust il eu que une seule loy qui eust regy tous les vivants, & eust esté tout ce monde gouverné soubs une mesme justice, comme soubs une mesme lumiere, là où maintenant les parties de la terre qui n'ont point veu Alexandre, sont demourées tenebreuses & obscures, comme estans destituées du soleil. Parquoy le premier project & desseing de son expedition monstre qu'il a eu intention de vray philosophe, qui n'estoit point de conquerir pour luy des delices & plantureuses richesses, ains de procurer une paix universelle, concorde, union & communication à tous les hommes vivans les uns avec les autres.

X. En second lieu, considerons un peu ses paroles & propos, par ce que de tous autres princes & roys, les ames monstrent quelles sont leurs meurs & leurs intentions, principalement par leurs propos. Antigonus le vieil respondit un jour à quelque Sophiste qui luy presentoit & dedioit un traitté qu'il avoit composé de la

justice, « Tu es un sot, mon amy, qui me viens » prescher de la justice, là où tu vois que je bats » les villes d'autruy ». Et Dionysius [1] le tyran disoit, qu'il falloit tromper les enfans avec des dez & des osselets, & les hommes avec les jurements : & sur le tombeau de Sardanapalus y avoit engravé,

Demouré m'est seulement ce que j'ay
Paillardé, beu, yvrogné, & mangé.

Qui pourroit nier que par l'une de ces responses là, la volupté & l'impieté ne soient authorisées, & par l'autre l'avarice & l'injustice ? mais au contraire si aux dicts d'Alexandre vous ostez le diadesme & la couronne royale, & l'estre fils de Jupiter Hammon, & la noblesse, vous direz que ce seront sentences d'un Socrates, d'un Platon, & d'un Pythagoras : car il ne faut pas que nous nous arrestions aux braveries & superbes inscriptions que les poëtes ont engravées & empraintes sur les images & statues de luy, ne tendans pas à monstrer sa modestie, mais à magnifier sa fortune & sa puissance :

Ce bronze estant d'Alexandre l'image
Tournant à mont les yeux & le visage,
A Jupiter semble dire, pour toy
Retien le ciel, car la terre est à moy.

[1] Ailleurs il est attribué à Lysander. *Amyot.*

Et un autre,

Alexandre je suis le fils de Jupiter.

Toutes telles galanteries c'estoient les poëtes qui les disoient & escrivoient pour flatter sa fortune, mais des vrays dicts d'Alexandre qui les voudroit raconter on pourroit commancer à ceux qu'il dit en sa jeunesse : car estant plus viste que nul autre des jeunes hommes de son aage, ses familiers l'incitoient à vouloir courir en la carriere des jeux olympiques pour gaigner le pris de la course : il leur demanda, s'il y avoit des roys qui y courussent : ils luy respondirent, que non : « La partie doncques ne seroit pas juste-» ment faitte, en laquelle un privé pourroit estre » vainqueur, & un roy vaincu ». Et comme son pere eust eu la cuisse percée d'outre en outre d'un coup de lance, en une battaille contre les Triballiens, estant hors du danger de la vie, mais desplaisant de se voir boitteux : « Ne te » soucie, dit il, mon pere, sors hardiment en » public, à fin qu'à chasque pas que tu feras, » tu te souvienes de ta vertu ». Ces responses là ne procedent elles point d'un entendement de philosophe, & d'un cœur qui pour estre ravy de l'amour des choses grandes & honestes ne se soucie desjà nullement des dommages du corps ? Car comment pensons nous qu'il se

glorifioit des bleſſeures qu'il avoit luy meſme receuës en ſa perſonne ? Quand il ſe ſouvenoit ou d'un peuple ſubjugué, ou d'une battaille gaignée, ou de villes priſes, ou de roys qui s'eſtoient rendus, il n'avoit garde de cacher ny couvrir telles cicatrices, ains les portoit & monſtroit par tout, comme des images de ſa vertu engravées en ſa perſonne. Et ſi quelquefois en deviſant des lettres, on venoit à faire comparaiſon des vers d'Homere, ou bien entre les propos de table, s'il ſe mettoit en avant, lequel eſtoit le plus excellent, comme l'un en alleguaſt un, & l'autre un autre, luy preferoit ceſtuy cy à tous les autres,

Sage en conſeil & vaillant au combat.

Faiſant ſon compte que la louange que l'autre avoit donnée au roy Agamemnon, quelque aage au paravant, eſtoit une loy pour luy meſme, tellement qu'il diſoit, que Homere en un meſme ver avoit honoré la vaillance d'Agamemnon, & prophetiſé celle d'Alexandre. Et pourtant ſi toſt qu'il eut paſſé le deſtroit de l'Helleſpont, il alla viſiter Troie, là où il ſe repreſenta en ſon entendement les haults faicts d'armes des princes qui y combattirent : & comme quelqu'un du païs luy promeiſt de luy donner la lyre de Paris, s'il vouloit : « Je n'ay, dit il, que faire de celle

» là, car j'ay celle d'Achilles : au ſon de laquelle » il ſe repoſoit en chantant les louanges des » vaillants perſonnages : mais celle de Paris » avoit une harmonie trop molle & trop femi- » nine, ſur laquelle il chantoit des chanſonnettes » d'amour ».

XI. Or eſt il bien certain qu'aimer la ſapience, & avoir en eſtime les gens ſages & de ſçavoir, eſt ſigne d'une ame philoſophique : cela eſtoit en Alexandre autant qu'en nul autre des roys : car nous avons des-jà dict quelle affection il portoit à ſon maiſtre Ariſtote, & qu'il faiſoit autant d'honneur à Anaxarchus le muſicien, qu'à nul autre de ſes familiers. La premiere fois que Pyrrhon Elien parla à luy, il luy donna dix mille pieces d'or [1]. Il envoya un preſent de cinquante talents, qui ſont trente mille eſcus [2], à Xenocrates l'un des diſciples de Pluton. Et la plus part des hiſtoriens eſcrit, qu'il feit Oneſicritus, lequel avoit eſté auditeur de Diogenes, capitaine de ſon armée de mer [3] ; & s'eſtant ren-

[1] Près de 200,000 livres de notre monnoie.

[2] 228,437 livres 10 ſols de notre monnoie.

[3] « Sa main ſe fermoit pour » les dépenſes privées ; elle » s'ouvroit pour les dépenſes » publiques. Falloit-il régler ſa » maiſon ? c'étoit un Macédonien : falloit-il payer les » dettes des ſoldats, faire part » de ſa conquête aux Grecs, » faire la fortune de chaque » homme de ſon armée ? il étoit ALEXANDRE. Monteſquieu. *Ibid.*

contré une fois auprès de Corinthe à parler avec Diogenes, il fut si esmerveillé de sa façon de vivre, & eut sa gravité en telle admiration, que bien souvent depuis faisant mention de luy, il disoit, « Si je n'estois Alexandre, je serois » Diogenes » : Qui estoit autant à dire comme, j'eusse volontiers usé ma vie à l'estude des lettres, si je n'eusse deliberé de philosopher par effect. Il ne dit pas, si je n'estois roy, je serois Diogenes : ne, si je n'estois riche, ou aimant à estre bien vestu, car il ne preferoit point la fortune à la sapience, ny la pourpre & le diadesme à la besace, & à la pauvre cappe : ains dit simplement, si je n'estois Alexandre, je serois Diogenes, qui est autant à dire comme, si je n'avois proposé de mesler ensemble les nations Barbares avec les Grecques, & voyageant par toute la terre habitable, polir & cultiver tout ce que j'y trouverois de sauvage, rechercher jusques aux extremes bouts du monde, approcher la Macedoine de la mer Oceane, y semer la Grece, & espandre par toutes nations la paix & la justice, je ne demourerois pas oisif en delices à prendre mon plaisir, ains je voudrois imiter la simplicité & frugalité de Diogenes. Mais maintenant pardonne moy Diogenes, je imite Hercules, je vay après Perseus, je suy la trasse de Bacchus, je veux faire voir encore une fois les Grecs victo-

rieux baller au païs des Indes, & reduire encore en memoire aux montaignats, & ſauvages nations qui habitent delà la montagne de Caucaſus, les joyeuſetez des feſtes Bacchanales. On dit qu'en ces quartiers là il y a auſſi quelques gens qui font profeſſion d'une ſapience auſtere & nue, hommes ſacrez, & vivans à leurs loix, vacants du tout à la contemplation de dieux, ſe paſſans encore de moins que Diogenes, & n'ayans point beſoing de biſſac, car ils ne font point de proviſion de vivres, par ce que la terre leur en fournit tousjours de tous frais & nouveaux, les rivieres leur donnent à boire, & les feuilles tombans des arbres & l'herbe, à coucher : par moy Diogenes les cognoiſtra, & eulx Diogenes. Il fault que je batte & grave auſſi de la monnoye à la forme Grecque qui ſe debite entre les nations Barbares.

XII. Venons maintenant à ſes faicts : apparoiſt il qu'il y ait ſeulement une temerité de la fortune, ou une force d'armes & violence de main miſe, ou plus toſt une grande prouëſſe & juſtice, & une grande temperance, bonté & clemence, avec un bon ordre & grande prudence, conduiſant toutes choſes par un bon ſens & un grand jugement [1] ? Certainement je ne pourrois

[1] « Alexandre, dans la rapidité » de ſes actions, dans le feu de » ſes paſſions mêmes, avoit, ſi » j'oſe me ſervir de ce terme,

dire

dire ne discerner en ses gestes, cela est un faict de vaillance, cela d'humanité, cela de patience, ains tout exploit de luy semble avoir esté meslé & composé de toutes les vertus ensemble, en confirmation de ceste sentence des Stoïques « Que » tout acte que fait le sage, il le fait par toute » vertu ensemble ». Bien est il vray que tousjours en chasque action il y a une vertu eminente par dessus les autres, mais celle là incite & dirige les autres à la mesme fin : aussi voit on ès gestes d'Alexandre, que sa vaillance est humaine, & son humanité vaillante, sa liberalité mesnagere, sa cholere facile à appaiser, ses amours temperées, ses passetemps non oyseux, ses travaux non sans addoulcissement. Qui est celuy qui a meslé la feste parmy la guerre, les expeditions militaires parmy les jeux? Qui a entrelassé parmy les sieges des villes, parmy les exploits d'armes, les joyeusetez Bacchanales, les nopces, les chansons nuptiales d'Hymenée? Qui fut oncques plus ennemy de ceulx qui font injustice, ne plus gracieux aux affligez? Qui fut jamais plus aspre aux combattans, ne plus equitable aux suppliants? Il me vient en pensée d'alleguer & transferer en cest endroict le dire du

» une saillie de raison qui le conduisoit; & que ceux qui ont voulu faire un Roman de son histoire, & qui avoient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober ». Montesquieu. *Ib.*

roy Porus, lequel estant amené prisonnier à Alexandre, & enquis par luy, comment il vouloit qu'il le traittast, respondit, « En roy ». Et comme Alexandre luy repliquast, s'il vouloit rien dire davantage : « Non », dit il, car tout est compris soubs ce mot là, « En roy » : Aussi m'est il advis qu'à tous les faicts d'Alexandre, je puis adjouster ce refrein, « En philosophe » : car en cela tout est compris. Il devint amoureux de Roxane, fille d'Oxiathres, l'aiant veuë baller de bonne grace entre les dames captives, il n'en voulut point jouir à force, ains l'espousa legitimement. « En » philosophe ». Ayant veu son ennemy Darius massacré à coups de traict, il n'en feit point de sacrifices aux dieux, ny n'en chanta point chant de triomphe, combien que une longue guerre fust abbregée & finie par ceste mort, ains ostant son manteau de dessus ses espaules, le jetta sur le corps du mort, comme s'il eust voulut cacher la miserable destinée d'une fortune royale. « En » philosophe ». Il reçeut quelquefois une missive secrette de sa mere qu'il lisoit, estant d'adventure Hephestion assis auprès de luy, qui la lisoit naifvement sans y penser avec luy : Alexandre ne l'en engarda point, ainsi seulement tira l'anneau de son doigt, & luy meit contre la bouche, seellant son silence de la foy d'amitié. « En » philosophe ». Car si ces actes ne sont faicts

en philosophe, quels autres le seront? Socrates souffrit bien que Alcibiades couchast avec luy [1] : mais Alexandre, comme Philoxenus son lieutenant au gouvernement de la coste maritime de l'Asie luy eust escript, qu'il y avoit un jeune enfant en son gouvernement d'Ionie de face & beauté incomparable, & luy demandast par ses lettres, s'il luy plaisoit qu'il luy envoyast : il luy rescrivit bien aigrement, « O malheureux » & meschant homme, qu'as tu jamais cogneu » en moy pourquoy tu deusses me flatter par » telles voluptez [2] »? Nous admirons Xenocrates de ce qu'il ne voulut pas accepter un present de cinquante talents qu'Alexandre luy envoyoit, n'admirerons nous pas aussi celuy qui le luy donnoit? N'estimerons nous pas qu'aussi peu de compte d'argent fait celuy qui le donne ainsi liberalement, que celuy qui le refuze? Xenocrates n'avoit point besoing d'argent, pource qu'il estoit philosophe, & Alexandre en avoit, pource qu'il estoit philosophe, à fin qu'il en exerceast liberalité envers telles gens.

XIII. [3] Combien de fois pensons nous que l'a

[1] Ce trait seul de la vie de Socrate prouve que ce philosophe s'étoit attiré les railleries d'Aristophane, & méritoit à juste titre qu'on en fit le jouet de la populace.

[2] Heureux les princes doués d'une ame aussi forte contre les séductions de la corruption!

[3] Ce discours du mespris de la mort default en ce lieu icy. *Amyot.*

dit Alexandre, quand il se voyoit tout couvert de traicts qu'on luy tiroit, & quand à tout effort on le pressoit ? Nous estimons bien qu'il y a en tous hommes quelque lumiere de droit & bon jugement : par ce que la nature d'elle mesme les dresse à ce qui est honeste, mais il y a difference entre les communs hommes & les philosophes en ce, que les philosophes ont le jugement plus ferme & plus asseuré ès dangers, d'autant que les vulgaires hommes n'ont pas les cœurs fortifiez & munits de telles anticipations & prejugées impressions,

Bon augure est pour son païs combattre.

Et,

La mort est fin de tous maux aux humains.

Mais les occasions des perils qui se presentent, leur rompent leurs discours, & les apprehensions des dangers presents ou prochains leur esbranlent tous leurs jugements : car la peur ne chasse pas seulement la memoire, comme dit Thucydide[1], mais aussi toute bonne intention, toute envie de bien faire, & toute emotion, là où la philosophie lie de cordages tout à l'entour[2].

[1] Thucydide, L. II, 87. *Reiske.*

[2] La fin en est defecteuse. *Amyot.*

DE LA FORTUNE

OU VERTU D'ALEXANDRE,

Traité Second.

Nous oubliasmes hier, ce me semble, à dire que le siecle d'Alexandre fut heureux en cela, qu'il porta plusieurs arts & plusieurs beaux & grands esprits, ou plus tost fault il dire que cela ne fut pas tant la bonne fortune d'Alexandre, que de ces bons ouvriers & grands entendements là, d'avoir un tel tesmoing & un tel spectateur qui sçeut très subtilement juger de ce qui seroit bien fait, & très liberalement le recompenser. Suyvant lequel propos on dit, que quelque temps depuis ayant esté Archestratus gentil poëte, vivant en grande & estroitte pauvreté; pour ce que personne n'en faisoit compte, quelqu'un luy dit, si tu eusses esté du temps d'Alexandre, il t'eust donné pour chascun de tes vers ou la Cypre, ou la Phœnice : aussi croy je que les premiers & plus excellents ouvriers de ce regne là ne se doivent pas tant dire avoir esté soubs Alexandre, que par Alexandre : car la bonne temperature & subtilité de l'air, cause l'abondance des fruicts, mais la benignité, l'honneur & l'humanité du

prince est ce qui provoque & fait venir en avant l'avancement des arts & des beaux esprits, comme au contraire tout cela languit & s'estainct par l'envie, l'avarice & l'opiniastreté de ceux qui dominent [1].

II. Auquel propos on dit, que Dionysius le tyran ayant un jour ouy un musicien joueur de cithre qui sonnoit fort bien, il luy promeit tout hault qu'il luy donneroit un present de six cents escus [2]. Le lendemain cest homme vint demander le present qui luy avoit esté promis, & Dionysius luy respondit, « Tu me donnas hier du » plaisir à t'ouïr jouër, & je t'en donnay aussi » en te faisant ceste promesse : ainsi tu fus payé » sur le champ du plaisir que tu me donnas, par » celuy que tu receus ». Et Alexandre, le tyran de Pheres (il le falloit seulement specifier par celle qualité là, & non pas contaminer le nom d'Alexandre, en le donnant à un si meschant homme) regardant jouër une tragædie y prit si grand plaisir, qu'il en avoit le cœur fort attendry de pitié & de compassion : dequoy s'estant pris garde, il se leva en haste & s'en alla du theatre

[1] « Les arts ne se soutiennent » que par le prix qu'on y at- » tache ». *Tacit. Polit.* T. VII, p. 239. Davanzati traduit ainsi cette maxime. Annal. L. XI, T. I, p. 240 : « *Chi leva i premi,* » *leva l'industria, come meno* » *pregiata* ».

[2] Grec : un talent, maintenant 4,668 livres de notre monnoie.

plus viste que le pas, disant que ce seroit chose indigne qu'on le veist plorer par compassion des miseres & calamitez d'Hecuba & de Polyxena, veu qu'il faisoit tous les jours mourir tant de ses citoiens. Mais celuy là fut bien si meschant, qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne feist punir ce joueur excellent de tragædies pour ce qu'il l'avoit amolly comme du fer. Le roy de Macedoine Archelaus sembloit estre un peu tenant en matiere de donner & faire presents, dequoy Timotheus musicien en chantant sur sa lyre luy donna une attainte, en luy tirant souvent ce petit brocquard, « Ce fils de terre, l'argent, trop tu le recom-» mandes » : mais Archelaus luy repliqua sur l'heure bien gentilment & de bonne grace, « Mais toy par trop tu le demandes ». Et Ateas le roy des Scythes ayant pris prisonnier de guerre Ismenias, excellent joueur de flustes, luy commanda qu'il en sonnast durant son disner : & comme les assistans s'esmerveillassent d'ouïr si excellentement jouër, & luy en feissent caresses, luy jura qu'il prenoit plus de plaisir à ouïr son cheval hennir : tant ses aureilles estoient logées loing des Muses, & avoit son ame attachée en une estable, plus apte encore à ouir des asnes que non pas des chevaux.

III. Quel honneur donc & quel avancement pourroit esperer un si excellent ouvrier & maistre

de musique auprès de tels princes, non plus qu'envers ceulx mesmes qui estrivent contre eulx de la suffisance de l'art, & pour ceste jalousie par une envie & une malignité veulent ruiner ceulx qui veritablement y sont excellents ouvriers ? de quelle sorte estoit le mesme tyran Dionysius, qui feit jetter le poëte Philoxenus ès prisons des carrieres, pource que luy ayant baillé une tragædie qu'il avoit composée, pour la reveoir & corriger, il la ratura toute depuis le commancement jusques à la fin. Philippus mesme de Macedoine pour avoir tard appris la musique ne respondoit pas en cela au reste de sa grandeur, & se monstroit impertinent & ignorant : car estant un jour entré en dispute avec un sonneur d'instruments touchant la façon d'en jouër, & luy semblant avoir quelque raison pour le convaincre, le musicien luy respondit en se soubriant tout doulcement, « Dieu te » gard, sire, d'estre si malheureux, que tu » entendes ces choses là mieulx que moy.

IV. Mais Alexandre sçachant très bien de quelles choses il devoit estre spectateur & auditeur, & de quelles il devoit estre facteur & executeur de sa main, il exercea bien tousjours sa personne à estre adroict aux armes & vaillant, & comme dit le poëte Æschylus,

Rude guerrier combattant de pied ſtable,
Aux ennemis en armes redoutable.

Celle là eſtoit ſon art hereditaire qu'il avoit par ſucceſſion de ſes anceſtres les Æacides & Hercules : mais quant aux autres arts & ſciences il les honoroit bien, mais c'eſtoit ſans avoir envie d'en faire profeſſion, & louoit bien leur excellence & leur gentilleſſe, mais pour plaiſir qu'il y priſt il n'eſtoit pas facile à ſurprendre de l'affection de les vouloir imiter.

V. De ſon temps furent deux excellents joueurs de tragædies entre autres, Theſſalus & Athenodorus, leſquels jouans à l'envie l'un de l'autre, les roys & princes de Cypre faiſoient les frais à l'envy de meſme, & eſtoient juges de ce different les principaux & plus renommez capitaines de l'armée : en fin Athenodorus ayant eſté declaré le vainqueur, Alexandre qui aimoit Theſſalus, dit, « Je voudrois avoir perdu la » moytié de mon royaume, & ne voir point » Theſſalus vaincu » : mais toutefois jamais il n'en parla devant aux juges pour les ſolliciter, ny jamais ne reprit leur jugement, eſtimant qu'il falloit qu'il vint au deſſus de toute autre choſe, mais qu'il pliaſt au deſſoubs de la juſtice. Et entre les joueurs de comædies y avoit un Lycon Scarphien, lequel un jour en jouant ſon rolle de quelque comædie entrelaſſa dextrement un

vers par lequel il luy demandoit de l'argent: Alexandre s'en prit à rire, & luy feit donner dix talents, qui sont six mille escus [1]. Aussi y avoit il plusieurs excellents joueurs de cithre, & entre autres Aristonicus, lequel en une bataille accourant pour le secourir fut tué à ses pieds en combattant vaillamment. Alexandre luy feit faire & dresser une statue de bronze au temple d'Apollo Pythique tenant une cithre d'une main, & une lance de l'autre : en quoy faisant il honora non seulement le personnage, mais aussi la musique, comme luy rendant tesmoignage qu'elle rend les cœurs des hommes magnanimes, & les remplit d'un ravissement d'esprit & d'un ardeur de bien faire, ceux qui y sont naifvement nourris : car luy mesme un jour que Antigenidas joueur de flustes sonna une chanson militaire, fut si emeu & si eschauffé en courage par les aiguillons de celle musique, qu'il saulta de sa place & s'en courut mettre la main aux armes qui estoient près de luy : tesmoignant par cela estre vray ce que les Spartiates chantent ès chansons de leur païs,

> Sçavoir doulcement chanter
> Sur la lyre de beaux carmes,
> Siet bien avec le hanter
> Vaillamment le faict des armes.

[1] 46,686 livres de notre monnoie.

VI. Aussi estoient du temps d'Alexandre Apelles le paintre, & Lysippus le statuaire, desquels l'un paignit Alexandre tenant la foudre en sa main si naifvement paint & au vif, que lon disoit que des deux Alexandres, celuy qui estoit fils de Philippus estoit invincible, & celuy d'Apelles inimitable. Et Lysippus ayant moulé la premiere statue d'Alexandre la face tournée vers le ciel, comme luy mesme Alexandre avoit accoustumé de regarder, tournant un petit le col, il y eut quelqu'un qui y meit ceste inscription qui n'a pas mauvaise grace :

Ce bronze estant d'Alexandre l'image
Jettant à mont les yeux & le visage,
A Jupiter semble dire, Pour toy
Retien le ciel, car la terre est pour moy.

Et pourtant defendit Alexandre que nul autre fondeur ne jettast en bronze son image que Lysippus, par ce que lui seul avoit l'industrie de representer ses meurs par le cuyvre, & monstroit son naturel en la figure de son corps : les autres representans bien la torse de son col, & l'humidité de ses yeux, ne pouvoient advenir à exprimer son visage masle, & sa generosité de lion. Il y avoit aussi entre les autres ouvriers un insigne Architecte nommé Stasicrates, lequel ne tendoit point à faire chose qui fust jolie ny gentille &

de belle grace à la voir, ains de grande entreprise, & d'un desseing & disposition telle, que pour y fournir il ne falloit pas une moindre opulence que celle d'un grand roy : cestuy s'en allant trouver Alexandre luy blasma toutes ses images, & paintes & gravées, moulées & fondues, disant que c'estoient ouvrages d'ouvriers couards & non genereux ny magnanimes : mais j'ay proposé, dit-il, sire, de fonder la similitude de ta personne en une matiere vifve, & qui a ses racines immortelles, & sa gravité immobile & immuable : car le mont Athos qui est en Thrace à l'endroit qu'il se leve plus haut, & est le plus eminent, ayant des plaines & hauteurs proportionnées à soy mesme, & des membres, joinctures, distances & intervalles qui se peuvent accommoder a la forme humaine se peut en l'accoustrant & le formant nommer & estre la statue digne d'Alexandre, qui de sa base touchera à la mer, & en l'une de ses mains ambrassera & tiendra une ville habitable de dix mille hommes, & en la droitte une riviere perpetuelle qu'elle versera d'une cruche dedans la mer : & au reste, quant à toutes ces statues d'or ou de bronze, ou d'yvoire, & à tous ces tableaux de bois & de painture, jettons les là, comme de petits moules seulement qui se peuvent achetter ou desrober, ou se fondre & guaster. Alexandre l'ayant ouy parler, loua

bien grandement le haut courage de son entreprise, & la hardiesse de son invention, mais il luy respondit, « Laisse là Athos demourer en » sa forme & en sa place : il suffit qu'il soit » le monument de l'outrageuse insolence, & » arrogance d'un seul roy » : & quant à moy le mont de Caucasus, les montàignes Emodienes, la riviere de Tanais, & la mer Caspiene, seront les images de mes faicts.

VII. Or je vous prie posons le cas que un tel ouvrage eust esté faict & parfaict, y a il homme qui le veist en telle forme, en telle disposition, & de telle face, qui pensast qu'il fust ainsi creu fortuitement & par cas d'adventure ? Je croy que non. Que dirons nous de son image que lon surnomme portant la fouldre ? Que dirons nous de celle que lon appelle Appuyé sur la lance, & comment la grandeur d'une statue ne se pourroit sans artifice achever par fortune, encore qu'elle y versast & espandist largement en grande affluence l'or, le cuivre, l'yvoire & toute autre riche & precieuse matiere, & nous estimerons qu'il soit possible que un grand homme, voire le plus grand qui fut jamais au monde, ait esté achevé par la fortune sans la vertu, & que ce soit la seule fortune qui luy ait fait provision d'armes, d'argent, d'hommes, de chevaux & de villes,

toutes lesquelles choses apportent peril à ceux qui n'en sçavent pas bien user, non pas honneur ny puissance, ains plus tost font preuve de leur petitesse & impuissance.

VIII. Car Antisthenes disoit bien, qu'il falloit souhaitter à ses ennemis tous les biens du monde, excepté la vaillance : car par ce moyen ils sont, non à ceux qui les possedent, mais à ceux qui les surmontent : c'est pourquoy lon dit que la nature a attaché à la teste du cerf la plus lasche & la plus couarde beste qui soit, les plus merveilleuses & plus dangereuses cornes pour se defendre, à fin de nous enseigner par cest exemple, que rien ne sert d'estre ny fort, ny bien armé, qui n'a le courage de demourer & s'asseurer à combattre : ainsi la fortune bien souvent attachant des forces & des estats grands à des hommes de lasche cœur & de cervelle esventée, en faisant veoir comme ils s'y portent laschement & villainement, honore & recommande la vertu, comme celle de qui seule depend toute la grandeur, toute la gloire & l'honneur des hommes : car ainsi comme dit Epicharmus, l'entendement voit, l'entendement oit, tout le reste est aveugle & sourd, ayant faute de la raison. Les sentimens ont bien leurs propres & particulieres functions, mais qu'il soit vray que ce soit l'entendement qui approfite tout, & qui

difpofe tout en bon ordre, que ce foit l'entendement qui furmonte, qui domine & qui regne, & que toutes autres chofes aveugles, fourdes, & fans ame, aggravent & deshonorent ceux qui les poffedent, fi la vertu n'y eft joincte quant & quant, on le peut clairement apparcevoir & verifier par les exemples : car d'une mefme puiffance & d'un mefme empire Semiramis, qui n'eftoit qu'une femme, equippoit de groffes flottes de vaiffeaux par mer, armoit & foudoioit de puiffans exercites, baftiffoit des Babylonnes, conqueftoit tous les environs de la mer rouge, affubjettiffant à foy les Arabes, & les Ethiopiens. Et Sardanapalus qui eftoit né homme, filoit la pourpre en la maifon, eftant veautré & couché à la renverfe parmy des concubines : & quand il fut mort, on luy feit une ftatue de pierre, qui balloit à par foy à la mode barbarefque, & clicquetoit des doigts au deffus de fa tefte, avec un tel efcriteau : « Mange, boy, » paillarde, tout le refte n'eft rien». Lon dit que le philofophe Crates, voiant au temple d'Appollo Pythique une ftatue d'or de la courtifane Phryné, s'efcria tout haut, « Voilà un trophée de la » luxure des Grecs » : mais qui confidereroit la vie ou la fepulture de Sardanapalus, car il n'y a point de difference, il pourroit bien à la verité dire, voilà un trophée des biens de la fortune.

IX. Quoy doncques? permettrons nous que la fortune après Sardanapalus touche tant peu que ce soit à Alexandre, ne quelle s'attribue part aucune, ny de sa grandeur, ny de sa puissance? il n'y auroit point de propos: car que luy a elle jamais donné d'avantage que aux autres roys, soit d'armes, de chevaux, de finances & de soudards? Que elle en face doncques grand Arridæus si elle peult: Qu'elle en face grand un Amasis, un Arses, un Tigranes Armenien, un Nicomedes Bithynien, dont l'un jetta son diadéme aux pieds de Pompeius, & perdit honteusement son royaume, & l'autre se faisant raire [1] la teste, & se mettant un chappeau dessus, se declara liberte, c'est à dire serf affranchy des Romains. Nous disons doncques que la fortune rend petits les hommes, qui de leur nature sont couards, craintifs & bas de courage: mais il n'est pas raisonnable d'attribuer la lascheté à infortune, ny aussi la vaillance & prudence à la fortune.

X. Mais bien peut on dire que la fortune est chose grande, par ce que Alexandre a dominé: car en luy & avec luy elle a esté glorieuse, invincible, magnanime, non superbe, ny insolente, ains humaine & clemente: mais si tost qu'il fut decedé Leosthenes disoit, que son armée & sa

[1] Raser.

puissance

puissance errante, s'entreheurtant soy-mesme, ressembloit au Cyclops Polyphemus, qui après son aveuglement tastoit par tout de la main, sans sçavoir où il alloit, aussi la grandeur de sa puissance, luy mort, vaguoit & erroit tantost çà tantost là, bronchant & choppant à tout propos, pour ce qu'il n'y avoit plus persoune à qui elle obeist : ou plus tost, ainsi comme les corps mourans, quand l'ame en est dehors, les parties ne s'entretienent plus, ny ne se tienent plus l'une à l'autre, ains s'entrelaissent & se destachent l'une d'avec l'autre, & se retirent : aussi l'armée d'Alexandre depuis qu'elle l'eut perdu, ne feit plus que palpiter, trembler, & estre en fiebvre, soubs je ne sçay quels Perdicques, Meleagres, Seleuques & Antigones qui estoient comme des esprits encore chauds & pouls saillans, tantost cy tantost là, par bouttées & intervalles, jusques à ce que finablement venans à se gaster & pourrir en soymesme, elle grouilla toute de vers, qui furent des roys qui n'avoient aucune valeur ny generosité en eux, & des capitaines lasches & faillis de cœur. Luy mesme Alexandre tensant un jour Hephestion, qui avoit pris querelle à l'encontre de Craterus luy dit : « Quelle force ne puissance as tu de toy mesme ? » Que sçaurois tu faire qui te osteroit Alexandre ? aussi ne faindray je pas d'en dire autant à la

fortune de ce temps là : Quelle grandeur as tu ? quelle gloire ? où est ta puissance, où est ta force invincible, si lon t'oste Alexandre ? c'est à dire, si lon oste des armes l'experience, des richesses la liberalité, de la sumptuosité & magnificence la temperance, du combat la hardiesse & asseurance, de la victoire la bonté & la clemence ? Fais en si tu peux un autre grand qui ne departe point liberalement ses biens, qui ne s'expose point luy mesme le premier aux perils devant son armée, qui n'honore point ses amis, qui n'ait point de pitié de ses ennemis captifs, qui ne soit point continent ès voluptez, vigilant aux occasions, aisé à appaiser en ses victoires, doux & humain en ses prosperitez.

XI. Comment pourroit estre un homme grand, quelque authorité & puissance qu'il eust, s'il est beste & vicieux quant & quant ? Ostez la vertu à un homme heureux, vous le trouverez petit en toutes sortes, petit en ses dons & presens pour sa chicheté, petit ès travaux pour sa delicatesse, petit envers les dieux pour sa superstition, petit envers les bons à cause de son envie, petit entre les hommes pour sa lascheté, petit entre les femmes pour estre trop subject à la volupté : car ainsi comme les mauvais ouvriers qui posent de petites statues sur des bases grandes & amples, monstrent par là mesme la petitesse de leurs

ſtatues : auſſi quand la fortune eleve un homme de foible & petit cœur en grand eſtat, où il doit eſtre veu de tout le monde, elle le deſcouvre, le deſcrie, & le deshonore davantage, faiſant veoir comment il branle & chancelle pour ſa legereté.

XII. Par ce moyen faut il confeſſer que la grandeur ne giſt pas à poſſeder des biens, mais à en bien uſer : car il y a bien ſouvent des enfans, qui dès le berſeau heritent des royaumes, eſtats & ſeigneuries de leurs peres, comme feit Charillus, que Lycurgus ſon oncle apporta en ſon maillot au lieu où mangeoient les ſeigneurs, & le mettant au ſiege royal le declara roy de Sparte au lieu de luy [1], & pour cela l'enfant n'eſtoit pas grand, mais bien celuy qui rendoit au petit enfant venant de naiſtre, l'honneur & le degré qui luy appartenoit, ſans le ſe vouloir attribuer ny en priver ſon neveu. Mais qui eut peu faire grand Aridæus que Meleager emmaillota ſeulement d'un manteau royal de pourpre, ne differant point d'un petit enfant, & le colloqua dedans le throſne d'Alexandre ? Faiſant bien en cela, pour donner clairement à cognoiſtre au monde dedans bien peu de jours, comment les hommes regnent par la vertu, & comment par la fortune : car il ſubrogea à un vray prince

[1] Vie de Lycurgue, T. I, des Vies, ch. 3.

& vray roy, un qui n'en avoit que la mine; ou pour mieux dire, il promena pour un peu de temps par la terre habitable, ne plus ne moins que sur un eschaffaut, un diademe sourd & muet :

La femme mesme un fardeau porteroit,
Que sur l'épaule un homme luy mettroit.

Mais on pourroit dire au contraire, que une femme ou un enfant mesme pourroit prendre & charger une seigneurie, un royaume, un estat & office, comme Bagoas, un Eunuque enleva & chargea sur les espaules des roys Arses & Darius second, le royaume des Perses : mais après que lon a receu sur ses espaules une grande puissance, la porter, la manier, & ne se laisser point accabler ne briser dessous, par la grandeur & pesanteur des affaires, c'est fait en homme qui a la vertu, l'entendement & le courage tel comme l'avoit Alexandre.

XIII. Il y a quelques uns qui luy reprochent qu'il aimoit le vin & qu'il s'enyvroit, mais il estoit grand aux affaires, là où il demouroit sobre, & ne s'enyvroit ny ne se mescognoissoit point pour quelque puissance, authorité, ne licence qu'il eust [1], de laquelle depuis que

[1] Plutarque dissimule la vérité pour ne laisser appercevoir que des vertus dans son héros : Montesquieu la confesse hautement,

les autres ont un petit gousté & participé, ils ne se peuvent plus retenir, ains si tost qu'ils sont ou remplis de deniers, ou qu'ils ont attainct à quelques honneurs & dignitez de ville, ils regibbent & devienent si insolens que lon ne peut plus durer à eux,

Quand la fortune a leurs maisons rendues
En des grandeurs qu'ils n'avoient attendues.

XIV. Clitus pour avoir mis à fond trois ou quatre galeres des Grecs près d'Amorges, se feit appeller Neptune, & porta le trident: Demetrius à qui la fortune avoit donné un petit lambeau de l'empire d'Alexandre, se laissoit appeller Jupiter: & quand on envoyoit devers luy, on n'appelloit pas les deputez ambassadeurs, mais Theores, qui sont ceux que lon eslit pour aller enquerir quelque chose de l'oracle des dieux; aussi ses responses s'appelloient oracles. Et Lysimachus ayant occupé la Thrace, qui estoit comme

& en tire l'éloge le plus flatteur pour Alexandre: « Il fit deux » mauvaises actions, dit Montesquieu; il brûla Persépolis, » & tua Clitus. Il les rendit célèbres par son repentir: de » sorte qu'on oublia ses actions » criminelles, pour se souvenir » de son respect pour la vertu; » de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs, que comme des choses » qui lui fussent propres; de sorte » que la postérité trouve la beauté » de son ame presque à côté de » ses emportemens & de ses foiblesses; de sorte qu'il fallut » le plaindre, & qu'il n'étoit » plus possible de le haïr ». *Ib.*

une petite lisiere de son empire, monta en telle superbe, & arrogance si insupportable, qu'il osa bien dire, « Les Bysantins viennent main» tenant à moy, quand je touche du bout de » ma lance au ciel » : à laquelle parole se trouvant present Pasiades Bysantin, ne se peut tenir qu'il ne dist aux assistans, « Retirons nous » de bonne heure, de peur que cestuy cy ne » perce le ciel du fer de sa lance ». Mais quel besoing est il d'alleguer ceux là, ausquels encore estoit il aucunement loysible d'avoir les cœurs & les esprits elevez, d'autant qu'ils avoyent esté soudards d'Alexandre? veu que un Clearchus s'estant fait tyran de la ville de Heraclée porta en sa devise, la foudre, & appella l'un de ses enfans le tonnerre : & Dionysius le jeune s'appella luy mesme fils d'Apollo, par une telle inscription,

> Doris la nymphe aux beaux yeux est ma mere,
> Qui me conceut de Phebus le mien pere.

Et son pere qui avoit fait mourir dix mille de ses citoiens, si non plus, qui par envie avoit trahy son propre frere aux ennemis, qui n'avoit pas eu la patience d'attendre peu de jours que sa mere avoit à survivre, ains la feit estouffer toute vieille qu'elle estoit, & qui avoit luy mesme escript en une tragedie,

> La tyrannie est mere d'injustice,

ce neantmoins de trois filles qu'il avoit, il en nomma la premiere Vertu, la seconde Temperance, & la tierce Justice. Les autres se sont surnommez les uns Bienfaitteurs, les autres Victorieux, les autres Sauveurs, & les autres Grands. Au demourant qui seroit celuy qui pourroit fournir à expliquer de paroles leurs nopces les unes sur les autres, passans les jours entiers parmy grand nombre de femmes comme les estalons parmy un trouppeau de jumens, violemens de jeunes filles, frottemens en bains & estuves meslez d'hommes & de femmes; passer les jours entiers à jouer aux dez, sonner de la fluste en pleins theatres, percer les nuicts à soupper & les jours tout du long à disner.

XV. Alexandre au contraire disnoit dès le matin assis, & ne souppoit qu'il ne fust le soir: il faisoit bonne chere & beuvoit après qu'il avoit sacrifié aux dieux, il jouoit aux dez chez Medius ayant la fiebvre, il passoit son temps, & jouoit en allant par les champs, en apprenant ensemble à tirer de l'arc, à descendre & remonter en son chariot courant.

XVI. Il espousa Roxane seule par amour & pour luy, mais Statira la fille de Darius pour le royaume & pour ses affaires, pource qu'il estoit expedient de mesler les nations: & quant à toutes les autres dames de Perse, il en fut

autant vainqueur par temperance comme des hommes Perses par vaillance : car il n'en veit jamais une contre sa volonté, & celles qu'il vit il en feit moins de compte, que de celles qu'il ne vit oncques : & là où il estoit gracieux à toutes autres sortes de gens, il se monstroit rebours à ceux qui estoient beaux : quant à la femme de Darius qui estoit une fort belle dame, il ne voulut pas seulement ouir un qui luy en louoit la beauté, & quand elle fut trespassée il en honora si hautement les obseques, & la plora si tendrement que son humanité feit mescroire sa continence, & sa bonté en fut suspecte d'injustice : car Darius fut emeu de prime face à ceste deffiance, tant pour ce qu'il estoit jeune, que pour ce qu'il avoit sa femme en sa puissance, estant aussi luy un de ceux qui s'estoient persuadez, qu'Alexandre estoit ainsi venu au dessus de ses affaires par le benefice de la fortune : mais quand il en sçeut la verité, après en avoir fait diligente enqueste de tous costez, « Tout ne va » doncques, dit il, encore pas mal pour les » Perses, & ne nous reputera lon pas du tout » lasches & effeminez pour avoir esté vaincus » par tel adversaire. Quant à moy je prie aux » dieux qu'ils m'envoyent heureux succès, & en » fin la victoire de ceste guerre, à fin que je » puisse aussi surmonter Alexandre en benefi-

» cense : car j'ay une emulation & jalousie de
» me monstrer encore plus bening envers luy que
» luy envers moy. Mais si c'est fait que de moy
» & de ma maison, je te supplie Jupiter pro-
» tecteur de l'empire des Perses, & vous dieux
» tutelaires des roys & des royaumes, que vous
» ne permettiez qu'autre qu'Alexandre seie au
» siege & throsne royal de Cyrus ». Cela estoit comme une adoption d'Alexandre, faitte en la presence des dieux. Voilà comme on gaigne la victoire par vertu.

XVII. Attribue si tu veux la journée d'Arbeles, la bataille de la Cilicie à la fortune, & autres tels exploits qui procederent de force & de guerre. Ce fut la fortune qui luy esbranla la ville de Tyr, qui luy ouvrit l'Ægypte, par le benefice de fortune Halicarnassus tomba, Milet fut prise, Mazæus laissa le rivage de l'Euphrates deprouveu, & fut toute la campagne de Babylone couverte de corps morts : mais ce n'a point esté la fortune qui l'a rendu temperant, il n'a point esté continent par le moyen de la fortune : la fortune ne gardoit point son ame enfermée dedans son corps, comme dedans une forteresse inexpugnable aux voluptez, & non approchable aux cupiditez, & toutefois c'estoit ce dequoy plus il vainquoit la personne propre de Darius : le reste estoit desconfiture d'armes & de chevaux,

batailles, meurtres, occisions, & fuittes d'hommes : mais la plus grande deffaitte, moins refutable, & à laquelle ceda le plus Darius, ce fut la vertu, la magnanimité, & la justice, admirant son cœur invincible de volupté, de travail, & de liberalité, plus que nulle autre chose.

XVIII. Car quant aux piques & pavois, escus & lances, aux alarmes & choc des batailles, aussi bien estoit asseuré Tarrias fils de Dinomenes, & Antigenes de Pelle, & Philotas fils de Parmenion, mais à l'encontre des voluptez, des femmes, de l'or & de l'argent, ils n'estoient de rien meilleurs ne plus vaillans que des esclaves : car Tarrias alors qu'Alexandre paya les debtes de tous les Macedoniens, & satisfeit à tous ceux qui leur avoient presté de l'argent, feignit en avoir emprunté, & amena au bureau, où s'en tenoit le compte, un qui disoit estre son creancier, & depuis estant adveré & convaincu que c'estoit chose faulse & supposée, il s'en cuida deffaire luy mesme, si Alexandre, en estant adverty, ne luy eust remis & pardonné ceste faute, & permis qu'il retint la finance qui pour luy avoit esté fournie & payée à faulses enseignes, se souvenant que lors que son pere Philippus assiegeoit la ville de Perinthe, il avoit receu un coup de flesche dedans l'œil, & ne voulut oncques bailler à penser son œil ny à tirer

la flesche, que premier les ennemis ne fussent tournez en fuitte.

XIX. Et Antigenes s'estant fait enroller entre ceux que lon renvoyoit en la Macedoine, pour occasion de maladie ou de quelque mutilation de membre : quand il fut depuis trouvé qu'il n'avoit mal aucun, & qu'il contrefaisoit le malade, luy qui estoit homme de guerre, ayant le corps tout cicatricé de coups, Alexandre en fut mal content, & luy demanda la cause pourquoy il le faisoit : il luy confessa que c'estoit pour ce qu'il estoit amoureux d'une jeune femme nommée Telesippa, & qu'il avoit intention de la suivre jusques à la coste de la mer, ne pouvant demourer esloigné d'elle. Alors luy demanda Alexandre à qui estoit ceste femme, & à qui il en falloit parler pour la faire demourer. Antigenes luy respondit, qu'elle estoit de franche & libre condition. Il faut donc, dit Alexandre, que nous luy persuadions à force de luy donner & promettre, qu'elle veuille demourer avec nous, car de la forcer nous ne pouvons. Ainsi pardonnoit il à tous l'amour, & le concedoit, fors qu'à soymesme.

XX. La cause primitive du malheur de Philotas le fils de Parmenion fut aucunement son intemperance : car il y avoit une jeune femme natifve de la ville de Pella, laquelle avoit esté prise

entre les autres prisonniers au saccagement de la ville de Damas, où elle avoit paravant esté amenée par Autophradates qui l'avoit surprise sur mer, ainsi comme elle naviguoit de la coste de Macedoine en l'isle de Samothrace : elle estoit assez belle de visage, & avoit tellement espris de son amour Philotas depuis qu'il s'estoit approché d'elle, qu'encore qu'il fust un homme de fer, elle l'amollit & destrempa, de sorte que le pauvre homme au milieu de ses plaisirs ne fut pas maistre de son jugement, ains ouvrant son cœur en laissa sortir beaucoup de secrets à la cognoissance d'elle : « Qu'eust ce esté, disoit il, de » Philippus sans Parmenion ? Et que seroit-ce » encore de cest Alexandre mesme sans Philotas ? » Où seroit son Jupiter Ammon ? Où seroient ses » serpens si nous ne voulions » ? Antigone rapporta ces paroles à quelque femme de ses familieres, & celle là les rapporta à Craterus, & Craterus amena Antigone mesme à Alexandre secrettement, Alexandre se garda bien de luy toucher, ains s'en absteint, mais sondant Philotas par le moyen d'elle, il le descouvrit entierement tel qu'il estoit plus de sept ans depuis : mais en tout ce temps là, jamais en quelque festin qu'il fust, ne quelque bonne chere qu'il feist, luy que lon accuse d'avoir esté yvrongne, n'en donna aucune suspicion, ny en courroux, luy qui estoit cholere ;

ny à ſon amy Hepheſtion, luy qui luy ſouloit fier & commettre tout : cat on dit que un jour ayant ouvert une miſſive ſecrette de ſa mere, & la liſant en ſoymeſme, Hepheſtion approchant tout doucement ſa teſte, la leut quant & luy : il n'eut pas le cœur de luy defendre de la lire, mais après luy avoir laiſſé lire, il tira ſon anneau de ſon doigt & luy en ſeella la bouche.

XXI. Brief on ſe laſſeroit de dire qui voudroit entreprendre de reciter au long tous les beaux exemples par leſquels on pourroit monſtter qu'il a uſé très honeſtement & très royalement de la grandeur de ſa puiſſance, de ſorte qu'encore que lon diſt qu'il a eſté grand par le benefice de la fortune, il en eſt tant plus gtand, qu'il a bien & ſagement ſçeu uſet d'elle.

XXII. Ce nonobſtant je veux venir au commancement de ſon accroiſſement & à l'entrée de ſa puiſſance, & conſiderer quel acte de la fortune il y a eu là, pour lequel ils puiſſent dire & maintenir qu'Alexandre a eſté grand par la fortune. Comment doncques eſt ce, je vous prie au nom des dienx, qu'elle ne l'a colloqué dedans le throne de Cyrus ſans coup frapper, ſans ſang eſpandre, ſans eſtre nullement bleſſé, ſans aucune expedition d'armes : par le henniſſement d'un cheval, comme elle avoit fait au paravant le premier Darius fils de Hyſtaſpes ?

ou bien un mary gaigné par les flatteries de sa femme, comme Darius feit Xerxes flatté par sa femme Atossa : ou bien le diademe royal de luy mesme est venu à sa porte, comme il feit à Darius le second, par le moyen de l'eunuque Bagoas, lequel ne feit que changer son hocqueton de courrier, & se vestir du manteau royal, & prendre le turban à la poincte droitte, qui s'appelle Cittaris, & ainsi soudainement sans y avoir pensé, par le benefice du sort & de la fortune il se trouva roy de la terre, ne plus ne moins que par le sort on eslit à Athenes les officiers qui s'appellent thesmothetes & archontes.

XXIII. Voulez vous sçavoir comment les hommes vienent à estre roys par la fortune ? Cest exemple le vous enseignera. La race des Heraclides, c'est à dire, des descendans de Hercules, failloit en la ville d'Argos, de laquelle ils avoient de tout temps accoustumé d'eslire leurs roys : & comme ils eussent envoyé devers l'oracle d'Apollo, enquerir & demander ce qu'ils avoient à faire, l'oracle leur respondit, que un aigle le leur enseigneroit. Peu de jours après il apparut en l'air un grand aigle, lequel fondant se vint poser sur la maison d'un nommé Ægon, & ainsi fut Ægon pris pour roy.

XXIV. Encore un autre. Celuy qui regnoit

en la ville de Paphos fut d'adventure trouvé meſchant, injuſte & violent, à l'occaſion dequoy Alexandre le deboutta de la royauté, & en cherchoit un autre qui fuſt de la race & famille des Cinyrades qui s'en alloit defaillant. On luy dit qu'il n'y en avoit plus qu'un ſeul pauvre homme, dont on ne faiſoit compte quelconque, qui ſe tenoit en un jardin, là où il vivoit fort pauvrement. On y envoya incontinent pour le chercher: & ceux qui eurent ceſte commiſſion, le trouverent là, où il tiroit de l'eau pour arroſer des porreaux : ſi fut tout troublé & effroyé quand les ſoudards le vindrent prendre, & luy dire qu'il vint parler à Alexandre. Ainſi eſtant amené en ſa chicquenie de toile, il fut là declaré roy de Paphos, & luy donna lon ſur le champ une robbe de pourpre, & fut l'un de ceux que lon appelle les mignons du roy. Celuy là s'appelloit Alynomus. Voilà comment la fortune fait les roys ſubitement & facilement, en leur changeant de robbes & leur muant leur nom ſeulement, ſans qu'ils y penſent, ne qu'ils s'y attendent.

XXV. Mais Alexandre qu'a il jamais eu de grand qu'il n'ait merité? Que luy eſt il advenu ſans ſueur, ſans ſang eſpandu? Qu'a il eu gratuitement, qu'a il eu ſans travail? Il a beu ès rivieres taintes de ſang, il en a paſſé par deſſus les ponts de corps-morts, il a mangé de

l'herbe la premiere qu'il a peu rencontrer pour la famine : il a descouvert des peuples submergez en des profonds monceaux de neiges, & des villes enfouyes dedans la terre : il a navigué la mer qui luy faisoit la guerre, en passant par les sablons sans eaux des Gedrosiens & Arrachosiens, il veit plus tost en la mer qu'en la rerre des herbes & des plantes. Que s'il estoit loysible de addresser sa parole à la fortune comme à une personne, pour la defense d'Alexandre, ne luy diroit on pas, où & quand est ce que tu as dressé le chemin aux affaires d'Alexandre ? quelle forteresse a il jamais prise sans sang espandre par ta faveur ? Quelle ville luy as tu fait rendre sans garnison, quelle armée sans armes ? Quel roy a il trouvé paresseux ? Quel capitaine negligent, ou portier endormy, ou riviere passable à guay, ou hyver moderé, ou esté sans douleur ? Va t'en, retire toy devers Antiochus fils de Seleucus, à Artaxerxes frere de Cyrus, à Ptolomeus Philadelphus : ceux là ont esté declarez & couronnez roys par leurs peres encore vivants : ceux là ont gaigné des battailles pour lesquelles on ne jetta oncques larmes d'œil : ceux là n'ont fait autre chose toute leur vie que festes & jeux de batteaux ès theatres[1] :

[1] Grec : Ceux-là ont passé toute leur vie en festes, pompes, & aux spectacles.

chascun

chascun de ceux là vieillit regnant en toute prosperité, là où quand il n'y auroit autre chose, le corps d'Alexandre fut destaillé de blesseures depuis la teste jusques aux pieds, & moulu de coups qu'il reçeut des ennemis

A coups de traict, d'espée, & de cailloux.

Sur la riviere du Granique son armet luy fut fendu d'un coup d'espée jusques aux cheveux : devant la ville de Gaze il eut l'espaule percée d'un coup de traict : au païs des Maragandiens il eut l'os de la jambe faulsé d'une flesche, de maniere que l'os du fuzeau[1] en sortoit par la playe : en Hyrcanie il reçeut un coup de pierre sur le col, duquel la veuë luy fut obscurcie, tellement que plusieurs jours durant on fut en crainte qu'il en perdist la veuë du tout : contre les Assacaniens il eut le talon rompu d'un coup de traict Indien, là où se tournant devers ses flatteurs en riant, « C'est, dit il, sang cela, leur » monstrant sa playe,

« Non pas l'humeur qui coule & flue aux dieux ».

En la battaille d'Issus la cuisse luy fut percée d'un coup d'espée, ainsi comme escrit Chares, par le roy Darius mesme qui vint aux prises

[1] La jambe a deux os : le plus grand s'appelle *le grand focille* ; C'est de celui-là dont parle Plutarque.

avec luy. Et Alexandre luy mesme escrivant simplement & en toute verité à Antipater, « Je » fus, dit il, blessé d'un coup d'espée en la » cuisse, mais graces aux dieux il ne m'en est » advenu aucun inconvenient, ny sur l'heure, » ny depuis ». Contre les Malliens il eut un coup de traict de deux coudées de long, qui faulsant sa cuyrasse à travers la poitrine vint sortir au long du col, ainsi comme Aristobulus a laissé par escrit. Ayant passé la riviere de Tanaïs pour aller contre les Scythes, & les ayant deffaicts en battaille, il les chassa & poursuyvit par l'espace de bien neuf ou dix lieuës, ayant un flux de ventre. Vrayment Fortune, tu augmentes bien Alexandre, tu le fais bien grand en le perceant de tous costez, en le sappant par le pied, en luy ouvrant toutes les parties de son corps, non comme faisoit Pallas, qui destournoit avec la main les traicts des ennemis, & leur faisoit donner aux plus forts endroits des armes de Menelaus dedans le corps de la cuyrasse, ou dedans l'armet, ou sur le baudrier : & si le coup venoit à penetrer jusques au corps, elle en diminuoit de la roideur, jusques à en faire couler par maniere d'acquit un peu de sang : mais au contraire baillant aux coups les parties dangereuses toutes nues & descouvertes, faisant penetrer les traicts à travers les os,

environnant son corps tout à l'environ, assiegeant ses yeux & ses pieds, empeschant qu'il ne poursuivist ses ennemis, divertissant ses victoires, ruinant ses esperances.

XXVI. Quant à moy il me semble qu'il n'y eut oncques roy qui eust la fortune plus rebourse ny plus adversaire, combien qu'elle ait esté dure & envieuse à plusieurs autres, car elle les a destruicts & perdus tout à un coup comme une fouldre : mais à l'encontre d'Alexandre sa haine & son inimitié fut opiniastre, obstinée & implacable, comme contre Hercules : car quels geants, quels Typhons, & hommes de grandeur monstrueuse n'a elle suscité à combatre contre luy ? Quels ennemis n'a elle fortifiez & munis de quantité grande d'armes, de profondes rivieres, de rochers couppez, ou bestes de force & courage estrange ? Que si le courage d'Alexandre n'eust esté grand, & qu'il ne fust party d'une vertu grande, appuyé & fondé sur icelle à l'encontre de la fortune, ne se fust il pas à la fin ennuyé & lassé de tant dresser de battailles, de tant porter le harnois, de tant assieger de villes, tant chasser & poursuivre d'ennemis, de tant de rebellions, tant de trahisons, tant de soulevements de peuples, tant de roys qui secouoient le joug, de domter les Bactriens, les Maracandiens, les Sogdianiens, nations infideles, qui ne faisoient

qu'espier l'occasion de luy jouër un mauvais tour; qui estoit autant comme coupper la teste du serpent Hydra qui rejettoit & reverdissoit tousjours à remettre sus nouvelles guerres ?

XXVII. Je diray une chose qui semblera estrange, mais elle est vraye pourtant. C'est par fortune qu'Alexandre depuis n'agueres a perdu l'opinion que lon avoit qu'il fust fils d'Ammon: car qui fut oncques homme extraict de la semence des dieux, qui executast de plus laborieux, plus dangereux & plus difficiles combats? Si ce n'a esté le fils de Jupiter, Hercules, mais encore estoit ce par ce que un homme outrageux & violent luy commandoit d'aller prendre des lions, poursuivre des sangliers, chasser des oyseaux, à fin qu'il ne s'occupast à plus grandes choses, en allant par le monde punir des Antæes, & faire cesser les meurtres ordinaires que commettoit le tyran Busiris: mais il n'y eut que la vertu seule qui commanda à Alexandre d'aller exploitter un combat digne d'un grand roy, duquel la fin estoit, non l'or porté par tout après luy sus dix mille chameaux, ny les delices de la Medie, ny les tables friandes, ny les belles dames, ny les bons vins de Calydoine [1], ny les poissons de la mer Caspiene, ains de rendre tout le monde gouverné par un mesme ordre, obeïssant à un

[1] Lisez avec Meziriac: vins Chalyboniens.

mesme empire, & reglé par une mesme façon de vivre, ayant ce desir né & nourry & accreu dès son enfance quant & luy.

XXVIII. Il vint des ambassadeurs du roy de Perse devers son pere Philippus, lequel n'estoit pas pour lors au païs, & Alexandre les festoiant & caressant ne leur feit point de demandes pueriles, comme les autres, touchant une vigne d'or & touchant les jardins suspendus de Babylone, ny quels habillemens portoit le roy : ains tous ses propos furent des choses qui sont les plus importantes en un empire, les enquerant combien de gens de guerre entretenoit le roy, en quel endroit de la bataille il se mettoit quand il falloit combattre, ne plus ne moins qu'Ulysses en Homere,

En quel lieu sont ses chevaux & ses armes?

Quel chemin estoit le plus court pour ceux qui vouloient aller de la coste de la mer mediterranée aux provinces haultes : de maniere que ces ambassadeurs estrangers en demourerent tous esbahis, & dirent que cest enfant estoit le grand roy, & le leur estoit le riche.

XXIX. Si tost que son pere fut trespassé, son cœur le convioit de passer incontinent le destroict de l'Hellespont, & estoit tout après & d'esperance & d'appareil à mettre le pied en l'Asie,

mais la fortune s'opposa à ses desseings, qui le destourna & le retira en arriere, l'embrouillant de mille troubles & traverses pour l'arrester & retenir : premierement elle suscita les nations barbares qui luy estoient voisines, luy brassant la guerre contre les Esclavons & contre les Triballiens : & jusques aux Tartares qui habitent le long de la riviere de Danube, qui le retirerent & divertirent de l'entreprise d'aller faire la guerre ès hauts païs de l'Asie : toutefois après avoir couru par tout, & assopy tous ces mouvements là, avec perils très grands & très dangereuses batailles, il se remeit de rechef à avancer & haster son passage : mais la fortune de rechef luy attira la ville de Thebes, & luy meit au devant la guerre des Grecs, & une calamiteuse necessité de guerroyer pour se venger à feu & à sang des peuples de mesme origine & de mesme nation que luy, dont l'yssue fut fort miserable. Cela fait, il passa à la fin ayant provision de vivres & d'argent, comme escrit Philarchus, seulement pour trente jours, ou comme dit Aristobulus, quarante & deux mille escus seulement, ayant distribué & donné à ses amis & familiers la plus part de son domaine, excepté Perdiccas, qui ne voulut rien prendre de ce qu'il luy presenta, ains luy demanda, « Mais pour toy Alexandre, que te reserves tu ?

» Comme il luy eust respondu, l'esperance : » Je veux doncques aussi y participer, car il » n'est pas juste que nous prenions le tien, ains » que nous attendions celuy de Darius ».

XXX. Quelles estoient doncques les esperances sur lesquelles Alexandre passoit en Asie ? Ce n'estoit point une puissance mesurée à nombre grand de grosses & riches villes : ce n'estoient point des flottes de vaisseaux naviguans à travers les montaignes : ce n'estoient point des fouëts ny des fers à mettre aux pieds des prisonniers presumptueux & furieux, instruments de la folie des barbares, qui en pensoient chastier la mer : mais quant à ce qui estoit hors de luy, une grande volonté de bien faire, en une petite armée bien troussée, une æmulation d'honneur entre les jeunes gens de mesme aage, contention de vertu & de gloire entre les mignons du roy : mais ses plus asseurées esperances estoient en luy mesme, en devotion envers les dieux, fiance en ses amis, suffisance de peu, continence, beneficence, mespris de la mort, magnanimité, humanité, entretien gracieux, facile accès, un naturel franc, non simulé ne fainct, constance en ses conseils, promptitude en ses executions, vouloir d'estre le premier en gloire, & resolution de faire tousjours ce que le devoir commande. Car Homere ne composa point bien ny comme

il falloit de trois images la beauté d'Agamemnon, comme celle d'un parfaict prince,

> De chef semblable il estoit & des yeux
> A Jupiter le hault tonnant ès cieux,
> Des reins à Mars, & de large poitrine
> Au souverain seigneur de la marine.

XXXI. Mais le naturel d'Alexandre, si dieu qui le feit naistre le forma & composa de plusieurs vertus, ne pourrions nous pas à la verité dire, qu'il luy donna le courage de Cyrus, la temperance d'Agesilaus, l'entendement aigu de Themistocles, l'experience de Philippus, la hardiesse de Brasidas, & la suffisance de Pericles en matiere d'estat & de gouvernement ? Et des plus anciens il fut plus continent que Agamemnon, qui prefera une prisonniere captive à sa femme legitime, & luy ne voulut oncques toucher à une captive, que premierement il ne l'eust espousée : plus magnanime qu'Achilles qui pour un peu de finance vendit le corps mort d'Hector : & luy despendit grande somme de deniers à inhumer celuy de Darius : & l'autre à fin d'appaiser sa cholere prit comme un mercenaire pour son loyer des presens de ses amis, & cestuy cy victorieux enrichit ses ennemis. Il estoit plus religieux que Diomedes, qui estoit prest de combatre les dieux mesmes : & luy estimoit,

que toutes ses victoires & succès heureux luy venoient de la faveur des dieux. Il estoit plus charitable à ses parens qu'Ulysses, duquel la mere mourut de douleur, là où la mere de son ennemy pour l'amour & bienveuillance qu'elle luy portoit, mourut de regret quant & luy [1].

XXXII. Brief si ce a esté par fortune que Solon a estably le gouvernement d'Athenes, que Miltiades a conduit les armées: si ce a esté du port & faveur de la fortune que Aristides a esté juste: il n'y doncques œuvre quelconque de la vertu, & n'est rien sinon une parole & un nom vain, qui passe avec quelque reputation par la vie des hommes, estant fainct & controuvé par les Sophistes & par les Legislateurs. Mais si chascun de ces personnages là a bien esté pauvre ou riche, fort ou foible, beau ou laid, de longue ou de courte vie par le moyen de la fortune, & se sont faicts ou grands capitaines, ou grands legislateurs, ou grands gouverneurs, & bien entendus en l'exercice de la justice & en toute matiere d'estat par la vertu, & par la raison qui estoit en eux: considerez un peu quel a esté

[1] « Qu'est-ce que ce conquérant, qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis? qu'est-ce que cet usurpateur, sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant puisse se vanter ». Montesquieu, *Ib.*

Alexandre, en le comparant & parangonnant à tous ceux là. Solon eſtablit à Athenes abolititon de toutes debtes [1], qu'il appella Siſachthia, qui eſt autant à dire comme, deſcharge de fardeau : & Alexandre paya aux creanciers les debtes que ſes ſoudards avoient faittes. Pericles ayant taillé les Grecs, de l'argent qui provint de celle taille orna la ville d'Athenes de beaux temples, meſmement le chaſteau : au contraire Alexandre ayant pris les finances des Barbares, en envoya en la Grece juſques à la ſomme de ſix millions [2] d'or, pour en faire baſtir des temples aux dieux, au lieu de ceux qu'ils avoient demolits.

XXXIII. Braſidas acquit grande reputation de vaillance parmy les Grecs, pour ce qu'il traverſa de bout à autre le camp des ennemis campez devant la ville de Methone le long de la marine : là où le ſault merveilleux que feit Alexandre en la ville des Oxydraques, à ceux qui l'oyent raconter eſt incroyable, & à ceux qui le veirent effroyable, quand il ſe jetta du hault des murailles au milieu des ennemis, qui le reçeurent à coups de traict, de picques & d'eſpées, à quoy pourroit on comparer ce faict là, ſinon à un feu de la foudre qui ſort avec impetuoſité de la nue, &

[1] Voyez T. I, des Vies. Solon, ch. XXIV, p. 350.

[2] Grec : dix mille talents, maintenant 46,687,508 livres de notre monnoie.

estant porté par le vent vient fondre en terre, ne plus ne moins qu'un fantasme reluysant d'armeures flammantes ? tellement que ceux qui le veirent sur l'heure en eurent si grand effroy, qu'ils se tirerent en arriere, mais puis après quand ils veirent que c'estoit un homme seul qui se ruoit sur plusieurs, alors ils retournerent pour luy faire teste.

XXXIV. Là monstra bien la fortune de grandes & claires preuves de la bienveuillance qu'elle portoit à Alexandre, quand elle le jetta & enferma en un lieu ignoble & barbare, environné tout à l'entour de haultes murailles : & puis quand ceux de dehors se hastans pour le secourir planterent leurs eschelles contre les murailles pour y monter, elle feit rompre les eschelles, & precipita par terre ceux qui estoient jà demy montez, & des trois qui peurent attaindre jusques au hault, & se jetterent à bas pour secourir leur roy, elle en ravit incontinent l'un & le feit tuer devant luy, l'autre fut si couvert de coups de traict & de dard, qu'il ne s'en falloit qu'il ne fust mort autre chose, sinon qu'il voyoit & sentoit encore : & ce pendant les Macedoniens au dehors accouroient en vain celle part avec grands crys, n'ayans ny artillerie [1] ny engin quelconque à battre les murailles, & les

[1] Grec : ny machine ny . . .

frappans seulement de leurs espées nues, tant ils avoient d'ardente envie de l'aller secourir, & les rompans à belles mains, voire par maniere de dire s'efforceans de les manger à belles dents. Et l'heureux roy ce pendant qui estoit tousjours gardé & accompagné de la fortune, se trouva pris comme une beste sauvage dedans les toiles, abandonné seul, sans aide ne secours, non pour prendre la ville de Suse ou celle de Babylone, ny pour conquerir la province de Bactra, ou pour saisir le grand corps de Porus : car aux grands & illustres combats, encore que la fin n'en soit pas heureuse, pour le moins si n'y a il point d'infamie : Mais la fortune fut si maligne & si envieuse en son endroit, & tant favorable aux Barbares, & contraire à Alexandre, que non seulement elle s'efforcea de luy faire perdre le corps & la vie, mais aussi son honneur & sa gloire, tant qu'il estoit en elle : car s'il fust demouré mort estendu au long de la riviere d'Euphrates, ou de celle d'Hydaspes, il n'y eust point eu de desastre indigne, & ne luy eust point esté de deshonneur quant il vint aux prises avec Darius, s'il eust esté là massacré des chevaux, des espées, & des haches des Perses combattans pour l'empire, ny estant monté sur les murailles de Babylone s'il en fust tresbuché, & decheut d'une grande esperance. Ainsi moururent Pelo-

pidas & Epaminondas, & fut leur mort plus tost acte de vertu qu'accident de malheur, taschant à executer de si grandes choses : mais quant à la fortune que nous examinons maintenant, quel œuvre fut ce ? En un loingtain païs barbare le long d'une riviere, dedans les murailles d'une meschante villette enfermer & cacher le roy & souverain seigneur de la terre habitable, pour illec le faire perir par les mains & armes honteuses d'une multitude barbaresque, qui le massacroient & tiroient avec bastons & traicts les premiers rencontrez : car il fut blessé en la teste d'un coup de hache à travers son armet, & sa cuirasse luy fut faulsée d'un coup de flesche, dont le fust pendoit au dehors, & le fer large de trois doigts, & long de quatre, luy demoura fiché dedans les os qui sont au dessoubs de la mammelle. Et pour le comble de l'indignité, il se defendoit par devant, & celuy qui luy avoit tiré le coup de traict s'estant ozé approcher l'espée au poing pour le cuyder achever, il le tua à coups de dague, mais ce pendant un autre accourant d'un moulin luy donna par derriere un coup de pilon sur l'eschignon du col, dont il tomba pasmé, ayant perdu tout sentiment : mais la vertu luy assistoit qui luy donnoit un cœur asseuré, & à ses gens la force & diligence de le venir secourir, car un

Limneus, un Leonnatus, un Ptolomeus, ayants rompu la muraille, ou bien monté par dessus, se meirent au devant de luy, & luy servirent d'un rampar & muraille de vertu, jettans leurs corps, leurs faces & leurs vies au devant, pour l'amour & bienveuillance qu'ils portoient à leur roy : car ce n'est point par fortune qu'il y a des personnes qui s'exposent volontairement à la mort, ains par amour de la vertu, ne plus ne moins que les abeilles, par aiguillons d'amour naturelle s'approchent tousjours & s'attachent à leur roy.

XXXV. Qui doncques eust esté en lieu, où il eust peu voir à son aise sans danger ce spectacle là, n'eust il pas dit qu'il eust veu un grand combat de la fortune à l'encontre de la vertu ? auquel les Barbares par le moyen de la fortune avoient le dessus plus qu'ils ne meritoient, & les Grecs par leur vertu resistoient plus qu'ils ne pouvoient : & que si ceux là avoient du meilleur, c'estoit œuvre de fortune & de quelque esprit maling & envieux : & si ceux cy venoient au dessus, c'estoit la vertu, la hardiesse, la foy & l'amitié qui emportoient la victoire, car il n'y avoit que cela qui accompaignast en ce lieu là Alexandre : & quant au reste de ses forces, de son armée, de ses chevaux, & de ses vaisseaux, la fortune avoit mis la muraille de ceste meschante bour-

gade là entre deux. Les Macedoniens à la fin desfeirent les barbares, & sur eulx abbattirent & raserent leur ville, mais tout cela ne servoit de rien à Alexandre, car on l'emporta vistement avec le traict qu'il avoit en l'estomac portant la guerre dedans ses entrailles, & estoit le traict comme un clou ou une cheville qui tenoit sa cuyrasse attachée à son corps: car si lon s'efforçoit de l'arracher de la playe comme de la racine, le fer ne venoit pas quant & quant, estant fiché bien avant dedans les os de la poitrine, qui sont au devant du cœur, & n'ozoit on sier ce qui pendoit dehors de la canne, pour ce que lon craignoit que par ce secouëment l'os ne se fendist davantage, qui luy causast des douleurs extremes, & qu'il n'en sortist du fond une grande effusion de sang. Mais luy voiant ceste grande doubte & longue demeure de ses gens, essaya de coupper avec sa dague le fust de la canne tout rasibus de la cuyrasse, mais sa main n'eut pas la force, estant prevenue & saisie d'une pesanteur endormie & amortie qui procedoit de l'inflammation de sa playe: si commanda à ses chirurgiens d'y mettre la main hardiment, encourageant, tout blessé qu'il estoit, ceux qui estoient sains & entiers, & disoit injure à ceux qu'il voioit plorer & se lamenter, appelloit les autres traistres qui n'ozoient pas le secourir, &

cryoit après ses familiers & ses mignons, « Nul » ne se monstre lasche & couard, non pas pour » ma vie mesme : Je ne sçaurois penser que » lon croye que je ne craigne point la mort, » si lon la craint pour moy [1] ».

[1] Nous avons une comparaison d'Alexandre, de César & de M. le Prince, par la Fontaine. Œuvres diverses. *Paris*, Nyon, 1744, T. II, p. 65 & suiv.

SOMMAIRE

SOMMAIRE

DU TRAITÉ D'ISIS ET D'OSIRIS.

INTRODUCTION. II. *Étymologie des mots Isis & Typhon.* III. *En quoi consiste la vertu des prêtres Isiaques.* IV. *Leur accoutrement.* V. *Leur abstinence de vin.* VI. *De poisson.* VII. *Frugalité des anciens Égyptiens.* VIII. *Mystérieux dans le nom de leurs divinités.* IX. *Les plus sages de la Grece étudient la doctrine des Égyptiens.* X. *Explication de divers hiéroglyphes.* XII. *Moyen d'éviter la superstition.* XIII. *Histoire mythologique d'Isis & d'Osiris : origine de ces divinités.* XIV. *Voyage d'Osiris, sa mort.* XV. *Isis cherche son mari.* XVI. *Nourrit l'enfant qu'il avoit eu de Nephté.* XVII. *Est admise à la cour du roi de Byblus, en sort & trouve le corps de son mari.* XVIII. *Usages des Égyptiens dans leurs festins.* XIX. *Le corps d'Osiris est partagé en quarante parties par Typhon : Isis les recueille & leur donne autant de sépultures.* XX. *Osiris apparoît à son fils Orus qui fait Typhon prisonnier.* XXI. *Vrai lieu de la sépulture d'Osiris.* XXII. *Premiere explication de cette histoire mythologique qui est toute appliquée à de grands hommes déifiés.* XXIII. *Seconde*

explication où tout est appliqué aux démons. XXIV. *Opinion des anciens philosophes sur les démons.* XXVI .*Digression sur Serapis.* XXVIII. *Continuation de la seconde explication.* XXIX. *Troisieme explication tirée des causes physiques.* XXXI. *Digression sur la ressemblance d'Osiris & de Bacchus.* XXXIII. *Continuation de la troisieme explication.* XXXVI. *Digression sur les explications allégoriques des Stoïciens.* XXXVII. *Quatrieme explication tirée des observations astronomiques. Époque de la mort d'Osiris.* XXXVIII. *Cinquieme explication fondée sur l'observation des éclipses.* XL. *Jugement de Plutarque sur ces explications.* XLI. *Exposition de la doctrine des deux principes.* XLVII. *Sixieme explication tirée de la doctrine des de uxprincipes.* XLVIII. *Hiéroglyphes de Typhon.* XLIX. *D'Osiris.* L. *Fêtes Egyptiennes.* LII. *Continuation de la sixieme explication.* LVII. *Maniere d'expliquer les fables.* LVIII. *Continuation de la sixieme explication.* LXII. *Récapitulation de la sixieme explication.* LXIII. *Elle réunit les avantages de toutes les autres.* LXIV. *Se concilie avec l'universalité du culte des divinités Égyptiennes.* LXV. *Arrête les progrès de l'idolâtrie.* LXVI. *Opinion des plus sages païens sur la divinité.* LXVII. *Maniere d'interpréter les cérémonies religieuses.* LXVIII. *On ne doit parler des dieux qu'avec respect.* LXIX.

Ressemblance des Fêtes Grecques & Égyptiennes. LXX. *Superstition de différens peuples.* LXXI. *Maniere dont elle s'établit.* LXXIII. *Conduit à l'Athéïsme.* LXXIV. *Animaux sacrés chez les Egyptiens : raisons du culte qui leur a été rendu.* LXXVIII. *Superstition des Égyptiens comparée à celle des Grecs.* LXXIX. *Opinion de Plutarque sur le culte rendu aux animaux.* LXXX. *Raison des vêtemens d'Isis & d'Osiris d'après la sixieme explication.* LXXXII. *Ce qui nous empêche de comprendre ici bas cette sixieme explication.* LXXXIII. *Parfums en usage chez les Égyptiens.*

DE ISIS ET D'OSIRIS [1].

LES hommes sages, ô Clea, doivent en leurs prieres demander tous biens aux dieux, mais ce que plus nous desirons obtenir d'eux, c'est la cognoissance d'eux mesmes, autant comme il est loisible aux hommes d'en avoir, pource qu'il n'y a don ne plus grand aux hommes à recevoir, ne plus magnifique & plus digne aux dieux à donner, que la cognoissance de verité : car dieu donne aux hommes toutes autres choses dont ils ont besoing [2], mais celle là il la retient pour luy mesme & s'en sert, & n'est point bienheureux pour posseder grande quantité d'or ny d'argent, ny puissant pour tenir le tonnerre & la foudre en sa main, mais bien pour sa prudence & sapience : & est une des choses qu'Homere a le mieux & le plus sagement dictes, en parlant de Jupiter & de Neptune,

Ils sont tous deux de mesme extraction,
Et tous deux nez en mesme region,

[1] Ce Traité est un des plus précieux monumens que nous ayons sur les anciennes divinités Egyptiennes. « Il est écrit, remarque » M. l'abbé Batteux, avec une » sorte de gravité religieuse, qui » annonce non-seulement les re» cherches & les soins de l'au» teur, mais encore son respect » pour le sujet qu'il traite ». *Hist. des Causes premieres*, p. 51.

[2] Lesquelles d'ailleurs n'ont aucun rapport avec lui. *Mss. Petav.*

Mais Jupiter en est le fils aisné,
Et de sçavoir plus grand que l'autre orné [1].

Il afferme que la preference & precedence de Jupiter estoit plus venerable & plus digne en ce qu'il estoit plus sçavant & plus sage. Et quant à moy j'estime que la beatitude & la felicité de la vie eternelle, dont Jupiter jouit, consiste en ce qu'il n'ignore rien, & que rien de tout ce qui se fait ne le fuit : & pense que l'immortalité, qui [2] en osteroit la cognoissance & intelligence de tout ce qui est & qui se fait, ne seroit pas une vie, mais un temps seulement [3].

II. Pourtant pouvons nous dire, que le desir d'entendre la verité est un desir de la divinité, mesmement la verité de la nature des dieux, dont l'estude & le prochas [4] de telle science est comme une profession & entrée de religion, & œuvre plus saincte que n'est point le veu & l'obligation de chasteté, ny de la garde & closture d'aucun temple : & si est davantage très agreable à la deesse que tu sers, attendu qu'elle est très sage & très sçavante, ainsi comme la derivation mesme de son nom nous le donne à

[1] Iliad. XIII, 354, 355.

[2] Si on en ôtoit...

[3] Squire traduit ainsi : « Car » alors l'éternité devroit plutôt » être regardée comme une du- » rée sans fin, que comme une « jouissance de l'existence ». *Plutarch's treatise of Isis and Osiris, translated into English by S. Squire.*

[4] La recherche...

cognoiſtre, que le ſçavoir & la ſcience luy appartient plus qu'à nul autre, car c'eſt un mot Grec que Iſis : & Typhon auſſi l'ennemy & adverſaire de la deeſſe, enflé & enorgueilly par ſon ignorance & erreur, diſſipant & effaceant la ſaincte parole, laquelle la deeſſe raſſemble, remet ſus & baille à ceux qui aſpirent à ſe deifier par une continuelle obſervance de vie ſobre & ſaincte, en s'abſtenant de pluſieurs viandes, & ſe privant du tout des plaiſirs de la chair, pour reprimer la luxure & l'intemperance, & en s'accouſtumant de longue main à ſupporter & endurer dedans les temples des durs & penibles ſervices faicts aux dieux : de toutes leſquelles abſtinences, peines & ſouffances, la fin eſt la cognoiſſance du premier, principal & plus digne object de l'entendement [1], que la deeſſe nous invite & convie à chercher, eſtant & demourant avec elle. Ce que meſme nous promet le nom de ſon temple, qui s'appelle Iſion [2], c'eſt à ſçavoir l'intelligence & cognoiſſance de ce qui eſt [3] : comme nous promettant, que ſi nous entrons dedans le temple & religion de la deeſſe ſainc-

[1] Grec : « La fin eſt la cognoiſ- » ſance du premier & principal » être, qui eſt l'objet de notre ſeul » entendement ». Squire & Baxter ſont conformes à cette verſion dans les traductions de ce Traité qu'ils ont donné en anglais.

[2] Grec : ἰσεῖον, Iſeion.

[3] Τὸ ὄντος, de l'être, par excellence.

tement & ainsi qu'il appartient par raison, nous aurons intelligence de ce qui y[1] est. Davantage plusieurs ont escrit qu'elle est fille de Mercure, les autres de Prometheus, dont on repute l'un inventeur & autheur de sapience, & de provoyance, & l'autre de la grammaire & de la musique.

III. Voilà pourquoy en la ville de Hermoupolis[2] ils apellent la premiere des Muses, Isis & Justice tout ensemble, comme estant sçavante, ainsi qu'il a esté dit ailleurs, & monstrant à ceux qui à bonnes enseignes sont surnommez religieux, & portans habits de sainсteté & de religion[3], & ce sont ceux qui portent & enferment en leur ame, comme dedans une boette, la saincte parole des dieux pure & nette, sans aucune curiosité ne superstition, & qui de l'opinion qu'ils ont des dieux, en declarent aucunes choses obscurcies & ombragées, & les autres toutes claires & ouvertes, comme encore leur habit sainct le monstre. Et pourtant ce que lon habille ainsi de ces habits saincts les religieux

[1] Cet adverbe n'est pas dans le grec où on lit; εἰσόμεθα τὸ ὄν, « Nous aurons l'intelligence de » l'être, ou de celui qui est ». Dieu, dans les livres saints, se fait appeller celui qui est, qui a été & qui sera. *Exod.* III, 14. *Apocal.* I, 4. Et c'est de-là que vient le mot JEHOVAH.

[2] Ville d'Egypte dans l'Heptanomide.

[3] Grec : Et monstrant les choses sainctes à ceulx qui à bonnes enseignes sont surnommez HIEROPHORES & HIEROSTOLES.

Isiaques, après qu'ils sont trespassez, est une marque & un signe qui nous tesmoigne, que ceste saincte parole est avec eux, & qu'ils s'en sont allez de ce monde en l'autre sans emporter autre chose que ceste parole : car porter longue barbe, ou se vestir d'une grosse cappe, ne font point le philosophe, dame Clea : aussi ne font pas les vestements de lin, ny la tonsure ou rasure, les Isiaques, ains est vray Isiaque celuy, qui après avoir veu & receu par la loy & coustume les choses qui se monstrent, & qui se font ès cerimonies de ceste religion, vient à rechercher & diligemment enquerir par le moyen de ceste saincte parole & discours de raison, la verité d'icelles.

IV. Car il y en a bien peu entre eux qui entendent & sçachent pour quelle cause ceste petite cerimonie, qui est la plus commune, s'observe, pourquoy les presbtres & religieux d'Isis rasent leurs cheveux, & portent vestemens de lin : & y en a les uns qui du tout ne se soucient pas d'en rien sçavoir, les autres disent qu'ils s'abstienent de porter habillement de laine, ne plus ne moins que de manger de la chair des moutons par reverence qu'ils leur portent[1], & qu'ils font

[1] Le belier étoit consacré au soleil, sous le nom de AMMON, & la brebis étoit consacrée à la lune, sous le nom de MINERVE. Baxter dans ses notes *on the treatise of Isis and Osiris.*

raser leurs testes en signe de deuil, & qu'ils portent habillements de lin à cause de la couleur qu'a la fleur du lin quand il florit, ressemblant proprement au celeste azur qui environne tout le monde. Mais à la verité il n'y en a qu'une cause certaine, car il n'est pas loisible que l'homme net & monde touche chose aucune qui soit immonde [1] : or toute superfluité de nourriture & tout excrement est ort & immonde, & de telles superfluitez s'engendrent & se nourrissent la laine, le poil, les cheveux & les ongles : si seroit chose digne de mocquerie, que ès sanctifications & celebrations des divins offices ils ostassent tout leur poil, en rasant & polissant uniement tout leur corps de toutes superfluitez [2], & qu'ils vestissent & portassent les superfluitez des bestes : & fault estimer que quand le poëte Hesiode escrivoit,

Ny au festin d'un public sacrifice
Offert aux dieux tu ne feras si nice,
Que de rongner tes ongles d'un cousteau,
Couppant le sec d'avec la verte peau : [3]

[1] Grec : suivant l'observation de Platon.

[2] Les Egyptiens étoient d'une propreté recherchée ; ils portoient des habillemens de lin, toujours nouvellement lavés : leurs prêtres se rasoient tout le corps, tous les trois jours, pour n'avoir jamais aucune vermine, ni aucune malpropreté sur eux : ils se lavoient deux fois le jour, & deux fois la nuit, dans de l'eau froide. Hérodote, II, 37.

[3] Hésiod. *Opera & Dies*, vers. 741.

Il ne nous vouloit pas enseigner que pour faire festes & bonnes cheres il falloit estre propre & net, mais bien se nettoier & se purger de telles superfluitez [1], en traittant les choses sainctes, & faisant le service des dieux. Or le lin naist de la terre, qui est immortelle, & produit tout fruict bon à manger [2], & nous fournit dequoy faire robbe simple, sobre & nette, qui ne charge point de sa couverture celuy qui la porte, & convenable à toute saison de l'année, joinct qu'elle n'engendre point de poux nullement, ainsi que lon dit, dequoy il faudroit discourir ailleurs. Mais les presbtres haissent tant la nature de toutes superfluitez, que pour cela non seulement ils refusent à manger toutes sortes de legumages, & entre les chairs celles des brebis & moutons, & celles des porcs, d'autant qu'elles engendrent beaucoup d'excremens, ains aussi ès jours & œuvres de sanctification, ils commandent d'oster

[1] Amyot s'est trompé. Il faut lire d'après le grec : Il vouloit nous enseigner, que pour faire festes & solemnités il falloit estre propre & net, & non se nettoier & se purger de telles superfluitez. . . .

[2] Pline, Hist. natur. XX, 92, décrit très au long les bons effets de la graine de lin, comme médicament : les anciens en mêloient dans leurs alimens pour leur donner un goût un peu relevé ; c'est ce qui fait qu'Artémidore, L. I, ch. 70, met la graine de lin au nombre des assaisonnemens âcres & piquans ; & Galien nous apprend qu'elle sert de nourriture & de médicament, & qu'on a coutume d'en servir sur les tables. Galen. L. V, *de facultatibus simplicium Pharm.* & *ib.* L. VII. Voyez *Martinii Lexicon*, T. I.

mesme le sel des viandes, tant pour plusieurs autres causes & raisons, que pour ce qu'il aiguise l'appetit, & nous provoque à boire & à manger davantage : car de dire ce que disoit Aristagoras : que le sel est par eux reputé immonde, pour autant que quand il se congele plusieurs petits animaux qui se treuvent pris dedans y meurent, c'est une sottise. On dit mesme qu'ils ont un puis à part, de l'eau duquel ils abbreuvent leur beuf Apis, & qu'ils l'engardent en toute sorte de boire de l'eau du Nil, non qu'ils reputent l'eau du Nil immonde à cause des Crocodiles qui sont dedans, comme quelques uns estiment : car au contraire il n'y a il rien que les Ægyptiens honorent tant qu'ils font le fleuve du Nil, mais il semble qu'elle engraisse trop, & engendre trop de chair [1] : or

[1] « Non seulement l'eau du » Nil engraisse & rend les corps » gras, mais de plus il n'y a » rien d'étonnant comme la fé» condité prodigieuse occasion» née par les débordemens de » ce fleuve, qui influent même » sur les hommes & sur les ani» maux. L'expérience a prouvé » que les femmes y deviennent » plus fécondes lorsqu'elles se » baignent dans les nouvelles » eaux, ou qu'elles en prennent » pour boisson. Elles conçoivent » ordinairement dans les mois » de juillet & d'août, & accou» chent dans ceux d'avril & de » mai. A l'égard des animaux, » les vaches font presque tou» jours deux veaux en même » temps ; les brebis agnelent » deux fois par an ; la premiere » fois elles font deux agneaux ; & » la seconde un seulement. Il » est assez ordinaire d'y voir » une chevre suivie de quatre » chevreaux qu'elle a faits dans » l'espace de dix mois ». *Histoire universelle, traduite de l'Anglois*, T. II, p. 23.

ne veulent ils pas que leur Apis ſoit par trop gras, ny eux auſſi, ains veulent que leurs ames ſoient eſtayées de corps legers, habiles & diſpos, & non pas que la partie divine qui eſt en eux ſoit opprimée & accablée par le poid & la force de celle qui eſt mortelle.

V. En la ville de Heliopolis, qui eſt à dire la ville du Soleil, ceux qui ſervent à dieu ne portent jamais du vin dedans le temple, comme n'eſtant pas convenable qu'ils boivent de jour à la veuë de leur ſeigneur & leur roy, & ailleurs les presbtres en boivent, mais bien peu, & ont pluſieurs purgations & ſanctifications où ils s'abſtienent totalement de vin, èsquels jours ils ne font autre choſe que vacquer à eſtudier, à apprendre & enſeigner les choſes ſainctes: les roys meſmes n'en buvoient que juſques à certaine meſure, ainſi qu'il eſtoit preſcript en leurs eſcriptures ſainctes, & commancerent à en boire au roy Pſammitichius [1], au paravant duquel ils n'en buvoient du tout point, & n'en offroient point aux dieux, eſtimans qu'il ne leur eſtoit pas aggreable, pour ce qu'ils penſoient que ce fuſt le ſang de ceux qui jadis feirent la guerre aux dieux, duquel meſlé avec la terre, après qu'ils furent renverſez, elle produiſit la vigne: c'eſt

[1] Grec: ſuivant le rapport d'Hécatée.

pourquoy, disoient ils, ceux qui s'enyvrent perdent l'entendement & l'usage de la raison, comme estans remplis du sang de leurs predecesseurs. Eudoxus[1] escrit au second de sa geographie, que les presbtres d'Ægypte le disent & le tienent ainsi.

VI. Quant aux poissons de mer tous ne s'abstienent pas de tous, mais les uns d'aucuns, comme les Oxyrinchites[2] de ceux qui se prennent avec l'hameçon : car d'autant qu'ils adorent le poisson qui se nomme Oxyrinchos[3], qui est à dire bec-agu, ils ont doubte que l'hameçon ne soit immonde, si d'aventure le poisson Oxyrinchos l'auroit avallé : & les Syenites[4] le phagre[5], car il semble qu'il se trouve alors que le Nil

[1] Eudoxe, de Gnide, fils d'Eschine, florissoit vers la cent troisieme olympiade. Il excella dans l'astronomie & dans les mathématiques. Comme il étoit en Egypte avec Conuphis d'Héliopolis, le dieu Apis lécha son manteau. Les prêtres conjecturerent de-là qu'il auroit beaucoup de réputation, mais qu'il vivroit peu. Il mourut vers sa cinquante-troisieme année. Diogen. Laër. *in Eudox.*

[2] La ville d'Oxyrinque étoit la capitale d'un nôme de ce nom, près le canal de Josephe. d'Anville, Geogr. anc. 196.

[3] Maintenant le *Quechoué*, qui est un poisson de la grandeur d'une alose, & qui a un museau fort pointu. Lettres édif. nouv. édit. T. V, p. 348. Squire & Baxter appellent ce poisson dans leur langue, *a Pike.*

[4] Habitans de la ville de Syene, maintenant Assuan dans la haute Égypte.

[5] Lisez : « & les Syenites ne » mangent point le Phagre, ou » Pagre ». Ce poisson se trouve dans le Nil ; il a les dents fortes & longues, & il ressemble beaucoup au Rouget.

commance à croistre, & qu'il leur en signifie la croissance quand il apparoit, dont ils sont fort joyeux, le tenans pour un certain messager, mais les presbtres s'abstienent de tous : & là où le neufieme jour du premier mois tous les autres habitans de Ægypte devant la porte de leur maison mangent de quelque poisson rosty, les presbtres n'en tastent aucunement, mais bien en bruslent ils devant leurs maisons, ayans deux sortes de paroles [1], l'une saincte & subtile, laquelle je reprendray encore en cest endroit comme estant conforme & convenable à ce que lon discourt sainctement touchant Osiris & Typhon, l'autre vulgaire, grossiere & exposée à tout le monde, qui est representée par le poisson, lequel n'est viande ny necessaire, ny rare & exquise [2] ainsi que tesmoigne Homere, quand il ne fait les Phæaciens qui estoient gens delicats, & aimans à delicieusement vivre, ny ceux d'Ithace hommes insulaires, mangeans en leurs festins du poisson, non pas les gens mesmes d'Ulysses par tout le temps de leur navigation qui fut si longue & par la mer, jusques à ce qu'ils furent reduits à l'extreme necessité : brief ils estiment que la mer ait esté produitte par

[1] Raisons...

[2] Plutarque eut pu ajouter : « & très-mal-saine dans les païs » chauds », comme le remarque Baxter.

le feu sortant hors des bornes de la nature, n'estant ny partie naturelle, ny element du monde, ains chose estrangere, superfluité corrompue, & maladie contre nature : car il n'y avoit rien de fabuleux, ny hors de raison, ny de superstitieux, comme aucuns cuydent faulsement, qui servist de note & de signe en leurs sainctes cerimonies, ains estoient toutes marques qui avoient quelques causes & raisons morales & utiles à la vie, ou bien qui representoient quelque notable histoire, ou bien quelque deduction naturelle, comme ce que lon dit touchant un Crommyus[1] : car de dire ce que le commun en raconte, que le nourrisson d'Isis nommé Dictys, tomba dedans la riviere du Nil & s'y noya, s'estant pris à des oignons, il n'y a apparence quelconque : mais les presbtres haïssent & abominent l'oignon, ayant observé que jamais il ne croit & ne grossit bien, & jamais ne florit sinon au decours de la lune, & qu'il n'est convenable ny à ceux qui veulent jeuner & mener saincte vie, ny à ceux qui veulent celebrer festes, aux uns pource qu'il apporte la soif, aux autres pource qu'il fait plorer ceux qui en mangent : pour ceste mesme cause reputent ils la truye beste immonde, d'autant qu'elle se fait

[1] Lisez : « comme ce que l'on dit touchant les oignons ». Le mot grec κρόμμυον signifie, oignon.

couvrir ordinairement au masle quand la lune commance à defaillir, & que de ceux qui en boivent du laict, la peau jette hors ne sçay quelle sorte de lepre & d'asperitez, qui ressemblent au mal de sainct Main : & quant au propos que disent ceux qui une fois en leur vie sacrifient une truye, & puis la mangent, que Typhon poursuyvant une truye, estant la lune au plein, il rencontra un bucher de bois, dedans lequel estoit le corps d'Osiris, & qu'elle le renversa & esboula, il y a peu de gens qui l'approuvent, estimans que ceste fable a esté mise en avant par gens qui avoient mal ouy & n'avoient pas bien entendu que cela vouloit dire, comme plusieurs autres contes semblables.

VII. Mais on tient que les anciens ont eu par le passé en si grande haine & si grande abomination les delices, la superfluité & volupté, qu'ils disent que dedans le temple de la ville de Thebes y avoit une coulonne quarrée, sur laquelle estoient engravées des maledictions & execrations à l'encontre du roy Minis, qui fut le premier qui destourna & retira les Ægyptiens d'une vie simple & sobre, sans argent & sans richesses [1] : & dit on aussi que Technatis le pere

[1] Lisez d'après le grec : Qui retira les Egyptiens d'une vie simple & sobre, eux qui n'avoient point encore senti le besoin de l'argent & des richesses.

de

de Borchoris [1] en une guerre qu'il eut à l'encontre des Arabes, comme son bagage fust demouré derriere, & n'eust peu arriver à temps, souppa d'une pauvre viande la premiere qu'il peut trouver, & puis se coucha sur une paillasse [2], là où il dormit toute la nuict d'un très profond sommeil, à raison dequoy tousjours depuis il aima la sobrieté de vie, & maudit ce roy Minis : ce que luy ayants loué les presbtres de son temps, il feit engraver lesdictes maledictions & execrations sur la coulonne.

Or les roys s'elisoient ou de l'ordre des presbtres, ou de l'ordre des gens de guerre, pour ce que l'un ordre estoit honoré & reveré pour la vaillance, & l'autre pour la sapience : & celuy qui estoit esleu de l'ordre des gens de guerre, incontinent après son election estoit aussi receu en l'ordre de presbtrise, & luy estoient communiquez & descouverts les secrets de leur philosophie, qui couvroit plusieurs mysteres soubs le voile de fables, & soubs des propos qui obscurement monstroient & donnoient à veoir à travers la vérité, comme eux mesmes donnent taisiblement à entendre, quand ils mettent devant les portes de leurs temples des Sphynges, voulans dire que toute leur theologie contient, soubs

[1] Bocchoris.

[2] Sur la terre.

paroles enigmatiques & couvertes, les ſecrets de ſapience.

VIII. Et en la ville de Sais [1] l'image de Pallas, qu'ils eſtiment eſtre Iſis, avoit une telle inſcription, » Je ſuis tout ce qui a eſté, qui eſt, & » qui ſera jamais, & n'y a encore eu homme » mortel qui m'ait deſcouverte de mon voile ». Davantage pluſieurs eſtiment que le propre nom de Jupiter en langue Ægyptienne ſoit Amoun, & que nous en grec en ayons derivé ce mot Ammon, dont nous appellons Jupiter Ammon: mais Manethon [2] qui eſtoit Ægyptien de la ville de Sebenne eſtime que ce mot ſignifie caché ou cachement: & Hecatheus natif de la ville d'Abdere dit, que les Ægyptiens uſent de ce mot quand ils ſe veulent entre-appeller l'un l'autre, pour ce que c'eſt une diction vocative: & pour autant qu'ils eſtiment que le prince des dieux ſoit une meſme choſe que l'univers qui eſt obſcur, caché & incogneu, ils le prient & convient à ſe vouloir manifeſter & donner à cognoiſtre à eux, en l'appellant Amoun.

[1] Ancienne capitale du royaume de Sais, dans le centre du Delta; elle a été célèbre par ses palais & par ses temples magnifiques: son nom se trouve encore dans un petit endroit qui porte le nom de *Sa.* D'Anville, p. 192. Voyez auſſi, *the History of ancient Egypt. by Laughton. London.* 1774, p. 32.

[2] Ce prêtre Egyptien vivoit du temps de Ptolomée Philadelphe. Il écrivit en grec une Hiſtoire d'Égypte dont il ne nous reſte plus que des fragmens.

IX. Voilà donc comment les Ægyptiens estoient reservez & retenus à ne point profaner leur sapience, en publiant trop ce qui appartient à la cognoissance des dieux, ce que tesmoignent mesme les plus sages & plus sçavans hommes de la Grece, Solon, Thales, Platon, Eudoxus, Pythagoras, & comme quelques-uns ont voulu dire, Lycurgus mesme, qui allerent de propos deliberé en Ægypte pour en communiquer avec les presbtres du païs : car on tient que Eudoxus ouit Chonoupheus [1] qui estoit de Memphis, & Solon Sonchis qui estoit de Sais, & Pythagoras Oenupheus qui estoit de Heliopolis : ce dernier Pythagoras fut fort estimé d'eux, & luy aussi ce semble les estima beaucoup, tellement qu'il voulut imiter leur façon mystique de parler en paroles couvertes, & cacher sa doctrine & ses sentences soubs paroles figurées & enigmatiques : car les lettres que lon appelle hieroglyphiques en Ægypte, sont presque toutes semblables aux préceptes de Pythagoras : « Comme, ne manger point sur une selle, ne se seoir point sur un boisseau, ne planter point de palmier, n'attizer point le feu avec une espée en la maison [2] ».

[1] Voyez chap. V. Note.

[2] La plupart de ces préceptes se trouvent expliqués dans une note du T. I, des Vies de Plutarque, p. 282.

X. Et me femble que ce que les Pythagoriens appellerent l'unité Apollon, & le deux Diane, le fept Minerve, & Neptune le premier nombre cubique, reffemble fort à ce qu'ils confactent, qu'ils font & qu'ils efcrivent en leurs facrifices, car ils paignent leur roy & leur feigneur Ofiris par un œil, & un fceptre, & y en a qui interpretent le nom d'Ofiris, ayant plufieurs yeux, pour ce que os en Ægyptien fignifie plufieurs, & iris œil : & le ciel, comme ne vieilliffant point à caufe de fon eternité, par un cœur, ayant deffoubs une chaufferette de feu, qui eft la marque de courroux. Et en la ville de Thebes y avoit des images de juges, qui n'avoient point de mains, & celle du prefident d'iceux avoit les yeux bandez, pour donner à entendre que la juftice ne doit eftre ny concuffionnaire ny favorable, c'eft-à-dire, ne prendre point d'argent, & ne faire rien plus ne moins par faveur. Les gens de guerre pour la marque de leurs anneaux y portoient engravé la figure d'un efcharbot[1], pource qu'entre les efcharbots il n'y a

[1] Cet endroit de Plutarque ne peut avoir de meilleur commentaire, que la note fuivante du nouvel éditeur de Pline, fur le trentieme chap. du trentieme livre, T. V, p. 442. Voici ce qu'on y lit fur l'efcarbot, connu fous les noms de grand & de petit pillulaire. « Les Égyptiens adoroient » les pillulaires, comme fimbo» les du foleil qui crée & en» tretient tout dans fon cours » d'Orient en Occident; & parce » que cet infecte, n'ayant point

point de femelle, ains sont tous masles, & jettent leur geniture dedans une boule de fiens, laquelle ils preparent & construisent, non tant pour matiere & provision de leur vivre, comme pour un lieu à engendrer.

XI. Quand doncques tu entendras parler [1] de certaines vagabondes peregrinations & erreurs, & desmembremens, & autres telles fictions, il te faudra souvenir de ce que nous avons dit, & estimer qu'ils ne veulent pas entendre que jamais rien ait esté de cela ainsi, ne qu'il ait oncques esté fait : car ils ne disent pas que Mercure proprement soit un chien, ains la nature de celle beste, qui est de garder, d'estre vigilant, sage à discerner & chercher, estimer & juger l'amy ou l'ennemy, celuy qui est cogneu ou incogneu, suivant ce que dit Platon [2], ils accomparent le chien au plus docte des dieux. Et si ne pensent pas que de l'escorce [3] d'un alisier [4] sorte

» de femelle, enveloppe sa semence dans une boule de fumier, qu'il agite & échauffe pendant vingt-huit jours pour animer le germe ». Voyez Elien, X, 15. « On trouve souvent des pillulaires sur les pierres précieuses & sur les autres monumens Égyptiens ». Voyez Gori, Inscript. Antiq. Tab. XVII, & pag. 81.

[1] Grec : quand donc tu entendras parler aux Egyptiens de . . .

[2] Liv. II de la République.

[3] *Ecorce* n'est pas dans le grec.

[4] Grec : *d'un lotus.* Amyot s'est trompé ; il a mis un arbre pour une plante aquatique. On voit dans l'Antiquité expliquée de Montfaucon, T. II, partie II, planche CXLIX, un Harpocrate,

un petit enfant ne faisant que naistre, mais ils paignent ainsi le soleil levant, donnant à entendre soubs figure couverte, que le soleil sortant des eaux de la mer, se vient à rallumer [1]. Car ainsi appellerent-ils Ochus, l'Espée, qui fut le plus cruel roy des Perses & le plus terrible, comme celuy qui feit mourir plusieurs grands personnages, & qui finablement tua leur bœuf Apis, & le mangea avec ses amis, & jusques aujourd'huy ils l'appellent encore ainsi en la liste & catalogue de leurs roys, non qu'ils voulussent signifier sa substance, ains la dureté de son naturel & sa mauvaistié, qu'ils accomparent à l'instrument dont on fait mourir les hommes.

XII. En escoutant doncques & recevant ainsi ceux qui t'exposeront sainctement & doctement

(figure du soleil), sur la fleur du lotus, qui tient un doigt sur la bouche & un fouet de l'autre main. « Rien de plus commun, » dit le nouvel éditeur de Pline, » que le lotus dans les anciens » monumens d'Égypte » : Plin. Hist. Natur. T. III, p. 466. Le lotus est une nymphée particuliere à l'Égypte, qui croît dans les ruisseaux & au bord des lacs; cette plante nous est connue sous le nom de Nénuphar. Il y en a de deux especes; le Nénuphar blanc, & le Nénuphar incarnat. Voyez Pline, Hist. Natur. XIII, 32. Savary, Lettres sur l'Égypte, pag. 8 & 323.

[1] Les Poëtes nous peignent le soleil terminant le soir sa course dans les eaux de la mer, d'où il sort le lendemain pour la recommencer. Les Egypriens ont rendu la même idée en le faisant sortir du lotus, dont le calice s'épanouit au soleil levant, & se ferme au soleil couchant. Plin. *Ib.*

la fable, en faisant & observant tousjours diligemment ce qui vous est ordonné en vostre estat pour le service des dieux, & croyant fermement que tu ne leur pourrois faire service ne sacrifice qui leur fust plus aggreable que de t'estudier à avoir saine & vraye opinion d'eux, tu eviteras par ce moyen la superstition, laquelle n'est point moindre mal ne peché, que l'impieté de ne croire point qu'il y ait de dieux.

XIII. Or la fable doncques d'Isis & d'Osiris, pour la deduire en moins de paroles qu'il sera possible, & en retrencher beaucoup de choses superflues [1], & qui ne servent à rien, se raconte ainsi. On dit que Rea s'estant meslée secrettement à la derobée avec Saturne, le soleil s'en apperceut qui la maudit, priant en ses malédictions qu'elle ne peust jamais enfanter ny [2] mois, ny an, mais que Mercure estant amoureux de celle deesse coucha avec elle, & que depuis jouant au dez avec la Lune, il luy gaigna la septantiéme partie de chascune de ses illuminations [3], tant que les mettant ensemble il

[1] Tel est l'avantage des fables, c'est qu'elles peuvent être racontées de mille manieres différentes, qui sont toutes d'autant mieux accueillies, qu'elles présentent une morale plus utile, & plus à la portée de tout le monde.

[2] Grec : *en mois.*

[3] La soixante-dixieme partie de chaque jour : ce qui fait à-peu-près dix heures par mois, & cinq jours en un an. Scalig. *de Emend.* T. III.

en feit cinq jours, qu'il adjousta aux trois cents soixante de l'année [1], que les Ægyptiens appellent maintenant les jours epactes [2], les celebrans & solennizans, comme estans les jours de la nativité des dieux, pour ce que au premier jour nasquit Osiris, à l'enfantement duquel il fut ouye une voix, que le Seigneur de tout le monde venoit en estre : & disent aucuns, que une femme nommée Pamyle, ainsi comme elle alloit querir de l'eau au temple de Jupiter, en la ville de Thebes, ouyt celle voix, qui luy commandoit de proclamer à haute voix, que le grand roy bienfaicteur Osiris estoit né : & pour ce que Saturne luy meit l'enfant Osiris entre les mains pour le nourrir, que c'est pour l'honneur d'elle que lon celebre encore la feste des Pamyliens, semblable à celle des Phallephores en la Grece. Le deuxiesme jour elle enfanta Aroueris qui est Appollo, que les uns appellent aussi l'aisné Orus. Au troisiesme jour elle enfanta Typhon, qui ne sortit point à terme, ny par le lieu naturel, ains rompit le costé de sa mere, & saulta dehors par la

[1] « L'année Égyptienne étoit » composée de douze mois, cha» cun de trente jours; mais cette » année étant plus courte que » l'année solaire, on y ajou» toit par intercalation ces cinq » jours ». Note de M. l'abbé Batteux, Histoire des Causes premieres, p. 58.

[2] Epagomenes, c'est-à-dire, ajoutés.

playe. Le quatriesme jour nasquit Isis, au lieu de Panygres [1]. Le cinquiesme nasquit Nephté; que les uns noment aussi Teleute, ou Venus, & les autres Victoire : & [2] que Osiris & Aroueris avoient esté conçeus du Soleil, & Isis de Mercure, & Typhon & Nephté de Saturne : c'est pourquoy les roys reputent le troisieme jour malencontreux, & à ceste cause ne despeschent affaires quelconques ce jour-là, & ne boivent ny ne mangent jusques à la nuict : que [3] Typhon porta honneur à Nephté, que Isis & Osiris estant amoureux l'un de l'autre devant qu'ils fussent sortis du ventre de la mere coucherent ensemble à cachettes, & disent aucuns que Aroueris nasquit de ces amourettes-là, qui est appellé l'aisné Orus par les Ægyptiens, & Apollo par les Grecs.

XIV. Osiris regnant en Ægypte, retira incontinent les Ægyptiens de la vie indigente, souffreteuse & sauvage, en leur enseignant à semer & planter, en leur establissant des loix, & leur monstrant à honorer & reverer les dieux : & depuis allant par tout le monde il l'appri-

[1] Il faut nécessairement admettre ici la correction de Squire : Il lit *ἐν παρύγροις* au lieu de *ἐν πανύγροις*; & traduit : « le quatrieme jour » naquit Isis dans des marais ». Le mot *πανύγροις* ou *panygres* ne se trouve nulle part.

[2] Et on ajoute que...

[3] On dit encore que Typhon épousa Nepthé...

voisa aussi sans y employer aucunement la force des armes, mais attirant & gaignant la plus part des peuples par douces persuasions & remonstrances couchées en chansons, & en toute sorte de musique, dont les Grecs eurent opinion que c'estoit un mesme que Bacchus : que [1] Typhon durant le temps de son absence ne remua rien, d'autant que Isis y donna bon ordre, & y prouveut avec bonnes forces : mais que quand il fut de retour, Typhon luy dressa embusche, ayant attiré à sa ligue soixante & douze autres hommes conjurez avec luy, sans une royne d'Æthiopie participante & complice aussi de la conjuration (ceste royne s'appelloit Azo) & ayant secrettement pris la mesure du corps d'Osiris, il feit faire un coffre de la mesme longueur, beau à merveilles, ouvré & labouré fort exquisement, lequel il feit apporter en la salle, où il donnoit à soupper à la compagnie, chascun prit plaisir à veoir un si bel ouvrage, & l'estima lon grandement : & Typhon faisant semblant de jouer, dit qu'il le donneroit volontiers à celuy qui auroit le corps egal de mesure à ce coffre : tous ceux de la compagnie l'essayerent les uns après les autres, & ne se trouva bien proportionné, ny egal à pas un des autres : fina-

[1] On dit que...

blement Osiris luy mesme y monta, & se coucha dedans : & alors les conjurez y accourans, jetterent le couvercle dessus, & partie le fermerent de cloux, & partie de plomb fondu qu'ils jetterent par dessus, puis le portans en la riviere, le jetterent par la bouche du Nil, qui se nomme Tanitique, dedans la mer : c'est pourquoy jusques aujourd'huy ceste bouche est execrable aux Ægyptiens, & pourquoy ils l'appellent abominable.

XV. On dit que tout cela fut faict le dixseptiesme du mois, que lon appelle Athyr, qui est celuy durant lequel le soleil passe par le signe du scorpion[1], & le vingthuictiesme du regne d'Osiris : toutefois d'autres disent qu'il vescut, non pas qu'il regna, autant : que[2] les premiers qui entendirent la nouvelle de cest inconvenient furent les panes & satyres habitans autour de la ville de Chennis[3], & commancerent à murmurer entre eux : c'est pourquoy encore jusques aujourd'huy on appelle les soudaines peurs, troubles & emotions de peuples, frayeurs paniques. Et qu'Isis en estant avertie feit tondre

[1] Nous observons actuellement que le soleil entre dans le Scorpion le 23 octobre.

[2] Lisez : or.

[3] Lisez : Chemmis, d'après Hérodote, L. II. Le nom de cette ancienne ville de la Thébaïde se conserve encore dans celui de *Ekmius*. Chemmis étoit appellée par les Grecs Panopolis. D'Anville, 197.

une treſſe de ſes cheveux, & ſe veſtit de deuil au lieu qui maintenant eſt appellé Coptus [1], combien que les autres veulent dire, que ce mot ſignifie privation, pour ce que Coptein eſt autant à dire comme priver : en ceſt habit elle alla errant par-tout, pour en cuider entendre des nouvelles en grande deſtreſſe, mais perſonne ne venoit ny ne parloit à elle, juſques à ce que elle rencontra de jeunes enfans qui jouoient enſemble, auſquels elle demanda s'ils avoient point veu le coffre : ces enfans l'avoient veu, qui luy dirent la bouche du Nil par laquelle les complices de Typhon l'avoient pouſſé dedans la mer : depuis ce temps-là les Ægyptiens eſtiment, que les enfans ont le don de prophetie, de pouvoir reveler les choſes ſecrettes, & prennent à preſage toutes les paroles qu'ils diſent en jouant & babillant enſemble, meſmement dedans les temples, de quoy que ce ſoit.

XVI. Et qu'ayant [2] apperceu qu'Oſiris eſtant devenu amoureux de ſa ſœur, avoit couché avec elle ; penſant que ce fuſt Iſis [3], & en ayant trouvé le ſigne du chappellet de melilot [4], qu'il

[1] Maintenant *Kept.* D'Anville, 197.

[2] Et l'on ajoute qu'Iſis ayant...

[3] Ce n'eſt donc que par erreur qu'il avoit couché avec ſa ſœur, comme le remarquent très-bien Squire & Xilander : auſſi veulent-ils qu'on liſe : « Iſis ayant apper» ceu qu'Oſiris avoit couché par » erreur avec ſa ſœur, & en ayant...

[4] Liſez : de la couronne de mélilot : les anciens portoient des

avoit laissé chez sa sœur Nephté, elle chercha l'enfant, pour ce que Nephté incontinent qu'elle l'eut enfanté l'alla cacher, pour la crainte de Typhon, & l'ayant trouvé difficilement & à grande peine, par le moyen des chiens qui la conduisirent au lieu où il estoit, elle le nourrit, de maniere que depuis qu'il fut devenu grand, il fut son gardien & son page, appellé Anubis, que lon dit qui garde les dieux, comme les chiens font les hommes. Depuis elle entendit nouvelles du coffre, comme les flots de la mer l'avoient jetté en la coste de Byblus [1], là où il s'étoit tout doucement rengé au pied d'un Tamarix : ce Tamarix en peu de temps devint un fort beau & fort gros tronc d'arbre bien branchu, qui embrassa & enveloppa tout alentour le coffre, de sorte qu'on ne le voyoit point. Le roy de Byblus s'ebahissant de veoir ceste plante aussi soudainement creuë en telle grandeur, feit coupper le branchage qui couvroit le coffre que lon ne voyoit point, & du tronc en feit un pillier à soustenir le toict de sa maison, dequoy Isis, ainsi que lon dit, ayant esté advertie par un vent divin de renommée,

couronnes de mélilot, & d'autres herbes odoriférantes. Plin. Hist. Natur. XXI, 29.

[1] Ville de l'Égypte inférieure, dans l'île *Prosopitis* où on trouve encore une ville appellée *Babel*. D'Anville p. 192.

s'en alla en la ville de Byblus, là où elle s'asseit auprès d'une fontaine, toute triste & esplorée, sans parler à autre personne quelconque, sinon qu'elle salua & caressa les femmes de la royne, en leur accoustrant les tresses de leurs cheveux, & leur rendant une merveilleusement douce & souësve odeur yssant de son corps.

XVII. La royne ayant veu ses femmes si bien parées, eut envie de veoir l'estrangere qui les avoit ainsi accoustrées, tant pour ce qu'elle sçavoit ainsi bien accoustrer les cheveux, comme pour ce qu'elle rendoit une si douce senteur : ainsi l'envoya elle querir, & ayant pris familiarité avec elle, la feit nourrice & gouvernante de son fils : le roy s'appelloit Malcander, & la royne Astarte, ou bien Saosis, où Nemanoun, comme les autres veulent, c'est à dire en langage grec, Athenaide, & dit on que Isis nourrit cest enfant en luy mettant son doigt en la bouche au lieu du bout de la mammelle, & que la nuict elle luy brusloit tout ce qui estoit mortel en son corps, & qu'elle se tournant en une hirondelle alloit voletant & lamentant alentour de ce pillier de bois, jusques à ce que la royne s'en estant pris garde, & s'estant escriée quand elle veit le corps de son fils bruslant ainsi alentour, luy osta l'immortalité, & que la deesse ayant ainsi esté descouverte, demanda le pillier de

bois, lequel elle couppa facilement, & osta de soubs la couverture le tronc du tamarix qu'elle oignit d'une huyle parfumée, puis l'enveloppa d'un linge & le bailla en garde aux roys, dont vient que jusques aujourd'huy les Bybliens reverent encore ceste piece de bois là, qui est couchée dedans le temple d'Isis, & qu'à la fin elle rencontra le coffre sur lequel elle plora, & lamenta tant que l'un des enfans du roy le plus jeune en mourut de pitié, & elle ayant en sa compagnie le plus aagé avec le coffre s'embarqua en un vaisseau, monta sur la mer & s'en alla. Et pourtant que sur l'aube du jour la riviere de Phedrus destourna le vent un peu trop asprement, elle qui en fut courroucée, la secha toute : & au premier lieu qu'elle se peut trouver seule, elle ouvrit le coffre, là où trouvant le corps d'Osiris, elle meit sa face sur la siene en l'ambrassant & plorant. Le jeune enfant survint & s'approcha secrettement, & veit ce qu'elle faisoit, dont elle s'estant apperceuë se retourna, & le regarda d'un mauvais œil en travers, tellement que l'enfant ne pouvant supporter la terreur qu'elle luy feit, en mourut.

XVIII. Les autres le disent autrement, c'est qu'il tomba dedans la mer, & qu'il est honoré à cause de la deesse, & que c'est celuy que les Ægyptiens chantent en leurs festins qu'ils ap-

pellent Maneros : aucuns disent que cest enfant avoit nom Palestinus, & que la ville de Pelusium [1] fut fondée en memoire de luy par la deesse, & que ce Maneros qu'ils celebrent en leurs chansons, fut celuy qui le premier trouva la musique : toutefois il y en a d'autres qui disent, que ce n'est point le nom d'aucun homme, mais une façon de parler propre & convenable à ceux qni boivent & banquettent ensemble, laquelle signifie autant, comme qui diroit, à bonne heure soit cecy venu, car les Ægyptiens ont accoustumé de cryer cela ordinairement : comme aussi le corps sec d'un homme mort qu'ils portent dedans un cercueil, n'est point une representation de l'accident d'Osiris, comme aucuns estiment, ains un admonestement aux conviez de se donner joye & jouir alaigrement des biens presents, d'autant que bien peu de temps après ils seront tous semblables à celuy là, c'est la raison pourquoy ils l'introduisent ès festins [2].

XIX. Et comme la deesse Isis fust allée voir son fils Orus qui se nourrissoit en la ville de Butus,

[1] Péluse, dans le Delta, le rempart & la clef de l'ancienne Egypte, n'est aujourd'hui connue dans ses ruines que sous le nom de *Tinehs*, qui, en Arabe, désigne, comme le Grec *Pelusium*, la position de cette ville au milieu des marais. D'Anville, p. 193.

[2] Voyez les Satyres de Pétrone.

Butus, & qu'elle eust osté le coffre, ou la biere dedans laquelle estoit le corps d'Osiris, Typhon estant la nuict à la chasse au clair de la Lune le rencontra, & ayant recogneu le corps le deschira & decouppa en quarante parties, qu'il jetta çà & là : ce que ayant Isis entendu, le chercha dedans un bateau fait de l'herbe du papier [1] atravers les marets, d'où vient que les crocodiles n'offensent jamais ceux qui naviguent dedans les vaisseaux faicts d'icelle herbe, soit qu'ils en aient peur, ou qu'ils les reverent en memoire de ce faict de la deesse. Voylà d'où vient que lon trouve plusieurs sepultures d'Osiris, par le païs d'Ægypte, pource que à mesure qu'elle en trouvoit chasque partie, elle y faisoit dresser un sepulchre : les autres disent que non, mais qu'elle en feit faire plusieurs images, qu'elle laissa en chascune ville, comme si elle leur en laissoit le propre corps, à fin qu'en plusieurs lieux il fust honoré, & que si d'adventure Typhon venoit au dessus de son fils Orus, quand il viendroit à chercher le vray sepulchre d'Osiris, & qu'on luy en monstreroit

[1] Le Papyrus, espece de jonc, dont les feuilles servoient autrefois de papier : il étoit fort commun en Égypte, où on en faisoit de petits bateaux. Strabon, L. XVII. Pline, Hist. Natur. XIII, 22. M. Savary n'en a rencontré que dans les environs de Damiette & du lac Menzalé. Lettres sur l'Égypte, p. 322.

plusieurs, il ne sçeust auquel s'arrester : & dit on plus que Isis trouva toutes les autres parties du corps d'Osiris, excepté le membre naturel, pource qu'il fut incontinent jetté dedans la riviere, & que les poissons le Lepidote, le Phagre, & l'Oxyrinche le mangerent : pour raison dequoy Isis les abomina par dessus tous les autres poissons, mais au lieu du naturel elle en feit contrefaire un qui s'appelle Phallus, & le consecra, tellement que les Ægyptiens en solennisent encore la feste [1].

XX. Et puis ils content, que Osiris revenant de l'autre monde s'apparut à son fils Orus, qu'il instruisit & exercita à la battaille, qu'il luy demanda, quelle chose il estimoit au monde la plus belle, & que Orus luy respondit que c'estoit venger le tort & l'injure que lon auroit fait à ses peres & meres. Secondement qu'il luy demanda, quel animal il estimoit plus utile à ceux qui alloient à la battaille. Orus respondit, que c'estoit le cheval : dont Osiris s'esmerveilla, & luy demanda pourquoy il avoit respondu que c'estoit le cheval, & non pas le lion : & que Orus repliqua que le lion estoit plus utile à celuy qui auroit besoing de secours pour combattre, mais le cheval pour deffaire entierement & desconfire celuy qui se mettroit

[1] Voyez chap. XIII.

en fuitte : ce que Osiris ayant entendu de luy, en fut fort aise, jugeant qu'il estoit suffisamment preparé pour donner la battaille à son ennemy. Et dit on que plusieurs se retournoient [1] ordinairement [2] du costé d'Orus, jusques à la concubine mesme de Typhon nommée Thoueris, mais que un serpent la poursuyvit, qui fut taillé en pieces par les gens d'Orus : voylà pourquoy encore aujourd'huy ils apportent une petite corde [3], laquelle ils couppent en pieces. Si disent que la battaille dura plusieurs jours, mais que finablement Orus en gaigna la victoire, & que Isis ayant Typhon prisonnier lié & garroté ne le tua point, ains le deslia, & le laissa aller : ce que Orus ne peut endurer patiemment, ains jetta les mains sur sa mere, & luy osta de sur la teste la marque de royauté, au lieu de laquelle Mercure luy meit en la teste un morrion [4] fait en guise d'une teste de bœuf [5].

Typhon voulut appeller en justice Orus, & luy mettre en avant qu'il estoit bastard, mais à l'aide de Mercure qui defendit sa cause, il fut jugé par les dieux legitime, & qu'il des-

[1] Prenoient le parti d'Orus.

[2] Ce mot n'est pas dans le Grec.

[3] Les traducteurs Anglais ajoutent : « Dans leur assemblée ».

[4] Terme de l'art militaire ; ancienne armure de tête, à l'usage de l'infanterie : pot qu'on mettoit en tête. Diction. de Trévoux.

[5] Voyez Montfaucon, Antiquité expliquée. *Ib.*

feit depuis à fait Typhon en deux autres batailles : & que Isis après sa mort coucha encore avec Osiris, duquel elle eut Helitomenus [1] & Harpocrates qui estoit mutilé des pieds. Voylà presque les principaux poincts de toute la fable, exceptez ceux qui sont plus execrables, comme le demembrement d'Orus, & la decapitation de Isis. Or qu'il ne leur faille cracher au visage & rompre la bouche, comme dit Æschylus, s'ils ont telles opinions de la bienheureuse immortelle nature que nous entendons la divinité, s'ils pensent & disent que telles fables soient veritables, & que realement & de faict elles soient ainsi advenues : il ne le fault point dire à toy, car je sçay bien que tu hais & abomines ceulx qui ont de si barbares & si estranges opinions des dieux : mais aussi vois tu bien que ce ne sont pas contes qui ressemblent fort aux fables vagues, & vaines fictions que les poëtes ou autres fabuleux escrivains controuvent à plaisir, ne plus ne moins que les araignées qui d'elles mesmes, sans aucune matiere ni subject, filent & tyssent leurs toiles, ains est appatent qu'ils contiennent des accidents & memoires de quel-

[1] Xilander, Baxter & Squire, lisent ἠλιτόμηνον, né avant terme, & traduisent ainsi : « Duquel » elle eut Harpocrates né avant » terme, & qui . . . ». Il n'est fait mention nulle part de cet Hélitomenus. C'est une faute d'Amyot.

ques inconvenients : ainsi comme les mathematiciens disent, que l'arc en ciel est une apparence seulement de diverses paintures de couleurs, par la refraction de nostre veuë contre une nuée : aussi ceste fable est apparence de quelque raison qui replie & renvoye nostre entendement à la consideration de quelque autre verité, comme aussi nous le donnent à entendre les sacrifices, où il y a meslé parmy ne sçay quoy de deuil & de lamentable, & semblablement les ordonnances & dispositions des temples qui en quelques endroicts sont ouverts en belles æles & plaisantes allées longues à descouvert, & en quelques autres endroicts ont des caveaux tenebreux & cachez soubs terre, ressemblans proprement aux sepulchres & caves où l'on met les corps des trespassez : & mesmement l'opinion des Osiriens, qui bien que lon die que le corps d'Osiris soit en plusieurs lieux, renomment toutefois Abydus [1] & Memphis [2] petite ville, où ils disent que le vrai corps est, tellement que les plus puissans hommes & plus riches de l'Ægypte ordonnent coustumierement que leurs

[1] Il ne reste plus aucun vestige de cette ville.

[2]. M. Reiske témoigne avec raison sa surprise sur l'épithète donnée ici à Memphis, ancienne capitale de l'Heptanomide & prédominante sur toute autre de l'Égypte avant Alexandrie. Voyez Pline, Strabon & M. Savary, depuis la page 247 jusqu'à la p. 272. Voyez aussi Laugthon, p. 39; & D'Anville, p. 195.

corps soient inhumez en la ville d'Abydos, à fin qu'ils gisent en mesme sepulture que Osiris : & en Memphis on nourrit le bœuf Apis, qui est l'image & figure de son ame, & veulent que le corps aussi y soit, & interpretent aucuns le nom de ceste ville, comme s'il signifioit le port des gens de bien, les autres le sepulchre d'Osiris : & y a devant les portes de la ville une petite isle [1], qui au demourant est inaccessible à tous autres, de maniere que les oyseaux mesmes n'y peuvent pas demourer, ny les poissons en approcher, fors qu'en un certain temps les presbtres y entrent, & y font des sacrifices & offrandes que lon presente aux trespassez, & y couronnent de fleurs la sepulture d'une medipthe [2] qui est ombragée & couverte d'un arbre plus grand & plus hault que pas un olivier.

XXI. Eudoxus escrit que combien que lon monstre plusieurs sepulchres, qu'on dit estre d'Osiris en Ægypte, le corps neantmoins en est en Busiride [3], pource que c'est le païs & le

[1] Appellée autrefois *Philæ*, & maintenant *l'île du Temple*, Lettres édif. T. V, p. 402. Voyez Strabon, XVII. *Servius ad vers.* 153, *Æneid.* 6.

[2] Amyot s'est tromp . Il faut lire : « Et y couronnent de fleurs » la sépulture d'Osiris ombragée » & couverte par un *medipthe*, qui » est un arbre plus grand & plus » haut que pas un olivier ». On ne connoît pas le *medipthe*. Baxter remplace ce mot par celui de μηδικῆς, un citronnier.

[3] *Busiris*, maintenant *Bousir* dans la basse Égypte. D'Anville, 192. Savary, p. 195, 262, 282, 290, 296.

lieu de la naissance d'Osiris, & qu'il n'est jà besoing le dire de Taphosiris [1], pource que le nom mesme le dit assez, signifiant la sepulture d'Osiris. J'approuve la coupure du bois, la deschireure du lin, & les effusions & offrandes funebres que lon y fait, pour autant qu'il y a beaucoup de mysteres meslez parmy. Si disent les presbtres Ægyptiens, que non seulement de ces dieux là, mais encore de tous ceulx qui ont esté engendrez, & ne sont point incorruptibles, les corps en sont demourez par devers eux, là où ils sont honorez & reverez, & les ames estans devenues estoiles en reluysent au ciel, & que celle d'Isis est celle que les Grecs appellent l'estoile Caniculaire [2], & les Ægyptiens Sothin, celle de Orus Orion [3], celle de Typhon

[1] Taposiris : Voyez Strabon. Cette ville se fait connoître sous le nom d'*Aboufir*, sur la pointe de ce qu'on appelle aujourd'hui, le golfe des Arabes. D'Anville, 191 ; Savary, p. 34.

[2] Connue sous le nom de *Sirius*. C'est une étoile de la constellation du grand chien. *Sirius* ou la gueule du grand chien, est de la premiere grandeur ; c'est la plus belle étoile du ciel, elle se fait remarquer par sa scintillation & son éclat. Astron. de M. de la Lande.

[3] Autre constellation qui, comme la précédente, est une des quinze constellations australes des anciens : elle est formée de trois étoiles près l'une de l'autre, sur une même ligne, & dans le milieu d'un grand quadrilatère. Les paysans nomment ces trois étoiles, *les trois rois* ou *le rateau :* les astronomes les appellent *le baudrier d'Orion* : elles indiquent par leur direction, le côté de *Sirius*, qui est à l'Orient ou au Sud-Est d'Orion. Cette grande constellation d'Orion s'observe

l'Ourſe [1]. Mais là où tous les autres villes & peuples de l'Ægypte, contribuent la quote qui leur eſt impoſée, pour faire portraire & paindre les animaux [2] que lon y honore, ceux qui habitent en la contrée Thebaïde ſeuls entre tous n'y donnent rien, eſtimans que rien qui ſoit mortel ne peult eſtre dieu, ains celuy ſeul qu'ils appellent Çnef, qui jamais ne naſquit, ne jamais ne mourra. Comme doncques ainſi ſoit, que pluſieurs telles choſes ſe diſent & ſe monſtrent en Ægypte, ceux qui cuydent que ce ſoit pour perpetuer la memoire des faicts & accidents merveilleux & grands de quelques princes, roys ou tyrans, qui pour leur excellente vertu, ou grande puiſſance ont adjouſté à leur gloire l'authorité de divinité, auxquels puis après il ſoit arrivé des inconveniens, ils uſent en cela d'une bien facile desfaitte &

aiſément en Europe dans les mois de Janvier ou de Février, vers les 7 ou 8 heures du ſoir, en regardant du côté du midi. M. de la Lande. *Ib.*

[1] Parmi les conſtellations Boréales, il y en a deux qui portent ce nom; *la grande Ourſe*, appellée par le peu *le grand chariot*, ou *le chariot de David*; & la *petite Ourſe*, ou le *petit chariot* : on appelle *étoile polaire*, la derniere étoile de la queue de la petite Ourſe, parce que cette étoile n'eſt qu'à deux degrés du pôle ſeptentrional. *Univerſal dictionnary By Harris.*

[2] Liſez : *pour l'entretien des animaux.* Squire & Xilander liſent, Τὰς Τροφὰς au lieu de Τὰς γραφὰς. Voyez dans Hérodote L. II, tout ce qu'il en coûtoit aux Égyptiens pour l'entretien de leurs animaux ſacrés.

façon d'eſchapper, & ſi ne font point mal de transferer des dieux aux hommes ce qu'il y a de ſiniſtre ou infame en tous ces contes là, & ſi ſont aidez par ces teſmoignages que lon lit ès hiſtoires : car les Ægyptiens eſcrivent que Mercure eſtoit bien petit de corſage [1], que Typhon eſtoit de couleur rouſſeau, Orus blanc, & Oſiris brun, comme ayants de nature eſté hommes : davantage ils appellent Oſiris capitaine & gouverneur, Canobus [2], duquel nom ils ont auſſi appellé une eſtoile, & la navire que les Grecs appellent Argo, ils tiennent que c'eſt la figure de la navire d'Oſiris, que lon a referé au nombre des aſtres [3] pour l'honneur de luy, & ſi n'eſt pas ſituée au mouvement du ciel gueres loing de celle d'Orion, & de celle de la Caniculaire, dont ils eſtiment l'une ſacrée à Orus, & l'autre à Iſis.

XXII. Mais j'ay peur que cela ne ſoit remuer les choſes ſainctes, auxquelles on ne doit toucher, pour ne point combattre, non ſeulement le long temps & l'antiquité, comme dit Simo-

[1] Grec : eſcrivent que Mercure avoit un bras plus court que l'autre.

[2] *Canopus* : c'eſt une des quinze étoiles de la premiere grandeur : elle n'eſt point viſible en Europe. De la Lande. *Ib.* Elle ſe trouve au bout du gouvernail dans la conſtellation du navire Argo. Vitru. IX, 7. Voyez la note ſuivante.

[3] *Le navire* une des quinze conſtellations auſtrales des anciens. De la Lande. *Ib.*

nides, ains la religion de plusieurs peuples qui de longue main ont une devotion imprimée envers ces dieux là, en ne voulant pas endurer que ces grands noms là transportent chose quelconque du ciel en la terre, & que ce ne soit encore vouloir arrachet & renverser un honneur, & une foy & creance, qui est empraînte aux cœurs des hommes presque dès leur premiere naissance, qui seroit ouvrir de grandes portes à la tourbe des mescreants Atheistes, lesquels separent & esloignent les hommes de toute divinité, & donner manifeste ouverture & grande licence aux impostures & tromperies de Evemerus [1] le Messenien, lequel ayant luy mesme controuvé les originaux de fables qui n'ont aucune verisimilitude, ny aucun subject, a respandu par le monde universel toute impieté, transmuant & changeant tous ceux que nous estimons dieux en noms d'admiraux, grands capitaines, & de roys qui auroient esté le temps passé, ainsi qu'il est, ce dit il, escrit en lettres d'or, en la ville de Panchon, que jamais homme Grec ne Barbare ne veit que luy, ayant navigué au païs des Panchoniens & Triphyliens, qui ne sont en nulle partie de la terre habitable : & neantmoins [2] on celebre assez

[1] Voyez sur cet ancien écrivain, Cicéron, *de natur. Deor.* Macrob. Satur. Strab. L. I & VII. Voyez aussi l'abbé Batteux, Hist. des causes premieres.

[2] Lisez : & certe . . .

entre les Assyriens les haults faicts de Semiramis, & de Sesostris en Ægypte, jusques aujourdhuy les Phrygiens appellent les illustrès & admirables entreprises, exploits d'armes Maniques, d'autant que l'un de leurs anciens roys du temps jadis s'appelloit Manis, qui de son temps fut un très sage & très vaillant prince; aucuns l'appellent autrement Masdès. Cyrus mena les Perses, Alexandre les Macedoniens tousjours conquerans presque jusques au bout du monde, mais pour tout cela, ils n'ont renom que d'avoir esté puissans & vaillants princes & roys. Et s'il y en a eu quelques uns qui elevez par oultrecuydance avec jeunesse & ignorance, comme dit Platon, ayants l'ame enflammée de vaine gloire & d'insolence, ayent reçeu les surnoms de dieux, & des fondations de temples en leurs noms, celle gloire ne leur a gueres longuement duré, & puis estans par la posterité condamnez de vanité & de superbe arrogance, oultre l'injustice & l'impieté,

> En peu de jours leur folle renommée
> S'en est allée en vent & en fumée.

Et maintenant, comme serfs fugitifs qu'il est loysible de reprendre par tout où lon les peult trouver, ils sont arrachez des temples & des autels, & ne leur est demouré que leurs tombeaux &

ſepulchres. Et pourtant Antigonus le vieil, comme un certain poëte, nommé Hermodotus en ſes vers l'euſt appellé fils du ſoleil, & dieu : « celuy, dit » il, qui vuide le baſſin de ma ſelle percée ſçait » bien, comme moy, le contraire ». Et feit auſſi bien ſagement Lyſippus le ſtatuaire, quand il reprit le paintre Apelles de ce que paignant Alexandre le grand, il luy meit la foudre en main, là où Lyſippus luy avoit mis au poing la lance, de laquelle la gloire eſtoit pour durer eternellement, comme eſtant veritable & meritoirement propre & deuë à luy.

XXIII. Et pourtant ont mieux fait & dit ceux qui ont penſé & eſcrit que ce que lon recite de Typhon, d'Oſiris, & d'Iſis, n'eſtoient point accidents advenus ny aux dieux ny aux hommes, ains à quelques grands dæmons, comme ont fait Pythagoras, Platon, Xenocrates & Chryſippus, ſuyvant en cela les opinions des vieux & anciens theologiens, qui tienent qu'ils ont eſté plus forts & plus robuſtes que les hommes, & qu'en puiſſance ils ont grandement ſurmonté noſtre nature : mais ils n'ont pas eu la divinité pure & ſimple, ains ont eſté un ſuppoſt compoſé de nature corporelle & ſpirituelle, capable de volupté & de douleur, & des autres paſſions & affections qui accompaignent ces mutations là, travaillans les uns plus, les autres moins : car entre les dæmons

il y a, comme entre les hommes, diverſité & difference de vice & de vertu. Et les faicts des geants & des titans qui ſont tant chantez par les poëtes Grecs & les abominables actes d'un Saturne, & les reſiſtences d'un Python à l'encontre d'Apollon, les ſons [1] d'un Bacchus, & les erreurs d'une Ceres, ne different en rien des accidents d'Oſiris & de Typhon, & de tous ces autres tels contes fabuleux que chaſcun peult ouir tant qu'il veult, & tout ce qui eſt caché & couvert ſoubs le voile des ſacrifices ſignificatifs & ſoubs des cerimonies qu'il n'eſt pas loyſible de dire, ny de monſtrer à un commun populaire, tout cela eſt d'une meſme ſorte, ſuyvant laquelle opinion nous voyons qu'Homere appelle les gens de bien diverſement, tantoſt ſemblables aux dieux ou egaux aux dieux, tantoſt

> Ayants des dieux la divine prudence:

mais du nom de dæmon il en uſe communement, autant en parlant des meſchans comme des bons,

> Dæmonien avant approche toy,
> Comment as tu de ces Grecs tant d'effroy?

Et ailleurs,

[1] Liſez, d'après Euſebe, *præperat. Evangel.* les exils ou les fuites...

Quand il chargea la quattriéme fois
Il ressemble un dæmon.

Et ailleurs,

Dæmonienne en quelle forfaitture
Le vieil Priam, & sa progeniture,
T'ont ils si fort offensée, que tant
Ton cœur felon prochasse souhaittant
De Troye voir la ville bien bastie
Entierement rasée & subvertie [1] ?

Comme nous donnant à entendre que les dæmons ont une nature meslée, & une volonté & affection inegales, & non point tousjours semblables.

XXIV. De là vient que Platon attribue aux dieux Olympiques & celestes, tout ce qui est dextre & non pair, & tout ce qui est senestre & pair aux dæmons : & Xenocrates tient que les jours malencontreux, & les festes où lon se bat, & où lon se donne des coups, & qu'on se frappe l'estomac, ou que lon jeune, où il se fait ou dit quelque chose honteuse & villaine, il n'estime point qu'elles appartiennent aux bons dieux, ny aux bons dæmons : mais qu'il y a en l'air des natures grandes & puissantes, au demourant malignes & mal-accointables, qui ont plaisir que lon face de telles choses pour elles,

[1] C'est Jupiter qui parle ainsi à Junon. Iliade IV, 31, 32 & 33.

& que quand elles les ont obtenues, elles ne s'addonnent plus à pis faire : comme aussi au contraire Hesiode appelle les bons & saincts dæmons gardiens des hommes,

> Donneurs de biens, d'opulence & richesse,
> Propre à eulx est la royale largesse [1].

Et Platon appelle ceste sorte de dæmons mercuriale & ministeriale, estant leur nature au milieu des dieux & des hommes, envoyans les prieres & requestes des hommes vers le ciel aux dieux, & de là nous transmettans en terre les oracles & revelations des choses occultes & futures, & les donations des richesses & des biens. Empedocles mesme dit, qu'ils sont punis & chastiez des faultes & offenses qu'ils ont commises,

> L'air les vous jette en la grand' mer profonde,
> L'eau les vomit dessus la terre ronde,
> La terre après au ciel les fait voler,
> Et le soleil les précipite en l'air :
> De l'un en l'autre ainsi chassez, ils cheent,
> Et tous ensemble egalement les hayent [2] :

jusques à ce qu'estans ainsi chastiez & purgez, ils recouvrent de rechef le lieu, le reng & l'estat

[1] *Opera & Dies*, vers 122 & 123.
[2] Plutarque cite ces vers dans le Traité, *qu'il ne faut point prêter à usure*, T. II, des Morales, p. 387.

qui leur eſt propre, ſelon leur nature : à cela reſſemble naifvement ce que lon recite de Typhon, qu'il feit par ſon envie & ſa malignité pluſieurs mauvaiſes choſes, & qu'ayant mis tout en combuſtion, il remplit de maulx & de miſeres la mer & la terre : & puis en fut puny, & que la femme & ſœur d'Oſiris en feit la vengeance, eſtaignant & amortiſſant ſa rage & ſa fureur : & neantmoins encore ne meit elle point à nonchaloir les travaux & labeurs qu'elle avoit ſupportez, & les fuittes çà & là, ny pluſieurs actes de grande ſapience & grande vaillance, ſe contentant que cela demouraſt enſepvely en ſilence & en oubly, ains les meſlant parmy les plus ſainctes ceremonies des ſacrifices, comme exemples, images & ſouvenances des inconveniens pour lors advenus, elle conſecra un enſeignement & une inſtruction & conſolation de pieté envers les dieux, autant pour les femmes que pour les hommes detenus en miſeres & calamitez.

XXV. Au moyen dequoy elle & ſon mary Oſiris auroient eſté tranſmuez de bons dæmons pour leurs vertus en dieux, comme depuis l'auroient auſſi ſemblablement eſté Hercules & Bacchus, auſquels non ſans raiſon pour cela auroient eſté decernez honneurs entremeſlez des dæmons & des dieux, comme à ceux qui ont

par

par tout grande puiſſance, tant deſſoubs que deſſus la terre, mais ſpecialement en ces ſacrifices là, pource que Sarapis [1] n'eſt autre choſe que Pluton, & Iſis que Proſerpine, comme dit Archemachus natif d'Eubœe, & Heraclitus le Pontique, qui penſe que l'oracle qui eſt en la ville de Canobus ſoit celuy de Pluton.

XXVI. Le roy Ptolomeus [2], ſurnommé le ſauveur, feit enlever de la ville de Sinope la ſtatue enorme de Pluton, non qu'il ſçeuſt qu'elle y fuſt, & qu'il euſt jamais veu auparavant quelle face elle avoit, ſinon qu'il luy fut advis en ſongeant, qu'il voyoit Sarapis qui luy commandoit, que le plus toſt qu'il luy feroit poſſible, il feiſt tranſporter ſa ſtatue en Alexandrie [3]. Le roy ne ſçavoit où eſtoit ceſte ſtatue, ny là où il la devoit trouver, mais ainſi comme il racontoit luy meſme ſa viſion à ſes amis, il ſe rencontra un nommé Soſibius, homme qui avoit eſté en beaucoup de

[1] Squire lit *Oſiris* au lieu de *Sarapis*; ce changement eſt néceſſaire pour que le raiſonnement de Plutarque ait quelque ſuite. Au reſte ces noms pris l'un pour l'autre prouveroient, que *Sarapis* & *Oſiris* ſont la même divinité Voyez ſur les différens noms d'Iſis & d'Oſiris, *Diodor. Sicul.* L. I.

[2] Ptolémée Soter.

[3] Voyez ſur cette tranſlation du dieu de Sinope, *Tacit. Hiſtor.* IV, 83. T. III, de la nouvelle édit. *in*-4°. Le nouvel éditeur y a répandu quantité de notes qui jettent le plus grand jour ſur cet endroit de Plutarque : il y a même ajoûté, p. 533 & ſuiv. une Diſſertation, de *Deo Serapide*, qui tiendra lieu des obſervations que nous pourrions faire.

païs, lequel dit qu'il avoit veu une pareille ſtatue que celle que le roy leur deſcrivoit en la ville de Sinope : ſi y envoya le roy un Soteles & Dionyſius, qui avec longue eſpace de temps & grand travail, non ſans aide ſpecial encore de la providence divine, la deroberent & l'emmenerent. Quand elle fut apportée, & qu'on la veit en Alexandrie, Timotheus le coſmographe & Manethon Sebennitique, conjecturans que c'eſtoit la ſtatue de Pluton à voir Cerberus auprès de luy, & le dragon, perſuaderent au roy que ce n'eſtoit l'image d'autre dieu que de Sarapis, car il ne vint pas de là avec ce nom là, mais eſtant apporté en Alexandrie, il y acquit le nom de Sarapis, qui eſt le nom dont les Ægyptiens appellent Pluton, combien que Heraclitus le phyſicien die, que Pluton & Dionyſius, c'eſt à dire Bacchus, ſoient tout un. Quand doncques ils veulent enrager & follaſtrer, ils ſe laiſſent aller en ceſte opinion. Car ceux qui cuydent que Ades, c'eſt à dire Pluton, ſoit le corps, comme la ſepulture de l'ame, pource qu'il ſemble qu'elle ſoit folle ou yvre pendant qu'elle eſt dedans, il me ſemble qu'ils allegoriſent bien froidement, & vault mieulx aſſembler en un Oſiris avec Bacchus, & Bacchus avec Sarapis, en diſant que depuis qu'il eut changé de nature, il changea auſſi d'appellation : & pourtant eſt le nom de Sarapis

commun à tous, ainſi comme ſçavent aſſez ceux qui ont eſté reçeus ès ſacrifices & en la religion de Oſiris.

XXVII. Car il ne fault pas adjouſter foy aux livres des Phrygiens qui diſent que une Charops fut fille de Hercules, & que d'un autre fils de Hercules nommé Iſaiacus naſquit. Typhon, ny auſſi faire compte de Philarchus eſcrivant que Bacchus fut le premier qui amena des Indes deux bœufs, l'un deſquels avoit nom Apis, & l'autre Oſiris, & que Sarapis eſt le propre nom de celuy qui regit & embellit l'univers, d'autant que Sairein[1] ſignifie orner & embellir, car ces propos de Philarchus ſont manifeſtement hors de toute apparence, & encore plus le dire de ceux qui eſcrivent que Sarapis n'eſt pas le nom d'un dieu, mais que c'eſt le ſepulchre d'Apis[2] que lon appelle ainſi, & qu'il y a dedans la ville de Memphis des portes de bronze (nommées d'oubliance & de deuil[3]) que lon ouvre quand lon inhume Apis, & qu'elles menent un bruit bas & rude quand on les ouvre, & que c'eſt pourquoy nous mettons la main ſur tout vaſe de bronze & de cuyvre qui nous fait du bruit pour le faire ceſſer. Il y a plus d'apparence en

[1] σαίρειν, balayer. *Amyot.*
[2] σορὸς ἄπιδος. *Amyot.*
[3] Squire & Xilander aſſurent n'avoir vu en aucun ancien écrivain ces noms donnés aux portes d'airain de Memphis.

l'opinion de ceux qui tienent qu'il a esté derivé de ce mot Sevesthai ou Sousthai [1], qui signifie poulser, comme estant celuy qui remue toute la machine du monde. Il y a aussi plusieurs des presbtres qui tienent que c'est un mot composé de Osiris & d'Apis, exposans & nous enseignans qu'il nous fault penser que Apis est une belle image de l'ame d'Osiris. Mais quant à moy si Sarapis est un nom Ægyptien, je pense qu'il signifie joye & alaigresse, le conjecturant par ce que les Ægyptiens appellent feste & liesse Sairei, car Platon mesme escrit que Ades, qui signifie Pluton, est fils d'Aido, c'est à dire de vergongne & de honte, doulx & clement dieu à ceux qui sont par devers luy. Et est vray que au langage des Ægyptiens, plusieurs autres noms propres signifient quelque chose, comme celuy par lequel ils signifient le lieu de dessoubs terre, où ils cuydent que les ames des trespassez s'en aillent après la mort, qu'ils disent Amenthes, c'est à dire, prenant & donnant : mais si ce mot là est un de ceux qui anciennement sont sortis de la Grece, & depuis y ont esté rapportez, nous en discourrons cy après.

XXVIII. Et maintenant achevons de considerer le reste de l'opinion que nous avions en main : car Osiris & Isis estants des bons dæmons,

[1] σεύεσθαι. σοῦσθαι. *Amyot.*

ont esté transferez en la nature des dieux : & quant à la puissance de Typhon qui s'en alloit deffaitte & fracassée, voire tirant aux derniers sanglots & battements de la mort, ils ont aucuns sacrifices & cerimonies où ils la reconfortent, & y en a aussi d'autres, esquels au contraire ils l'abbattent & la diffament en certaines festes qu'ils ont : car ils injurient & oultragent les hommes rousseaux, & qui plus est, ils precipitent les asnes roux, comme font les Coptites, pour autant que Typhon a esté roux, & de la couleur d'un asne rouge : & les Busirites, & Lycopolites [1] se gardent entierement de sonner des trompettes, d'autant que leur son ressemble au cry de l'asne : & brief ils estiment que l'asne soit un animal immonde, pour la semblance de couleur qu'il a avec luy : & faisant des gasteaux ès sacrifices des moys de Payni [2], & de Phaosi [3], ils y figurent dessus un asne lié : & au sacrifice du soleil, à ceux qui veulent cognoistre dieu, ils commandent qu'ils ne portent point de bagues d'or sur leurs corps, & qu'ils ne donnent point à manger à l'asne : & semble que les Pythago-

[1] Habitans de *Lycopolis* ou *Lycôn*, la ville des loups, dans la Thébaïde, sur la rive gauche du Nil, appellée maintenant *Sius* ou *Osiot*. D'Anville, 196.

[2] Dixieme mois de l'année Égyptienne dont le premier jour correspondoit au 29 Août. *Laughton's*, *History of ancient Egypt*. p. 279.

[3] Second mois de l'année Égyptienne. *Ib.*

riens [1] mesmes eussent opinion, que Typhon estoit une puissance dæmonique : car ils disent qu'il nasquit en un nombre pair de cinquante huict [2], & de rechef que celle du nombre triangle [3] est la puissance de Pluton, de Bacchus, de Mars, & que celle du quarré [4] est de Rhea, de Venus, de Ceres, de Vesta & de Juno ; & celle du Dodecagone, c'est à dire, a douze angles, est celle de Jupiter, & celle à cinquante & huict [5] angles est celle de Typhon, ainsi comme Eudoxus a laissé par escrit : & les Ægyptiens estimans que Typhon a esté roux de couleur, immolent & sacrifient les bœufs de la mesme couleur, en faisant si exquise & si diligente observation, que s'il a un seul poil blanc ou noir, ils le reputent non sacrifiable, par ce qu'ils estiment que ce qui est bon à sacrifier, ne soit pas agreable aux dieux : ains au contraire, desplaisant à eux, d'autant qu'ils pensent que ce soient des corps qui ont receu les ames de quelques mauvais & meschants hommes, transformez en d'autres animaux, & pourtant font ils toutes les execrations & maledictions du monde dessus la teste laquelle ils couppent, & puis la jettent dedans la riviere, au moins ils le faisoient ainsi ancien-

[1] Voyez T. I, des Vies, p. 67.
[2] Lisez : cinquante-six.
[3] Lisez : que la figure triangulaire exprime la ...
[4] Exprime celle de ...
[5] Grec : cinquante & six...

nement, mais maintenant ils la donnent aux estrangers, & puis les presbtres, qui se nomment les Seelleurs, venoient à marquer ce bœuf que lon devoit immoler de la marque de leur seau, qui estoit, ainsi comme escrit Castor [1], l'image d'un homme à genoux, ayant les mains liées derriere, & l'espée à la gorge [2] : semblable traittement font ils à l'asne pour sa lourde rudesse & son insolence, non moins que pour sa couleur. Et pourtant surnomment ils Ochus [3] celuy des roys de Perse que plus ils haïssoient comme execrable & abominable, l'asne : Et Ochus en estant adverty leur dit, « C'est asne là mangera vostre bœuf ». Aussi feit il immoler leur bœuf Apis, ainsi comme Dinon [4] a laissé par escript. Et quant à ceux qui disent que Typhon, après la battaille perdue, s'en fuit sept journées dessus un asne, & que s'estant ainsi sauvé, il engendra des enfans, Jerosolymus & Judæus, il est tout manifeste qu'ils veulent tirer à toute force les histoires des Juifs en ceste fable.

[1] Castor, de Rhodes, historien Grec, qui, suivant Suidas, a été rhéteur à Marseille. Il vivoit vers l'an 700 de Rome.

[2] Baxter observe, que cette empreinte rappelloit l'ancienne coutume d'offrir des victimes humaines à Mars & à Pluton.

[3] Voyez la suite chronologique des rois de Perse. T. III, des Morales, p. 466.

[4] Pere du célèbre Clytarque, le contemporain d'Alexandre. Plin. Hist. Natur. L. X, 70. Voyez Menag. *in Diogen. Laër.*

XXIX. Telles doncques sont les conjectures que lon en peut tirer, mais pour en discourir un peu avec raison, considerons premierement les points où il y a plus de simplicité. Ainsi comme les Grecs allegorisent, que Saturne est le temps, & que Juno est l'air, & que la generation de Vulcain est la transmutation de l'air en feu : aussi disent ils que Osiris emprès[1] les Ægyptiens s'entend estre le Nil, qui se mesle avec Isis, c'est à dire la terre, & que Typhon est la mer, dedans laquelle le Nil venant à entrer, se perd & se dissipe çà & là, sinon[2] en tant que la terre en recevant une partie en est rendue fertile par luy, & s'y fait une lamentation sacrée sur le Nil, par laquelle on le deplore comme naissant à la main gauche, & se perdant à la main droitte : car les Ægyptiens estiment que la partie du soleil levant soit la face du monde, & la partie de Septentrion soit le costé droict, & la partie du midy le costé gauche. Ce Nil doncques qui sourd à la main gauche[3], & se vient à perdre en la mer à la main droitte[4], à bon droit est dit avoir sa naissance à la gauche, & sa mort à la droitte. C'est pourquoy les presbtres ont la mer en abo-

[1] Chez.

[2] Lisez : si ce n'est par rapport aux parties qui se répandent dans ses débordemens, sur la terre qui est rendue fertile par lui.

[3] Grec : qui sort du côté du Midi.

[4] Grec : du côté du Septentrion.

mination, & appellent le sel l'escume de Typhon, & est l'un des poincts qu'on leur defend, de n'user jamais de sel à la table, & la raison pourquoy ils ne saluënt jamais les pilotes & gens de marine, pour autant qu'ils sont ordinairement sur la mer, & gaignent leur vie à l'art de naviger, & est aussi l'une des principales causes pourquoy ils abominent le poisson, de sorte que quand ils veulent escrire le hair & abominer, ils paignent un poisson : comme au vestibule, qui est devant le temple de Minerve, en la ville de Sai, il y avoit paint un petit enfant, un vieillard, & puis un esparvier, & tout joignant un poisson, & à la fin un cheval de riviere [1], qui signifioit soubs figure : « O arrivans & partans, » jeunes & vieux, dieu hait toute violente injus» tice » : car par l'esparvier ils representent dieu, par le poisson haine & abomination, & par le cheval de riviere, toute impudence de mal faire, d'autant que lon tient qu'il tue son pere, & puis se mesle par force avec sa mere. Ainsi semblera il que le dire des Pythagoriens, qui disoient que la mer estoit la larme de Saturne, soubs paroles couvertes voulussent donner à entendre qu'elle estoit impure & immonde.

XXX. J'ay bien voulu en passant alleguer cela, encore qu'il soit hors du propos de nostre fable,

[1] Un Hippopotame.

pour ce qu'il contient une histoire toute commune : mais pour revenir à nostre propos, les plus sçavans des presbtres entendent par Osiris non seulement la riviere du Nil, & par Typhon la mer, ains par l'un ils entendent generalement toute vertu de produire eau, & toute puissance humide, estimans que ce soit la cause materielle de generation, & la substance du germe generatif : & par Typhon ils entendent toute vertu desicative, toute chaleur de feu, & toute secheresse, comme chose qui est de tout point contraire & ennemie de l'humidité : c'est pourquoy ils tienent que Typhon estoit rousseau de poil, & de tainct jaunastre, & pour ceste raison ils ne rencontrent pas volontiers les hommes qui sont de telles couleurs, ny ne parlent pas, sinon envis [1], à eux : au contraire ils faignent que Osiris estoit brun de couleur, pour autant que toute eau fait apparoir la terre, les vestemens, & les nuées mesmes noires, & l'humidité qui est dedans les jeunes hommes rend les cheveux noirs, & la couleur jaune, qui semble une pallidité, procedant de seicheresse qui est au corps de ceux qui ont passé la fleur & vigueur de leur aage : & la saison de la primevere est verdoyante, generative & doulce : mais l'arriere saison de l'automne à faute d'humeur est ennemie des plantes,

[1] Sinon à regret.

& maladive pour les hommes. Et le bœuf qui publiquement eſt nourry en la ville de Heliopolis, que lon appelle Mnevis, conſacré à Oſiris, & que les aucuns eſtiment eſtre pere d'Apis, eſt de poil noir, & eſt honoré en ſecond lieu après celuy d'Apis. Davantage toute la terre d'Ægypte eſt fort noire entre les autres, comme ils appellent le noir des yeux chemia[1], & l'accomparent & repreſentent par le cœur, lequel eſt chaud & humide, & auſſi à la feneſtre partie du monde, comme le cœur eſt tourné vers la partie gauche de l'homme, & encline là : & diſent que le ſoleil & la lune ne ſont point voiturez dedans des charriots ou charrettes, ains dedans des bateaux, eſquels ils naviguent tout à l'entour du monde, donnans par cela couvertement à entendre, qu'ils ſont nez & nourris d'humidité. Et eſtiment que Homere ayant appris des Ægyptiens comme Thales, que l'eau eſtoit le principe de toutes choſes, le met auſſi, par ce que Oſiris eſt l'Ocean, & Iſis eſt Thetis, qui nourrit & allaicte tout le monde : car les Grecs appellent la projection de ſemence Apouſian, & la commixtion du maſle & de la femelle Synouſian, & Hyos en Grec ſignifie fils, qui eſt derivé de ce mot Hydor, qui vaut autant comme eau,

[1] Liſez : & ils l'appellent comme le noir des yeux, *Chemia.*

& Hysai signifie plouvoir, & surnomment Bacchus Hyes, comme qui diroit, maistre & seigneur de l'humide nature, qui n'est autre chose que Osiris. Et ce que nous prononceons Osiris, Hellanicus le met Hysiris, disant l'avoir ainsi ouy prononcer aux presbtres, & l'appellent par tout ainsi, non sans apparence de raison, à cause de sa nature & de son invention.

XXXI. Mais que ce soit Osiris un mesme dieu que Bacchus, qui est ce qui par raison le doit mieux sçavoir que toy, ô Clea, attendu qu'en la ville de Thebes tu es la maistresse des Thyades [1] & que dès ton enfance tu as esté consacrée & devouée par ton pere & par ta mere au service & à la religion d'Osiris? Mais si pour le regard des autres il est besoing d'alleguer des tesmoignages, nous laisserons les choses cachées & secrettes, mais ce que les presbtres font en public quand ils enterrent Apis, ayant apporté le corps sur un radeau, ne differe en rien des cerimonies de Bacchus : car ils sont vestus de peaux de cerfs, & portent en leurs mains des javelines, & cryent à pleines testes, & se demenent fort, ne plus ne moins que ceux qui son espris de la saincte fureur de Bacchus : c'est pourquoy plusieurs peuples de la Grece portraient la statue

[1] Grec : *des Thyades de Delphes.*

de Bacchus avec une teste de taureau, & les femmes des Eliens [1] en leurs prieres le reclament & requierent de venir à elles avec son pied de bœuf [2]. Et les Argiens communement le surnomment Bougenes, qui est à dire fils de vache: qui plus est ils l'invoquent & l'appellent hors de l'eau au son des trompettes, jettans dedans un abysme d'eau un agneau pour le portier, & cachent leurs trompettes dedans leurs javelines, ainsi comme Socrates l'escrit en son livre des sainctes cerimonies. Et puis les faicts titaniques & la nuict toute entiere s'accordent avec ce que lon raconte du demembrement d'Osiris, & à sa resurrection & renouvellement de vie: aussi sont les sepultures, car les Ægyptiens monstrent en plusieurs lieux des sepultures d'Osiris: & les Delphiens pensent avoir les ossemens de Bacchus par devers eux, qui sont inhumez près de l'Oracle, & luy font les religieux un sacrifice secret dedans le temple d'Apollo, quand les Thyades, qui sont les presbtresses, commancent à remuer & entonner leur cantique de Licnites, qui est un surnom de Bacchus, derivé de Licnon, qui signifie le berceau d'un petit enfant. Or que les Grecs estiment que Bacchus soit le seigneur &

[1] Cette priere des femmes Eliennes se trouve dans les *Demandes des choses Grecques*, quest. 36.

[2] Voyez *Ibid.*

maistre, non seulement de la liqueur du vin, mais aussi de toute autre nature humide, Pindare en est suffisant tesmoing quand il dit,

> Bacchus le donneur de liesse
> Les arbres accroissent en largesse,
> Car sa lueur sainte produit
> Toutes les especes de fruict.

Voilà pourquoy il est estroittement inhibé & defendu à ceux qui servent & reverent Osiris de gaster un arbre fruictier, & d'estoupper une fontaine : si n'appellent pas seulement la riviere du Nil, le decoulement d'Osiris, ains toute autre sorte d'eau : au moyen dequoy devant ses sacrifices on porte tousjours en procession une cruche à eau, en l'honneur de ce dieu. Et puis ils paignent un roy ou le climat meridional du monde, par une feuille de figuier, & interpretent ceste feuille l'abbreuvement & le mouvement de tous, & semble qu'elle se rapporte au membre naturel. Et quand ils celebrent la feste qu'ils appellent des Pamyliens, qui est toute bachanale, ils monstrent & portent en procession une statue qui a le membre naturel, qui est trois fois aussi grand que l'ordinaire [1] : car dieu est le principe des choses, & tout principe par

[1] Baxter & Squire lisent : *qui a trois membres naturels.* Voyez Pignor. dans son exposition de la table Isiaque, p. 3.

generation se multiplie soymesme [1] : or avons nous accoustumé de dire trois fois pour plusieurs fois, nombre finy pour infiny, comme quand nous disons Trismacares, c'est à dire trois fois heureux, pour dire très heureux, &trois liens pour dire infinis.

XXXII. Si d'adventure le nombre ternaire n'a esté expressement & proprement choisi par les anciens : car la nature humide estant le principe & la generation de toutes choses, a engendré dès le commancement les trois premiers corps, à sçavoir l'eau, l'air & la terre : car le propos que lon adjouste à la fable, que Typhon jetta le membre viril d'Osiris en la riviere, & que Isis ne le peut trouver, mais qu'elle en feit faire une representation semblable, & que l'ayant accoustré elle ordonna qu'on l'honorast, & qu'on le portast en pompe tend à nous enseigner que la vertu genitale & productive de dieu, eut l'humidité pour sa premiere matiere, & par le moyen d'icelle humidité se mesla parmy les choses qui estoyent propres à participer de la generation. Il y a un autre propos que tienent les Ægyptiens, que un Apopis frere du Soleil faisoit la guerre à Jupiter, qu'Osiris porta secours à Jupiter, & luy ayda à deffaire son ennemy : au

[1] Grec : multiplie par génération ce qui provient de lui.

moyen dequoy il l'adopta pour son fils, & le nomma Dionysius, c'est à dire Bacchus. Si est facile à monstrer que la fabulosité de ce propos là touche couvertement la verité de nature [1] : car les Ægyptiens appellent Jupiter le vent, auquel rien n'est plus contraire que la secheresse enflammée, ce que n'est pas le soleil, mais elle a grande consanguinité & conformité à luy. Or l'humidité venant à estaindre l'extremité de la secheresse, fortifie & augmente les vapeurs qui nourrissent le vent & le tienent en vigueur [2] : davantage les Grecs consacrent le lierre à Bacchus, lequel s'appelle en langage Ægyptien Chenosiris : qui signifie ainsi comme lon dit, la plante d'Osiris : au moins Ariston, celuy qui a descript les colonies des Atheniens, dit l'avoir ainsi trouvé en un epistre d'Alexarchus [3]. Il y a d'autres

[1] Touche couvertement les principes de la Physique.

[2] Les vapeurs en effet forment les nuages, qui, en grossissant dans l'air & en s'appesantissant, occasionnent très-souvent par leur chûte précipitée, les vents les plus impétueux.

[3] La fin de ce chapitre est très-peu suivie, & est remplie de fautes & de lacunes. Squire rétablit ainsi tout cet endroit : « Au moins Ariston, dans son » livre *sur les Colonies des Athéniens*, dit avoir lu dans une » épitre d'Alexarchus, que Bacchus étoit fils d'Isis, que les » Égyptiens ne le nommoient pas » *Osiris*, mais *Asiris* avec un *A*; » ce qui signifie dans leur langue » *force & puissance*, & ceci est » confirmé par le temoignage de » Hermæus, qui, en son premier livre sur les Égyptiens, » nous donne une semblable » explication du mot *Osiris* : » je pourrois produire en preuve » le témoignage de Mnaseas qui

Ægyptiens

Ægyptiens qui tienent que Bacchus estoit fils d'Isis, & qu'il ne s'appelloit pas Osiris, mais Arsaphes en la lettre Alpha, lequel nom signifie, ce disent ils, prouësse & vaillance, ce que mesme donne à entendre Hermæus en son premier livre des choses Ægyptienes, là où il dit qu'Osiris interpreté signifie pluvieux. Je laisse à alleguer Mnasas, qui adjousta à Epaphus, Bacchus, Osiris & Sarapis : je laisse aussi Anticlides qui dit, qu'Isis estoit fille de Prometheus, & qu'elle fut mariée avec Bacchus.

XXXIII. Car les particulieres proprietez que nous avons dit qui sont en leurs festes & sacrifices, font foy plus evidente & plus claire que nulle allegation de tesmoings : & entre les estoiles ils tienent que la Caniculaire est consacrée à Isis, laquelle estoile attire l'eau [1] : & puis ils honorent le lion, & ornent les portes de leurs temples avec des testes de lion, ayants les gueules ouvertes, pour ce que le fleuve du Nil deborde quand le soleil passe par le signe du Lion [2].

» prétend, que *Bacchus*, *Osiris* » & *Serapis*, sont différens » noms d'Epaphus : je laisse aussi » Anticlides qui dit, qu'Isis étoit » fille de Prométhée, & qu'elle » fut mariée avec Bacchus ».

[1] *Sirius*, ou l'étoile Caniculaire, annonce les grandes chaleurs : en disparoissant, elle nous livre aux froids & aux brouillards contraires aux fruits. Voyez les notes sur Pline, T. III, p. 530 de la nouvelle édit.

[2] Le soleil entre actuellement dans *le Lion* le 22 juillet. Le P. Sicard a remarqué que les eaux

Or ainsi comme ils estiment & appellent le Nil decoulement d'Osiris, aussi tienent ils que le corps d'Isis est la terre, non pas toute, mais celle que le Nil en se meslant rend fertile & feconde, & de celle assemblée ils disent qu'il s'engendre Orus, qui n'est autre chose que la temperature & disposition de l'air, qui nourrit & maintient toutes choses: & disent que cest Orus fut nourry dedans les marets, qui sont près de la ville de Butus, par la deesse Latone, pour ce que la nature eveuse [1] & arrosée d'eaux, produit & nourrit les vapeurs qui estaignent & empeschent la grande secheresse. Ils appellent aussi les extremitez de la terre, & les confins des rivages qui touchent à la mer, Nephtys, c'est pourquoy ils surnomment Nephtys la derniere, & disent qu'elle fut mariée à Typhon : & quand le Nil debordé & hors de ses rives approche de ses extremitez là, ils appellent cela l'adultere d'Osiris avec Nephtys, laquelle se cognoit à quelques plantes qui y sourdent, entre lesquelles

du Nil commencent à se troubler, & à grossir vers le 22 de juin, & qu'elles diminuent après le 22 de septembre ; c'est-à-dire qu'elles sont trois mois à croître, & trois mois à diminuer ; effet qui dépend uniquement des pluies qui tombent régulierement en Ethiopie depuis le solstice d'été jusqu'à l'équinoxe d'automne. Lettres édif. T. V, p. 457 & suiv.

[1] *Aqueuse*. On a dit long-temps, (& l'on dit encore dans les campagnes près Rennes en Bretagne,) de l'*éve*, pour de l'*eau*. Voyez Amyot dans la Vie de Thefée, chap. I.

est le Melilot duquel, ce disent ils, quand la graine vint à tomber, Typhon commancea à s'appercevoir du tort qu'on luy faisoit en son mariage. Ainsi disent ils que Isis enfanta Orus legitime, & Nephtys Anubis bastard, & en la succession des roys, ils mettent Nephtys mariée à Typhon, qui fut la premiere sterile : & si cela ne s'entend point d'une femme, ains d'une deesse, ils entendent soubs ces paroles couvertes une terre de tout point sterile & infructueuse pour sa dureté, & la surprise de Typhon, & sa domination usurpée, n'est autre chose que la force de la secheresse qui fut la plus forte, & qui dissipa toute humidité, qui est le Nil, matiere de produire en estre, & de croistre & augmenter tout ce qui naist de la terre : & la royne d'Æthiopie qui vint à son secours, ce sont les vents Meridionaux venans de devers l'Æthiopie : car quand ces vents là du midy vienent à gaigner les Etesiens qui soufflent de la part de Septentrion, & chassent les nues en l'Æthiopie, & par ce moyen empeschent que les grands ravages des pluyes ne devalent des nues, alors la secheresse obtient le dessus qui brusle tout, & surmonte de tout point le Nil son contraire, qui pour sa foiblesse se retire & reserre, tellement qu'elle le vous poulse bas, & perit en la mer.

XXXIV. Car ce que la fable dit qu'Osiris

fut enfermé dedans un coffre, ou un cercueil, ne veut autre chose signifier que le retirement & appetissement de l'eau: c'est pourquoy ils disent qu'Osiris disparut au mois d'Athyr [1], lors que cessans de souffler du tout les vents Etesiens, le Nil se retire, & la terre se descouvre, & la nuict croissant, l'obscurité croist, & la force de la lumiere decroist & se diminue: & les presbtres alors font plusieurs cerimonies de tristesse, entre autres ils monstrent un bœuf aux cornes dorées, qu'ils couvrent d'une couverture de lin tainct en noir [2], pour representer le deuil de la deesse: car ils estiment que le bœuf soit l'image d'Osiris, & le vestement de lin la terre, si le monstrent quatre jours durant, depuis le dix septieme du mois [3] tout de reng, pource qu'il y a quatre choses qu'ils regrettent, & dont ils font demonstration de deuil: la premiere c'est le Nil qui se retire & qui s'en va tarissant: la seconde, les vents du Septentrion qui se baissent, & les vents du midy qui gaignent le dessus: la tierce, le jour qui devient plus court que la nuict: & après tout, le denuëment & la descouverture de la terre, avec le devestement aussi des arbres, qui au mesme temps perdent leurs feuilles qui leur

[1] Le troisieme mois de l'année Égyptienne, qui répond à-peu-près à notre mois de novembre.

[2] Voyez Apulée L. XI, de ses métamorphoses.

[3] Athyr.

tombent : puis la nuict du dixneufieme jour il descend vers la mer, & les presbtres revestus de leurs habits sacrez portent le coffre sacré, où il y a un petit vase d'or, dedans lequel ils versent de l'eau douce : & adonc tous les assistans se prennent à crier, comme si Osiris estoit trouvé, & puis ils detrempent de la terre avec de l'eau, & y meslans des plus precieuses senteurs & bonnes odeurs, en font une petite image en forme de croissant, & la vestent & accoustrent, donnans clairement à cognoistre qu'ils estiment la substance de l'eau & de la terre estre ces dieux là.

XXXV. Ainsi ayant Isis recouvré Osiris & eslevé Orus, fortifié par vapeurs, brouillas & nuées, Typhon fut bien surmonté, mais non pas tué, pour ce que la deesse, qui est dame de la terre, ne voulut pas permettre que la puissance qui est contraire à l'humidité fust du tout aneantie, ains seulement la lascha & la diminua, voulant que ce combat demeurast, pour ce que le monde ne seroit point entier & parfait quand la nature du feu en seroit estaincte & ostée. Et si cela ne se dit entre eux, aussi ne seroit point ce propos vraysemblable, si quelqu'un le mettoit en avant, que Typhon jadis fust venu au dessus d'une portion d'Osiris, pour ce que anciennement Ægypte estoit la mer, de maniere

qu'encore jusques aujourd'huy dedans les mines où lon fouille, & parmy les montagnes, lon trouve force coquilles de mer [1], & toutes les fontaines, & tous les puis, qui sont en grand nombre, ont l'eau salmastre & amere, comme estant encore un reste & reserve de la mer qui seroit là coulée. Mais avec le temps Orus est venu au dessus de Typhon : c'est à dire qu'estant venue la temperature des pluyes, qui ont temperé l'excessive chaleur, le Nil a repoulsé la mer, & monstré la campagne à descouvert, qu'il a tousjours depuis remplie de plus en plus de nouveaux amas de terre, ce que tesmoigne l'experience que nous en voyons tous les jours à l'œil : car nous apparcevons encore jusques aujourd'huy, que le fleuve apportant tous les jours de la nouvelle vase & amenant de la terre, la mer se retire tousjours petit à petit en arriere, & que la mer s'en va, par ce que ce qui estoit bas en elle se remplit & se haulse par les continuels aterremens du Nil, & l'isle de Pharos [2] qu'Homere disoit estre de son temps esloignée de la navigation d'une journée de la terre ferme d'Ægypte, est maintenant partie d'icelle, non qu'elle s'en

[1] Et c'est ce que nous apprend aussi Strabon, L. XVII. On trouve par-tout de ces coquilles que Bayle appelle les médailles du déluge universel.

[2] Voyez les Lettres sur l'Égypte de M. Savary, p. 21.

ſoit approchée ou remontée vers la terre, mais pour ce que la mer qui eſtoit entre deux a cedé au fleuve, qui continuellement a maçonné de nouveau limon, dont il a augmenté la terre ferme [1].

XXXVI. Mais cela reſſemble aux theologiques interpretations que donnent les ſtoïques : car ils tienent que l'eſprit generatif & nutritif eſt Bacchus, & celuy qui bat & qui diviſe eſt Hercules, celuy qui reçoit, Ammon, celuy qui penetre la terre & les fruicts eſt Ceres & Proſerpine, celuy qui paſſe à travers la mer eſt Neptune, les autres meſlans parmy les cauſes & raiſons naturelles quelques unes triés des mathematiques, meſmement de l'Aſtrologie, eſtiment que Typhon ſoit le monde du ſoleil, & Oſiris celuy de la lune, pour ce que la lune a une lumiere generative, multipliant l'humidité doulce & convenable à la generation des animaux, & à la generation des plantes & des arbres : mais que le ſoleil ayant une clarté de feu pur, eſchauffe & deſſeche ce que la terre produit, & ce qui verdoye & florit, tellement que par ſon embraſement il rend la plus grande partie de la terre totalement deſerte & inhabitable, & en pluſieurs lieux ſupplante la lune : & pourtant les Ægyptiens appellent tousjours Typhon Seth, qui

[1] Dans l'eſpace de 3284 ans, Le Delta s'eſt élevé de 14 coudées, ſuivant le même M. Savary. *Ib.* 14.

vault autant à dire, comme dominant & forceant, & content que Hercules conjoinct avec le soleil, environne le monde, & Mercure avec la lune : au moyen dequoy les œuvres & effects de la lune ressemblent aux actes qui se font par eloquence, & par sagesse : & ceux du soleil à ceux qui se font à coups, par force & puissance. Et disent les stoïques que le soleil s'allume de la mer, & s'en nourrit, mais que les fontaines & les lacs envoyent à la lune une doulce & delicate vapeur.

XXXVII. Les Ægyptiens feignent que la mort d'Osiris advint le dixseptieme jour du mois, auquel on juge mieux qu'en nul autre, qu'elle est pleine : c'est pourquoy les Pythagoriens appellent ce jour là obstruction, & ont du tout en grande abomination ce nombre là : car estant le seize nombre quarré, & le dixhuict plus long que large, ausquels deux seuls entre les nombres plats, il advient que les unitez qui les environnent alentour sont egales aux petites aires, contenues au dedans, le seul dixseptieme tombant entre deux les separe & desjoinct l'un d'avec l'autre, & divise la proportion sesquioctave [1], estant couppé en intervalles inegaux : & y en a aucuns qui tienent qu'Osiris vescut, les autres qu'il regna

[1] Amyot n'a pas compris, observe Méziriac, comme le nombre 17 tombant entre 16 & 18, partage la proportion sesquioctave en deux portions inégales.

vingt & huict ans : car autant y a il de jours esclairez de la lune, & en autant de jours environne elle son cercle : & pour ce ès cerimonies qu'ils appellent la sepulture d'Osiris, couppans du bois ils en font un coffre courbé, en façon de croissant, pour autant que quand elle s'approche du soleil, elle devient pointue & cornue en forme de croissant, tant que finablement elle disparoit : & quant au demembrement d'Osiris qu'ils disent avoir esté couppé en quatorze pieces, ils donnent à entendre soubs le voile de ces paroles couvertes, les jours qu'il y a du decours que la lune va decroissant jusques à la nouvelle lune, & le premier jour qu'elle commance à apparoir nouvelle, en s'eschappant des rais du soleil & le passant, ils l'appellent bien imparfaict : car Osiris est bien faisant, & son nom signifie beaucoup de choses, mais principalement une force active & bienfaisante, comme ils disent : & son autre nom, qui est Omphis, Hermæus dit qu'il signifie autant comme bienfaitteur, aussi estiment ils que les montées des debordemens du Nil ont quelque respondance au cours de la lune : car la plus haute qui se fait en la contrée Elephantine, monte jusques à vingt & huict coudées[1], autant qu'il y a de jours illuminez en chas-

[1] La coudée d'Egypte, telle qu'on la voit sur le Nilomètre qui est au Caire, égale 20 pouces de notre Pied-de-roi.

que revolution de la lune, & la plus basse qui se fait près de Mendes & de Xois est de six coudées, qui respond au premier quartier : & la moyenne qui se fait aux environs de Memphis, quand elle est juste est de quatorze coudées [1], respondant à la pleine lune, & que Apis est l'image vive d'Osiris, & qu'il nasquit alors que la lumiere generative descend de la lune, & vient à toucher la vache quand elle appete le masle, & pour ce resemble il aux formes de la lune, ayant des marques blanches & claires, fort obscurcies par les umbres du noir : c'est pourquoy ilz solennisent une feste à la nouvelle lune du mois qu'ils appellent Phamenoth [2], laquelle ils nomment l'entrée d'Osiris en la lune, qui est le commancement de la prime-vere, ainsi mettent ils la puissance d'Osiris en la lune : ils disent que Isis, qui n'est autre chose que la generation, couche avec luy, pourtant appellent ils la lune la mere du monde, & disent qu'elle est de nature double, masle & femelle : femelle, en ce qu'elle est emplie & engrossie de la lumiere du soleil : & masle, en

[1] Ces mesures de l'élévation des eaux du Nil sont peu exactes : il faut les rétablir d'après Pline, V, 10 & d'après le P. Sicard. Le Nil, suivant ce dernier, s'éleve au-dessus du niveau de son lit de 20 à 24 pieds à l'entrée de l'Egypte, de 14 à 16 pieds au Caire & aux environs, & seulement de 3 ou 4 pieds à Damiette & à Rosette. Lettres édif. T. V, p. 456 & suiv.

[2] Septieme mois de l'année Egyptienne.

ce que de rechef elle jette & respand en l'air des principes de generation, pource que l'intemperature seche de Typhon ne gaigne pas tousjours, ains est bien souvent vaincue par la generation, & estant liée, se monstre de nouveau & combat de rechef à l'encontre d'Orus, qui n'est autre chose que ce monde terrestre, lequel n'est pas de tout point delivre de corruption, ny aussi de generation.

XXXVIII. Il y en a d'autres qui veulent que toute ceste fiction ne represente couvertement autre chose que les eclipses, car la lune eclipse quand elle est au plein directement opposée au soleil, & qu'elle vient à tomber dedans l'umbre de la terre, comme quand Osiris fut mis dedans la bierre, & au contraire aussi elle le cache & fait disparoir au trentieme jour[1] : mais elle n'oste pas du tout le soleil, comme aussi ne fait pas Isis Typhon, mais Nephtys engendrant Anubis, Isis luy est supposée, car Nephtys est la partie de dessous la terre qui ne nous apparoist point, & Isis celle de dessus qui nous apparoit, & le cercle qui s'appelle Orizon, qui est commun & disgrege[2] les deux hemispheres se nomme Anubis, & se compare de figure à un chien,

[1] Lisez : & au contraire elle cache le soleil & le fait disparoir à la fin de sa révolution, quand elle est en conjonction : ...

[2] Et sépare...

pource que le chien se sert de la veuë aussi bien la nuict que le jour, & semble qu'envers les Ægyptiens Anubis à une pareille puissance que Proserpine envers les Grecs, estant & terrestre & celeste.

XXXIX. Il y en a d'autres à qui il semble qu'Anubis est Saturne, & pourantant qu'il porte en son ventre & engendre toutes choses, qui s'appelle Kyein en langage Grec, pour ceste cause a esté surnommé Kyon, qui est à dire chien. Il y a doncques quelque secret qui fait que quelques uns encore reverent & adorent le chien, car il fut un temps qu'il avoit plus d'honneur en Ægypte que nul autre animal : mais depuis que Cambyses eut tué Apis, & jetté par piece çà & là, nul autre animal n'en approcha n'y n'en voulut taster sinon le chien, il perdit ceste prerogative d'estre le premier, & plus honoré que nul autre des animaulx. Il y en a d'autres qui appellent l'ombre de la terre qui fait eclipser la lune quand elle y entre, Typhon.

XL. Parquoy il me semble qu'il ne feroit pas hors de propos de dire, que particulierement il n'y a pas une de ses interpretations qui soit entierement parfaicte, mais que toutes ensemble disent bien & droictement, car ce n'est ny la seicheresse seulement, ny le vent, ny la mer, ny les tenebres, mais tout ce qui est nuysible, & qui a une partie propre à perdre & à gaster, tout

cela s'appelle Typhon : Et ne fault pas mettre les principes de l'univers en des corps qui n'ont point d'ames, ainsi que font Democritus & Epicurus : ny ouvrier & fabricateur de la premiere matiere, une certaine raison & une providence, comme font les Stoïques, ayant son estre avant toutes choses, & commandant à tout : car il est impossible qu'il y ait une seule cause bonne ou mauvaise qui soit principe de toutes choses ensemble, pour ce que dieu n'est point cause d'aucun mal, & la concordance de ce monde est composée de contraires, comme une lyre du hault & bas, ce disoit Heraclitus : & ainsi que dit Euripide,

> Jamais le bien n'est du mal separé,
> L'un avec l'autre est tousjours temperé,
> A fin que tout au monde en aille mieulx.

XLI. Parquoy ceste opinion fort ancienne, descendue des Theologiens & Legislateurs du temps passé jusques aux poëtes & aux philosophes, sans que lon sçache toutefois qui en est le premier autheur, encore qu'elle soit si avant imprimée en la foy & persuasion des hommes, qu'il n'y a moyen de l'en effacer, ny arracher, tant elle est frequentée, non pas en familiers devis seulement, ny en bruits communs, mais en sacrifices & divines cerimonies du service des dieux, tant des nations barbares que des Grecs

en plusieurs lieux, que ny ce monde n'est point flottant à l'adventure sans estre regy par providence & raison, ny aussi n'y a il une seule raison qui le tiene & qui le regisse avec ne sçay quels timons, ne sçay quels mords d'obeissance, ains y en a plusieurs meslez de bien & de mal, & pour plus clairement dire, il n'y a rien icy bas que nature porte & produise, qui soit de soy pur & simple : ne n'y a point un seul despensier de deux tonneaux qui nous distribue les affaires, comme un tavernier fait ses vins en les meslant & brouillant les uns avec les autres, ains ceste vie est conduitte de deux principes, & de deux puissances adversaires l'une à l'autre, l'une qui nous dirige & conduict à costé droict, & par là droitte voye, & l'autre qui au contraire nous en destourne & nous rebute [1] : ainsi est ceste vie meslée, & ce monde, sinon le total, à tout le moins ce bas & terrestre au dessoubs de la lune, inegal & variable subject à toutes les mutations qu'il est possible : car s'il n'y a rien qui puisse estre sans cause precedente, & ce qui est bon de soy ne donneroit jamais cause de mal, il est force que la nature ait un principe & une cause, dont procede le mal aussi bien que le bien.

XLII. C'est l'advis & l'opinion de la plus

[1] Voyez cette opinion des deux principes, expliquée d'après Plutarque, par l'abbé Batteux dans l'ouvrage déjà cité.

part, & des plus sages anciens : car les uns estiment qu'il y ait deux dieux de mestiers contraires, l'un autheur de tous biens, & l'autre de tous maulx : les autres appellent l'un dieu qui produit les biens, & l'autre dæmon, comme fait Zoroastres le Magicien, que lon dit avoir esté cinq cents ans devant le temps de la guerre de Troye. Cestuy donc appelloit le bon dieu Oromazes, & l'autre Arimanius, & davantage il disoit que l'un ressembloit à la lumiere, plus qu'à autre chose quelconque sensible, & l'autre aux tenebres & à l'ignorance, & qu'il y en avoit un entre les deux qui s'appelloit Mithres : c'est pourquoy les Perses appellent encore celuy qui intercede & qui moyene, Mithres : & enseigna de sacrifier à l'un, pour luy demander toutes choses bonnes, & l'en remercier : & à l'autre pour divertir & destourner les sinistres & mauvaises : car ils broyent ne sçay quelle herbe, qu'ils appellent Omomi, dedans un mortier, & reclament Pluto & les tenebres, & puis la meslant avec le sang d'un loup qu'ils ont immolé, ils la portent & la jettent en un lieu obscur où le soleil ne donne jamais : car ils estiment que des herbes & plantes les unes appartiennent au bon dieu, & les autres au mauvais dæmon, & semblablement des bestes, comme les chiens, les oyseaux & les herissons terrestres, soient à dieu,

& les aquatiques au mauvais dæmon, & à ceste cause reputent bien heureux ceux qui en peuvent faire mourir plus grand nombre : toutefois ces sages là disent beaucoup de choses fabuleuses des dieux, comme font celles cy, que Oromazes est né de la plus pure lumiere, & Arimanius des tenebres, qu'ils se font la guerre l'un à l'autre, & que l'un a fait six dieux, le premier celuy de Benevolence, le second de Verité, le troisieme de bonne loy, le quatrieme de Sapience, le cinquieme de richesse, le sixieme de joye pour les choses bonnes & bien faittes : & l'autre en produit autant d'autres en nombre, tous adversaires & contraires à ceux cy.

XLIII. Et puis Oromazes s'estant augmenté par trois fois, s'esloigna du soleil autant comme il y a depuis le soleil jusques à la terre, & orna le ciel d'astres & d'estoilles, entre lesquelles il en establit une, comme maistresse & guide des autres, la Caniculaire. Puis ayant fait autres vingt & quatre dieux, il les meit dedans un œuf, mais les autres qui furent faicts par Arimanius en pareil nombre, gratterent & ratisserent tant cest œuf qu'ils le percerent, & depuis ce temps là les maulx ont esté pesle mesle brouillez parmy les biens. Mais il viendra un temps fatal & predestiné, que cest Arimanius ayant amené au monde la famine ensemble & la peste, sera

&

destruict & de tout poinct exterminé par eux : & lors la terre sera toute platte, unie & egale, & n'y aura plus que une vie & une sorte de gouvernement des hommes, qui n'auront plus que une langue entre eux, & vivront heureusement.

XLIV. Theopompus aussi escrit que selon les Magiciens, l'un de ces dieux doit estre trois mille ans vaincueur, & trois autres mille ans vaincu, & trois autres mille ans qu'ils doivent demourer à guerroyer & à combattre l'un contre l'autre, & à destruire ce que l'autre aura fait, jusques à ce que finablement Pluton sera delaissé, & perira du tout, & lors les hommes seront bien-heureux, qui n'auront plus besoing de nourriture, & ne feront plus d'ombre, & que le dieu qui a ouvré, fait & procuré cela, chomme ce pendant & se repose un temps, non trop long pour un dieu, mais comme mediocre à un homme qui dormiroit. Voilà ce que porte la fable controuvée par les mages.

XLV. Et les Chaldées disent qu'entre les dieux des planettes qu'ils appellent, il y en a deux qui font bien & deux qui font mal, & trois qui sont communs & moyens : & quant aux propos des Grecs touchant cela, il n'y a personne qui les ignore : qu'il y a deux portions du monde, l'une bonne, qui est de Jupiter Olympien, c'est

à dire celeste : l'autre mauvaise, qui est de Pluton infernal : & feignent davantage, que la deesse Harmonie, c'est à dire accord, est née de Mars & de Venus, dont l'un est cruel, hargneux & querelleux, l'autre est doulce & generative. Prenez garde que les philosophes mesmes convienent à cela, car Heraclitus tout ouvertement appelle la guerre, pere, roy, maistre & seigneur de tout le monde, & dit que Homere quand il prioit,

Puisse perir au ciel & en la terre,
Et entre dieux & entre hommes la guerre,

ne se donnoit pas de garde qu'il maudissoit la generation & production de toutes choses qui sont venus en estre par combat & contrarieté de passions, & que le soleil ne oultre-passeroit pas les bornes qui luy sont prefixes, autrement que les furies ministres & aides de la Justice le rencontreroient. Et Empedocles chante que le principe du bien s'appelle amour & amitié, & souvent Harmonie : & la cause du mal,

Combat sanglant & noise pestilente.

XLVI. Quant aux Pythagoriens, ils designent & specifient cela par plusieurs noms, en appellant le bon principe, Un, finy, reposant, droict, non pair, quarré, dextre, lumineux : & le mauvais, Deux, infiny, mouvant, courbe, pair, plus

long qu e large, inégal, gauche, tenebreux. Aristote appelle l'un forme, l'autre privation : Et Platon, comme umbrageant & couvrant son dire, appelle en plusieurs passages l'un de ces principes contraires, le Mesme, & l'autre l'Autre : mais ès livres de ses loix qu'il escrivit estant desjà vieil, il ne les appelle plus de noms ambigus ou couverts, ny par notes significatives, ains en propres termes il dit, que ce monde ne se manie point par une ame seule, ains par plusieurs, à l'adventure, à tout le moins, non par moins que deux, desquelles l'une est bien-faisante, l'autre contraire à celle là, & produisant des effects contraires : & en laisse encore entre deux une troisieme cause qui n'est point sans ame ny sans raison, ny immobile de soy mesme, comme aucuns estiment, ains adjacente & adherente à toutes ces deux autres, appellant toutefois tousjours la meilleure, la desirant & la prochassant, comme ce que nous dirons cy après le rendra manifeste, qui accommodera la Theologie des Ægyptiens avec la Philosophie des Grecs, par ce que la generation, composition & constitution de ce monde icy est meslée de puissances contraires, non pas toutefois égales, car la meilleure le gaigne, & est plus forte, mais il est impossible que la mauvaise perisse du tout, tant elle est avant imprimée dedans le

corps & dedans l'ame de l'univers ; faisant tousjours la guerre à la meilleure.

XLVII. En l'ame doncques l'entendement & la raison, qui est la guide & la conduite, & le maistre de toutes les bonnes choses, c'est Osiris : & en la terre, ès vents, en l'eau, & au ciel, & aux astres ce qui est ordonné, arresté & bien dispofé en temperature, saisons & revolutions, cela s'appelle decoulement ou defluxion d'Osiris, & l'image apparente d'iceluy : au contraire la partie de l'ame passionnée, violente deraisonnable, folle, est Typhon : & du corps ce qui est debile, indispos & maladif, qui est turbulent par temps obscurs, mauvais air, obscurcissement de soleil, privation de lune, devoyements hors du cours naturel, disparition : toutes ces choses là sont Typhons ; comme l'interpretation mesme du mot Ægyptien le signifie, car ils appellent Typhon, Seth, qui vault autant à dire comme supplantant, dominant, forceant. Il signifie aussi bien souvent retour, & quelquefois aussi sursault & supplantation : & disent aucuns que l'un des familiers amis de Typhon s'appelloit Bebaion, & Manethus arriere dit, que Typhon s'appelle aussi Bebon, qui signifie empeschement & retention, comme estant la puissance de Typhon qui arreste & empesche les affaires qui sont bien acheminez, & qui vont ainsi qu'il

appartient. Voylà pourquoy des bestes privées ils luy dedient & attribuent la plus grossiere & la plus lourde, qui est l'asne, & quant à l'asne nous en avons parlé au paravant : & des sauvages celles qui sont les plus cruelles, comme le crocodile & le cheval de riviere.

XLVIII. En la ville de Mercure ils monstrent l'image de Typhon, qui est un cheval de riviere, sur lequel il y a un esparvier qui combat un serpent, par le cheval representans Typhon, & par l'esparvier la puissance & l'authorité que Typhon ayant acquise par force, ne se soucie pas d'estre souvent troublé, & de troubler aussi les autres par malice : & pourtant faisans un sacrifice le septieme jour du mois de Tybi [1], lequel sacrifice ils appellent la venue d'Isis du païs de la Phœnice, ils font sur les gasteaux du sacrifice un cheval de riviere lié & attaché.

XLIX. Et en la ville d'Apollo la coustume estoit qu'il falloit que chascun y mangeast du crocodile, & à certain jour ils en font une grande chasse, où ils en tuent tant qu'ils peuvent, & puis les jettent devant le temple : ils disent que Typhon estant devenu crocodile est eschappé à Orus, attribuans toutes les mauvaises bestes, les dangereuses plantes, les violentes passions, comme

[1] Le cinquieme mois de l'année Égyptienne : il correspond à notre mois de janvier.

estans œuvres ou parties, ou mouvements de Typhon : au contraire ils paignent & representent Osiris par un sceptre sur lequel il y a un œil paint, entendans par l'œil la provoyance, & par le sceptre l'authorité & la puissance, comme Homere appelle Jupiter, celuy qui est maistre & seigneur de tout le monde, le souverain & le clair-voiant, nous donnant à entendre par souverain sa supreme puissance, & par clair-voiant sa sagesse & sa prudence. Ils le representent aussi souvent par un esparvier, d'autant qu'il a la veuë claire & aiguë à merveilles, & le vol merveilleusement viste & leger, & se remplit moins de viande, & est moins sur sa bouche que nul autre : & dit on qu'en volant par dessus des corps morts non ensepvelis, il leur jette de la terre sur les yeux : & quand il fond sur la riviere pour boire, il dresse & hérisse son pennache, puis quand il a beu il le rabbat de rechef, par où il appert qu'il est sauve, & qu'il a eschappé le crocodile, car si le crocodile le happe, son pennache luy demoure droit & herissé comme il estoit. Mais par tout où l'image d'Osiris est en forme d'homme, ils le paignent avec le membre viril droict, pour figurer sa vertu d'engendrer & de nourrir : & l'habillement qui revest ses images est tout reluysant comme feu, reputans le feu estre le corps de la puissance du

bien, comme matiere visible d'une substance spirituelle & intellective.

L. Voylà pourquoy il ne fault pas s'arrester au propos de ceulx qui attribuent la sphære du soleil à Typhon, attendu que jamais à luy ne s'attribue rien qui soit luysant, ny salutaire, ny disposition, generation ou mouvement qui soit faitte par mesure ny avec raison : mais si en l'air ou en la terre il se fait quelque emotion de vents ou d'eaux hors de saison, quand la cause primitive d'une desordonnée & indeterminée puissance vient à estaindre les vapeurs. Et puis ès sacrez hymnes d'Osiris ils reclament & invoquent celuy qui repose entre les bras du soleil, & le trentieme jour du moys Epiphi [1] ils solennisent la feste des yeux d'Orus, lors que le soleil & la lune sont en une mesme droicte ligne, comme estimans non seulement la lune, mais aussi le soleil estre l'œil & la lumiere d'Orus : & le vingt & huictieme du mois de Phaophi [2], ils solennisent une autre feste qu'ils appellent le baston du soleil qui est après l'equinocce de l'automne, donnant couvertement à entendre, que le soleil a besoing d'un soustien, d'un appuy, & d'un renfort, d'autant que sa chaleur commance à diminuer & sa lumiere aussi s'enclinant

[1] Onzieme mois Égyptien qui correspond au mois de juillet.

[2] Second mois de l'année Égyptienne.

& s'efloignant obliquement de nous : davantage ils portent à l'entour du temple fept fois une vache environ le folftice d'hyver, & cefte proceffion s'appelle le recherchement d'Ofiris ou la revolution du foleil, comme defirant lors la deeffe les eaux de l'hyver, & font autant de tours, pour autant que le cours du foleil depuis le folftice de l'hyver jufques à celuy de l'efté fe fait au feptieme moys.

LI. On dit auffi que Orus le fils d'Ifis fut le premier qui facrifia au foleil le quatrieme jour du moys, ainfi qu'il eft efcrit au livre de la nativité d'Orus, combien que à chafque jour ils offrent par trois fois du parfum au foleil, la premiere fois environ le foleil levant de refine, la feconde fois fur le midy de myrrhe, & environ le coucher du foleil d'une compofition qu'ils nomment kyphi : l'interpretation & fignifiance defquels parfums je declareray cy après [1] mais ils penfent reverer & honorer le foleil par tout cela. Et qu'eft il befoing de ramaffer beaucoup de telles chofes, attendu qu'il y en a qui tout ouvertement maintienent qu'Ofiris eft le Soleil, & que les Grecs l'appellent Sirius [2], mais que l'article [3] que les Ægyptiens ont mis devant a

[1] Voyez chap. LXXXIII.

[2] Les poëtes défignent fouvent le foleil fous le nom de *Sirius*.

[3] L'article O, avec lequel ils ont fait OSIRIS.

fait, que lon ne s'en eſt pas aperçeu : & que Iſis n'eſt autre choſe que la lune, & que de ſes images celles à qui lon donne des cornes ne repreſentent autre choſe que le croiſſant, & ceulx qui la veſtent de noir, ſignifient les jours qu'elle ſe cache, ou qu'elle s'obſcurcit, èſquels elle court après le ſoleil, c'eſt pourquoy en leurs amourettes ils reclament la lune : & Eudoxus meſme dit que Iſis preſide, regit & gouverne les amours : & en tout cela encore y a il quelque veriſimilitude, mais de dire que Typhon ſoit le ſoleil, il n'y fault pas ſeulement preſter l'aureille.

LII. Et à tant reprenons de rechef noſtre premier propos. Car Iſis eſt la partie feminine de la nature apte à recevoir toute generation, pour laquelle occaſion elle eſt appellée de Platon, nourrice & tout recevant, & par pluſieurs eſt ſurnommée Myrionymos, c'eſt à dire ayant noms infinis, d'autant qu'elle reçoit toutes eſpeces & toutes formes ſelon qu'il plaiſt à la premiere raiſon de la tourner, mais elle a en elle un amour naturellement imprimé de ce premier & principal eſtre, qui n'eſt autre choſe que le bien ſouverain, & le pourſuit & deſire, & au contraire elle fuit & repoulſe la partie du mal, bien qu'elle ſoit la matiere & la place idoine & capable de recevoir l'une & l'autre, mais de ſoy-

mesme elle incline tousjours plus tost au bien ; & se baille plus tost à engendrer & à semer en elle des semblances & decoulements, car elle prent plaisir & se resjouit quand elle est engrossie du bien, & qu'elle en peult enfanter : car cela est une representation & description de substance engendrée en la matiere, & n'est cela que une figuration & imitation de ce qui est.

LIII. Voilà pourquoy ce n'est point hors de propos qu'ils faignent que l'ame d'Osiris soit eternelle & immortelle, & que Typhon en deschire bien souvent & perd le corps, & que Isis errant çà & là, le va cherchant & rassemblant les pieces : car ce qui est bon & spirituel, consequemment n'est point aucunement subject à mutation ou alteration, mais ce qui est sensible & materiel, il moule plusieurs images, & reçoit plusieurs raisons & plusieurs similitudes, ne plus ne moins que les seaux & figures qui s'impriment en cire ne demourent pas tousjours, ains sont subjectes à changement, alteration, & à trouble, lequel a esté chassé de la superieure region celeste, & envoyé en bas, où il combat à l'encontre d'Orus, que Isis engendre sensible, estant l'image du monde spirituel & intellectuel. C'est pourquoy on dit que Typhon l'accusa de bastardise, comme n'estant pas pur & sincere, comme est son pere, le discours de l'en-

tendement, qui est simple non meslé d'aucune passion, ains est cestuy cy abastardy & adulteré, à cause qu'il est corporel : à la fin demeurent les victoires à Mercure, qui est le discours de la raison, qui nous tesmoigne, & nous monstre que la nature a produit ce monde materiel, à la forme du spirituel & intellectuel.

LIV. Car la naissance d'Apollo, qui fut engendré d'Isis & d'Osiris lors que les dieux estoient encore dedans le ventre de Rhea, signifie couvertement que devant que ce monde fust manifestement mis en evidence, & que la matiere de la raison fust parachevée, qui par nature estoit convaincue d'estre imparfaitte, la premiere generation estoit desjà faitte, & c'est ce qu'ils appellent l'ancien Orus, car ce n'estoit pas encore le monde, mais une image & un desseing d'iceluy entendement, mais cestuy est l'Orus determiné, definy & parfaict, qui ne tua pas du tout entierement Typhon, ains luy osta la force & la puissance de pouvoir plus rien faire. D'où vient qu'en la ville de Coptus [1] on dit, que l'image de Orus tenoit en l'une de ses mains le membre viril de Typhon : & faint on aussi que Mercure luy osta ses nerfs, dont il feit des chordes à sa lyre : nous enseignans par cela que la raison a mis d'accord tout ce qui au paravant estoit en

[1] Maintenant *Kept* dans la haute Égypte.

discord, & ne tollit pas du tout entierement la puissance de perdre & de corrompre, ains la remplit & parfait : dont procede qu'elle est foible & debile, se meslant & attachant aux parties subjectes à mutation & alteration : de [a] tremblements & de concussions en la terre, & de grandes ardeurs & vents extraordinaires & excessifs, & aussi de foudres, tonnerres & esclairs qu'elle produit en l'air & empoisonne de pestilence les eaux & les vents de l'air, s'estendant & levant la teste jusques au ciel de la lune, obscurcissant & noircissant bien souvent ce qui de sa nature est clair & luysant : comme les Ægyptiens cuident, & disent que Typhon tantost a donné un coup sur l'œil à Orus, & tantost luy a arraché & l'a avallé, & puis la rendu au soleil, car par le coup ils entendent couvertement le decours de la lune, qui se fait par chasque moys, & par la privation totale de l'œil, l'eclipse & default de la lune, à laquelle le soleil remedie, en la reilluminant aussi tost comme elle est sortie de l'ombre de la terre.

LV. Mais la principale & divine nature est composée de trois choses, de l'entendement,

[a] Lisez : de là les tremblements & concussions en la terre, les grandes ardeurs & vents extraordinaires & excessifs, & aussi les foudres, tonnerres & éclairs, qu'elle...

& de la matiere, & du composé de ces deux choses, que nous appellons le monde. Or Platon appelle cest intellectuel l'idée, le patron & le pere : la matiere il la nomme la mer, la nourrice & le fondement, & la place de la generation : ce qui est produit de ces deux, il a accoustumé de l'appeller l'engendré & l'enfanté. Et pourroit on à bon droict conjecturer, que les Ægyptiens auroient voulu comparer la nature de l'univers au triangle, qui est le plus beau de tous, duquel mesme il semble que Platon ès livres de la republique use à ce propos en composant une figure nuptiale, & est ce triangle de ceste sorte, que le costé qui fait l'angle droict est de trois, la base de quatre, & la troisieme ligne, qu'on appelle soubtendue, est de cinq, qui a autant de puissance comme les deux autres qui font l'angle droict : ainsi fault comparer la ligne qui tombe sur la base à plomb au masle, la base à la femelle, & la soubtendue à ce qui naist des deux, & Osiris au principe, Isis à ce qui le reçoit, & Orus au composé des deux [1] : car le nombre ternaire est le pre-

[1] « On a figuré cette idée par le » triangle rectangle, dont la pro- » priété est que le quarré de la sous- » tendante soit égal au quarré des » deux autres côtés pris ensem- » ble, qu'Osiris soit la perpendi- » culaire, Isis la base, Aroueris la » sous-tendante. Aroueris n'est » autre chose que la somme des » produits intellectuels des pen- » sées d'Osiris & d'Isis, pour » former le plan du monde. La

mier non pair, & parfaict, le quatre eſt nombre quarré, compoſé du premier nombre pair, qui eſt deux : & cinq reſſemble partie à ſon pere & partie à ſa mere, eſtant compoſé du deux & du trois : & ſi ſemble que ce mot de Pan, qui eſt l'univers & le monde, ſoit derivé de Penté, qui ſignifie cinq, & ſi Pempaſaſthai [1] ſignifioit ancienement nombrer : qui plus eſt le cinq en ſoy multiplié fait un quarré, qui eſt vingt cinq, autant comme les Ægyptiens ont de lettres en leur alphabet, & autant comme Apis veſcut d'années.

LVI. Ils ont doncques accouſtumé d'appeller Orus Kæmin, qui vault autant à dire comme veu, pource que ce monde eſt ſenſible & viſible : & Iſis aucunefois s'appelle Mouth, & quelquefois Athyri ou Methyer, & entendent par le premier mere, & par le ſecond la belle maiſon d'Orus, comme Platon l'appelle, le lieu de generation, & recevant : le troiſieme eſt compoſé de plein & de cauſe, car la matiere eſt pleine du monde, eſtant mariée au premier principe bon, pur, & bien orné : & pourroit ſembler que

» même comparaiſon s'applique » au monde ſenſible qui, dans » la mythologie Egyptienne, eſt » Orus : qu'Oſiris ſoit la cauſe » intelligente, & Iſis la cauſe » matérielle, il réſulte de leur » action combinée un troiſieme » être, qui eſt Orus ou le mon» de ». L'abbé Batteux *Ib.* 76.

[1] πεμπάσασθαι. *Amyot.*

le poëte Hesiode, disant que toutes choses au commancement estoient le chaos, la terre, le tartare, & l'amour, se fondoit sur mesmes principes qui sont signifiez par ces noms là, & qu'il entend par la terre Isis, par l'amour Osiris, & par le tartare Typhon, car par le chaos il semble qu'il veuille entendre quelque place & quelque endroit du monde : & semble que les affaires mesmes [1] appellent aucunement la fable de Platon, que Socrates recite au livre du convive, là où il expose la generation de l'amour, disant que Penia, c'est à dire pauvreté, desirant avoir des enfans, s'alla coucher au long de Porus, c'est à dire richesse, qui dormoit, & que ayant esté engrossie de luy, elle enfanta amour, qui de sa nature est meslé & divers en toutes sortes, comme celuy qui est né d'un pere bon, sage, & ayant tout ce qui luy fait besoing, & d'une mere pauvre, indigente, & qui pour son indigence appete autruy, & est tousjours après à le chercher & requerir : car Porus n'est autre chose que le premier aimable, desirable, parfaict, & n'ayant besoing de rien : & appelle Penia la matiere, qui de soy mesme est tousjours indigente du bien, par lequel elle est remplie, & qu'elle desire & participe tousjours : & celuy

[1] Et il semble que le sujet même rappelle....

qui eſt engendré d'eulx, Orus (c'eſt le monde) n'eſt point immortel, ny impaſſible, ny incorruptible, ains tousjours engendrant taſche à faire par viciſſitude de mutations, & par revolution de paſſion de demourer tousjours jeune, comme ſi jamais ne devoit perir.

LVII. Or ſe fault il ſervir des fables, non comme de propos qui realement ſubſiſtent, ains en prendre ce qui par ſimilitude convient à chaſcun. Quand doncques nous diſons la matiere, il ne fault pas en le referant aux opinions de je ne ſçay quels philoſophes, eſtimer que ce ſoit un corps ſans ame, ſans qualité, qui demeure quant à ſoy oyſif ſans action quelconque, car nous appellons l'huile la matiere d'un parfum, & l'or la matiere d'un ſtatue d'or, combien qu'ils ne ſoient pas de tout poinct hors de toute ſimilitude [1] : auſſi diſons nous que l'ame meſme & l'entendement de l'homme eſt la matiere de la vertu & de la ſcience, & les baillons à former, dreſſer, & accouſtrer par la raiſon, & y en a eu quelques uns qui ont dit que l'entendement eſtoit le propre lieu des eſpeces [2] & le moule des choſes intelligibles.

LVIII. Comme auſſi y a il quelques naturels qui tienent que la ſemence de la femme n'a

[1] Liſez : deſtitués de toutes qualités : | [2] Des idées...

point

point de force de principe constituant en la generation de l'homme, & ne sert que de matiere & de nourriture seulement : suivant lesquels il faut aussi entendre que ceste deesse ayant fruition du premier dieu, & le hantant continuellement pour l'amour des biens & vertus qui sont en luy, ne luy resiste point, ains l'aime comme son mary juste & legitime : comme nous disons que une honeste femme qui jouit ordinairement de son mary, ne laisse pas pour cela de l'aimer & desirer, aussi ne laisse elle pas à estre enamourée de luy, bien qu'elle soit tousjours avec luy, & qu'elle soit remplie de ses principales & plus sinceres parties : mais là où Typhon sur la fin y survient, elle s'en fasche & s'en contriste, & pour ce, dit on, qu'elle en demene deuil, & qu'elle recherche quelques reliques & quelques pieces d'Osiris, lesquelles quand elle en peut trouver, elle les reçoit & recueille soigneusement, & les cache diligemment, comme de rechef elle en monstre & en produit d'autres d'elle mesme : car les raisons, les idées & les influences de dieu qui sont au ciel & aux estoilles, y demourent quant à cela : mais celles qui sont semées parmy les corps sensibles & passibles en la terre & en la mer, & sont attachées aux plantes & aux animaux, y estans amorties & ensepvelies, se resveillent & ressuscitent aucunefois par gene-

ration : voilà pourquoy la fable dit, que Typhon coucha avec Nephthys, & que Osiris aussi à la derobée eut sa compagnie, car la puissance de perdre & amortir occupe principalement les dernieres parties de la matiere que lon appelle Nephthys & mort, & la vertu generative & conservatrice y donne bien peu de semence foible & debile, estant perdue & amortie par Typhon, sinon en tant que Isis la recueillant la conserve, & la nourrit & maintient, mais universellement cestuy-cy vault mieux, comme Platon & Aristote sont d'opinion, & la puissance naturelle d'engendrer & de conserver se meut devers luy, comme devers l'estre, & celle de perdre & de gaster arriere de luy vers le non estre : c'est pourquoy ils appellent l'un Isis, qui est un mouvement animé & sage, estant le mot derivé de Jesthai, qui signifie mouvoir par certaine science & raison, car ce n'est point un mot barbaresque : mais ainsi que le nom general de tous dieux & de toutes deesses qui est Theos, est dit, ou de Theaton ou de Theon, dont l'un signifie visible, & l'autre courant : aussi & nous & les Ægyptiens avons appellé ceste deesse Isis, & de la science ensemble & du mouvement : ainsi dit Platon que les anciens qui l'ont appellée Isia, ont voulu dire Osia, c'est à dire saincte, comme Noesis & Phronesis qui sont mouvement de l'entendement &

du jugement, & ont aussi imposé ce mot Syniénai à signifier ceux qui ont trouvé & qui voient à descouvert le bien & la vertu, comme aussi ils ont ignominieusement denommé de noms contraires les choses qui empeschent, gardent & arrestent le cours des choses naturelles, & ne les laissent aller, en les nommant Kakia vice, Aporia indigence, Dilia lascheté, Ania douleur, comme gardant Jenai ou Jesthai, c'est à dire, d'aller en avant.

LIX. Quant à Osiris c'est un nom composé de Osios & Jeros, c'est à dire sainct & sacré: car c'est la raison ou idée commune des choses qui sont au ciel, & en bas, dont les anciens avoient accoustumé de nommer les unes sainctes, & les autres sacrées, & la raison qui monstre les choses celestes, & le cours des choses qui se meuvent là sus, s'appelle Anubis, & quelquefois Hermanubis, l'un comme convenable à celles de là sus, & l'autre à celles de çà bas, pourtant sacrifient ils à l'un un coq blanc, & à l'autre un jaune, pour ce qu'ils estiment les choses de là sus pures, simples & luisantes, & celles de çà bas meslées & de diverses couleurs, & ne se faut pas esmerveiller si lon a deguisé les termes à la façon des mots Grecs : car il y en a infinis autres qui ont esté transportez de la

Grece avec les hommes qui en sont auttefois sortis, & y demeurent encore jusques aujourd'hui, comme estrangers, hors de leurs païs, entre lesquels il y en a aucuns qui sont cause de faire calomnier les poëtes, qui les rappellent en usage, comme s'ils parloient barbaresquement, par ceux qui appellent telles dictions poëtiques & obscures Glottas, qui est à dire langues : mais ès livres que lon appelle de Mercure, on dit qu'il y a escript touchant les noms sacrez, que la puissance ordonnée sur la revolution du soleil, les Ægyptiens l'appellent Orus, & les Grecs Apollon, & celle qui est ordonnée sur le vent, aucuns l'appellent Osiris, les autres Sarapis, les autres en Ægyptien Sothi, qui signifie estre grosse ou engrossement : d'où vient que par un peu de la depravation de langage l'estoille caniculaire a esté nommé Kyon, qui vaut autant à dire comme chien, caniculaire, laquelle on estime propre à Isis : bien sçay je qu'il ne faut point estriver touchant les noms, toutefois je cederois plus tost aux Ægyptiens de ce mot Sarapis que de Osiris : celuy là est estranger, & cestuy-cy Grec, mais l'un & l'autre signifie une mesme puissance de la divinité.

LX. A quoy se rapporte le langage des Ægyptiens, car bien souvent ils appellent Isis

du nom de Minerve, qui signifie en leur langue autant comme, je suis venu de moy mesme : qui monstre & donne à entendre un volontaire mouvement : & Typhon, comme nous avons dit, se nomme Seth, Bebon, & Smy, tous lesquels noms signifient un arrest violent & empeschant une contrarieté, & un devoyement & destournement. Davantage ils appellent la pierre de l'aimant l'os de Orus, & le fer l'os de Typhon, ainsi que l'escrit Manethus : car ainsi comme le fer semble quelquefois suivre, & se laisser tirer à l'aimant & bien souvent aussi se retourne & repoulse à l'encontre : aussi le bon & salutaire mouvement qui à la raison du monde convertit & amene à soy, & adoulcit par remonstrances de bonnes paroles celle dureté de Typhon, mais aussi quelquefois elle rentre en soy mesme, & se cache & profonde en impossibilité. Davantage Manethus dit, que les Ægyptiens feignent de Jupiter, que ses deux cuisses se prirent & unirent tellement ensemble, qu'il ne pouvoit plus marcher, en sorte que de honte il se tenoit en solitude, mais que Isis les luy couppa & les divisa d'ensemble, tellement qu'elle le feit marcher droit à son aise.

LXI. Laquelle fable donne couvertement à entendre que l'entendement & la raison de dieu marchent invisiblement, & secretement procedent

à generation par mouvement : ce que monſtre & donne taiſiblement à entendre le ſeiſtre, qui eſt la creſſerelle d'ærain dont on uſe ès ſacrifices d'Iſis, qu'il faut que les choſes ſe ſecouent, & ne ceſſent jamais de ſe remuer, & quaſi s'eſveillent & ſe croulent comme ſi elles s'endormoient ou languiſſoient : car ils diſent qu'ils deſtournent & repoulſent Typhon, avec ſes ſeiſtres, entendans que la corruption liant & arreſtant la nature, le mouvement de rechef la deſlie, releve & remet ſus par la generation. Et ceſte creſſerelle eſtant ronde par deſſus ſa curvature contient quattre choſes qui ſe ſecouent : car la portion du monde qui naiſt ou qui meurt, c'eſt à dire, ſubjecte à corruption & alteration, eſt contenue par la ſphære de la lune, au dedans de laquelle toutes choſes s'emeuvent & ſe changent par les quattre elemens, du feu, de la terre, de l'eau, & de l'air : & ſur la rondeur du ſeiſtre au plus haut ils y engravent la figure d'une chatte, ayant la teſte d'un homme, & au deſſoubs des choſes que lon ſecouë, quelquefois ils y engravent le viſage d'Iſis, & quelquefois celuy de Nephtys, ſignifians par ces deux faces la naiſſance & la mort, car ce ſont les mutations & motions des elemens : & par la chatte ils entendent la lune, à cauſe de la varieté de ſa peau, qu'elle[1] beſongne

[1] Et parce qu'elle beſongne...

la nuict, & qu'elle porte beaucoup, car on dit qu'elle porte premierement un chaton à la premiere portée, puis à la seconde deux, à la troisieme trois, & puis quatre & puis cinq, jusques à sept fois, tant qu'elle en porte en tout vingthuict, autant comme il y a de jours de la Lune : ce qui à l'adventure est fabuleux, mais bien est veritable que les prunelles de ses yeux se remplissent & s'eslargissent en la pleine lune, & au contraire s'estroississent & se diminuent au decours d'icelle : & quant au visage d'homme qu'ils luy baillent, ils entendent par là la subtilité ingenieuse & de grand discours des mutations de la lune.

LXII. Et pour estraindre tout ce propos en peu de paroles, la raison veut que nous n'estimions point, ny que le Soleil, ny l'eau, ny que la terre, ny le ciel, soient Isis ou Osiris, ny semblablement aussi que la seicheresse, l'ardeur excessive de chaleur, ny le feu, ny la mer, soient Typhon, mais simplement tout ce qui est en telles choses demesuré, inconstant, desordonné, tant en excès qu'en defaut, il le faut attribuer à Typhon, & au contraire tout ce qu'il y a de bien disposé, bien ordonné, de bon & de profitable, il nous faut croire que c'est œuvre d'Isis, & l'image, l'exemple & la raison d'Osiris : & en l'honorant & adorant de ceste

sorte, nous ne pecherons point, & qui plus est nous osterons toute la defiance & doubte d'Eudoxus, qui demande pourquoy c'est que Ceres n'a aucune part de la superintendence des amours, & qu'on la donne toute à Isis, & pourquoy Bacchus ne peut ny augmenter & croistre le Nil, ny commander aux morts : car pour dire une raison generale & commune, nous estimons que ces dieux là ont esté ordonnez pour la portion du bien, & que tout ce qu'il y a en la nature de beau ou de bon est par la grace & par le moyen de ces deitez là, l'un qui en donne les premiers principes, & l'autre qui les reçoit & qui demeure perseverante.

LXIII. Et par mesme moyen satisferons à la commune & aux mechaniques, qui se delectent en des changemens des saisons de l'année, ou bien de la procreation, semailles & labourages des fruicts qui approprient & accommodent les propos de ces dieux là, à ce en quoy ils prennent plaisir [1], disans que lon ensepvelit Osiris quand on couvre la semence dedans la terre, & que de rechef il ressuscite & retourne en vie quand

[1] Grec : Et par mesme moyen nous réfuterons ces opinions vulgaires & reçues dans le peuple, d'après lesquelles on se plaît à expliquer cette fable mythologique, par les différens changemens qui arrivent dans l'air pendant l'année, par la procréation des fruits, par les semailles, le labourage, disans...

il commance à germer : & que c'eſt pource que lon dit, que quand Iſis ſe ſentit enceinte elle s'attacha au col un preſervatif le ſixieme jour du mois qu'ils appellent Phaophi, & qu'elle enfanta Harpocrates environ le ſolſtice de l'hyver, n'eſtant pas encore à terme avec les premieres fleurs & premiers germes : voylà pourquoy on luy offre les premices des lentilles, & ſolenniſe lon les jours feriaux de ſes couches après l'equinocce de la prime vere. Car quand les hommes populaires entendent cela, ils y prennent plaiſir & le croient, prenans la veriſimilitude pour le croire des choſes ordinaires, & qui nous ſont tous les jours à la main.

LXIV. Et n'y a point d'inconvenient premierement qu'ils nous facent les dieux communs, & non pas propres & particuliers aux Ægyptiens, & qu'ils ne comprennent pas ſeulement le Nil & la terre que le Nil arroze, ſoubs ces noms là, ny en nommant leurs lacs, leurs Aliſiers [1], & la nativité des dieux, ils ne privent pas les autres hommes qui n'onr point de Nil, ny de Butus, ny de Memphis, & neantmoins recognoiſſent & ont en veneration la deeſſe Iſis, & les dieux qui l'accompaignent, deſquels ils ont depuis nagueres appris à nommer aucuns des noms meſmes des Ægyptiens : mais de tout

[1] Grec : Lotus. ..

temps ils ont eu la cognoiſſance de leur vertu & puiſſance, & à raiſon de ce les ont adorez.

LXV. Et ſecondement, qui eſt bien plus grande choſe, à fin qu'ils craignent & ſe donnent bien garde de diſſouldre & defiler, ſans y penſer, les divinitez en des rivieres, des vents, des labourages, & autres alterations de la terre, mutations de ſaiſons & qualitez de l'air, comme font ceux qui tiennent que Bacchus ſoit le vin, Vulcain ſoit la flamme, & Proſerpine, comme dit Cleanthes en un paſſage, ſoit l'eſprit qui penetre dedans les fruicts de la terre, & comme un poëte dit touchant les moiſſonneurs,

Lors qu'à Ceres les jeunes jouvenceaux
Vont decouppant les membres à faiſceaux.

Car ceux là reſſemblent proprement à ceux qui cuident que les voiles, les chables & cordages ou l'ancre ſoient le pilote : & que les filets, la trame & l'eſtaim, & la navette, ſoient le tiſſerand : & que le gobelet, la ptiſanne; ou l'hydromel, ſoient le medecin : mais en ce faiſant ils s'impriment de mauvaiſes & blaſphemes opinions à l'encontre des dieux, en donnant des noms des dieux à des natures & des choſes inſenſibles, inanimées & corruptibles, dont ils ſe ſervent neceſſairement, & ne s'en ſçauroient paſſer.

LXVI. Car il ne faut pas entendre que ces chofes là elles mefmes foient dieux, pour ce que rien ne peut eftre dieu qui n'a point d'ame, ne qui foit fubject, ny foubs la main à l'homme: mais par ces chofes là nous avons cogneu que ce font les dieux qui les nous donnent perdurables, & qui nous les preftent pour nous en fervir, non qu'ils foient autres en un païs, & autres en un autre, ne qu'ils foient Grecs ou eftrangers Barbares, ny Septentrionaux & Meridionaux, ains comme le foleil & la lune, le ciel & la terre, & la mer, font communs à tous, mais ils font appellez de divers noms en divers lieux: ainfi d'une mefme intelligence qui ordonne tout le monde, & d'une mefme providence qui a foing de le gouverner, & des puiffances minifteriales fur tout ordonnées, autres noms & autres honneurs felon la diverfité des loix ont efté données, & ufent les presbtres de marques & myfteres aucuns plus obfcurs, autres plus clairs pour conduire noftre entendement à la cognoiffance de la divinité: non fans peril toutefois, par ce que les uns ayans failly le droit chemin font tombez en fuperftition, & les autres fuyans la fuperftition comme fi c'eftoit un marets, ne fe donnent de garde qu'ils tombent dedans le precipice d'impieté.

LXVII. Et pourtant faut il en cela prendre

la raiſon de la philoſophie, qui nous guide en ces ſainctes contemplations, pour dignement & religieuſement penſer de chaſque choſe qui s'y dit & qui s'y fait, à fin qu'il ne nous adviene comme à Theodorus, qui diſoit que la doctrine qu'il tendoit de la main droitte, aucuns de ſes auditeurs la prenoient & recevoient de la main gauche : auſſi que prenans en autre ſens & en autre part qu'il ne convient, ce que les loix ont ordonné touchant les feſtes & les ſacrifices, nous ne faillions lourdement : car que toutes choſes ſe doivent en cela rapporter à la raiſon, on le peut veoir & cognoiſtre par eux meſmes, car le dix-neufiéme jour du premier mois [1] faiſans feſte à Mercure, ils mangent du miel & des figues, & diſent en les mangeant, « C'eſt » une choſe doulce que la verité.

LXVIII. Et quant au preſervatif qu'il faignent que Iſis prit en ſa groiſſe [2], on l'interprete, voix, veritable : & quant à Harpocrates il ne faut point penſer que ce ſoit un dieu jeune & non encore d'aage parfait, ny auſſi aucun homme, ains que c'eſt le ſuperintendant & correcteur

[1] Thot eſt le premier mois des Égyptiens, & correſpond au mois d'août, ſuivant la nouvelle forme de l'année Égyptienne, qui n'eut lieu qu'après la défaite d'Antoine & de Cléopâtre. Voyez l'ancienne forme de l'année chez les Égyptiens, T. 1, des Vies, p. 291.

[2] Groſſeſſe...

du langage que doivent les hommes tenir des dieux, estant encore jeune, imparfaict, & non bien articulé : c'est pourquoy il tient un anneau au devant de sa bouche, qui est le signe & la marque de taciturnité & de silence. Et au mois de Mesori [1], luy apportans des legumages, ils disent, La langue est fortune, la langue est dæmon. Et de toutes les plantes qui sont en Ægypte, on tient que le pescher [2] luy est consacré plus que nul autre, pour ce que son fruict resemble à un cœur, & sa feuille à une langue : car de toutes les choses qui sont naturellement en l'homme, il n'y en pas une qui soit plus divine que le langage, & le parler, mesmement des dieux, ne qui le face plus approcher de sa beatitude : c'est pourquoy Je conseille à tout homme qui vient par deçà à l'oracle, de sainctement penser, & honestement parler : là où plusieurs ès processions & festes publiques font,

[1] Le dernier mois de l'année Égyptienne.

[2] « Le *pescher* est mis là pour » l'arbre appellé *persea* qui ne » croît qu'en Égypte & en » Orient ». Meziriac. Voyez Pline, XIII, 17, & XV, 13. Le nouvel éditeur observe dans ces deux endroits, que le *persea*, ou *amandier d'Egypte*, se trouve encore auprès du Caire, & que l'on voit souvent ses feuilles & ses fruits gravés sur les anciens monumens Égyptiens : ses feuilles sont plus grandes & plus odorantes que celles du laurier ; son fruit, de la forme d'une poire, est enveloppé d'une écorce charnue, & a un goût de châtaigne. On ne trouve d'ailleurs en Égypte ni nos amandes, ni nos noix.

toutes choses dignes de mocquerie, & combien que lon y face cryer par voix des huissiers & herauts, que lon se taise & se tiene de mal parler, ils ne laissent pas de cacqueter des dieux, & de penser les plus deshonestes choses du monde.

LXIX. Comment doncques est ce que lon se comportera ès sacrifices tristes & sentans leur deuil, où il est prohibé de rire, s'il n'est licite ny de laisser & omettre rien des cerimonies accoustumées, ny de mesler les opinions des dieux, ny les brouiller & confondre de suspiçions faulses? Les Grecs en font de presque semblables, & presque en un mesme temps que les Ægyptiens : car en la feste des Thesmophories à Athenes, les femmes jeunent assises sur la terre, & les Bœotiens remuent les maisons d'Achaia [1], qu'ils appellent Ceres, nommans ceste feste là odieuse, comme si Ceres estoit en tristesse pour la descente de sa fille aux enfers, & est ce mois là, celuy auquel apparoissent les Pleiades [2], & que lon commance à semer, que les Ægyptiens ap-

[1] Baxter traduit : « Remuent » ce qu'ils appellent, *Megara* » *Achaias* (ou la maison de Cé» rès Achéene »).

[2] Grouppe d'étoiles, que le peuple appelle la *Poussinière*. Les Pléïades se levent vers l'équinoxe du printemps, & se couchent en automne. Elles sont au côté opposé de *Sirius* par rapport au *baudrier d'Orion*, du côté de l'occident en tirant vers le nord. De la Lande. Voyez Plin. Hist. Natur. XVIII, 67.

pellent Athyr, & les Atheniens Pyanepſion, & les Bœotiens le nomment Damatrien, comme qui diroit Cereal.

LXX. Et Theopompus eſcrit, que ceux qui habitent vers l'Occident eſtiment & appellent l'hyver Saturne, l'eſté Venus, la prime vere Proſerpine, que de Saturne & de Venus toutes choſes ont eſté engendrées : & les Phrygiens cuydans que dieu dorme l'hyver, & que l'eſté il veille, ils celebrent en une ſaiſon la feſte du dormir, & à l'autre du reſveil de dieu : mais les Paphlagoniens diſent qu'il eſt retenu priſonnier, & qu'il eſt lié en hyver, & que à la prime-vere il eſt deſlié, & commance à ſe mouvoir, & nous donne la ſaiſon occaſion de ſouſpeçonner, que la triſte chere qu'ils font c'eſt pour ce que les fruicts ſont cachez, leſquels fruicts les anciens jadis n'eſtimoient pas eſtre dieux, ains des dons utiles & neceſſaires pour vivre civilement, & non ſauvagement & beſtialement : mais en la ſaiſon qu'ils voyoient les fruicts des arbres diſparoir & defaillir totalement, & ceux qu'ils avoient eux meſmes ſemez, ils les remettoient encore en terre, en fendant la terre bien petitement & bien maigrement avec leurs propres mains, ſans autrement eſtre aſſeurez de ce qui en devoit ſucceder & venir à perfection : ils faiſoient beaucoup de choſes ſemblables à ceux

qui inhument les corps en terre, & qui portent le deuil.

LXXI. Et puis ainsi que nous disons que celuy qui achette les livres de Platon achette Platon, & disons que celuy là jouë Menander qui jouë les comædies de Menander : aussi eux ne faignoient point d'appeller des noms des dieux les dons ou les inventions d'iceux, en les honorant & reverant pour le besoing qu'ils en avoient : mais les survivans prenans cela lourdement, & le retournans ignorantement, attribuoient aux dieux mesmes les accidens de leurs fruicts, & non seulement appelloient la presence des fruicts : la naissance des dieux, & l'absence le trespas d'iceux, mais aussi le croyoient & le tenoient ainsi, tellement qu'ils se sont remplis eux mesmes de plusieurs mauvaises & confuses opinions des dieux, encore qu'ils eussent la faulseté & absurdité de leurs opinions toute evidente devant leurs yeux, non seulement Xenophanes le Colophonien, & autres qui ont depuis admonesté les Ægyptiens s'ils les estimoient dieux, qu'ils ne les lamentassent point : & s'ils les lamentoient, qu'ils ne les estimassent point dieux : mais aussi que c'estoit une vraye mocquerie, en les lamentant les prier de leur ramener de rechef de nouveaux fruicts, & les faire venir à maturité, à fin que de rechef ils les consumassent,

&

& de rechef les ploraſſent & lamentaſſent. Mais cela ne va pas ainſi, car ils plorent & lamentent leurs fruicts qu'ils ont conſumez, & prient les autheurs & donateurs d'iceux, de leur en donner & faire croiſtre de rechef d'autres nouveaux au lieu de ceux qui ſont faillis.

LXXII. Voylà pourquoy c'eſt que les Philoſophes diſent très bien, que ceux qui n'ont pas appris à bien prendre les paroles, uſent auſſi mal des choſes comme, pour exemple, les Grecs qui n'ont pas appris ny accouſtumé d'appeller les ſtatues de bronze ou de pierre, & les images painctes, ſtatues & images faittes à l'honneur des dieux, mais dieux meſmes, & puis prennent la hardieſſe de dire, que Lachares[1] deſpouilla Pallas, & Dionyſius le tyran tondit Apollo[2] qui avoit une perruque d'or, & Jupiter capitolin durant les guerres civiles fut bruſlé & conſumé par le feu[3]: & ne ſe donnent pas garde en ce faiſant qu'ils attirent & reçoivent de faulſes opinions qui ſuyvent ces noms là : meſmement les Ægyptiens entre toutes autres nations, touchant les beſtes qu'ils honorent. Car quant aux Grecs ils diſent bien en cela, & croyent que la colombe eſt oyſeau ſacré à Venus, le dragon à Minerve,

[1] Tyran d'Athènes.
[2] Voyez *Æliani*, I, 20, 29.
[3] Voyez *Tacit. Annal.* & *Hiſtor.*

le corbeau à Apollo, & le chien à Diane, comme dit Euripide,

> Diane qui chasse la nuict,
> Le chien est son plaisant deduit.

LXXIII. Mais les Ægyptiens, au moins la plus part, entretenans & honorans ces animaux là, comme s'ils estoient dieux eux mesmes, ils n'ont pas seulement remply de risée & de mocquerie leur service divin, car cela est le moins de mal qui soit en leur ignorance & sottise, mais il s'en engendre ès cœurs des hommes une forte opinion, qui attire les simples & infirmes en une pure superstition, & jette les hommes aigus d'entendement ou audacieux en pensemens bestiaux & pleins d'impieté : c'est pourquoy il ne sera pas mal à propos de dire en passant de cela ce qui en est plus vraysemblable.

LXXIV. Car de penser que Typhon ait mué [1] les dieux espouventez ès corps de ces bestes là, comme se cachans dedans les corps des cigognes, des chiens, ou des esparviers, cela surpasse toute monstruosité de fiction & de fables : & semblablement de dire que les ames de ceux qui trespassent, demeurans encore en estre, renaissent seulement ès corps de ces animaux là, il est aussi hors de toute verisimilitude ; & quant à

[1] Fait entrer...

ceux qui en veulent rendre quelques causes & raisons civiles, les uns disent que Osiris en son grand exercite, ayant departy sa puissance en plusieurs bandes & compaignies, il leur donna à chascune pour enseignes des figures d'animaux, desquels chascune bande depuis honora & eut en veneration le sien, comme chose saincte. Les autres disent que les roys successeurs d'Osiris pour espouventer leurs ennemis, porterent en battaille le devant de telles bestes faictes d'or & d'argent sur leurs armes. Les autres alleguent qu'il y eut quelque roy advisé & caut, qui cognoissant que les Ægyptiens de leur nature estoient legers & prompts à se revolter, & à emouvoir seditions, & que pour leur grande multitude ils seroient mal-aisez à contenir & à desfaire s'ils estoient bien conseillez, & qu'ils s'entr'entendissent les uns avec les autres, il sema parmy eux une eternelle superstition, laquelle leur seroit occasion d'inimitié & dissension qui ne finiroit jamais entre eux : car leur ayant commandé de reverer des bestes qui avoient naturelle inimitié & guerre continuelle les unes contre les autres, voire qui s'entre-mangeoient les unes les autres, chasque peuple voulant secourir les siennes, & se courrouceant quand on leur faisoit desplaisir, ils ne se donnerent garde qu'ils se tuerent eux mesmes pour les inimitiez qui

estoient entre les animaux qu'ils adoroient, & qu'ils s'entre-haïrent mortellement les uns les autres : car jusques aujourd'huy encore, il n'y a que les Lycopolites qui mangent du mouton, pour ce que le loup, qu'ils venerent comme un dieu, est son ennemy : & jusques à nostre temps les Oxyrinchites, pour autant que les Cynopolites, c'est à dire, les habitans de la ville du chien, mangent le poisson qui se nomme Oxyrinchos, comme qui diroit bec-agu, quand ils peuvent attrapper un chien ils le sacrifient, comme une hostie, & le mangent : & pour ceste occasion ayans emeu la guerre les uns contre les autres, ils s'entrefeirent beaucoup de maux, & depuis en ayans esté chastiez par les Romains, ils s'appointerent.

LXXV. Et pour autant que le vulgaire dit, que l'ame de Typhon mesme fut decouppée[1] en ces animaux là, il sembleroit que ceste fiction voudroit dire, que toute mauvaise, bestiale, & sauvage nature, est & procede du mauvais dæmon, & que pour le pacifier & addoucir qu'il ne leur face mal, ils honorent & reverent ainsi ces bestes là. Et si d'adventure il advient une grande ardeur, & mauvaise seicheresse qui cause des maladies pestilentes, ou d'autres calamitez estranges & extraordinaires, les presbtres amenent quel-

[1] Passa en...

que une des beſtes qu'ils ſervent & honorent de nuict en tenebres, ſans en faire bruit ny en rien dire : & la menaſſent du commancement & luy font peur, puis ſi le mal continue ils la ſacrifient & la tuent, eſtimant que cela ſoit comme une punition & chaſtiement du mauvais dæmon, ou quelque grande purgation qui ſe fait pour notables inconveniens : car meſme en la ville de Idithya, ainſi que Manethon recite, ils bruſloient des hommes vifs, & les appelloient les Typhoniens, & en ſaſſant par un tamis les cendres, les diſſipoient & ſemoient çà & là, mais cela ſe faiſoit publiquement & manifeſtement à certain temps, & ès jours qu'ils appelloient Cynades [1] : mais les immolations des beſtes qu'ils avoient pour ſacrées, ſe faiſoient ſecrettement, & non à certain temps ny à jours prefix, ains ſelon les occurrences des inconveniens qui advenoient : & pourtant le commun peuple n'en ſçait ny n'en voit rien, ſinon quand ils les ont inhumées, & qu'en preſence de tout le peuple ils en monſtrent quelques unes des autres, & les jettent quant & quant, penſans que cela attriſte en contr'eſchange Typhon, & reprime la joye qu'il a de mal faire.

LXXVI. Car il ſemble que Apis avec quelque peu d'autres animaulx ſoit conſacré à Oſiris,

[1] Grec : Caniculaires :

combien qu'ils luy[1] en attribuent la plus part : & si ce propos est veritable, je pense qu'il signifie ce que nous cherchons, & ceulx qui sont de tous confessez, & qui ont honneurs communs, comme la cigogne, l'esparvier, & le cynocephale, & Apis mesme, car ainsi appellent ils le bouc en la ville de Mendes. Il reste doncques l'utilité & la marque significative, car les uns participent de l'une des raisons, & les autres des autres : car le bœuf, le mouton & l'ichneumon[2], il est certain qu'ils les honorent pour l'utilité & pour le profit qu'ils en reçoivent, comme les habitans de Lemnon honorent les alouëttes, pour ce qu'elles trouvent les œufs des sauterelles, & les quassent : & les Thessaliens semblablement les cigognes, pour autant que leurs terres ayants produit grand nombre de serpens, les cigognes qui survindrent les feirent tous mourir, à raison dequoy ils feirent un edict que quiconque tueroit une cigogne il seroit banny

[1] A Typhon.

[2] C'est le rat d'Égypte ; il est de la taille d'un chat : sa peau est couverte d'un poil fort rude, & parsemée de taches blanches, jaunes & cendrées : il a un museau comme celui du cochon, & en fait le même usage : ses pattes sont courtes & noires ; sa queue longue & grosse comme celle du renard. Il se nourrit de reptiles, & des œufs de crocodile : Diodore prétend qu'il est friand du foie du crocodile, & que celui-ci dormant la gueule ouverte, il s'en approche en se roulant dans le limon, entre dans son gosier, pénétre & ronge jusqu'au foie.

du païs. Et l'aspic, la belette, & l'escharbot, d'autant qu'ils voyoient en eux ne sçay quelles petites images reluire de la divinité, comme nous appercevons le corps du soleil en une goutte d'eau, car il y en a beaucoup qui cuident encore, & le disent, que la belette s'accompagne avec son masle & qu'elle fait ses petits par la bouche, & disent que c'est une figure & representation de la parole qui se forme & procede de la bouche. Et quant aux escharbots ils tienent, qu'en toute leur espece il n'y a point de femelle, & que tous les masles jettent leur semence dedans une certaine matiere qu'ils forment en façon de boule, laquelle ils poulsent à reculons, comme il semble que le soleil tourne le ciel au contraire de luy, qui a son mouvement de l'Occident en Orient: & l'aspic pource qu'il ne vieillit point, & qu'il se remue sans instruments de mouvement avec une grande facilité, vistesse & soupplesse, & pour ce l'ont ils comparé à l'astre du soleil. Le crocodile mesme n'a point esté par eux honoré sans quelque occasion vraysemblable, ains disent qu'il est en certaine chose l'image de dieu, car il est seul entre tous les animaux qui n'a point de langue, à cause que la parole divine n'a point besoing de voix ny de langue,

> Ains cheminant par le sentier sans bruit
> De la justice, à droict le tout conduit.

Et dit on que de toutes bestes qui vivent en l'eau, il n'y a que luy seul qui ait sur les yeux une taye bien deliée & transparente, qu'il fait descendre de son front, & en couvre ses yeux, tellement qu'il voit sans estre veu, en quoy il est conforme au premier des dieux : & l'endroit où la femelle se descharge de son petit, c'est le bout dernier de la croissance & regorgement du Nil, car ne pouvans enfanter dedans l'eau, & craignans en accoucher loing, elles presentent si exquisement & si parfaittement ce qui en doit advenir, qu'elles se servent du Nil qui s'approche d'elles, quand elles pondent leurs œufs, & qu'elles les couvent, & neantmoins maintienent & contregardent leurs œufs secs sans estre baignez de la riviere : elles en pondent soixante, & les pondent en autant de jours, & vivent autant d'années ceulx qui vivent le plus longuement, qui est le premier & principal nombre, duquel se servent plus ceux qui traittent des choses du ciel.

LXXVII. Au demourant quant aux animaux qui sont honorez pour toutes les deux causes, nous avons jà au paravant parlé du chien, mais la cigogne [1] noire oultre ce qu'elle tue les petits

[1] Grec : *Ibis*. « J'ai tué, dit » M. Savary, plusieurs *Ibis* dans » des marais près de Rosette ; ils » ont les pattes longues, le corps » mince, alternativement blanc » & noir, & le col allongé ». Lettres sur l'Égypte, p. 342. Voyez Plin., X, 40.

serpenteaux, dont la morsure est mortelle, elle est celle qui la premiere a enseigné l'usage de la purgation & evacuation medicinale du clystere, parce que lon apperçoit qu'elle se lave, purge & nettoye elle mesme de ceste sorte: & les plus experimentez & plus religieux des presbtres, quand ils se veulent sanctifier, prennent de l'eau où la cigogne a beu, pour s'en asperger, car elle ne boit jamais eau corrompue ny empoisonnée, ny n'en reçoit point: & de ses deux jambes eslargies, & de son bec, elle fait un triangle de costez egaulx: & davantage la diversité & meslange des plumes blanches avec les noires represente la lune, quand elle a passé le plein.

LXXVIII. Et ne se fault pas esmerveiller si les Ægyptiens se sont contentez de si legeres & petites similitudes avec les dieux, car les Grecs mesmes tant en paintures que mouleures & sculptures, ont usé souvent de telles conferences & similitudes: comme en la Candie [1] il y avoit une statue de Jupiter qui n'avoit point d'aureilles, pource que à celuy qui est seigneur & maistre de tout il ne convient point estre instruit par ouir aucun: & à celle de Pallas Phidias y ad-

[1] Grec: *la Crète*: c'est l'ancien nom de l'île connue maintenant sous le nom de Candie, dans la Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel.

jousta le dragon, & à l'image de Venus en la ville d'Elide, une tortue, pour donner à entendre, « Que les filles ont besoing d'estre soi» gneusement gardées, & les femmes mariées » se doivent tenir en la maison, & garder si» lence » : & le trident de Neptune signifie le troisieme lieu que tient la mer après le ciel & l'air, & pour ceste mesme occasion ils appelloient la mer Amphitrite, & les petits dieux marins des Tritons : & les Pythagoriens ont bien honoré les nombres & les figures geometriques de noms des dieux, car le triangle à costez egaulx, il l'appelloient Pallas née du cerveau de Jupiter, & Tritogenia, pour autant qu'il se divise egalement avec trois lignes droictes tirées à plomb, de chascun des angles : & Un, ils l'appelloient Apollon,

> Tant pour la grace à persuader vive,
> Que la jeunesse en unité naifve [1] :

& le Deux, contention & audace : & le Trois, justice : car offenser & estre offensé, faire ou souffrir tort, se fait l'un par excès & l'autre par default, le juste demeure au milieu en egalité : & le nombre qu'ils appelloient Tetractys, qui estoit trente & six, c'estoit leur plus grand serment, comme il est en la bouche d'un chascun :

[1] Ces vers ne sont point dans le grec.

& s'appelle le monde composé des quatre premiers nombres pairs, & des quatre premiers non pairs, assemblez ensemble.

LXXIX. Si donc les plus excellents & plus renommez philosophes, ayant apperçeu ès choses qui n'ont ny corps ny ame quelque marque & figure de la divinité, ont estimé qu'il ne falloit en cela rien negliger ny desprifer, & passer sans honneur, encore estime je qu'il le faille moins faire ès natures qui ont sentiment, & qui sont capables d'affections & de qualitez particulieres de doulceur de meurs. Il se fault doncques contenter, non pas d'honorer telles bestes, mais par elles la divinité qui reluit en elles, comme en un plus clair & plus reluysant miroir, qui est selon nature, à fin que nous les reputions comme instrument & artifice du dieu qui regit & gouverne tout ce monde. Et ne faut pas penser qu'aucune chose, n'ayant point d'ame ou point de sentiment, puisse estre plus digne ny plus excellente que celle qui a ame & qui a sentiment, non pas si lon mettoit tout tant qu'il y a d'or ny d'esmerauldes ensemble : car ce n'est point en couleurs ny en figures ou polissures que la divinité s'imprime, ains tout ce qui ne participe point de vie, ny ne fut onques de nature pour en participer, est de moindre & pire condition que les morts mesmes : mais la nature qui

veit & qui voit, & qui en soymesme a le principe de mouvement & cognoissance de ce qui lui est propre, & de ce qui luy est estranger a tiré quelque influence & quelque part & portion de la providence, par laquelle cest univers est gouverné, comme dit Heraclitus. Et pourtant la divinité n'est pas moins representée en telles natures qu'en ouvrages faicts de bronze ou de pierre, lesquels sont aussi bien sujects à corruption & alteration, mais par nature ils sont privez de tout sentiment & de toute intelligence. Voilà l'opinion que je treuve de toutes la meilleure, quant aux animaux que lon honore.

LXXX. Au reste les habillements d'Isis sont de differentes taintures & couleurs, car toute sa puissance gist & s'emploie en la matiere, laquelle reçoit toutes formes, & se fait toutes sortes de choses lumiere, tenebres, jours, nuict, feu, eau, vie, mort, commancement, fin : mais ceux d'Osiris n'ont aucun umbrage, ny aucune varieté, ains sont d'une seule couleur simple, à sçavoir de la couleur de la lumiere, car la premiere cause & principe est toute simple sans meslange quelconque, estant spirituelle & intelligible : voylà pourquoy ils ne monstrent que une seule fois ces habillements là, & au demourant les resserrent & les gardent estroictement, sans les laisser voir ny toucher, là où au contraire ils

usent souvent de ceux d'Isis, pource que les choses sensibles sont en usage, & les a lon tousjours entre les mains, & d'autant qu'elles sont subjectes à plusieurs alterations, on les desploye & regarde lon à plusieurs fois. Mais l'intelligence de ce qui est spirituel & intellectuel, pur & simple & sainct, reluisant comme un esclair, ne se donne à toucher & regarder à l'ame que une seule fois.

LXXXI. Voylà pourquoy Platon & Aristote appellent ceste partie de la philosophie epoptique, comme qui diroit visive ou visible, pource que ceux qui ont passé avec le discours de la raison toutes les matieres subjectes à opinions meslées & variables, saultent finablement à la contemplation de ce premier principe là simple, & qui n'a rien de materiel, & depuis qu'ils ont peu attaindre la pure verité d'iceluy : ils estiment que la philosophie achevée a attainct le dernier but de sa perfection. Et ce que les presbtres maintenant ont horreur de monstrer, & qu'ils tiennent couvert & caché avec si grand soing & diligence, ne le monstrant seulement que à cachettes en passant, que ce dieu [1] commande & regne sur les trespassez, qui n'est autre dieu que celuy qui s'appelle Ades, en langage Grec, & Pluton, le commun peuple n'enten-

[1] Osiris.

dant pas comment cela est vray, s'en trouble, trouvans cela estrange que le sainct & sacré Osiris habite dedans la terre, ou soubs la terre, là où sont cachez les corps de ceux que lon estime estre venus à leur fin. Mais luy au contraire est bien loing de la terre, sans macule, sans tache ny pollution quelconque, pur & net de toute substance qui peult admettre aucune mort, ny aucune corruption.

LXXXII. Mais les ames des hommes, pendant qu'elles sont icy bas enveloppées de corps & de passions, ne peuvent avoir aucune participation de dieu, sinon d'autant qu'ils en peuvent attaindre de l'intelligence par l'estude de la philosophie, comme un obscur songe: mais quand elles seront delivrées de ces liens, & passées en ce lieu là sainct où il n'y a passion aucune, ny forme quelconque passible, alors ce mesme dieu est leur conducteur & leur roy, s'attachans le plus qu'il leur est possible à luy, & contemplans insatiablement, & desirans celle beauté qu'il n'est possible de dire ny d'exprimer aux hommes, de laquelle, selon les anciens contes, Isis fut jadis amoureuse, & l'ayant tant poursuyvie qu'elle en jouit, elle fut depuis remplie de toutes les choses belles & bonnes, qui peuvent estre engendrées en autruy. Voylà donc comment il en va quant à cela, selon

l'interpretation qui est plus convenable aux hommes.

LXXXIII. Et s'il fault aussi parler des parfums que lon y brusle par chascun jour, selon que j'ay promis au paravant, il fault premierement supposer en son entendement, que les hommes ont accoustumé d'avoir principalement en singuliere recommandation les exercices qui appartiennent à leur santé, mesmement ès cerimonies de leur service divin, en leurs sanctifications, & en leur vivre ordinaire, où il n'y a pas moins d'esgard à la santé qu'à la saincteté, car ils n'estiment pas qu'il soit loysible ne bien seant de servir à l'essence qui est toute pure, sans aucune tare ny pollution ou corruption quelconque, avec des corps non plus que des ames gastez au dedans ou subjects à des maladies, & pour autant que l'air duquel nous usons le plus souvent, & dedans lequel nous sommes tousjours, n'est pas tousjours en semblable disposition ny mesme temperature, ains la nuict s'espessit, & comprime le corps, & fait retirer l'ame en ne sçay quelle tristesse & soucieuse façon, comme estant obscurcie de brouillats & appesantie, incontinent qu'ils sont levez ils encensent & allume de la resine pour nettoyer & purifier l'air par ceste rarefaction & subtilisation, en resveillant par mesme moyen les

esprits qui en noz corps sont comme languissans, & encore assopis par la force de ceste odeur, laquelle a je ne sçay quoy de vehement, & qui bat les sens. Et puis sur le midy, sentans que le soleil attire de la terre par son ardeur grande quantité de vapeur forte, ils allument alors de la myrrhe pour en parfumer l'air, car la chaleur de ce parfum là dissoult & dissipe ce qui est gros & espais & limonneux en l'air : mesme en temps de pestilence les medecins pensent y remedier en faisant de grands feus, ayants opinion que la flamme subtilise & rarefie l'air, ce qu'elle fait encore mieulx quand on y brusle des bois bien odorants, comme sont les cyprès, les genevres, & les sapins.

LXXXIV. Voylà pourquoy lon dit que le medecin Acron [1], du temps de la grande pestilence à Athenes, acquit grande reputation de ce qu'il ordonna que lon feist bon feu auprès des malades de peste, car il en sauva par cela plusieurs : & Aristote escrit, que les doulces senteurs & bonnes odeurs des parfums, des fleurs, & des prairies, ne servent pas moins à la santé, qu'au plaisir & à la volupté, par ce qu'elles des-

[1] Acron, médecin fort ancien devant Hippocrates, natif d'Agrigente en Sicile, premier des empiriques fort recommandé par Empedocles. *Amyot.* Cette même expérience d'Acron a été renouvellée avec succès de nos jours.

trempent

trempent & dissolvent avec leur chaleur & suavité la substance du cerveau, qui de sa nature est froide, & comme figée : & puis les Ægyptiens appellent le myrrhe bal, qui signifie autant commè dechassement de resverie, ce qui donne encore quelque confirmation à nostre dire.

LXXXV. Et quant au parfum qui s'appelle Cyphi, c'est une composition de seize ingredients, où il entre du miel, & du vin, des raisins de cabas [1], & du souchet, de la resine & de la myrrhe, de tribule [2] & de seseli, de jonc odorant, de bitume, de la mousse [3] & du lapathum [4], & oultre cela de deux sortes de grains de genevre, du grand & du petit, du cardamon & du calame [5], & les composent ensemble, non point à l'adventure, ainsi qu'il leur vient en fantasie, ains lit on des lettres sacrées aux parfumeurs ce pendant qu'il les meslent ensemble. Et quant au nombre [6], encore qu'il soit carré & fait d'un autre carré, & que seul entre les nombres egalement egaux il face l'aire au dedans contenue egale aux unitez de sa circonference, si ne fault il pas penser qu'il face ny coopere rien en cela,

[1] Panier de jonc. *Des raisins renfermés dans des paniers*, des raisins secs.

[2] Grec : De l'aspalath, *ou bois de rose*.

[3] Squire corrige le mot grec, & lit, *du saffran*.

[4] De la patience.

[5] Du roseau odorant. Voyez Plin. XII, 48.

[6] Et quant au nombre de seize ingrédients.

mais plusieurs des simples qui entrent en ceste composition ayants vertus aromatiques, rendent une doulce haleine & une bonne vapeur, par laquelle l'air s'altere [1], & le corps s'emouvant souefvement & doulcement se prepare à reposer, & en prent une temperature attractive de sommeil, en laschant & desliant les liens des ennuis & soucis du jour, sans qu'il soit besoing d'yvresse pour les oster, lissant & polissant la partie imaginative du cerveau qui reçoit les songes, ne plus ne moins que un miroir, & le rendant plus pur & plus net, autant ou plus que les sons de la lyre & des instruments de musique, desquels usoient les Pythagoriens devant que se mettre à dormir, enchantans ainsi & entretenans la partie de l'ame irraisonnable, & subjecte aux passions : car les odeurs bien souvent suscitent & resveillent le sentiment qui default, & au contraire aussi bien souvent ils le rendent plus mousse, plus reposé & plus quoy, quand les senteurs aromatiques sont espandues & semées par le corps pour leur subtilité, ainsi comme aucuns medecins disent, que le dormir se forme en nous, c'est à sçavoir, quand la vapeur de la viande que nous avons prise, venant à ramper tout doulcement au long des parties nobles, par maniere de dire, les chattouille.

[1] Se change.

LXXXVI. Ils usent aussi de ceste composition de Cyphi en breuvage, car ils tienent qu'en le beuvant il purge & lasche le ventre : mais sans cela la resine est ouvrage du soleil, & cueille lon la myrrhe à la lune, des arbres qui la pleurent : mais des simples qui composent le Cyphi, il y en a qui aiment mieulx la nuict, comme ceulx qui sont nourris des vents froids, des ombrages, des rosées & humiditez, car la clarté & lumiere du jour est une & simple : & dit Pindare, que lon voit le soleil à travers l'air solitaire, là où l'air de la nuict est une composition & meslange de plusieurs lumieres & plusieurs puissances, comme plusieurs semences confluentes de plusieurs astres en un mesme corps : & pourtant à bon droict bruslent ils ces parfums là qui sont simples le jour, comme ceux qui sont engendrez par la vertu du soleil, & ceux cy comme estans meslez & de toutes sortes de diverses qualitez, ils les allument sur le commancement de la nuict [1].

[1] Après la lecture de ce Traité de Plutarque, l'on goûtera infiniment les réflexions de M. de Fontenelle sur l'*Origine des Fables*, édit. *in*-12 de 1776, T. III, p. 268 & suiv.

SOMMAIRE

DU TRAITÉ DES ORACLES

QUI ONT CESSÉ, ET POURQUOI.

Curiosité punie par l'obscurité d'un oracle. II. *Rencontre de Démétrius & de Cléombrotus.* III. *Leur démêlé au sujet de la lampe du temple de Jupiter Ammon.* V. *Digression sur l'impossibilité de l'accélération du cours du soleil.* VII. *Raison de la moindre quantité d'huile employée tous les ans pour la lampe Ammonienne.* VIII. *Dessein de rechercher la cause de la cessation des oracles. Digression sur plusieurs de ceux qui ont cessé.* XIII. *Causes de cette cessation.* XVI. *Tout ce qui vient des dieux est durable & immortel.* XVII. *Etres intermédiaires entre les dieux & les hommes.* XVIII. *Digression sur la durée de la vie de l'homme.* XIX. *Nécessité de l'existence des êtres intermédiaires entre les dieux & les hommes.* XXI. *Fonctions de ces êtres ici bas.* XXII. *Sacrifices qui leur sont propres.* XXIII. *Evénemens qu'on doit leur attribuer.* XXIV. *Existence des oracles dépend de la présence ou de l'absence de ces êtres intermédiaires, appellés démons.* XXV. *Il y en a de méchans.* XXVI. *De mortels.* XXVIII. *Digression sur le ridicule de l'athéisme*

des Epicuriens. XXIX. *Et ſur le ridicule de ceux qui croient aux revenans.* XXX. *Le vice ni la vertu n'influent ſur la durée de la vie.* XXXII. *Homme extraordinaire & inſpiré qui attribue la divination aux démons.* XXXIV. *Il détermine le nombre des mondes.* XXXV. *Par qui ce nombre a été autrefois déterminé.* XXXVI. *Opinion de Platon ſur le nombre des mondes.* XXXVII. *L'unité & l'infinité des mondes répugnent également.* XXXVIII. *Opinion d'Ariſtote.* XXXIX. *Qu'entend-il par le milieu du monde?* XLI. *Une ſeule providence ſuffit à un nombre déterminé de mondes.* XLII. *Digreſſion ſur les cinq mondes de Platon.* L. *Recherches ſur la cauſe des oracles.* LI. *Poſſibilité de l'exiſtence des oracles.* LII. *La faculté divinatrice exiſte dans nos ames.* LIV. *Cauſe matérielle de la faculté divinatrice.* LVI. *Raiſon des viciſſitudes de cette faculté.* LVII. *Oracle remarquable.* LVIII. *Raiſons de ne point admettre la cauſe matérielle de la faculté divinatrice.* LIX. *Cauſes efficientes de toutes choſes.* LX. *En particulier, de la faculté divinatrice.* LXIII. *La Ceſſation de cette cauſe, expliquée d'après les principes établis dans les chapitres précédens.*

DES ORACLES

QUI ONT CESSÉ, ET POURQUOY[1].

On fait un conte, amy Terentius Priſcus, que jadis des aigles ou des cygnes volants des extremitez oppoſites de la terre vers le milieu d'icelle, s'entrerencontrerent les uns les autres au lieu où eſt baſty le temple d'Apollo Pythien, à l'endroit qui s'appelle, le nombril : Et que quelque temps depuis Epimenides le Pheſtien voulant ſçavoir ſi ce conte eſtoit veritable, demanda à l'oracle d'Apollo, où eſtoit le milieu & le nombril de la terre, qui luy rendit une reſponſe ambiguë & incertaine, de ſorte que lon n'y pouvoit rien entendre : à raiſon dequoy il compoſa ces vers,

Il n'y a point de nombril en la mer,
Ny en la terre, & ne fault preſumer,
S'il y en a, qu'homme en ait cognoiſſance,
Il n'eſt cogneu qu'à la divine eſſence:

Ainſi chaſtia Apollo bien à propos ce curieux là,

[1] Il ne faut pas chercher dans ce Traité, l'hiſtoire des oracles ni les époques de leur ceſſation. Plutarque ne s'attache qu'à aſſigner la vraie cauſe des divinations. M. de Fontenelle donna en 1687 une Hiſtoire des Oracles. Cet ouvrage ingénieux excita dans le temps une querelle littéraire, qui a répandu de grandes lumieres ſur cette matiere intéreſſante.

qui vouloit esprouver une vieille fable, comme une painture, en la touchant du doigt.

II. Mais de nostre temps un peu avant la feste des jeux Pythiques [1] qui furent celebrez durant le magistrat de Callistratus, il y eut deux saincts personnages qui venans des bouts contraires de la terre s'entrerencontrerent ensemble en la ville de Delphes : l'un estoit Demetrius le grammairien venant de l'Angleterre pour s'en retourner à la ville de Tarse en Cilicie, dont il estoit natif : l'autre estoit Cleombrotus Lacedæmonien, lequel avoit longuement versé en Ægypte, & en la province Troglodytique [2], & qui avoit navigué fort avant dedans le mer rouge, non pour trafficquer ne marchander, mais pour desir de voir & d'apprendre tousjours quelque chose de nouveau : car ayant dequoy suffisamment, & ne se souciant pas beaucoup d'amasser des biens plus qu'il ne luy en falloit, il emploioit son loysir à aller ainsi voir le monde, & en recueilloit une histoire, comme une matiere de philosophie, qui a pour son but & sa fin, la theologie, ainsi qu'il l'appelloit.

[1] Ils se celebroient de deux en deux ans, vers le mois Elaphébolion qui répondoit au mois de Fevrier.

[2] « La terre adjacente au golfe » Arabique étoit appellée *Troglodytice*, parce que les habi» tans font leur demeure dans » des cavernes. C'est ce pays que » l'on nomme la côte d'*Habesh* ». D'Anville, p. 203.

III. Cestuy ayant nagueres esté au temple & oracle de Jupiter Ammon, monstroit ne s'esmerveiller pas grandement de chose qu'il y eust veuë, mais il nous racontoit un propos, qu'il disoit avoir entendu des presbtres du temple, touchant la lampe qui jamais n'estainct, bien digne d'estre de près consideré : c'est qu'ils disoient, que d'année en année il se consumoit moins d'huile, & que de là ils conjecturoient, qu'il y avoit inegalité entre les années, qui faisoit que la suyvante estoit tousjours de plus courte durée que la precedente, pource qu'il estoit vraysemblable, puis qu'il se consumoit moins d'huile, qu'il y eust aussi moins de temps. Tous les assistans trouverent ce propos fort estrange. Et Demetrius entre les autres dit, que c'estoit une mocquerie de vouloir rechercher la cognoissance de choses si haultes & si grandes par de si petites : ce qui ne seroit pas paindre le lion, ainsi que disoit Alcæus, à l'estimation des ongles, ains vouloir remuer le ciel ensemble, & tout le monde, à la conjecture d'une mesche [1] & d'une lampe seulement, & renverser de fond en comble tous les arts mathematiques.

IV. Ne l'un ne l'autre, respondit adonc Cleombrotus, n'emouveroit ces hommes là de

[1] θρυαλλίς, *Ellychnium*, plante dont les feuilles servoient dans les lampes en guise de mêche. Plin. Hist. Natur. XXV, 74.

rien : car premierement ils ne cederoient jamais aux mathematiciens en certitude de probations, pource qu'il est bien plus aisé que les mathematiciens se trompent en la precision du temps, observans des mouvements & revolutions, qui sont si esloignées d'eulx, que non pas eulx la mesure de l'huile qu'ils observent continuellement, & qu'ils remarquent diligemment, pource qu'ils la trouvent estrange & contre tout discours de raison. Et au reste, Demetrius, ne vouloir conceder que petites choses soient souvent signes & indices de grandes, feroit faire grand prejudice à beaucoup d'arts, attendu que ce leur feroit oster les preuves de beaucoup de conclusions & plusieurs predictions. Et neantmoins vous autres mesmes grammairiens voulez verifier une chose qui n'est pas petite, que les demy dieux & princes, qui estoient à la guerre de Troye, rasoient leur poil avec le rasoir, par ce que vous trouvez en Homere[1] ce mot de rasoir : Et semblablement qu'ils prestoient argent à usure, pource qu'il dit en un passage,

> La debte n'est petite ny recente,
> Et tous les jours de plus en plus augmente :

voulans dire qu'en ce lieu là le mot Grec, Ophellesthai, signifie s'augmenter. Et puis d'autant qu'en plusieurs lieux il appelle la nuict

[1] Au troisieme de l'Odyssée. *Amyot.*

Thoen, c'est à dire viste & aiguë, vous vous attachez fort affectioneement à ce mot là, disans qu'il a voulu donner à entendre que l'ombre de la terre qui est ronde comme une boule, se va aboutissant en pointe, comme fait le corps d'une pyramide.

V. Et qui sera celuy qui niant que petites choses ne puissent estre signes & preuves de grandes, approuve ce que la medecine enseigne, que quand il y a multitude d'araignées, c'est un prognostique d'un esté qui doit estre pestilent, & semblablement aussi, quand à la prime vere les feuilles sont aussi grandes que le pied d'une corneille, il est saison de naviger? Et qui pourra souffrir que lon mesure la grandeur du corps du soleil aux clepsydres & horologes à eau avec une quarte ou une pinte d'eau, ou qu'une tablette [1] en forme de thuyle faisant un angle aigu sur un plan à niveau, monstre la haulteur du Pole qui tousjours nous apparoit par dessus l'orizon? Voilà ce que disent les presbtres de par delà, pourtant faut il que nous alleguions d'autres raisons contre eux, si nous voulons maintenir le cours du soleil ferme & invariable, ainsi comme nous le tenons par deçà. Non pas du soleil seulement, s'escrya adonc tout hault le philosophe Ammonius qui

[1] C'est un instrument de mathematique, pour trouver la hauteur du Pole. *Amyot.*

eſtoit preſent, mais auſſi de tout le ciel entierement : car il ſera force forcée que ſon paſſage qu'il fait depuis l'un des tropiques juſques à l'autre ſoit neceſſairement racourcy, & qu'il ne meſure pas une ſi grande partie de l'orizon comme les mathematiciens le mettent, ains deviene plus court, par ce que la partie auſtrale s'approchera tousjours de la ſeptentrionale, dont il adviendroit conſequemment que l'eſté nous en feroit plus brief, & la temperature de l'air par conſequent auſſi plus froide, par ce qu'il tourneroit plus en dedans, & attaindroit de plus grands paralleles & cercles equidiſtans ès poincts de ſes reverſions, qui ſont au plus grand jour d'eſté, & au plus court d'hyver. Davantage il s'enſuyvroit auſſi, que les aiguilles dreſſées en la ville de Syene, ne ſeroient plus ſans ombre au jour du ſolſtice d'eſté, & que pluſieurs des eſtoilles fixes ſeroient courues les unes ſoubs les autres, ou qu'elles s'entretoucheroient & confondroient peſlemeſle à faulte d'eſpace.

VI. Et s'ils veulent dire que tous les autres corps celeſtes demeurent en leurs cours & mouvements ordinaires ſans aucun changement, ils ne ſçauroient alleguer cauſe aucune qui peuſt haſter le mouvement ſeul de celuy là, entre tant d'autres qu'il y a, & ſi troubleront & confondront pluſieurs evidentes apparences qui ſe monſtrent

clairement à noz yeux, & mesmement celles de la lune, du tout, tellement qu'il ne seroit point de besoing d'observer ces mesures d'huile pour cognoistre la diversité des années, par ce que les eclipses les monstreroient assez s'il y en avoit, d'autant que le soleil se rencontre assez souvent avec la lune, & la lune assez souvent tombe en l'ombre de la terre reciproquement : & n'est jà besoing de desployer plus avant la faulseté de ce propos là.

VII. Voire-mais, dit Cleombrotus, j'ai moymesme veu la mesure de l'huile : car ils en monstroient de plusieurs années, mais celle de la presente estoit de beaucoup plus petite que celle des bien anciennes. Ammonius repliquant de rechef : Et comment est-ce que les autres hommes qui adorent aussi le feu inextinguible, & chez lesquels on le garde depuis une suitte d'ans par maniere de dire infinie, ne s'en sont aussi bien apperceus ? Et quand bien on voudroit supposer que ce propos là fust veritable, ne vaudroit il pas mieux en attribuer la cause à quelque froideur, ou à quelque humidité de l'air, ou au contraire à quelque secheresse & chaleur par lesquelles estant le feu elangouré n'auroit pas eu besoing de tant de nourriture, ny n'en auroit pas peu tant consumer ? Car j'ay souvent ouy dire, qu'en hyver le feu brusle beaucoup mieux, estant plus fort

pour estre estrainct & resserré en soy-mesme par la froideur, là où ès grandes chaleurs & secheresses il s'affoiblist, demeurant lasche & rare sans aucune vehemence, & si on l'allume au soleil il en opere moins, se prenant plus laschement au bois, & le consumant plus lentement. Mais encore plus justement en pourroit on attribuer la cause à l'huile mesme, car il n'est pas sans apparence de dire qu'anciennement l'huile estoit de moindre nourriture & plus eveuse, comme estant produite de jeunes oliviers, & depuis ayant esté mieux cuite en oliviers entiers & parfaicts, & estant plus pressée en egale quantité, elle ait eu plus de force, & ait mieux nourry & entretenu le feu. Voilà comment il falloit sauver la supposition de ces presbtres Ammoniens, bien qu'elle soit estrange & merveilleusement extravagante.

VIII. Après qu'Ammonius eut achevé son propos : Mais plus tost, dis je, Cleombrotus, je te prie conte nous un peu de l'oracle : car il y a de toute ancieneté tousjours eu grand apport & grand opinion de divinité en ce lieu là, jusques à maintenant qu'il semble que ceste reputation là se va fort passant. Et comme Cleombrotus ne respondist rien à cela, & regardast contre bas, Demetrius prit la parole, disant, Il n'est jà besoing d'enquerir & demander des oracles de

par delà, veu que nous voions le definement, ou pour mieux dire, l'entier aneantissement de tous ceux de par deçà, excepté d'un ou de deux, & seroit plus à propos de rechercher la cause pour laquelle ils sont ainsi defaillis. Car quel besoing est il de discourir des autres, veu que la Bœoce mesme qui souloit ancienement estre resonnante de plusieurs oracles, en est de present toute tarie comme de fontaines, & y a maintenant une grande secheresse & defaut d'oracles? Car il n'y a aujourd'huy lieu aucun en toute la Bœoce où lon sceust puiser un seul oracle, si ce n'est en la ville de Lebadie seule, tous les autres lieux sont devenus muets ou de tout poinct delaissez : & neantmoins du temps des guerres contre les Perses l'oracle de Ptous Apollo estoit en reputation, & celuy d'Amphiaraus autant, car l'un & l'autre fut lors esprouvé : celuy de Ptous Apollo quand le presbtre, qui avoit tousjours accoustumé de respondre & rendre les oracles en langue Grecque, respondit à celuy qui y estoit envoyé de la part des Barbares en langue barbaresque, de sorte que nul des assistans n'en entendit pas un mot, donnant ceste inspiration taisiblement à entendre, qu'il n'est pas loisible ny permis aux Barbares d'avoir la langue Grecque servante à leurs commandemens.

IX. Et quant à celuy d'Amphiaraus, le serviteur

qui y fut envoyé s'estant endormy dedans le sanctuaire, pensa premierement en songeant veoir & ouir le ministre du dieu qui le chassoit de parole, & luy commandoit de sortir hors du temple, disant que son dieu n'y estoit pas, & puis qu'il le poulsa avec les deux mains, & finablement voyant qu'il s'arrestoit encore, qu'il prit une grosse pierre & luy en donna par la teste: & tout cela n'estoit que prediction & denonciation de ce qui devoit advenir : car Mardonius fut depuis defaict par Pausanias qui n'estoit pas roy, ains seulement tuteur du roy de Lacedæmone, & son lieutenant commandant pour lors à l'armée des Grecs, & fut assommé & porté par terre d'un coup de pierre, ainsi comme le serviteur Lydien pensa avoir esté frappé en dormant.

X. Semblablement aussi florissoit adonc l'oracle qui estoit auprès de Tegyres, là où lon tient qu'Apollo mesme nasquit, & de faict il y a deux ruisseaux qui coulent à l'entour, dont l'un s'appelle la Palme, & l'autre l'Olive, comme lon dit. En cest oracle, du temps des guerres Medoises contre les Perses, estant lors prophete Echecrates, le dieu Apollo respondit par sa bouche, que l'honneur & la victoire de ceste guerre demoureroit aux Grecs. Et durant la guerre Peloponesiaque, les Deliens ayans esté dechassez de leur Isle, il leur fut rapporté un oracle de

Delphes, par lequel il leur estoit mandé de chercher & trouver le lieu où Apollo avoit esté né, & là y faire quelques certains sacrifices : dequoy eux s'esmerveillans, & demandans si Apollo estoit né ailleurs que chez eux, la prophetisse Pythie leur dit davantage, que une corneille leur diroit l'endroit. Ces deputez des Deliens en s'en retournant passerent d'adventure par la ville de Chæronée, là où ils ouyrent l'hostelliere devisant avec quelques estrangers passans de l'oracle de Tegyres, auquel ils vouloient aller, & leur propos finy, entendirent comme ces estrangers prenans congé luy dirent, A dieu dame Corneille : & ainsi comprenans ce que vouloit dire la response de la prophetisse Pythie, & ayans faict leurs sacrifices à Tegyres, eurent la grace d'estre bien tost après remis & restituez en leurs païs. Encor y a il eu d'autres plus recentes apparitions de ces oracles là, que celles que nous avons alleguées, & maintenant ils ont de tout poinct cessé, tellement qu'il ne seroit pas mal à propos, attendu que nous sommes chez Apollo Pythien, de rechercher la cause de telle mutation.

XI. Au demourant nous estions desjà devant les portes de la sale des Gnidiens venans du temple, parquoy entrans dedans, nous y trouvasmes les amis devers lesquels nous venions assis

assis en nous attendant : tous les autres estoient de loisir sans rien faire pour l'heure qu'il estoit du jour, sinon que regarder ou frotter d'huile les champions de luicte qui s'exercitoient, si se prit Demetrius en se riant à leur dire,

Diray-je vray, ou si je mentiray ?

« Il me semble à vous veoir, que vous n'avez » pas entre vous propos qui soit de gueres grande » consequence, car je vous voy assis fort à vostre » aise, & semble bien à voz visages rians, que » vous n'avez pas grands pensemens ». Il est vray, repliqua lors Heracleon le Megarien, que nous ne disputons pas à sçavoir si ce verbe Ballo en son futur perd l'une de ses ll. ny de quel mot positif ou primitif sont formez & derivez ces deux comparatifs, Chiron & Beltion, & ces deux superlatifs Chiriston & Beltiston : car ces questions là & autres semblables sont celles qui font rider & froncer les visages : mais au reste on peut bien disputer de toutes autres questions de philosophie, sans se froncer le sourcil, & en discourir tout doulcement, sans avoir un regard furieux, ny se courroucer aux assistans. Recevez nous doncques, dit Demetrius, en vostre compagnie, & quant & nous le propos qui s'est n'agueres emeu entre nous, lequel est bien convenable à ce lieu icy, & qui pour le regard du

dieu appartient bien à tous tant que nous sommes : mais advisez bien, que pour cela vous ne ridiez ny ne fronciez point voz visages.

XII. Après doncques que nous fusmes assis pesle-mesle les uns parmy les autres, & que Demetrius eut proposé la question de laquelle nous devisions, Didymus le philosophe Cynique surnommé Planetiades se dressant sur ses pieds, après avoir frappé deux ou trois coups de son baston contre terre s'escrya disant : « O dieux, » ô dieux, vous nous apportez une question bien » mal aisée à soudre, & qui a besoing d'une » longue & profonde inquisition : car c'est bien » grande merveille, si tant de meschanceté estant » aujourd'huy espandue par le monde, non seu- » lement honte & honneur ont abandonné la vie » humaine, ainsi comme nous avoit prophetisé » Hesiode, mais aussi la providence des dieux, » ayant emporté quant & elle tout tant qu'il y » avoit d'oracles au monde ». Mais au contraire je vous propose une autre demande à discourir, Comment plus tost ils ne sont pieçà tous faillis, & comment Hercules, ou quelque autre des dieux, long temps y a n'a soustraict la machine à trois pieds, qui est ordinairement remplie de si villaines & de si sacrileges demandes que lon y propose à Apollo. Les uns comme s'ils vouloient esprouver un Sophiste, les autres l'interrogans

de quelques threfors cachez, de fucceffions à advenir, de mariages clandeftins, tellement que Pythagoras eft par là manifeftement convaincu de menfonge, qui a dit, que les hommes font alors les plus gens de bien, quand ils fe prefentent devant les dieux : car ce qui feroit honefte de cacher & couvrir en la prefence feulement d'un prefonnage ancien, touchant les plus ordes maladies & paffions de l'ame, ils l'apportent à defcouvert & tout à nud devant Apollo.

XIII. Et comme il vouluft encore pourfuivre ce propos, Heracleon le tira par fa robbe, & moy qui eftois plus fon familier que nul autre de la compagnie, luy dis : Ceffe, amy Planetiades, d'irriter Apollo contre toy, car il eft afpre & cholere, & non pas gracieux, mais comme dit Pindare,

> Les humains injuftement
> Le jugent doux & clement.

Soit que ce foit le foleil, ou bien le maiftre du foleil, ou fon pere, eftant par deffus toute nature vifible, il n'eft pas vray-femblable qu'il defdaigne de parler plus aux hommes du temps prefent, aufquels il eft caufe de naiffance & de nourriture, de l'eftre, & de l'entendre : ny n'eft pas croyable que la providence divine, qui comme une bonne & charitable mere produit & conferve

toutes choses pour notre usage, se monstre maligne en la seule divination & tienne son courroux contre nous, ny qu'elle la nous ait ostée nous l'ayant au commancement donnée, comme si lors qu'il y avoit des oracles en toutes les parties du monde, en plus grande tourbe d'hommes le plus grand nombre n'estoit pas tousjours des meschants. Parquoy faisant tresves Pythiques [1] avec le vice & la meschanceté que tu as tousjours accoustumé de chastier de paroles, sied toy icy auprès de nous pour chercher avec nous quelque autre occasion de ceste cessation & eclipsement d'oracles, & ce pendant garde tousjours dieu propice, & maintien qu'il ne se courrouce point. Ces miennes paroles eurent tant d'efficace, que Planetiades s'en alla sans mot dire ne repliquer.

XIV. Ainsi estant la compagnie demourée en repos & silence pour un espace de temps, Ammonius adressant à moy sa parole : Je te prie, dit-il, Lamprias pren garde à ce que nous faisons, & considere un peu de près ce que nous disons, à fin que nous n'ostions point du tout à dieu la cause de ce que ces oracles sont faillis : car celuy qui en attribue la cessation à quelque autre cause qu'à la volonté & ordonnance de dieu, il donne occasion de souspeçonner aussi

[1] Durant les jeux Olympiques & Pythiques, il y avoit tresves en guerre ouverte. *Amyot.*

qu'il pense, qu'ils n'aient jamais esté ny ne soient encore à present par sa disposition, mais par quelque autre moyen : car il n'y a point d'autre plus noble, ny plus forte & plus excellente cause & puissance, qui peust destruire & abolir la divination, si elle estoit œuvre de dieu. Et quant au discours de Planetiades, il ne me revient point, tant pour autres causes que pour une inegalité & inconstance qu'il met en dieu, car il le fait tantost rejettant & detestant le vice, & tantost l'admettant & le recevant, ne plus ne moins que un roy, ou un tyran plus tost, qui par une porte chasseroit les mechans, & par une autre les recevroit, & negocieroit avec eux. Mais comme ainsi soit que le plus grand ouvrage qui sçauroit estre, qui n'est en rien superflu, ains en tout & par tout accomply, & ne desirant rien d'ailleurs, est celuy qui convient le mieux à la dignité des dieux, en supposant ce principe & ce fondement là, on pourroit à mon advis dire, que de ceste rarité & faulte d'hommes commune, que les seditions & guerres passées ont aujourd'huy apportée par tout le monde, la Grece en a senty la plus grande partie, tellement qu'à grande peine pourroit elle aujourd'huy faire toute ensemble trois mille hommes de guerre, que la seule cité de Megares envoya jadis à la battaille de Platées : parquoy si dieu delaisse

aujourd'huy plusieurs oracles qui anciennement souloient estre frequentez, qui dira que cela ne monstre autre chose sinon que la Grece est maintenant fort deshabitée & depeuplée, au prix de ce qu'elle estoit anciennement, je luy pourrois suffisamment fournir dequoy en discourir : car à qui profiteroit maintenant, & de quel bien seroit cause l'oracle qui jadis souloit estre à Tegyres ou à Ptoum, là où en tout un jour à peine pourriez vous rencontrer un seul homme gardant les bestes ?

XV. Car on trouve mesme par escript, que ce siege de divination où nous sommes, qui est & d'antiquité le plus vieux, & de reputation le plus noble & plus renommé de toute la Grece, fut jadis longuement desert & inaccessible, pour le danger d'une male beste venimeuse qui y repairoit, c'estoit un dragon : mais ceux qui escrivent cela ne prennent pas bien la cessation de l'oracle, comme il faut, ains tout au rebours : car ce fut la solitude qui y attira le dragon, plus tost que le dragon y ait fait la solitude. Depuis quand il a pleu à dieu, la Grece s'est fortifiée de villes, & le lieu s'est remply d'hommes, & lors ils userent de deux femmes prophetisses, qui l'une après l'autre descendoient dedans le trou, encore y en avoit il une tierce choisie pour secours, si besoin en estoit, & maintenant il n'y en a plus

qu'une, & neantmoins nous ne nous en plaignons point, pour ce qu'une seule suffit : par ainsi ne faut il point accuser dieu, car ce qu'il y a aujourd'huy en estre de divination fournit & suffit assez à tous, & renvoye contents ceux qui vienent, ayans responce à tout ce qu'ils sçauroient demander. Tout ainsi doncques comme en Homere, Agamemnon jadis avoit neuf heraults, & encore à peine pouvoit il y contenir l'assemblée des Grecs pour le grand nombre qu'il y en avoit, & maintenant vous verrez dedans peu de jours, que la voix d'un seul homme fournira à se faire ouït de tous ceux qui seront dedans le theatre : aussi faut il penser que la divination parloit lors par plus d'organes & de voix, pour ce qu'il y avoit plus grande multitude d'hommes, plus tost au contraire faudroit il trouver estrange, si dieu laissoit se respandre & couler en vain, comme de l'eau, la divination prophetique, & resonner par tout, ne plus ne moins qu'aux champs nous voyons que les rochers des montaignes retentissent à la voix, & au beslement des trouppeaux paissans.

XVI. Ammonius ayant dit ces paroles, & moy n'y respondant rien, Cleombrotus prit la parole, en s'addressant à moy : As-tu doncques jà confessé, dit il, que c'est dieu qui fait & qui deffait aussi les oracles? Non pas moy, dis-je,

car je maintien, que dieu ne fut oncques cause d'ofter ny d'abolir oracle ny divination quelconque : ains au contraire au lieu que luy produit & prepare plusieurs choses pour nostre usage, la nature y amene la corruption, & quelquefois la privation du tout : ou, pour mieux dire, la matiere, qui est la privation elle mesme, s'enfuit bien souvent, & dissoult ce que une plus excellente cause qu'elle avoit composé : ainsi estime-je qu'il y a quelques autres causes, qui obscurcissent ou qui amortissent du tout ces puissances là divinatrices, comme ainsi soit que dieu donne bien aux hommes plusieurs choses belles & bonnes, mais rien de perdurable immortellement, de sorte que les dons mesmes des dieux meurent, mais non pas eux, comme dit Sophocles : & fault bien que les philosophes naturels, exercitez en la cognoissance de la nature & de la matiere premiere, en enquierent, & recherchent la substance, la proprieté & la puissance, mais qu'ils en laissent l'origine & cause primitive à dieu, comme il est juste & raisonnable. Car ce seroit chose trop sotte & puerile de cuider que dieu luy mesme, comme les esprits parlans de dedans le creux du ventre, que lon appelloit anciennement Eurycles, & maintenant Pythons, entrast dedans les corps des prophetes, & qu'il parlast par leur bouche, se servant de leurs langues

& de leurs voix, comme d'utils[1] & instrumens à parler : car celuy qui entremesle ainsi dieu parmy les negoces des hommes, n'a pas le respect qu'il doit à sa majesté, ny ne luy conserve pas la dignité & grandeur de sa puissance & vertu.

XVII. Cleombrotus adonc prenant la parole, Tu dis bien vray, dit il, mais d'autant qu'il est mal-aisé de comprendre & de definir, comment & jusques à quel poinct il faut employer ceste providence divine, il me semble que ceux qui veulent simplement que dieu ne soit cause de rien du monde, & ceux qui le font autheur de tout entierement, ne tienent point le moyen qu'il faut tenir, & ne touchent pas au poinct du devoir & de la verité. Mais comme ceux là disent très bien, qui tienent que Platon ayant inventé cest element, sur lequel naissent & s'engendrent les qualitez que lon appelle tantost la matiere premiere, & tantost la nature, a delivré les philosophes de plusieurs grandes difficultez : aussi me semble il que ceux qui ont mis l'espece des dæmons, entre celle des dieux & celle des hommes, ont resolu encore plus de doubtes & de difficultez, & de plus grandes, ayant trouvé le lien qui conjoinct & tient ensemble, par maniere de dire, nostre societé & communication

[1] Outils.

avec eux, soit que ce propos & ceste opinion soit venue des anciens Mages, & de Zoroastres, ou bien de la Thrace & d'Orpheus, ou bien de l'Ægypte, ou de la Phrygie, comme nous conjecturons à veoir les sacrifices qui se font en l'un & en l'autre païs, là où parmy leurs sainctes & divines cerimonies il semble qu'il y ait quelques signes de deuil & de mortalité meslez parmy. Et quant aux Grecs, Homere a usé indifferentement de ces deux noms, appellant aucunefois les dieux dæmons, & les dæmons dieux : mais Hesiode a le premier purement & distinctement mis quatre genres de natures raisonnables, les dieux, les dæmons plusieurs en nombre & bons, les demy-dieux, & les hommes, car les heroïques sont nombrez entre les demy-dieux. Les autres disent qu'il se fait mutation des corps aussi bien que des ames, ne plus ne moins que lon voit que de la terre s'engendre l'eau, de l'eau s'engendre l'air, & de l'air le feu, tendant tousjours la nature & la substance contre mont : aussi les bonnes ames prennent tousjours mutation, se tournans d'hommes en demy-dieux, & de demy-dieux en dæmons, & de dæmons bien peu & avec fort long espace de temps, après estre bien affinées & entierement purifiées par la vertu, vienent à participer de la divinité : & y en a qui ne se peuvent pas contenir, ains se laissent aller, &

s'enveloppent de rechef de corps mortels, où ils vivent d'une vie sombre & obscure, comme d'une fumée : & quant à Hesiode il estime que les dæmons mesmes après certaines revolutions de temps vienent à mourir : car parlant en la personne d'une naïde, il designe le temps auquel ils vienent à definir,

Neuf hommes vit la corneille cryarde,
Le cerf autant quattre fois vif se garde,
Le corbeau noir si longuement vieillit,
Que de trois cerfs les vies il emplit,
Et le phenix de neuf corbeaux egale
Les jours : mais vous progenie royale
De Jupiter, nymphes aux chefs plaisans,
De dix phenix vous fournissez les ans.

Or ceux qui ne prennent pas bien ce que le poëte a voulu entendre par ce mot Genean, c'est à dire l'aage de l'homme, font monter ceste somme de temps à un grand nombre d'années, car ce n'est seulement que un an, de maniere que la somme totale ne vient à faire que neuf mille sept cens & vingt ans, qui est la durée de la vie des dæmons. Et y a plusieurs des mathematiciens qui la font plus courte que cela. Pindare mesme ne la fait pas plus grande quand il dit, que les Nymphes ont la destinée de leur vie egale aux arbres, & que c'est pour cela que

lon les appelle Hamadryades, pource qu'elles naissent & meurent avec les chesnes.

XVIII. Il parloit encore quand Demetrius, rompant son propos, prit la parole, en disant: Comment est il possible Cleombrotus, que tu soustienes que un an ait esté appellé par ce poëte l'aage d'un homme? car ce n'est la durée ny de la fleur de l'aage de l'homme, ny de sa vieillesse, pource qu'il y a en cest endroit diverse leçon, d'autant que les uns y lisent Hebonton [1], qui seroit à dire florissans, & les autres Geronton [2], qui signifieroit vieillissans: & ceux qui y lisent florissans, y mettent l'aage de l'homme à trente ans, suyvant l'opinion d'Heraclitus, que c'est l'espace de temps dedans lequel un pere qui a engendré un fils le rend apte & propre à en engendrer un autre: & ceux qui y lisent vieillissans, attribuent à l'aage de l'homme, cent & huict ans, disans que cinquante & quattre ans sont justement la moytié de la vie de l'homme, estant composé de l'unité des deux premiers nombres plains, des deux quarrez & des deux cubiques, lesquels nombres Platon mesme a pris à bastir la generation de l'ame qu'il descrit: & semble que le poëte Hesiode par ces paroles-là couvertement ait voulu designer la consommation

[1] ἡβώντων. Amyot. [2] γηρώντων. Amyot.

du monde par feu, auquel temps il eſt vrayſemblable que les Nymphes avec toute humeur & liqueur periront,

> Celles qui ſont aux foreſts demourantes,
> Sources des eaux & rivieres courantes,
> Ou par les prez de verdure veſtus.

XIX. Et lors Cleombrotus, j'entends, dit-il, alleguet cela à pluſieurs, & voy bien que comme l'inflammation & l'embraſement des Stoïques a desjà envahy les vers de Heraclitus & d'Orpheus, auſſi va elle ſaiſir ceux d'Heſiode, en luy donnant une faulſe & abuſive interpretation auſſi bien qu'aux autres. Mais ny je ne puis ſupporter ce definement du monde, qu'ils mettent en avant, ny je n'eſtime pas qu'il ſoit poſſible d'avoir remarqué ces vies des beſtes, & ſi penſe que le nombre des ans qu'ils vont ſommans, meſmement en la corneille & au cerf, eſt exceſſivement extravagant : au demourant l'année contenant en ſoy le commancement & la fin de toutes choſes que les ſaiſons amenent, & que la terre produit, pourtoit à mon advis non impertinemment eſtre appellée l'aage de l'homme, car vous meſmes confeſſez qu'Heſiode en quelque paſſage appelle la vie de l'homme, genean : n'eſt il pas ainſi? Demetrius l'advoua. Mais auſſi eſt il bien certain, pourſuivit Cleombrotus, que bien ſouvent les

vaiſſeaux qui meſurent s'appellent de meſme nom que les choſes meſurées, comme nous diſons une chopine, un piccotin, un boiſſeau, une mine. Tout ainſi donc comme nous appellons l'unité nombre, qui eſt la meſure & la moindre partie, & le commancement de tout nombre : au cas pareil auſſi a il appellé l'année l'aage de l'homme, pource que c'eſt la meſure avec laquelle on la meſure : car les nombres que ces autres là ſomment, n'ont aucune ſingularité illuſtre ny celebre en matiere de nombres, mais la ſomme de neuf mille ſept cens & vingt, eſt compoſée des quattre premiers nombres à commancer à un, aſſemblez enſemble & multipliez quattre fois, ou bien de dix fois quattre, car par l'une & l'autre mode il en vient quarante : & ces quarante reduits en triangles par cinq fois, font la ſomme du nombre deſſus allegué : mais quant à cela il n'eſt point neceſſaire d'en entrer en altercation à l'encontre de Demetrius, car ſoit qu'il y ait un court ou long temps, & certain ou incertain, auquel Heſiode fait treſpaſſer l'ame d'un dæmon, & la vie d'un demy-dieu : tousjours ſera il prouvé par lequel des deux il voudra, avec teſmoignages fort evidents & anciens, qu'il y a des natures neutres & moyenes, comme ès confins des dieux & des hommes ſubjectes aux paſſions mortelles, & à recevoir mutations & variations neceſſaires,

lesquelles natures suyvant la tradition & l'exemple de noz predecesseurs, il est raisonnable que nous apellions dæmons, & que nous les honorions. Auquel propos Xenocrates l'un des familiers amis de Platon souloit apporter l'exemple des triangles qui y convenoit fort bien, car il comparoit celuy des triangles, qui a tous ses trois costez & ses trois angles egaux, à la nature divine & immortelle : celuy qui les a tous trois inegaux, à la nature humaine & mortelle : & celuy qui en a deux egaux & un inegal, & qui par ce moyen est en quelque chose egal, & en quelque chose inegal, à la nature des dæmons, laquelle a les passions & perturbations de l'homme mortel, & la force & puissance semblable à un dieu.

XX. La nature mesme nous en a proposé des figures sensibles, & similitudes en haut, c'est à sçavoir des dieux, le Soleil & les estoilles : des hommes mortels, les cometes, les lueurs nocturnes, les brandons de feu volans, & estoilles tombantes, comme Euripide mesme les a comparez quand il dit,

> Naguere ayant de sa jeunesse attaint
> La belle fleur il a esté estaint
> Comme une estoille ardente devoluë
> Du ciel en l'air, aussi tost dissoluë.

Et pour un corps meslé representant la nature des dæmons, la lune, laquelle voyant estre ainsi subjecte à croistre & à descroistre, & à disparoir du tout, ils ont estimé estre fort sortable & convenable à la mutabilité du genre des dæmons, & l'ont à ceste cause aucuns appellée astre terrestre : les autres terre Olympique, c'est à dire celeste, & les autres l'heritage & possession de Proserpine celeste & terrestre. Tout ainsi donques comme si quelqu'un ostoit du monde l'air & le soubstrayoit d'entre la lune & la terre, il dissoudroit la continuation & la composition de l'univers, en laissant au milieu une place toute vuide, sans liaison qui conjoignist les extremitez ensemble, aussi ceulx qui ostent le genre des dæmons, ils ostent toute communication, & toute conference des dieux avec les hommes, attendu qu'ils ostent la nature, laquelle sert de truchement & de messager entre les deux, ainsi que dit Platon, ou bien ils nous contraignent de confondre pesllemesle, & de brouiller le tout ensemble, si nous venons à mesler la divinité parmy les passions & actions humaines, & si nous l'arrachons du ciel pour la faire entremettre des negoces & affaires des hommes, ainsi que lon dit, que les femmes de Thessalie tirent la lune hors du ciel, laquelle ruze de fiction trouva foy entre les femmes, par ce que Aglaonice fille
de

de Agetor, comme lon dit, estant femme sçavante en Astrologie, donnoit à entendre au vulgaire, & faisoit semblant d'user de quelques charmes & enchantements, par vertu desquels elle arrachoit la lune du ciel.

XXI. Mais quant à nous n'estimons pas qu'il y ait aucuns oracles ne divinations sans quelque divinité, ny ne prestons pas l'oreille à ceulx qui disent que les dieux ne se soucient pas de sacrifices ny de services, & autres sacrées cerimonies qu'on leur face : mais d'autre costé aussi ne cuidons pas que dieu y soit present, ne qu'il s'en entremette, ou qu'il s'y employe luy mesme en personne, ains commettant cela aux ministres des dieux, comme il est juste & licite, ne plus ne moins que si c'estoient leur commis & leurs greffiers, croyons que ce sont les dæmons qui sont les espies & escoutes des dieux, allans par tout çà & là, les uns contemplans & dirigeans les sacrifices & sacrées cerimonies que lon fait aux dieux, les autres pour venger & punir les grandes & oultrageuses forfaittures & injustices des hommes. Il y en a encore d'autres, à qui le poëte Hesiode donne un fort venerable nom, les appellant

> Saincts & donneurs de biens, car l'exercice
> Propre leur est de ce royal office.

Comme nous baillant en passant à entendre que le donner & faire des biens est le propre office des roys : car il y a difference de vertu entre ces dæmons, ne plus ne moins qu'il y en a entre les hommes, & y en a aucuns ès quels il demeure encore quelques petites reliques, mais bien foibles & peu apparoissantes, de la partie de l'ame sensitive qui n'est point raisonnable, comme un peu d'excrement & de surperfluité demouré de reste, & d'autres en qui il en est demouré beaucoup, & mal aisé à assopir & estaindre, dequoy nous voyons les marques & les traces en plusieurs lieux emprayntes & semées ès sacrifices, festes & cerimonies que lon leur fait, & ès contes que lon en recite : toutefois quant aux mysteres & cerimonies secrettes, desquelles & à travers lesquelles on peult plus clairement que par nulle autre voye apparcevoir la verité de la nature des dæmons, je n'en parle point quant à cela, & en ay la bouche close, ainsi comme parle Herodote : mais au reste quant à certaines festes & sacrifices severes & tristes, comme jours malencontreux, là où en quelques lieux on mange chair crue, & la deschire lon à beaux ongles, ou ès autres où lon jeune, & se bat on la poitrine, & en plusieurs lieux où lon dit de villaines & deshonestes paroles durant les sacrifices,

En se secouant de furie,
Avec forsennée cryerie,
Le col & la teste croulans :

je n'estimeray jamais que cela se face pour aucun des dieux, mais plus tost diray-je que c'est pour divertir, adoulcir & appaiser l'ire & la fureur de quelques dæmons malings.

XXII. Et n'est pas vraysemblable qu'il y ait jamais eu dieu qui ait requis & demandé qu'on luy sacrifiast des hommes, comme lon faisoit ancienement, ou qui reçeust tels sacrifices pour agreables : & n'est pas aussi pour neant, que des roys & grands princes baillent leurs propres enfans à immoler, ou bien que eux mesmes les immolent & sacrifient, ains fault croire que c'est pour destourner ou pour appaiser le courroux & la rancune que quelques pervers & malings esprits ont pour assouvir leurs violentes & tyranniques amours, dont ils ne peuvent ou ne veulent jouir avec les corps ny par les corps, ains comme Hercules assiegea la ville d'Oechalie pour avoir une fille qui estoit dedans, aussi ces puissans & violents dæmons-là demandans quelque ame humaine, estant encore enveloppée de son corps, & n'en pouvans jouir à travers ce corps, amenent la pestilence, la famine & sterilité de la terre aux villes, suscitent des guerres & des seditions civiles, jusques

à ce qu'ils vienent à avoir & à jouir de ce qu'ils aiment.

XXIII. Les autres, au contraire, comme il me souvient avoir remarqué en Candie, où je me suis longuement tenu, qu'ils celebrent une feste, en laquelle ils montrent la figure d'un homme sans teste, disans que c'est Molus le pere de Merione, lequel ayant pris à force une nymphe, fut depuis trouvé sans teste. Et puis les ravissements de fils ou de filles, les voyages loingtains, les bannissements, les fuittes & cachements, les services que lon dit & que lon chante ès fables & hymmes des poëtes, ne sont point passions ny accidents convenables aux dieux, ains aux dæmons, dont on fait mention pour celebrer leur vertu ou leur puissance : ny n'a pas Æschylus entendu d'un dieu, quand il a dit,

Sainct Apollo de tout le ciel banny :

Ny Admetus en Sophocles,

Mon coq chantant le menoit à la meule :

& se fourvoyent grandement de la verité les theologiens de la ville de Delphes, qui estiment que jamais il y ait eu en ce lieu combat d'Apollo à l'encontre d'un serpent, pour la possession de l'oracle, & qui souffrent que les poëtes ou les orateurs en estrivant les uns contre les autres,

aillent jouër ou reciter de telles fables parmy les theatres, comme contredisans expressément par ce qu'ils composent, aux plus sainctes cerimonies de leurs sacrifices.

XXIV. En cest endroit Philippus se trouvant fort esbahy (car l'historien Philippus estoit en la compagnie) demanda, Et à quelles cerimonies divines est-ce que contredisent ceulx qui estrivent ès theatres les uns contre les autres ? A celles là, dit il, qui concernent l'oracle Delphique, & par lesquelles ceste cité, depuis nagueres ayant admis & reçeu en ses cerimonies & sacrifices tous les Grecs qui habitent deçà la vallée de Tempes, en a chassé & exclus ceux qui sont habitans oultre le pas des Thermopyles. Car la tente de feuillées que lon fait de neuf en neuf ans dedans l'aire du temple, n'est pas la representation du repaire & de la tesniere ombrageuse du dragon, ains plus tost de la maison & habitation de quelque tyran ou de quelque roy, & l'assault que lon luy donne par surprise en silence par la porte que lon appelle Dolonia, & ce que un peu après lon y amene un jeune garson ayant pere & mere, avec torches ardentes que lon jette le feu dedans la feuillée, & renverse lon la table par terre, & puis que ceulx qui l'ont fait s'enfuient à travers les portes du temple sans regarder derriere eulx, & finablement la fuitte

de ce garſon en divers lieux, qu'il eſt reduit en ſervitude, & après tout les expiations & cerimonies de purification, qui ſe font en la vallée de Tempes, me font ſouſpeçonner que cela repreſentê quelque notable malefice & hardie entrepriſe, ancienement advenue : car c'eſt une mocquerie, mon bel amy, de dire qu'Apollo pour avoir tué le dragon ait eſté contrainct de s'en fuir juſques aux extremitez de la Grece, pour en eſtre rehabilité & purifié, & que là il ait fait quelques offrandes & quelques effuſions, comme font les hommes quand ils veulent appaiſer l'ire & le courroux de dæmons que nous appellons Alaſtoras & Palamnæos, c'eſt à dire, pourſuyvans la punition & vengeance de crimes ſi enormes que la memoire en dure à jamais, ou bien de quelques fort ancienes forfaittures. Vray eſt que le propos que j'ay autrefois ouy raconter touchant ceſte fuitte & ceſt abſentement eſt fort merveilleux & eſtrange, mais s'il contient auſſi quelque choſe de vérité, il ne fault pas que nous eſtimions que ce ſoit petite choſe ne vulgaire & commune, que celle qui fut alors commiſe au lieu de l'oracle. Toutefois de peur qu'il ne ſemble, que comme dit Empedocles,

Je couſe un bout d'une fable à un autre,

& que je ne ſuive pas un meſme ſentier en mes

propos, je vous prie souffrez que je mette icy la fin convenable à mon premier discours, car nous y sommes justement arrivez : & me permettez prendre la hardiesse de dire ce que plusieurs devant moy ont dit, que quand les dæmons, qui sont ordonnez pour le gouvernement & superintendence des oracles & divinations, vienent à defaillir, il est force aussi que les oracles defaillent & perissent : & que quand ils s'enfuyent, ou qu'ils passent & s'en vont tenir ailleurs, il est force que les forces divinatrices faillent en tels lieux : puis quand ils y retournent après un long espace de temps, les lieux recommancent à parler, ne plus ne moins que les instruments de musique, quand ceux qui en sçavent jouër les manient & les touchent.

XXV. Après que Cleombrotus eut ainsi discouru, Heræcleon se prit à dire, Il n'y a personne en la compagnie qui soit infidele, ny mescreant, ou qui ait opinions touchant les dieux qui ne s'accordent avec les nostres, mais toutefois donnons-nous garde qu'en noz discours nous ne facions des suppositions erronées, & qui pourroient donner de grands fondements à l'impieté. Tu parles bien, dit Philippus, mais quel propos est-ce qui t'a le plus offensé & scandalisé en ce que Cleombrotus a supposé? Adonc Heracleon, que ce ne soient pas des dieux qui president aux ora-

cles, d'autant qu'il est convenable de croire qu'ils soient exempts de toute entremise de choses terrestres, & que ce soient plus tost des dæmons ministres des dieux, il me semble que ce n'est point mal supposé : mais tout à coup d'aller attribuer à ces dæmons là des crimes, forfaittures, calamitez, erreurs & inquietudes envoyez des dieux, en tirant ces propos là des vers d'Empedocles, cela me semble un peu trop presomptueux & d'une audace trop barbaresque. Et lors Cleombrotus demanda à Philippus, qui & d'où estoit ce jeune homme là : & après qu'il eut entendu son nom & son païs, luy respondit : Nous n'ignorons pas non plus qu'un autre, Heracleon, que ce que nous avons dit ne soit estrange, mais on ne sçauroit discourir de grandes matieres sans poser de grands fondements, pour prouver une opinion vraysemblable : mais toy mesme ne t'advises pas, que tu ostes ce que tu concedes : car tu confesses bien qu'il y a des dæmons, mais en voulant maintenir qu'il n'y en a point de meschants ny de mortels, tu ne sçaurois plus soustenir qu'il y en ait : car en quoy seront ils differents des dieux, si quant à leur essence ils l'ont conjoincte à l'immortalité, & quant à la vertu ils ne sont subjects à aucunes passions ny à aucun péché ? Heracleon pensant en soy-mesme, sans mot dire, ce qu'il devoit respondre à cela, Cleombrotus poursuivit,

disant : Et qui plus est, ce n'a pas esté Empedocles seul qui a dit, qu'il y avoit de mauvais dæmons, mais Platon mesme, & Xenocrates & Chrysippus, & encore Democritus quand il souhaittoit & prioit qu'il renconstrast des images heureuses, il donnoit assez à entendre qu'il croioit y en avoir d'autres perverses & mauvaises, & qui ont de mauvaises intentions, & de violentes affections.

XXVI. Et quant à ce qu'ils soient mortels, j'en ay ouy faire un conte à un personnage qui n'est point esventé ny menteur, c'estoit Epitherses le pere d'Æmylianus l'orateur, que quelques-uns de vous à mon advis peuvent avoir ouy declamer : cestuy Epitherses estoit de la mesme ville que je suis, & avoit esté mon maistre en grammaire, lequel contoit que pour aller en Italie il s'embarqua un voyage sur une navire chargée de plusieurs marchandises, & de grand nombre de passagers, & disoit que sur le seoir le vent leur faillit auprès des isles Echinades, & que leur navire alla branlant tant qu'elle arriva près des Paxes, que la plus part des passagers estoient veillans, & y en avoit beaucoup qui beuvoient encore, achevans de soupper, quand tout soudain on entendit une haulte voix venant de l'une de ces isles de Paxes, qui appelloit Thamos, si fort, qu'il n'y eut celuy de la compagnie qui n'en demourast tout esbahy. Ce Thamos estoit un pilote Ægyptien, que peu

de ceulx qui estoient en la nef cognoissoient par son nom : pour les deux premieres fois qu'il fut appellé, il ne respondit point, mais à la troisieme, si : & lors celuy qui l'appelloit renforceant sa voix: luy crya que quand il seroit à l'endroit des basses, qu'il denonceast que le grand Pan estoit mort. Epitherses nous contoit que tous ceux qui ouirent le cry de ceste voix en demourerent fort esmerveillez, & entrerent là dessus en dispute, à sçavoir s'il seroit bon de faire ce qu'il commandoit, ou bien de ne s'en entremettre point, ains le laisser là, finablement qu'ils resolurent ainsi, que s'ils avoient bon vent, lors qu'ils passeroient par devant ce lieu, que Thamos passast oultre sans mot dire : mais si d'adventure il y avoit calme, & qu'il ne tirast point de vent, qu'il cryast tout hault, ce qu'il avoit entendu. Quand ils furent à l'endroit de ces basses & platys, il advint qu'il ne tiroit vent ny haleine, & estoit la mer fort platte: parquoy ce Thamos regardant de dessus la prouë vers la terre dit tout hault ce qu'il avoit entendu, que le grand Pan estoit mort. Il n'eut pas plus tost achevé de dire, que l'on entendit un grand bruit, non d'un seul, mais de plusieurs ensemble qui se lamentoient & s'esbahissoient tout ensemble: & pour autant que plusieurs estoient presens, la nouvelle en fut incontinent espandue par toute la ville de Rome, tellement que l'empereur Tibe-

rius Cæſar envoya querir ce Thamos, & adjouſta tant de foy à ſon dire, qu'il feit enquerir qui pouvoit eſtre ce Pan là, & que les hommes de lettres qui eſtoient en bon nombre autour de luy, furent d'opinion que ce devoit eſtre celuy qui eſtoit né de Penelope & de Mercure : ſi y eut lors quelques uns en la compagnie qui teſmoignerent l'avoir autrefois ouy dire au vieil Æmylianus.

XXVII. Demetrius adonc conta que à l'entour de l'Angleterre y a pluſieurs petites iſles deſertes ſemées çà & là par la mer, que l'on appelle au païs les iſles des dæmons & des demy-dieux, & & que luy meſme par commandement de l'empereur alla en la plus prochaine des deſertes, pour voir & enquerir ce que c'eſtoit, & trouva qu'il y avoit peu d'habitans qui eſtoient tenus pour ſaincts & inviolables par les Anglois, peu après qu'il y fut arrivé il dit que l'air & le temps ſe troubla merveilleuſement, & ſe feit une terrible tempeſte & orage de vents & de tonneres, laquelle eſtant à la fin ceſſée, il dit que les inſulaires luy aſſeurerent que c'eſtoit quelqu'un de ces dæmons & demy-dieux qui eſtoit decedé : car ainſi comme une lampe, diſoit-il, pendant qu'elle eſt allumée n'a rien qui offenſe perſonne, mais quand elle vient à s'eſtaindre, elle rend une puanteur qui faſche ceulx qui ſont à l'entour : auſſi les grandes ames, pendant qu'elles luyſent ſont doulces &

gracieuses sans fascher personne, mais quand elles vienent à s'estaindre & à defaillir, elles emeuvent comme lors de grands orages & de grandes tempestes, & bien souvent mesme infectent l'air de maladies contagieuses. Ils disent davantage qu'il y a l'une de ces isles là, où Saturne est détenu prisonnier par Briareus qui le tient lié de sommeil, & que l'on a inventé ce moyen là de le tenir enchainé en le faisant dormir, & qu'il y avoit autour de luy plusieurs dæmons qui estoient ses valets & ses serviteurs. Cleombrotus adonc prenant la parole : Je pourrois, dit-il, aussi bien reciter plusieurs tels exemples si je voulois, mais c'est assez que cela n'est point contraire, ny n'apporte aucune opposition à l'encontre de ce que nous avons mis en avant, combien que nous sçavons assez que les stoïques ont la mesme opinion des dæmons que nous avons, & qu'ils tienent qu'en une si grande multitude de dieux que lon tient, il n'y en a que un seul qui soit éternel & immortel, & que tous les autres ont eu commancement par naissance, & prendront fin par mort.

XXVIII. Quant aux risées & mocqueries des Epicuriens, il ne les fault point craindre, attendu qu'ils ont bien l'audace d'en user mesme contre la providence divine, l'appellant fable & conte de vieilles : mais au contraire nous main-

tenons que leur infinité de mondes eſt veritablement une fable, de dire qu'entre les mondes innumerables il n'y en ait pas un qui ſoit gouverné par raiſon & providence divine, ains que tous ont eſté faicts & ſe maintienent fortuitement & caſuellement.

XXIX. Et s'il eſt loyſible de ſe rire & mocquer ès diſcours de philoſophie plutoſt faudroit il ſe mocquer de ceulx qui tirent aux diſputes des choſes naturelles je ne ſçay quelles images ſourdes, aveugles & ſans ames, qui apparoiſſent par infinies revolutions d'années aux ſurvivans, & ſe promenent par tout, eſtans, ce diſent ils, yſſues & decoulées des corps, partie encore vivans, & partie de ceulx qui long temps y a ſont ou bruſlez ou pourris : c'eſt de ceux-là qu'il ſe faudroit mocquer, qui attirent des ombres & des bourdes ſottes ès diſputes de la nature : & cependant ſe courroucent, & treuvent eſtrange ſi l'on dit qu'il y a des dæmons, non ſeulement qui apparoiſſent, mais auſſi qui parlent & qui ont leur vie & leur eſtre de bien fort longue durée.

XXX. Après que ces propos eurent eſté dicts, Ammonius parla, diſant : il me ſemble que Cleombrotus a bien prononcé. Et qui empeſche que nous ne recevions ſa ſentence, laquelle eſt ſaincte & très digne d'un philoſophe ? car ſi on la rejette, on ſera contrainct de rejetter auſſi &

nier beaucoup de choses qui sont & qui advienent, mais dont on ne sçauroit rendre raison certaine : & si on la reçoit, elle ne tire après elle consequence de chose quelconque impossible, ne qui ne soit en estre. Mais quant à ce que j'ay ouy dire aux Epicuriens seuls, à l'encontre des dæmons qu'introduit Empedocles, comme estant impossible qu'ils soient heureux & de longue vie, s'ils sont mauvais & vicieux, d'autant que le vice de sa nature est aveugle, & qui de soy mesme se precipite ordinairement ès perils & inconveniens qui detruisent la vie, cela est une sotte opposition : car par cette raison il fauldroit qu'ils confessassent que Epicurus ait esté pire que Gorgias le sophiste, & Metrodorus que Alexis le farceur & joueur de comedies, car il vescut deux fois autant que Metrodorus, & Gorgias vescut deux fois autant, & encore un tiers davantage qu'Epicurus : mais autrement disons nous que la vertu est puissante, & le vice debile, non pas pour l'entretenement, ou pour la dissolution du corps en vie, attendu que nous voyons entre les animaulx plusieurs qui sont lourds & hebetez, & d'autres qui sont fort gettifs & fort lascifs, qui vivent plus longuement que ne font ceulx qui sont plus sages & plus esveillez: parquoy ils ne concluent pas bien de dire, que la nature divine jouisse de l'immortalité, d'autant qu'elle sçait eviter & repoulser les choses qui des-

truisent la vie, car il falloit qu'en la nature de la divinité bienheureuse, ils missent une impassibilité de n'être subjecte à corruption ou alteration quelconque, sans avoir besoing d'aucune sollicitude de l'entretenir.

XXXI. Mais à l'adventure n'est-il pas honeste de dire ne disputer contre ceux qui ne sont pas presens : & pourtant sera il meilleur que Cleombrotus reprenne le propos qu'il a nagueres laissé touchant la fuitte & le passage des dæmons de lieu à autre. Voire-mais, dit Cleombrotus, ce sera bien merveille s'il ne vous semble encore plus estrange & hors d'apparence de raison, que le premier, combien qu'il semble estre fondé en raison naturelle & que Platon luy mesme en ait donné le commancement, non qu'il l'ait absoluëment prononcé & affermé, mais par maniere d'opinion doubteuse, en ayant soubs paroles couvertes jetté avec une crainte retenue quelque conjecture en avant.

XXXII. Mais puis que la couppe des devis & des contes, meslez de toutes sortes, est servie sur table, & que à peine pourrois je jamais rencontrer de plus gracieux & plus faciles auditeurs, pour faire passer une telle narration, ne plus ne moins que de la monnoye estrangere, je ne faindray point de vous faire le conte que j'ai entendu d'un estranger, lequel après plusieurs allées &

venues, ayant bien cherement acheté & payé l'adventure de le rencontrer, je trouvay à la fin à toute peine auprès de la mer rouge. Il ne parloit aux hommes que une fois l'année, & le demourant du temps converſoit, comme il diſoit, avec les nymphes Nomades & avec les dæmons. Je parlay à luy, & me feit bon recueil : c'eſtoit le plus bel homme de viſage que je penſe jamais avoir veu, non ſubject à maladie aucune, & prenoit tous les moys une fois ſeulement le fruict de ne ſçay quelle herbe médicinale amere, dont il vivoit : il eſtoit exercité à parler pluſieurs langages, & parloit avec moi plus communement en langue dorique : ſon parler ſembloit preſque un chant, & ſi toſt qu'il ouvroit la bouche pour parler, tout l'environ de luy eſtoit remply d'une très ſouefve odeur qui en ſortoit. Or quant à tout autre ſçavoir & cognoiſſance de toutes hiſtoires, il l'avoit tout le long de l'an : mais quant à la divination, elle luy eſtoit inſpirée un ſeul jour en chaſque année, auquel il deſcendoit ſur le rivage de la mer, & là chantoit & prediſoit les choſes à advenir aux princes & ſeigneurs de tout le païs, ou aux ſecretaires des roys, qui ſe trouvoient là à jour nommé, & puis s'en retournoient. Ce perſonnage doncques attribuoit la divination aux dæmons, & eſtoit bien-aiſe d'ouïr ce que l'on raconte de Delphes. Quant à ce que nous tenons de Bacchus, & des ſacrifices

ſacrifices que nous luy faiſons, il en eſtoit tout informé, diſant que c'eſtoient tous grands accidens advenus aux dæmons, & ſemblablement ce que lon raconte touchant le ſerpent Python, & diſoit que celuy qui l'avoit tué n'en avoit pas eſté banny pour dix ans, ny ne s'en eſtoit pas fuy en la vallée de Tempes, ains de tout ce monde, dont il ſeroit depuis retourné après neuf revolutions de la grande année, eſtant bien purifié, nettoyé, & véritablement phœbus, c'eſt à dire, clair & luiſant, auroit recouvré la ſuperintendence de l'oracle Delphique, lequel cependant avoit eſté depoſé en la garde de Themis. Autant en diſoit il de ce que l'on raconte des Typhons & des Titans : car il affermoit que ce avoient eſté des batailles de dæmons contre dæmons, & des fuittes & banniſſements de ceux qui avoient eſté vaincus, ou bien des punitions que les dieux avoient faittes de ceulx qui avoient commis de telles forfaittures que lon conte que Typhon commeit à l'encontre d'Oſiris, & de Saturne à l'encontre du ciel, deſquels les honneurs ſont fort obſcurcis ou du tout eſtaincts, d'autant qu'ils ſont paſſez en un autre monde : car j'entends que les Solymiens, qui ſont voiſins des Lyciens honorent ſingulierement Saturne, mais depuis qu'il eut occis leurs princes, Arſalus, Dryus & Troſobius, il s'enfuit & s'en alla en quelque autre païs, car ils ne ſçavent où, lon ne

feit plus conte de luy, mais qu'ils appellerent ces trois, Arſalus, Dryus & Troſobius, les dieux ſeveres, & de faiƈt que tant en public qu'en privé les Lyciens font encore leurs malediƈtions & execrations par eulx.

XXXIII. Pluſieurs autres exemples ſemblables peult on tirer de ce que lon raconte des dieux. Et ſi nous appellons aucuns de ces dæmons des noms des dieux uſitez & ordinaires, il ne s'en fault point emerveiller, diſoit ce perſonnage eſtranger, car ils ſont bien-aiſes d'eſtre appellez des noms des dieux dont ils dependent, & dont ils ont honneur & puiſſance, comme entre les hommes, l'un eſt Jovial, l'autre Palladien, l'autre Appollonien ou Bacchanal, ou Mercurial, & y en a qui ſont bien & convenablement nommez, encore que ce ſoit à l'adventure : mais la plus part ont des denominations des dieux qui ne leur conviennent aucunement, ains ſont tranſpoſées. Icy Cleombrotus ayant fait pauſe, ſon dire ſembla merveilleux à toute la compagnie, & Heracleon luy demanda en quelle ſorte c'eſtoit que cela touchoit à Platon, & comment c'eſtoit qu'il avoit donné commancement à un tel propos. Cleombrotus luy reſpondit, tu fais bien de me le remettre en memoire, c'eſt parce que premierement il rejetta touſjours l'infinité des mondes : mais il a touſjours doubté du nombre certain &

precis, & concedant qu'il y avoit apparence au dire de ceux qui en mettoient cinq, un en chasque element, il s'est tenu à un, & semble que cela soit propre à Platon, là où tous les autres Philosophes ont tousjours fort redouté de recevoir & admettre multitude de mondes, comme s'il estoit necessaire que ceux qui n'arrestoient & ne terminoient pas la matiere en un, ains en sortoient, tombassent necessairement en ceste fascheuse & non terminée infinité.

XXXIV. Mais cest estranger là, dis je adonc, determinoit il rien du nombre des mondes comme Platon, ou si tu ne l'en recherchas jamais en tout le temps que tu fus avec luy? Je n'avois garde de faillir, dit Cleombrotus, d'être bien diligent & affectionné auditeur de tels devis, voyant mesmement qu'il se monstroit si affable en mon endroit. Il disoit que ny le nombre des mondes n'estoit infiny, ne qu'il n'y en avoit pas un seul, ny cinq, mais cent quatrevingt & trois, qui estoient ordonnez & rengez en forme triangulaire, duquel triangle chascun costé contenoit soixante mondes, & que des autres trois chascun estoit à l'un des coings du triangle, & qu'ils s'entretenoient tout à l'entour, ne plus ne moins que ceux qui sont en une dance, & que la plaine qui est au dedans du triangle, estoit le fondement & l'autel commun de tous ces mondes, qui s'appelloit le champ ou

la plaine de verité, dedans laquelle sont les desseings, les moules, les idées & les exemplaires immobiles de toutes les choses qui furent oncques & qui jamais seront, & à l'entour de ces idées estant l'éternité, le temps, comme un ruisseau qui en sortoit, couloit dedans ces mondes, & que les ames des hommes s'ils ont bien vescu en ce monde, en dix mille ans une fois les voient, & que les plus sainctes cerimonies mystiques des sacrifices qui se font icy bas, ne sont que comme un songe de ceste vuë, & de ce spectacle là: & disoit que toute la peine que l'on employe à l'estude de la philosophie estoit pour parvenir à la vuë de ces beautés là, ou autrement que c'estoit toute peine perdue.

XXXV. Je l'entendois, dit-il, conter tous ces propos là, ne plus ne moins proprement que si sçeust esté quelque cerimonie de sacrifice qu'il m'eust exposée en quelque religion, en laquelle il m'eust instruit sans qu'il m'amenast aucune preuve, ny aucune demonstration de son dire. En cest endroit me tournant devers Demetrius, je luy demanday comment il y avoit aux vers d'Homere que disent les prochassans de Penelope, quand ils voyent manier l'arc à Ulysses:

O ça esté quelque grand crocheteur
D'arcs, cestuy-cy, & un grand fureteur.

Et comme Demetrius me les euſt remis en memoire : Il me vient, dis-je, en penſée d'en dire autant de ceſt eſtranger, O c'eſtoit un grand amateur & un grand fureteur de toutes reſolutions, & de tous diſcours de philoſophie : & eſtoit homme bien verſé aux lettres : certes il n'eſtoit point eſtranger de nation, ains Grec & remply de toute ſcience, & eruditions grecques; & ce nombre de mondes nous monſtre qu'il n'eſt ny Ægyptien, ny Indien, ains venu d'un Grec de langue dorique, du païs de la Sicile nommé Petron, natif de la ville d'Imere en Sicile, qui en a composé un petit livre que je n'ay pas leu, & ſi ne ſçay s'il eſt en eſtre ès mains des hommes, mais Hippys natif de Rege, duquel Phanias Ereſſien fait mention, eſcrit que c'eſtoit l'opinion & le diſcours de ce Petron, qu'il y avoit cent quatre vingts & trois mondes qui touchoient les uns aux autres de reng : mais il ne declare point que c'eſt à dire, ſe toucher de reng, & n'en apporte aucune raiſon probable. Et quelle veriſimilitude, ce dit Demetrius, pourroit il avoir en cela, veu que Platon ſans amener aucune conjecture vrayſemblable, ny aucune apparence de raiſon, a renverſé ceſte opinion là ? Et toutefois, ce dit Heracleon nous entendons dire à vous autres Grammairiens que Homere meſme eſt le premier autheur de ceſte opinion là, comme

ayant divisé l'univers en cinq mondes, le ciel, l'eau, l'air & la terre, & ce qu'il appelle olympe, dont il en laisse les deux communs, c'est à sçavoir la terre à tous ceux d'à bas, & l'olympe à tous ceux d'en haut, & les trois du milieu attribue à trois divers dieux. Aussi semble il que Platon attribuant aux principaux membres de l'univers les espéces & figures premieres, & les plus excellentes des corps, les appelle cinq mondes, à sçavoir celuy de la terre, celuy de l'eau, celuy de l'air, & celuy du feu, & finablement celuy qui embrasse tous les autres, qu'il appelle dodecaedre, c'est à dire à douze faces, qui s'estend amplement, est fort capable & mobile, comme estant sa forme & figure fort propre & convenable aux revolutions & mouvemens des ames.

XXXVI. Demetrius alors, qu'est il besoing, dit-il, de remuer maintenant Homere, car assez avons nous desormais allegué de fables. Mais il s'en faut beaucoup que Platon n'appelle les cinq differentes essences du monde cinq mondes, attendu que là mesme où il dispute contre ceux qui mettent une infinité de mondes, il afferme qu'il n'y en a que un seul créé de dieu & aimé de luy, composé de toute nature, ayant corps entier & content de soy-mesme, sans avoir besoing de rien d'ailleurs: voilà pourquoy à bon

droit pourroit on trouver estrange, que lui ayant dit verité il ait donné occasion à d'autres de prendre une opinion fausse, & en laquelle il n'y a apparence quelconque : car s'il n'eust retenu l'unité du monde, il eust aucunement donné fondement à ceux qui en mettent infinis : mais qu'il en ait voulu asseurer précisément cinq, & non point plus ne moins, cela est merveilleusement estrange & esloigné de toute probabilité, si d'adventure tu n'as quelque chose à dire sur cela, dit-il en soy retournant devers moy.

XXXVII. Comment, dis-je lors, estes vous doncques d'advis de laisser là vostre premiere dispute des oracles, comme estant de tout poinct achevée & resoluë, & d'en prendre une autre de non moindre difficulté ? Nous ne la laisserons pas pour cela, respondit Demetrius, mais aussi ne passerons nous pas outre ceste cy, qui de soy mesme se presente, & presque nous met la main au devant, car nous n'y demeurerons pas beaucoup, ains seulement tant que nous puissions en passant y trouver quelque peu de verisimilitude, & puis nous retournerons à nostre premier propos. En premier lieu doncques, dis-je, les raisons qui empeschent que lon ne mette des mondes infinis, n'empeschent par que lon n'en mette plus d'un : car aussi bien en plusieurs mondes, comme en un, pourra estre la divina-

tion, la providence & la fortune, qui entreviendra ès plus petites choses : mais la plus part des plus grandes & principales choses auront & prendront leurs generations, changemens & mutations par ordre, ce qui ne se pourroit faire en infiny nombre de mondes. Et puis il est plus conforme à la raison de dire que dieu n'ait pas créé pour un monde unique & seul, car estant parfaittement bon, il n'y a vertu ne bonté aucune qui luy defaille, & moins encore que toutes les autres, la justice & l'amitié, car elles sont de soy-mesme très belles & très bien seantes aux dieux : or n'a dieu rien qui soit inutile, ne qui soit pour neant : parquoy il faut qu'il y ait hors de luy d'autres dieux & d'autres mondes, envers lesquels il use de ces vertus sociales : car il n'en usera pas envers soy-mesme, ny envers aucune partie de soy, de justice, ny de grace & de benignité, ains envers les autres : ainsi n'est il pas vray-semblable que ce monde flotte & vague sans amy, sans voisin, sans communication quelconque en un vuide infiny, attendu mesmement que nous voyons que la nature enferme & environne toutes choses en leurs genres & en leurs especes, ne plus ne moins que dedans des vases ou dedans les enveloppes de leurs semences, car il n'y a en toute la nature rien qui soit un en nombre, qu'il n'ait la raison de son estre

commune avec d'autres, ne n'y a chose qui participe de quelque denomination en commun, qui en particulier ne soit telle. Or est il que le monde s'appelle ainsi en commun. Il faut donc qu'il soit en particulier tel, & est qualifié tel en particulier, pour la difference qu'il a avec ses semblables & de mesme espece : car s'il n'y a en toute la nature ny homme qui soit un, ny cheval, ny estoille, ny dieu, ny dæmon, qui empeschera que lon ne puisse dire que la nature n'a pas non plus un seul monde, ains qu'il faut qu'il en ait plusieurs? Et qui m'objicera [1] que ce monde n'a semblablement qu'une terre, ny qu'une mer, je luy respondray qu'il ne s'apperçoit pas de ce qui est tout evident des parties semblables : car nous divisons la terre en parties de semblable & mesme denomination, pour ce que toutes parties de terre sont terre, & de la mer semblablement : mais nulle partie du monde n'est monde, ains est composé de diverses & differentes natures : car quant à l'inconvenient que d'aucuns redoubtent, principalement pour lequel ils consomment toute la matiere au dedans d'un monde, de peur que s'il en demouroit quelque chose au dehors, elle ne troublast la composition de cestuy-cy par resistence qu'elle luy feroit, & heurts qu'elle luy donneroit, ils

[1] M'objectera...

n'ont point occasion de le craindre, car y ayant plusieurs mondes, & un chascun d'iceux particulierement ayant une mesure definie & determinée à sa substance & à sa maniere, & nulle partie d'icelle sans mesure ny sans ordre, il ne demeurera rien de superfluité, comme d'excrement, au dehors, qui puisse donner empeschement, pour ce que la raison qui dominera celle portion de la matiere qui sera attribuée à chasque monde, ne permettra pas qu'il y ait rien qui sortant hors de son ordre, & vagant çà où là, aille choquer un autre monde, ny que d'un autre aussi il sorte rien qui se viene ruer sur soy : pour ce que la nature n'a rien qui en quantité soit infiny, ny desordonné, ny mouvement qui soit sans raison, ny sans ordre, & s'il y a d'adventure quelque influence qui passe des uns aux autres, cela est une communication fraternelle, doulce & amiable, dont ils se meslent tous ensemble, ne plus ne moins que les lumieres des astres, & les influences de leurs temperatures sont causes qu'eux mesmes se resjouissent en s'entreregardant les uns les autres d'un bening aspect, & donnent aux dieux, qui sont plusieurs & bons en chascun astre, moyen de s'entrehanter & s'entrecaresser les uns les autres : car en tout cela il n'y a rien qui soit impossible, ny fabuleux, ny contraire à la raison, si ce n'est que quelques

uns s'en defient, pour les raisons & decisions d'Aristote, qui dit que chasque corps a son lieu propre & naturel, à raison de quoy il est force que la terre de tous costez tende au milieu, & puis l'eau par dessus elle, servant pour sa pesanteur de fondement aux autres plus legers elemens.

XXXVIII. Si doncques il y avoit plusieurs mondes, il adviendroit que la terre bien souvent se trouveroit située au dessus de l'air & du feu, & bien souvent au dessoubs, & semblablement que l'air & le feu se trouveroient au dessoubs, quelquefois en leurs lieux naturels, & quelquefois en d'autres contre nature: lesquelles choses estans impossibles, ainsi comme il pense, il s'ensuit doncques qu'il n'y a ne deux ne plusieurs mondes, ains un seul, qui est cestui-cy, composé de toute sorte de substance, & disposé selon nature, ainsi qu'il est convenable à la diversité des corps.

XXXIX. Mais en tout cela il y a plus d'apparence vraysemblable, qu'il n'y a de verité: car qu'il soit ainsi, amy Demetrius, considere que quand il dit, qu'entre les corps simples les uns tendent vers le milieu, c'est à dire contre-bas, les autres arriere du milieu & contre-mont, & les autres alentour du milieu, c'est à dire en rond: au regard dequoy prent il le milieu? Il

est certain que ce n'est pas au regard du vuide ; car il n'y en a point en nature selon son advis, & encore selon ceux qui en mettent, il ne peut avoir de milieu non plus que de premier, ny de dernier : car premier & dernier sont des bouts : or ce qui est infiny, consequemment est aussi sans bout : mais encore que par force quelqu'un d'eux nous contraignist d'admettre un milieu au vuide, il est impossible de comprendre & imaginer la difference de mouvemens des corps vers iceluy, par ce qu'il n'y a ny en iceluy vuide aucune puissance attractive des corps, ny dedans les corps aucune deliberation, ou inclination & affection de tendre de tous costez à ce milieu, ains est aussi peu possible d'imaginer que des corps sans ames se meuvent d'eux mesmes, vers une place incorporelle & n'ayant aucune difference de situation, comme qu'elle les attire à soy.

XL. Il reste donc que ce milieu se doive entendre, non point localement, mais corporellement : car estant ce monde une masse & union composé de plusieurs corps differents & dissemblables conjoincts ensemble, il est force que les diversitez d'iceux engendrent mouvemens dissemblables aussi de l'un en l'autre : ce qui apparoist par ce que chascun d'iceux corps changeant de substance change aussi de place quant & quant :

car la ſubtiliſation & rarefaction diſtribue à l'entoure en rond la matiere qui ſe leve du milieu en contremont, & au contraire la condenſation & conſtipation la deprime & la chaſſe contre bas vers le milieu : ſur quoy il n'eſt jà beſoing de diſcourir davantage en ce lieu, car quelque cauſe que lon ſuppoſe produire de telles paſſions & de telles mutations, celle meſme contiendra chaſcun des mondes en ſoy par ce qu'un chaſcun d'eux a ſa terre & ſa mer, & chaſcun ſon milieu propre, & chaſcun auſſi les paſſions & mutations des corps, & la nature & puiſſance qui les maintient & conſerve chaſcun en ſon lieu & ſon eſtre : car le dehors ſoit qu'il n'y ait rien, ſoit qu'il y ait un vuide infiny, ne peult bailler aucun milieu, comme nous avons dit paravant : mais y ayant pluſieurs mondes, chaſcun a ſon milieu propre à part tellement qu'en chacun y aura auſſi mouvemens propres des corps, les uns tendans au milieu, les autres arriere du milieu, les autres à l'entour du milieu, ſelon que eux meſmes les diſtinguent : & celuy qui voudroit que y ayant pluſieurs milieus, les corps peſans de tous coſtez tendent vers un ſeul, reſſembleroit proprement à celuy qui voudroit, que y ayant pluſieurs hommes le ſang coulaſt de tous coſtez en une ſeule véne, & que les cerveaux de tous fuſſent contenus d'une meſme taye, eſtimant que ce ſeroit un

grand inconvénient, si tous les corps solides n'estoient en une mesme place, & les rares en un autre, mesme celuy là seroit bien impertinent, & aussi lourdault seroit celuy qni trouveroit mauvais que les entiers eussent toutes leurs parties en leur ordre, en leur reng, & en leur situation naturelle : car ce seroit une extrême sottise si quelqu'un croyoit qu'il y eust un monde qui eust la lune en soy située au bas, ne plus ne moins que si un homme avoit la cervelle aux talons, & le cœur aux tempes : mais il n'y a point d'absurdité ne d'inconvénient, qu'en mettant plusieurs mondes distincts & separez les uns des autres, on distingue aussi quant & quant, & separe leurs parties, car en chascun la terre, la mer, & le ciel, seront situez & colloquez en leurs assiettes naturelles, ainsi comme il appartient, & aura un chascun d'iceux mondes, son bas, son hault, son environ, & son milieu : non pas au regard d'un autre monde, ny au regard du dehors de soy, ains en soy-mesme, & au dedans de soy : & quant à la supposition que font aucuns, que si une pierre estoit hors du monde, lon ne sçauroit imaginer ou comprendre, ne comment elle pourroit demourer, ny comment elle se pourroit mouvoir : car comment pourroit elle demourer suspendue, veu qu'elle est pesante, ou se mouvoir vers le milieu du monde, comme les autres

corps pesans, veu qu'elle ne seroit ny partie d'iceluy, ny comptée entre les substances ? & quant à la terre qui est attachée & environnée tout à l'entour en un autre monde, il ne faut pas enquerir ne demander comment elle ne tumbe deçà, veu sa pesanteur, & comment elle ne s'arrache de son entier total, attendu que lon voit qu'il y a une nature & une force naturelle qui contient une chascune partie : car si nous voulons prendre bas & haut, non au dedans du monde, mais au dehors, nous nous trouverons ès mesmes destresses & difficultez que Epicurus, qui fait mouvoir & tendre ses petits corps indivisibles vers les lieux qui sont au dessoubs des pieds, comme si le vuide avoit des pieds, ou que son espace infinie permeist que l'on y peust imaginer un bas & un hault. Et pourtant y a il cause de s'esmerveiller, ou plutost de rechercher & demander quelle fantaisie a meu Chrysippus à dire, que le monde estoit colloqué & situé droittement au milieu, & que sa substance de toute eternité ayant occupé le lieu du milieu, y estoit si bien serrée & pressée pour durer à jamais, & jusques à une immortalité, par maniere de dire : car il escrit cela en son quatrieme livre des choses possibles, songeant sans propos, qu'il y ait milieu en un infiny, & encore plus mal à propos, attribuant à un milieu qui n'est point la cause de

la ſtabilité & ferme fondation du monde, attendu meſmement qu'il a eſcrit en beaucoup d'autres lieux, que la ſubſtance ſe gouverne, & ſe maintient par ſes mouvemens, tendans au milieu, & partans du milieu d'icelle.

XLI. Au demourant, quant aux autres oppoſitions que font les ſtoïques, qui les redoubteroit ? Comme quand ils demandent, comment ſera il poſſible de maintenir une fatale deſtinée, une providence divine ? Et comment ne ſera lon contrainct de mettre pluſieurs Jupiters, quand on mettra pluſieurs mondes ? Car premierement s'il y a inconvenient à mettre pluſieurs Jupiters, leurs opinions ſont encore bien plus abſurdes : car ils mettent des ſoleils & des lunes, des Apollos, des Dianes, & des Neptunes infinis en infinies revolutions des temps. Et puis quelle neceſſité y a il qui contraigne d'advoüer qu'il y ait pluſieurs Jupiters, s'il y a pluſieurs mondes, & non pas en chaſcun dieu ſouverain, gouverneur & conducteur de l'univers, prouveu de toute intelligence & de raiſon, comme celuy que nous ſurnommons le ſeigneur & le pere de toutes choſes ? Ou bien qui empeſchera que tous mondes ne ſoient ſubjects à la providence & à la deſtinée de Jupiter, & que luy auſſi reciproquement n'ait l'œil ſur tous, & ne les dirige & gouverne, en ſubminiſtrant à tous les principes,

cipes, les semences & les raisons de toutes les choses qui se font? Car puis que ainsi est que nous voyons ici bien souvent un corps composé de plusieurs autres corps distincts, comme une assemblée de ville, une armée, une danse, en chascun desquels corps y a vie, prudence & intelligence : il n'est pas aussi donc impossible qu'en tout l'univers, dix, ou cinquante, ou cent mondes qu'il y aura, n'usent d'une mesme raison, & ne respondent tous à un mesme principe, ains au contraire cest ordre & disposition est fort convenable aux dieux, car il ne les faut pas faire comme les roys d'un exaim d'abeilles, qui ne sortent jamais de la ruche, ny les tenir en prison enfermez, ou plus tost attachez dedans la matiere, comme ceux-cy font, qui disent que les dieux sont certaines dispositions de l'air, & certaines proprietez & vertus des eaux, & du feu, infuses au dedans, & ainsi les font naistre avec le monde, & puis les bruslent aussi quant & luy : mais encore ne les deslient ils pas, ny ne les font pas libres, à tout le moins comme les chartons qui guident les chariots, ou les pilotes qui gouvernent les navires, ains les y clouent, ne plus ne moins que les statues attachées & scellées avec des clous & du plomb à leurs bases, ainsi les tienent-ils enfermez & enclouez dedans la matiere corporelle, participans avec elles jus-

ques à corruption, dissolution, & alteration toute entiere. Mais bien plus est ce propos digne & magnifique, de dire que les dieux sont de tout poinct libres, sans que personne leur commande, ne plus ne moins que les feus de Castor & de Pollux [1] secourent ceux qui sont travaillez en tourmente de mer, en y survenant ils addoucissent la violence de la mer, & les impetueux soufflemens des vens, non pas qu'eux mesmes naviguent ny soient participans du mesme peril, ains seulement se monstrant en l'air, & preservant les mariniers, aussi que les dieux aillent visiter par plaisir tantost un monde, & tantost un autre, en regissant & gouvernant un chascun d'iceux avec la nature : car le Jupiter d'Homere ne jette pas gueres loing ses yeux de la ville de Troye, jusques au païs de Thrace, & des Scythes vagabonds, habitans au long des rives du Danube : mais le vray Jupiter a plusieurs passages honestes & convenables à sa ma-

[1] On appelle sur la mer le *feu S. Elme*, des feux qui volent autour des manœuvres d'un vaisseau : ils sont probablement causés par quelques exhalaisons qui restent après une tempête ; ils en présagent assez ordinairement la fin. Les mariniers les appellent *S. Nicolas*, *Ste Claire*, *Ste Hélène* : les Anciens appelloient ces feux *Castor & Pollux*. S'il n'en paroît qu'un, on l'appelle *furolle* ou *hélène* ; & c'est de mauvais présage : s'il en paroît deux, les mariniers s'en réjouissent & les saluent avec leurs sifflets. Voyez *Plin. Hist. nat.* II, 37.

jeſté d'un monde à l'autre, non point regardant hors de ſoy en un vuide infiny, & ſe contemplant ſoy meſme, & non autre choſe, comme aucuns eſtiment, ains conſiderant les faicts des hommes & des dieux, les mouvemens & revolutions des aſtres : car la divinité ne hait point les varietez & mutations, ains y prent fort grand plaiſir, comme lon peut conjecturer par les circuitions, converſions & commutations qui apparoiſſent au ciel. Parquoy je conclus que l'infinité de mondes eſt une reſverie faulſe, où il n'y a point d'apparence de raiſon, & qui ne peut en aucune maniere admettre un dieu, ains ſe gouverne en tout & par tout par la fortune & à l'adventure, & au contraire, que le gouvernement & la providence d'un nombre certain & quantité terminée & finie de mondes, n'a point d'adminiſtration qui doive ſembler plus indigne ne plus laborieuſe que celle qui s'employe & s'attache à la direction d'un tout ſeul, & qui le transforme, renouvelle & reforme par infinies fois.

XLII. Après que j'eu achevé ce propos je m'arreſtay : & Philippus ſans gueres attendre, quant à cela, dit il, s'il eſt ainſi, ou s'il eſt autrement, je ne le voudrois point trop aſſeurer, mais ſi nous faiſons ſortir dieu hors de la ſuperintendence d'un monde ſeul, pourquoy eſt-ce

que nous le faisons ouvrier de cinq tant seulement, & non de plus ? Et quelle raison y a il peculiere de ce nombre là avec la multitude des mondes, plus tost que d'un autre ? Je l'entendrois bien plus volontiers que non pas l'occasion & la cause pourquoy ce mot E'i a esté consacré en ce temple : car il n'est nombre, ny triangle, ny quarré, ny parfaict, ny cubique, ny ne presente aucune gentillesse à ceux qui aiment, & qui estiment telles speculations : & l'argument & illation tirée des elemens, laquelle il semble que Platon mesme obscurement ait touchée, est fort difficile à comprendre, & ne nous demonstre rien de la probabilité qui l'aït deu attirer à faire ceste consequence, qu'il est vraysemblable, que comme il se fait & engendre en la matiere cinq sortes de corps reguliers ayants les angles & les costez egaux, environnez de superfices egales, aussi de ces cinq corps y ait eu dès le commancement incontinent cinq mondes faicts & formez.

XLIII. Et toutefois, dis-je, il semble que Theodore le Solien, exposant ce qu'il y a de mathematique en Platon, ne traitte pas mal ce passage là, car il declare ainsi la pyramide : l'octaedre, c'est à dire, le corps à huict faces egales, le dodecaedre à douze, & l'icosaedre à vingt, que Platon met les premiers, sont fort beaux

pour leurs proportions & leurs egalitez, & ne sçauroit la nature rien former ne figurer de plus excellent ny de semblable, mais toutefois ils n'ont pas eu tous une mesme constitution, ny une semblable origine, car le plus petit des cinq, & le plus delié, est la pyramide, & le plus grand & qui a plus de parties est le dodecaedre, & des autres deux l'icosaedre est plus grand de la moytié que n'est l'octaedre, en multitude & nombre de triangles, & pourtant est il impossible qu'ils aient esté faicts l'un tout quant & l'autre d'une mesme matiere, car les plus deliez, & plus petits, & plus simples en manufacture, il est force qu'ils soient plus tost venus en main, & qu'ils ayent plus tost obey à l'ouvrier qui mouvoit & qui formoit la matiere, & par consequent qu'ils ayent esté plus tost faicts, & plus tost venus en estre, que ceux qui ont plus de parties, & plus grande masse de corps : d'autant que la manufacture de la composition en estoit plus laborieuse & plus difficile, comme est le dodecaedron : dont il s'ensuit que la pyramide est le premier de tous les corps, & non pas un des autres, comme ceux qui par nature ont posterieurement esté créez & produits. Or le remede pour obvier & respondre à cest inconvenient, est de separer & diviser la matiere en cinq mondes, icy la pyramide, car elle est sortie la premiere :

là l'octaedre, & là l'icosaedre : & en chascun d'iceux mondes de ce qui sera le premier venu en estre, le reste puis après prendra sa naissance par discretion & concretion, ou par rarefaction & condensation des parties : qui fait que toutes se transmuent en toutes, ainsi comme Platon luy mesme le donne à entendre, le discourant par exemples, presque de toutes : mais à nous presentement il suffira de l'entendre par peu d'exemples, car l'air s'engendre par l'extinction du feu, & puis de rechef en se subtiliant & rarefiant, il produit du feu : en la semence de ces deux là peult on cognoistre les passions & transmutations de tous. Or le seminaire ou principe du feu est la pyramide, composée de vingt & quatre premiers triangles, & l'octaedre est le seminaire de l'air, composé des quarante & huict mesmes triangles : ainsi il se fait un element d'air, de deux de feu conjoincts & composez ensemble ; & à l'opposite l'element de l'air party se divise en deux corps de feu, puis retournant à s'espessir & constiper davantage en soy mesme il devient en forme d'eau, tellement que par tout ce qui sort le premier en lumiere donne tousjours facilement generation aux autres par transmutation, & ne demeure jamais seul ce qui est venu en estre le premier, mais l'un ayant en la masse de l'autre l'origine de mouvement

primitif & antecedant, on conſerve à tous un meſme nom.

XLIV. Ammonius adonc ſe prit à dire : cela certes a eſté vaillamment & diligemment recherché par Theodorus, mais je ſerois bien eſmerveillé, ſi les preſuppoſitions qu'il fait ne s'entredeſtruiſoient & refutoient l'une l'autre : car il veult que les cinq mondes n'aient pas eſté compoſez à la fois tous enſemble, mais que ce qui eſt plus delié, & où il y a moins de manufacture à le compoſer, ſoit ſorty premier en eſſence : & puis, comme ſi c'eſtoit choſe conſequente, & non pas repugnante, il ſuppoſe que la matiere ne pouſſe pas tousjours en eſſence, ce qui eſt le plus delié & le plus ſimple, mais que aucune fois les plus eſpeſſes & les plus lourdes, & peſantes parties ſortent les premieres en generation. Mais ſans cela eſtant ſuppoſé, qu'il y a cinq corps premiers, & conſequemment qu'il y a autant de mondes, il n'applique ſa probabilité qu'aux quatre ſeuls : car quant eſt du cube, c'eſt à dire, du corps quarré, il le prent & l'oſte, comme ſi c'eſtoit au jeu des marelles, par ce que le corps quarré de ſa nature & proprieté ne ſe peult muer en eulx, ny leur bailler à eulx puiſſance de ſe tourner en luy, d'autant que les triangles, dont ils ſont compoſez, ne ſont pas d'un meſme genre : car tous les autres communement ſont

composez de demy-tryangles, mais le subject propre, dont cestuy cy particulierement se compose, est le triangle aux deux jambes egales qui ne se peult unir, incorporer, ny accommoder avec le demy tryangle. S'il est ainsi doncques qu'il y ait cinq corps, & consequemment cinq mondes, & qu'en chascun d'iceux mondes le principe de generation soit le corps qui premier sort en evidence, celuy ou le corps quarré sera le premier, nul des autres corps n'y pourra doncques estre, comme celuy qui ne se peult naturellement tourner & changer en pas un d'eulx. Je laisse à dire davantage, que l'element & principe dont est composé le dodecaedre, n'est pas le triangle à trois costez inegaux, mais un autre, comme ils disent bien que de celuy aux costez inegaulx Platon compose la pyramide, l'octaedre & l'icosaedre, tellement, dit Ammonius en riant, qu'il fault, ou que tu resolves ces objections là, ou que tu allegues quelque chose de nouveau touchant la question qui se presente: & je luy respondy, Quant à moy je n'en sçaurois rien alleguer pour le present, où il y ait plus de verisimilitude, mais à l'adventure vault il mieulx rendre raison de son opinion propre que de celle d'autruy.

XLV. Je dy doncques de rechef, que la nature se departant & divisant dès le commancement en deux parties, l'une sensible, muable, subjecte à

generation & corruption, tantost d'une sorte & tanstot d'une autre: l'autre spirituelle & intelligible, se comportant tousjours d'une mesme sorte, il seroit bien estrange, beaux amys, de dire que la spirituelle reçeust en soy division, & eust de la diversité & difference en soy-mesme, & que l'on trouve mauvais jusques à s'en courroucer, si l'on ne laisse la corporelle & passible toute unie en soy, & s'amassant en soy-mesme, ains qu'on la divise & qu'on la separe en plusieurs parts: car il seroit plus raisonnable que les natures permanentes & divines s'entreteinssent plus tost & s'embrassassent inseparablement elles mesmes, & qu'elles evitassent, autant qu'il leur seroit possible, toute section & toute separation, & toute fois la force de l'autre ou de la diversité touchant aussi bien à elles, fait ès choses spirituelles & intellectuelles de plus grandes dissimilitudes en forme & raison essentielle, que ne sont les distances locales entre les corporelles: parquoy Platon refutant ceulx qui tiennent ceste proposition, Que tout est un, dit, que ce qui est, est & mesme & autre, & mouvement, & station. Si doncques ces cinq choses là sont, ce n'est pas de merveille, si de ces cinq elements corporels, nature en a fabriqué les figures & representations chascune propre à chascun, non pas simples ny pures, mais en tant qu'ils sont plus participans de chasque

proprieté & puissance : car il est tout manifeste, que le corps quarré est le plus propre & plus sortable à la station & au repos, pour la stabilité & fermeté de ses plattes faces & superfices : & quant à la pyramide il n'y a celuy qui ne recognoisse incontinent la nature de feu mouvante à ses costez longs & gresles, & à ses angles aigus. Et la nature du dodecaedre apte à comprendre toutes les autres figures sembleroit proprement estre l'image de l'univers en toute essence corporelle. Et des deux qui restent, l'icosaedre est l'image de l'autre & divers, & l'octaedre participe principalement de la forme du mesme : & par ainsi l'un a produit l'air, lequel est capable de toute substance en une forme : & l'autre nous a baillé l'eau, qui par temperature se peult tourner en toutes sortes de qualitez.

XLVI. Or s'il est ainsi que la nature requiere en tout & par-tout une egale & uniforme distribution, il est doncques vraysemblable qu'il y a aussi cinq mondes, & non point plus ny moins qu'il y a de moules & de patrons, à fin que chascun patron & exemplaire tiene le premier lieu, & la principale puissance en chasque monde, ne plus ne moins qu'ils l'ont en la premiere constitution & composition des corps. Mais cela soit dit pour respondre un peu à celuy qui s'esmerveilleroit comment nous divisons la nature subjecte à generation & alteration en tant de genres.

Au demourant, je vous prie, confiderez un petit de près, avec moy, ceft argument. Il eft certain que des deux premiers fupremes principes, j'entends l'unité, & le binaire ou la dualité, cefte cy eftant l'element & l'origine premiere de toute diformité, defordre & confufion, s'appelle infinité : & au contraire, la nature de l'unité venant à terminer le vague de l'infinité, qui n'a aucune proportion, aucun arreft, ny aucune terminaifon, luy baille forme, & le rend aucunement capable de recevoir certaine denomination, laquelle accompagne tousjours les chofes fenfibles. Or ces deux generaux principes là fe monftrent premierement au nombre, tellement que la multitude n'eft jamais nombre, jufques à ce que l'unité venant à s'imprimer, comme une forme en la matiere, viene à retrencher ce qu'il y a icy de plus, & là de moins en l'infinité indeterminée : car lors chafque multitude devient & eft faitte nombre, quand elle eft terminée par un, mais fi l'on ofte l'unité, de rechef la dualité indefinie & interminée confondant tout, le rend fans ordre, fans grace, fans nombre, & fans mefure. Or puis qu'il eft ainfi que la forme n'eft pas la deftruction de la matiere, mais plus toft la figure & l'ordre, il eft force que ces principes foient tous deux dedans le nombre, defquels procede la premiere, & plus grande diffi-

militude & difference : car le principe infiny & interminé est autheur du nombre pair, & l'autre meilleur principe, qui est l'unité, pere du non-pair : si que le premier nombre pair c'est deux, & le premier non-pair est trois, desquels se compose le cinq, par conjonction estant commun aux deux, & de puissance non-pair, car il estoit necessaire, d'autant que ce qui est corporel & sensible se divise en plusieurs parties pour sa composition par force de l'autre, c'est à dire diversité, que ce ne fust, ny le premier pair, ny le premier non-pair, ains un troisieme composé des deux, à fin qu'il fust proctée des deux principes, de celuy qui engendre le nombre pair, & de celuy qui produit le non-pair, car l'un ne se pouvoit departir ny separer d'avec l'autre, d'autant que tous deux ont nature, force & puissance de principe.

XLVII. Ces deux principes donc estant conjoints ensemble, le meilleur estant le plus fort s'est opposé à l'infinité interminée qui divisoit la nature corporelle, & ainsi estant la matiere divisée, l'unité s'interposant a empesché que l'univers ne fust divisé & mesparty en deux parties egales, ains y a eu pluralité de mondes causée par l'autre, de l'infinité & diversité, mais ceste pluralité a esté produite en nombre non-pair, par la vertu & puissance du mesme & du finy, par ce que le

meilleur principe n'a pas souffert que la nature s'estandist plus loing qu'il ne falloit, car si l'un y eust esté tout pur & simple, la matiere n'eust eu aucune separation, mais d'autant qu'il est meslé avec la nature divisive de la dualité, il a receu & souffert par ce moyen separation & division, mais elle s'est arrestée là, par ce que le non pair a esté maistre & superieur du pair: voylà pourquoy les anciens souloient nommer, le compter, Pempasasthai [1] : & croy que ce mot Panta [2]; qui signifie l'univers, a esté derivé de Pente [3], qui signifie cinq, non sans raison, d'autant que cinq est composé des deux premiers nombres, & puis les autres nombres multipliez par autres, produisent divers nombres, là où le cinq multiplié par nombre pair, produit dix precisement, & multiplié par non pair, il s'engendre soymesme : je laisse à dire, qu'il est composé des deux premiers nombres quarrez, c'est à sçavoir, de l'unité & du quatre, & que c'est le premier des nombres qui peult autant que les deux qui le precedent, tellement qu'il compose le plus beau triangle qui soit à angle droit, c'est le premier nombre qui contient la proportion sesquialtere [4] : car à l'adventure toutes ces raisons

[1] πεμπάσασθαι. *Amyot.*
[2] πάντα. *Ibid.*
[3] πέντε. *Ibid.*

[4] Voyez le chap. LV du Traité d'Isis & d'Osiris.

là ne sont pas bien sortables ne propres au discours de la matiere presente, mais bien est il plus convenable d'alleguer qu'en ce nombre là y a une vertu naturelle de diviser, & que la nature divise plusieurs choses par ce nombre là : car en nous mesmes elle a mis cinq sens naturels, & cinq parties de l'ame, la sensitive, la concupiscible, l'irascible, & la raisonnable, & autant de doigts en chascune des mains. Et que la semence genitale se depart au plus en cinq[1], car on ne trouve point par escript que femme ait enfanté plus d'enfans en une mesme portée : & les Ægyptiens aussi content que la deesse Rhea enfanta cinq dieux, donnans à entendre soubs paroles couvertes que d'une mesme matiere y avoit eu cinq mondes procreez. Et en l'univers, la terre est divisée en cinq bandes[2] & le ciel en cinq cercles, deux arctiques, deux tropiques & un æquinoctial au milieu : qu'il y a cinq revolutions des planettes ou estoilles errantes, d'autant que le Soleil, Venus & Mercure, ne font qu'une mesme revolution, & est la construction du monde faicte par raison harmonique : ne plus ne moins que la game, dont nous usons à chanter, est composée de cinq tetrachordes arrengez de reng l'un après l'autre, dont le

[1] Voyez les demandes des choses Romaines, chap. II.
[2] Zones.

premier s'appelle Hypaton, c'est à dire, des bas: le second Meson, c'est à dire, moyens: le tiers Synemmenon, c'est à dire, conjoincts: le quart Diezeugmenon, c'est à dire, dejoincts: & le quint Hyperbolæon, c'est à dire, supremes: & les intervalles du chant dont nous usons sont aussi cinq, Diesis, Semitonion, Tonus, Triemitonion, & Ditonus [1]: de maniere qu'il semble que la nature prenne plaisir à faire toutes choses par nombre quinaire, plus qu'elle ne fait encore a les produire en forme ronde comme une boule, ainsi qu'escrit Aristote.

XLVIII. Mais pourquoy, dira quelqu'un, est-ce que Platon a rapporté le nombre de cinq mondes aux cinq premieres figures des corps reguliers? Pource qu'il a dit que dieu en ordonnant le monde a usé de la cinquieme composition. Et puis ayant proposé la doute & question du nombre des mondes, à sçavoir s'il fault tenir qu'il n'y en ait qu'un, ou qu'il y en ait cinq, à la verité il monstre assez clairement que sa conjecture est fondée sur ceste raison là. S'il fault doncques amener & appliquer la verisimilitude à son advis & opinion, voyant qu'il est force qu'avec la diversité de ces figures & de ces corps là, il s'en ensuive aussi incontinent difference & diversité de mouvements, ainsi comme luy

[1] Tout ceci sera expliqué dans le Traité de la Musique.

mesme enseigne, affermant que ce qui est espessy ou subtilisé avec l'alteration de substance, change aussi quant & quant de lieu, car si de l'air s'engendre du feu, estant le corps octaedre dissolu & departy en pyramides, ou au contraire, s'il se fait de l'air du feu, estant pressé & reserré en forme d'octaedre, il n'est pas possible qu'il demeure là où il estoit au paravant, ains s'en fuit & s'en court en une autre place, forçant & combattant ce qu'il treuve en son chemin, & qui luy fait resistance : & monstre encore cela plus clairement & plus evidemment par un exemple & similitude des vans, & autres tels instruments où lon vanne & nettoye le bled, disant que ne plus ne moins que les elements remuans la matiere, & estans remuez par elle, s'alloient tousjours rendre les semblables avec leurs semblables, & qu'ils occupoient tantost un, tantost autre lieu, avant que le monde fust ordonné en la maniere qu'il est maintenant. Estant doncques la matiere en tel estat qu'il est vraysemblable que soit toute chose là où dieu n'est pas, les cinq premieres qualitez, c'est à dire les premiers corps, ayants chascunes leurs propres & peculieres inclinations & mouvements, s'en allerent à part, non pas du tout ny sincerement divisées & separées les unes de autres, pource que tous estant brouillé pesle-mesle, les surmontées tenoient

tousjours

tousjours un peu, & suyvoient contre leur nature celles qui surmontoient : & pourtant les unes s'en allans d'un costé, & les autres de l'autre, il est advenu de là, qu'il y a eu autant de portions & de distinctions, comme il y a de divers genres des premiers corps, l'une de feu non pas du tout pur, mais tirant sur la forme de feu, une autre de nature celeste non du tout sincere ciel, mais tirant sur la nature du ciel : un autre de terre, non terre seule & simple, tirant sur la forme de la terre : mais principalement la communication de l'eau & de l'air, comme nous avons dit par cy devant, pour ce qu'elle s'en alla remplir de plusieurs genres divers & estranges : car ce n'a pas esté dieu qui a separé & distribué la substance, mais l'ayant trouvée ainsi temerairement, dissipée d'elle mesme, & se tirant chascune à part en si grand desordre & si grande confusion, il l'ordonna & l'arrengea avec symmetrie & proportion, & mettant en chascune la raison comme garde & gouverneur, il feit autant de mondes, comme il y avoit de premiers corps.

XLIX. Ce discours doncques soit attribué à la grace & faveur de Platon, pour l'amour d'Ammonius : car quant à moy je ne voudrois pas affermer qu'il y ait precisement autant de mondes en nombre, mais je diray bien que l'opinion de ceulx qui tiennent qu'il y a plus

d'un monde, & non pas pourtant infinis, est fondée en aussi bonne raison que nulle des autres: voyant que la matiere de sa nature se respand & se depart en plusieurs parts, sans demourer en un, & que la raison aussi ne souffre pas qu'elle s'en aille à l'infiny : & si en aucun autre lieu, principalement en cestui-cy, nous souvenans des preceptes de l'Academie, ostons de noz entendements le trop de creance, & comme en un lieu glissans & coulant retenons la fermeté de creance, seulement au propos de l'infinité, croians fermement qu'il n'y peult avoir des mondes infinis.

L. Après que j'eus deduit ces raisons Demetrius dit, Lamprias nous admoneste sagement,

> Les œuvres des dieux en diverses
> Façons nous donnent des traverses,

comme dit Euripide, quand nous presumons & osons prononcer de si haultes & grandes choses, comme si nous le sçavions bien certainement. Mais ils nous fault, comme il a dit, rapporter noz devis au premier propos que nous avons laissé : car ce qui a paravant esté dit, que les oracles demeurent muets & inutiles quand les dæmons qui les souloient gouverner s'en sont retirez & allez, ne plus ne moins que nous voyons les instruments de musique demourer

oyſeux, ſans aucun ſon ny armonie, quand les ouvriers ne les manient : cela, dis-je, remue une autre queſtion qui eſt plus grande, touchant la cauſe & la puiſſance, par laquelle ces dæmons rendent les devins & prophetes eſpris & ravis de fureur divine, & leur font avoir des viſions, car de dire que les oracles ſe taiſent, pour autant qu'ils ſont delaiſſez & abandonnez par les dæmons, cela n'eſt rien, ſi premier lon ne donne à entendre comment c'eſt que quand ils y ſont preſents, & qu'ils les gouvernent, ils les mettent en beſongne, & les font propheriſer.

LI. Ammonius adonc prenant la parole, eſtimes tu, dit-il, que les dæmons ſoient autre choſe que,

Eſprits veſtus de ſubſtance aërée
Allans par tout' la terre labourée?

comme dit Heſiode : car quant à moy il me ſemble que la difference qu'il y a d'un homme à un autre qui jouë une tragædie ou une comædie, la meſme difference y a il d'une ame à une autre qui eſt reveſtue d'un corps durant ceſte vie. Il n'y a doncques en cela rien qui ſoit eſtrange, ny ſans apparence de raiſon, ſi des ames rencontrans d'autres ames, leur impriment des viſions & apprehenſions des choſes futures, ne plus ne moins que nous monſtrons pluſieurs choſes jà

faittes & advenues, & en signifions & prognostiquons de celles qui sont à advenir, non par vive voix seulement, mais aussi par lettres & escripts, & par quelque attouchement ou par un regard seulement : si d'aventure tu n'as quelque autre chose à dire à l'encontre, Lamprias, car nous ouïsmes n'a pas long temps dire, que tu en avois eu nagueres de grands propos avec des estrangers en la ville de Lebadie, mais celuy qui nous en dit des nouvelles ne se souvenoit pas bonnement des propos. Ne vous en esbahissez pas, dis-je, car plusieurs occupations & affaires qui sont survenues depuis, mesmement pour l'ouverture de l'oracle, & pour le sacrifice, ont esté cause que noz propos se sont esvanouis & egarez çà & là.

LII. Mais maintenant, dit Ammonius, tu as des auditeurs qui sont de loysir, qui desirent & interroger & apprendre, sans aucune volonté de contester ny de contredire opiniastrement, devant lesquels tu peux tout dire, & attendre d'eulx toute excuse, quelque chose que tu dies, comme tu vois : & comme les autres de la compagnie me feissent pareilles exhortations, après avoir fait un peu de pause en silence, je recommançay à dire, certainement, Ammonius, tu as sans y penser toy mesme ouvert l'entrée, & donné commancement aux propos qui furent

lors tenus : car ſi les dæmons ſont ames & eſprits ſeparez des corps, & n'ayants aucune communication avec eux, comme tu dis, ſuivant le divin poëte Heſiode, qui les appelle,

> Saincts habitans deſſus la terre tarde,
> Pour des humains mortels avoir la garde :

Pourquoy eſt-ce que nous privons les eſprits & ames qui ſont dedans les corps de ceſte meſme puiſſance, par laquelle des dæmons peuvent prevoir & predire les choſes à advenir ? Car il n'eſt pas vrayſemblable, que les ames acquierent proprieté ou puiſſance aucune nouvelle, quand elles abandonnent les corps, qu'elles n'euſſent pas au paravant, ains faut penſer qu'elles ont touſjours les meſmes parties, mais qu'elles les ont pires, quand elles ſont meſlées avec les corps, & aucunes d'elles nullement apparentes & cachées, les autres debiles & obſcures, & qui peſamment & malaiſéement peuvent faire leurs operations, ne plus ne moins que ceulx qui regardent à travers un brouillas, ou qui ſe meuvent dedans quelque ſubſtance liquide, deſirans fort la guariſon & le recouvrement de ce qui leur eſt propre, & le dechargement & purgation de ce qui les couvre, car l'ame encore pendant qu'elle eſt liée & attachée avec le corps, a la puiſſance de prevoir & cognoiſtre les choſes futures, mais

elle eſt aveuglée par la meſlange avec la terreſtreité du corps : pource que tout ainſi comme le ſoleil n'eſt pas clair, quand il eſt eſchappé des nues, ains l'eſtant tousjours, il nous ſemble neantmoins obſcur & trouble à travers un brouillas, auſſi l'ame n'acquiert pas de nouveau la puiſſance de deviner, quand elle ſort du corps, comme d'une nuée, ains l'ayant dès maintenant elle eſt aveuglée par la commixtion & confuſion qu'elle a avec le corps mortel : & ne le fault pas trouver eſtrange, ny le decroire quand nous ne verrions autre choſe en l'ame, que la faculté & force de la memoire qui reſpond vis à vis à la puiſſance de deviner, conſiderant le grand effect qu'elle fait, de conſerver & garder les choſes paſſées, ou pour mieulx dire, de les faire aucunement eſtre, car du paſſé rien ne demeure ny ne ſubſiſte en eſtre, ſoit actions, ou paroles, ou paſſions, d'autant qu'elles ne ſont que paſſer, & periſſent auſſi toſt comme elles vienent en eſtre, par ce que le temps, ne plus ne moins que un torrent emporte tout, mais ceſte faculté memorative de l'ame luy faiſant ne ſçay comment reſiſtance, & l'arreſtant, donne, par maniere de dire, apparence & eſſence à ce qui n'eſt pas preſent. Car l'oracle qui fut donné à ceulx de Theſſalie, touchant la ville d'Arna, vouloit qu'on luy diſt

Ce que l'aveugle voit,
Et ce que le sourd oit :

Mais la memoire nous est l'ouye des choses sourdes, & la veuë des aveugles, tellement que comme j'ay tantost dit, ce n'est pas de merveille, si retenant les choses qui ne sont dès-jà plus, elle en anticipe plusieurs de celles qui ne sont pas encore : car celles là luy touchent, & luy appartiennent davantage, & s'affectionne plus à elles, car elle se panche & encline vers celles qui sont encores à venir, là où de celles qui sont dès-jà passées & du tout finies, elle n'en a rien que le souvenir.

LIII. Les ames doncques ayants ceste puissance née quant & elles, mais foible, obscurcie & malaisée à exprimer ses apprehensions, ce neantmoins encore la monstrent elles, & la poulsent dehors bien souvent par songes, ou bien par quelques cerimonies de sacrifices, quand le corps est bien purifié, & qu'il prent une certaine temperature propre à cest effet, là où pource que la partie ratiocinative & speculative estant lors relachée & delivrée de la solicitude des choses presentes, elles se met avec la partie irraisonnable & imaginative à penser de l'advenir : car ce n'est pas comme dit Euripide,

Bon devin est qui conjecture bien :

mais bien est-il homme sage qui suit la partie de l'ame qui a discours de raison, & qui le conduit avec verisimilitude, mais la vertu divinatrice, comme un papier sans escriture, non capable d'aucune raison ny d'aucune determination d'elle mesme, ains seulement apte & propre à recevoir des fantaisies, imaginations & presensions, sans aucune ratiocination ne discours de raison, touche à l'advenir, lors qu'elle s'esloigne & se tire le plus arriere du present dont il sort, par une certaine temperature & disposition du corps transmué, que nous appellons inspiration. Or a le corps bien souvent de luy mesme une telle disposition, mais la terre jette dehors aux hommes les sources & origines de plusieurs autres forces & puissances, les unes qui transportent les hommes hors de soy, & apportent des maladies & des mortalitez, & des autres aussi quelquefois bonnes, doulces & utiles, ainsi comme il appert à ceulx qui en font l'expérience.

LIV. Or le flux ou vent & respiration prophetique de divination est très divin & très saint, soit qu'il se leve seul à travers l'air, soit qu'il sourde avec quelque fluxion humide : car venant à se mesler dedans le corps il y engendre une temperature & disposition estrange & non accoustumée aux ames, de laquelle il est bien malaisé pouvoir clairement & certainement exprimer la

proprieté, mais avec raison on en peult tirer quelque conjecture, en plusieurs manieres : car par sa chaleur & sa dilatation & diffusion il ouvre ne sçay quels petits pertuis, où il y a force imaginative de l'advenir, ne plus ne moins que le vin qui bouilt & qui fume fait plusieurs autres mouvemens, & mesmement qu'il revelle & decelle plusieurs propos secrets & cachez : car la fureur de Bacchus & de l'yvresse a, comme dit Euripide, beaucoup de divination, quand l'ame eschauffée & enflammée jette arriere toute crainte, que la prudence mortelle apportant, destourne, & estainct bien souvent l'inspiration divine. Et quant & quant on pourroit dire non sans grande raison, que la seicheresse s'y mettant avec la chaleur, subtilise l'esprit, & le rend de nature de feu & pur : car comme disoit Heraclite, seiche lueur, l'ame très sage : là où l'humidité non seulement grossit & rebouche la veuë & l'ouye, mais qui plus est, meslée parmy l'air, & venant à toucher la superfice des miroirs, elle leur oste la splendeur & la lueur : & au contraire aussi, il n'est pas impossible que par quelque refrigeration & condensation de cest esprit, comme le fer s'affine par la trempe, aussi ceste partie prevoyante l'advenir, ne s'engendre & ne s'aiguise en l'ame, ne plus ne moins que l'estain fondu avec le cuyvre [1], qui

[1] De cet alliage on forme le bronze, la fonte.

de soy-mesme est rare & plein de petits pertuis, le serre & l'espessit, & quant & quant le rend plus luysant & plus net : aussi n'y a il inconvenient qui empesche, que ceste divinatrice exhalation, ayant quelque chose de propre & de peculierement conforme aux ames, ne remplisse ce qui est rare, & vuide, & le resserre au dedans, d'autant qu'il y a des choses qui ont convenance avec d'aucunes, & d'autres avec d'autres, comme la febve est sortable à la couleur de pourpre, & le salnitre[1] meslé parmy semble aider la tainture de l'escarlatte, & comme dit Empedocle,

Parmy le bysse on mesle le saffran.

LV. Et nous avons appris de toy, seigneur Demetrius, que la riviere de Cydnus seule nettoye le cousteau sacré à Apollo, en la ville de Tarse en Cilicie, & qu'il n'y a eau quelconque qui le puisse escurer ny nettoyer que celle là seule : ne plus ne moins qu'en la ville d'Olympie, on dit que lon destrempe la cendre des sacrifices avec l'eau du fleuve d'Alpheus, & que lon la plastre contre l'autel, & que si l'on essaye de le faire avec l'eau de quelque autre fleuve, on ne sçauroit venir à bout de la faire prendre ne lier. Ce n'est doncques pas de merveille si la terre poussant hors de soy contremont plusieurs exhalations,

[1] Grec : le Nitre.

il ne s'en treuve que celles là, qui transportent les ames de fureur divine, & qui leur donnent imagination & apprehension de l'advenir, & sans contredit, ce que l'on raconte touchant l'oracle de ce lieu s'accorde à ce propos : car c'est icy proprement que l'on dit, que ceste puissance de deviner se monstra premierement, parce qu'il y eut un berger qui par fortune y estant tombé, commancea à jetter des crys & voix de personne transportée hors de soy, de quoy les voisins du commancement ne faisoient point de compte : mais depuis quand ils veirent que ce qu'il leur avoit predit estoit advenu, ils l'eurent en admiration, & mesme les plus sçavans entre les Delphiens l'appellent Coreta : si me semble que l'ame se mesle & s'attache avec ceste exhalation divinatrice, ne plus ne moins que fait l'œil & la veuë avec la lumiere : car l'œil qui a une naturelle proprieté & puissance de veoir n'est de nul effect sans la lumiere, aussi l'ame ayant ceste proprieté & faculté de prevoir les choses à advenir, comme un œil, elle a besoing d'une chose propre qui l'allume, & qui l'aiguise. Voilà pourquoy plusieurs des anciens estimoient que le Soleil & Apollo fussent un mesme dieu, & ceux qui entendent que c'est, & qui reverent la belle & sage proportion, estiment & jugent que telle comparaison qu'il y a du corps à l'ame, & de la

veuë à la lumiere, & de l'entendement à la verité, telle il y a il de la force du soleil à la nature d'Apollo, affermans que c'est sa geniture qui continuellement procede & s'engendre de luy, estant tousjours eternellement : car ne plus ne moins que celui là allume, poulse & excite entre les sentimens la vertu visive, aussi fait celuy cy la vertu divinatrice qui est en l'ame. Ceux doncques qui ont estimé que ce fust un mesme dieu, à bon droit ont dedié & consacré cest oracle à Apollo, & à la terre, jugeant que c'estoit le soleil qui imprimoit ceste temperature, & ceste disposition en la terre, de laquelle sourdoit ceste exhalation divinatrice.

LVI. Or comme Hesiode avec beaucoup meilleure raison que plusieurs philosophes appelle la terre

Le fondement ferme de toutes choses:

aussi l'estimons nous eternelle, immortelle & incorruptible : mais des vertus & facultez qui sont en elles, nous estimons que les unes faillent en un lieu, & naissent de nouveau en un autre : & passent en un endroit, & affluent d'ailleurs en un autre : & est vraysemblable que ces telles revolutions là en un cours de long temps tournent & reviennent en elle par plusieurs fois, comme nous en pouvons tirer conjecture de ce qui manifestement nous apparoist : car en plusieurs contrées nous

voyons des lacs, des fleuves entiers, & encore plus des fontaines chaudes faillir & se perdre du tout en autres, s'enfouir & se cacher dedans terre, & puis aux lieux mesmes, de là à quelque intervalle de temps se monstrer de rechef, ou bien couler là auprès. Et des mines nous sçavons les unes perir & faillir de tout point comme celles d'argent au païs d'Attique, & d'ærain en Negrepont, où lon forgeoit ancienement les espées battues à froid, comme dit le poëte Æschylus,

Prenant l'espée Euboique pointue.

Et la carriere de Caryste il n'y a pas long-temps qu'elle a cessé de produire des pelotons de pierre mols, qui se filoient comme lin [1] : car je pense que quelques uns de vous en ont peu voir des serviettes & des rezeaux, & des coiffes qui en estoient tissues, qui ne brusloient point au feu, ains quand elles estoient ordes & salles pour avoir servy, & qu'on les jettoit dedans la

[1] Pline, XIX, 4, appelle cette pierre, *lin vif*. C'est l'*asbeste* ou *amiante*. « J'ai vu à » Rome, dit le nouvel éditeur » de Pline en cet endroit, un » linge d'*amiante*, long de neuf » palmes (plus de cinq pieds & » demi), large de sept (près » de cinq pieds). Il avoit été » trouvé l'an 1707, dans une » urne sur le chemin de Pré- » neste ». Ce même éditeur ajoute : « L'*amiante* étoit très- » rare du temps de Pline ; on le » tiroit de l'Inde. On en trouve » maintenant par-tout en Eu- » rope : l'île de Corse fournit le » plus beau & le plus blanc ». Notes sur le livre XIX, p. 429, T. IV.

flamme, on les en retiroit toutes nettes & claires : mais maintenant tout cela s'est esvanouy, & ne voit on plus dedans la carriere que un peu de cheveux bien rares, & des filets deliez qui courent çà & là. De toutes lesquelles choses Aristote maintient que la seule exhalation est la cause efficiente dedans la terre, avec laquelle exhalation il est doncques force que tels effects defaillent quelquefois, qu'ils passent de lieu à autre, & qu'ils resortent aussi de rechef quelque autrefois : autant en faut il estimer des esprits & exhalations divinatrices qui sortent de la terre, qu'elles n'ont pas non plus la vertu immortelle, & qui ne puisse jamais vieillir, ains sujecte à mutations & alterations : car il est vray-semblable que les ravages excessifs des pluyes & grandes eaux les estaignent, & que les coups des tonnerres les dissipent, & mesmement quand la terre est agitée & concassée par tremblement, & qu'elle vient à s'affaiser & à se troubler & confondre au dedans, il est bien force que telles exhalations dedans les cavernes de la terre changent d'issues à sortir, ou bien qu'elles s'assopissent & s'estouffent entierement, comme lon dit que le grand tremblement, dont on parle tant, demeura tout court & s'arresta icy, aussi ruina il toute la ville : comme lon dit qu'en la ville d'Orchomene il amena une pestilence qui emporta nombre infiny d'hommes,

& que l'oracle de Tiresias y defaillit entieremenr, de sorte que jusques au jourd'huy il est demouré muet, & sans aucun effect. Et si le semblable est advenu aux oracles qui souloient estre en la Cilicie, comme nous entendons, il n'y a personne qui le nous sçeust plus certainement dire que toy Demetrius.

LVII. Alors Demetrius, je ne sçay, dit il, comme il en va pour le present, car il y a desjà bien fort long temps que je suis hors de mon païs, comme vous sçavez, mais du temps que j'y estois, celuy de Mopsus & celuy de Amphilochus estoient encore en leur fleur : & vous puis dire, pour avoir esté present, une chose merveilleuse touchant celuy de Mopsus. Le gouverneur de la Cilicie estoit quant à luy en doubte s'il y a des dieux, pour l'infirmité de sa mescreance, n'osant pas du tout croire qu'il n'y en ait point, à mon advis : car au demourant c'estoit un mauvais homme & violent, mais ayant autour de luy certains Epicuriens qui ont accoustumé, de se mocquer de telles choses, d'une mocquerie, ce disent ils, honeste & fondée en raison naturelle : il envoya un sien affranchy, comme s'il eust envoyé au païs des ennemis pour espier, avec une lettre cachettée, en laquelle lettre estoit escritte la demande qu'il devoit faire à l'oracle, sans que personne sceust ce qu'il y avoit escrit.

Ceſt homme donc, ainſi que la couſtume du lieu eſt, demourant toute la nuiſt dedans le ſanctuaire du temple, & s'y eſtant endormy, recita le lendemain le ſonge qu'il y avoit eu, c'eſt qu'il luy fut advis qu'il veit un bel homme qui ſe preſenta à luy, qui luy dit ce mot, « noir », & rien davantage, pour ce qu'il s'en alla auſſitoſt: cela nous ſembla à nous autres impertinent, & n'entendions point que c'eſtoit à dire: mais le gouverneur s'en eſmerveilla, & en demoura tout picqué, & depuis eut l'oracle en grande veneration, car ouvrant la lettre, il monſtra ceſte demande qui eſtoit eſcritte dedans, « T'immo» leray-je un taureau blanc, ou un noir »? Tellement que les Epicuriens meſmes qui eſtoient avec luy, en demouterent tous honteux & confus, & luy en feit le ſacrifice, & revera tousjours depuis Mopſus.

LVIII. Demetrius ayant achevé ce conte, ſe teut: & moy voulant conclure toute ceſte diſpute, jettay derechef ma veuë ſur Philippus & ſur Ammonius, qui eſtoient aſſis l'un auprès de l'autre, leſquels me ſemblerent vouloir parler, & pour ce je me retins une autre fois. Parquoy Ammonius dit adonc, Philippus a encore quelque choſe à dire ſur ce qui a eſté mis en avant, car il eſtime, comme les autres, que ce ſoit un meſme dieu Apollo que le ſoleil, & non point autre: mais

mais la doubte que je fais est plus grande, & de plus grandes choses : car je ne sçay comment n'agueres nous avons par noz discours osté la divination aux dieux, & l'avons attribuée aux dæmons tout ouvertement, & maintenant il me semble que de rechef nous les chassons & deboutтons icy de l'oracle, & de la machine à trois pieds, en referant le principe, & la premiere cause efficiente de la divination à je ne sçay quels vens ou vapeurs, & exhalations, & non pas le principe seulement, mais la substance & la puissance mesme : car ces temperatures, ces chaleurs, & ces trempes, par maniere de dire, que nous avons alleguées, nous destournent à l'adventure plus de l'opinion & creance que cela procede des dieux, & nous donnent imagination, que ce soit une telle cause, comme Euripide en fait dire à Polyphemus en sa tragædie du Cyclops,

> Terre produit, veuille ou non, la pasture
> Dont mon troupeau prent grasse nourriture:

Toutefois il ne dit point qu'il sacrifie ses moutons aux dieux, ains à soy mesme, & à son ventre le plus grand des dæmons, & neantmoins nous leur sacrifions & leur faisons prieres, pour avoir responses des oracles : à quel propos, s'il est vray que les ames apportent quant & elles une faculté

prophetique & divinatrice, & que la cause mouvante qui excite celle faculté & vertu, soit une certaine temperature de l'air, ou bien un vent? Et puis que veut doncques dire l'institution des religieuses ordonnées pour prononcer les responses? Et pourquoy est-ce qu'elles ne respondent point, si premier l'hostie que lon veut immoler ne tremble toute, depuis le bout des pieds, & qu'elle ne se croule toute, quand on luy respand dessus les effusions du vin? Car ce n'est pas assez de secouer la teste, comme aux autres sacrifices, ains faut que la secousse & le tremblement soit en toute & par toutes les parties du corps, avec un bruit de fremissement : car si cela ne se fait, ils tienent que l'oracle ne besongne point, & n'y introduisent point la religieuse qui s'appelle Pythia : & neantmoins il seroit bien vray-semblable de dire & de penser cela, si lon attribuoit la plus part de ceste inspiration prophetique, ou à un dieu, ou à un dæmon : mais ainsi que tu le dis, il n'y auroit point d'apparence, car l'exhalation qui sort de la terre, soit que l'hostie tremble, ou qu'elle ne tremble point, causera tousjours le ravissement & transport d'esprit, & disposera tousjours l'ame, autant d'une autre personne, la premiere venue, que de la religieuse Pythia : dont il s'ensuit que c'est une sottise de se servir d'une femme à faire

rendre ces oracles, en la travaillant pour neant à la maintenir vierge toute sa vie & nette de compagnie d'homme : car ce Coretas là que les Delphiens disent avoir esté le premier, qui estant tombé en ceste fente & crevasse de la terre, donna sentiment de la vertu & proprieté du lieu, n'estoit à mon advis en rien different des autres pasteurs & bergers, au moins si cela est vray, & non pas une fable & une fiction vaine, comme je l'estime, quand je discours en moy mesme, de combien de bonnes choses a esté cause cest oracle aux Grecs, tant au faict des guerres, comme des fondations de villes, & aux necessitez de famine, & de pestilence, il me semble indigne d'en attribuer l'invention & le commancement à la fortune, & à un cas d'adventure, non pas à un dieu, & à la providence divine.

LIX. Je voudrois fort, amy Lamprias, que tu nous discourusses un petit sur cela, & te prie Philippus que tu ayes ce pendant un peu de patience : Bien volontiers, respondit aussi tost Philippus & toute la compagnie aussi, car je voy bien que le propos que tu as mis en avant a esmeu toute la compagnie. Et lors prenant la parole, certainement, dis-je, Philippus, il ne m'a pas seulement esmeu quant à moy, ains m'a rendu tout confus de honte, doubtant qu'en

une si notable compagnie de si grands personnages, il ne semble que contre le devoir de mon aage, j'aye voulu me glorifiant en la probabilité du langage, destruire ou remuer aucune chose qui avec verité soit creüe & tenue touchant les choses divines. Je y respondray doncques, amenant pour tesmoing & pour mon advocat & defenseur Platon, lequel reprent l'ancien Anaxagoras, de ce qu'estant trop attaché aux causes naturelles, recherchant & poursuivant tousjours par tout, ce qui de necessité se fait ès operations du corps, il omettoit la cause finale & l'efficiente, qui sont causes & principes de plus grande importance & plus noble, là où luy le premier ou plus que nul autre des philosophes, les a declarées l'une & l'autre, attribuant à dieu le principe des choses qui se font avec raison, & ne privant pas ce pendant la matiere des causes necessaires à l'œuvre qui se fait, ains recognoissant en cela, que l'ornement & la disposition de tout ce monde sensible ne pend point d'une seule ne simple cause, ains qu'elle prend son essence quand la matiere vient à estre joincte & liée avec la raison : & qu'il soit ainsi, considerez-le premierement ès ouvrages qui se font par les mains des ouvriers, comme pour exemple, sans aller plus loing, le pied & soubassement de la couppe tant renommé, qui est entre les joyaux de ce temple, que Hero-

dote appelle Hypocrateridion, qui a pour sa cause materielle le feu, & le fer, & l'amollissement par la force du feu, & la trempe par l'eau, sans quoy il n'y auroit moyen de faire un tel ouvrage : mais la maistresse & principale cause qui remue tout cela, & qui besongne avec ces matieres là, c'est l'art & la raison qui les applique à l'œuvre, & neantmoins on met l'inscription du nom de l'ouvrier à ces paintures icy, & representations des choses passées :

Polygnotus [1] ayant pris sa naissance
Dedans Thasos de la noble semence
D'Aglaophon, a icy paint comment
Ilium fut pris anciennement.

C'est luy veritablement qui a paint, comme vous voyez, la destruction de Troye [2], mais sans couleurs brayées & meslées, & confuses les unes avec les autres, il eust esté impossible que ceste painture fust ainsi belle à veoir comme elle est. Si doncques quelqu'un venoit maintenant à enquerir de la cause materielle, en recherchant ou discourant des mutations & alterations que reçoit l'ochre meslée avec le vermillon, ou le noir avec la ceruse, il ne diminueroit pour cela rien

[1] Voyez sur ce peintre célèbre de Thase, Pline, XXXV, 35.

[2] Pausanias, X, 25 & suiv. fait de ce tableau, une description qui nous montre que l'art n'étoit encore qu'à son berceau. Cet artiste florissoit avant la quatre-vingt-dixieme olympiade.

de la gloire de l'ouvrier Polygnotus. Et celuy qui reciteroit comment le fer se trempe, & comment il se mollifie, & que estant attendry par le feu, il se forge & obeit à ceux qui le battent, & puis qu'en le plongeant dedans de l'eau fresche, venant à se referrer par la froideur de l'eau, & à s'espessir, à cause qu'il s'estoit amolly & rarefié par le feu, il en acquiert une dureté & trempe, que Homere appelle la force du fer, reserve il pour cela moins la cause de l'ouvrage à l'ouvrier ? Quant à moy je ne le pense pas : car ceux qui esprouvent les facultez & proprietez des drogues medicinales, pour cela ne condamnent pas la medecine, tout ainsi comme quand Platon dit, que nous voyons par ce que la lueur de l'œil vient à se mesler ensemble avec la clarté du soleil, & que nous oions quand l'air vient à estre frappé : ce n'est pas à dire pour cela, que nous n'aions la faculté de veoir & d'ouïr par la raison & la providence : car en somme comme je dy, toute generation procedant de deux causes, les premiers & plus anciens theologiens & poëtes, ne se sont arrestez qu'à la premiere & plus excellente, chantans à tous propos ce commun refrein qui est en la bouche de tout le monde,

Jupiter est de tout commancement,
Et le milieu, & l'accomplissement.

LX. Mais au demourant quant aux causes necessaires & naturelles, ils n'en approchent point, mais au contraire les plus recents & plus modernes que ces anciens là, que lon appelle les naturels[1], abandonnans ce beau & divin principe là, attribuent tout aux corps, & aux passions des corps, & à ne sçay quels battemens, mutations & temperatures, tellement que les uns & les autres en leur dire sont defectueux, par ce qu'ils ignorent ou omettent à dire les uns par qui, les autres de quelle matiere, & par quels moyens chasque chose se fait : mais celuy qui le premier ouvertement & manifestement a conjoinct avec la raison mouvante & ouvrante[2] librement, la matiere subjecte & souffrante, necessairement celuy là respond & pour luy & pour nous à toute calomnie & toute suspicion : car nous ne privons point la divination ny de dieu, ny de raison, attendu que nous luy donnons pour matiere & pour subject l'ame de l'homme, & pour son outil, & comme son poinson, le vent d'inspiration & l'exhalation. Premierement la terre est celle qui engendre telles exhalations, & puis le soleil qui donne à la terre toute la vertu & puissance de celle temperature & mutation, par la tradition de noz peres est un dieu : puis nous y adjoustons les dæ-

[1] Les physiciens.
[2] Opérante.

mons, comme ſuperintendans, conſervateurs & gardiens de ceſte temperature, comme d'une harmonie & conſonance, qui en temps opportun laſchent ou tendent & roidiſſent la vertu de celle exhalation, luy oſtans aucunefois ce qu'elle a de trop active efficace à tourmenter l'ame, & la tranſporter hors de ſoy, & luy meſlant parmy une vertu d'emouvoir ſans faire douleur, ny porter dommage à ceux qui la reçoivent. En quoy il me ſemble que nous ne faiſons rien qui doive eſtre trouvé eſtrange ny impoſſible, ou non convenable à la raiſon, ny quand nous immolons des hoſties devant que de venir à l'oracle, que nous les couronnons de feſtons de fleurs, & que nous leur eſpandons deſſus les effuſions des ſacrifices, nous ne faiſons en tout cela rien qui ſoit contraire à ce diſcours là : car les presbtres & religieux qui ſacrifient les hoſties, & qui reſpandent les effuſions de vin par deſſus, & qui contemplent leurs mouvemens & leurs tremblemens, ne le font pour autre cauſe que pour avoir ſigne, ſi dieu entend à leur demande, pour ce qu'il faut que l'hoſtie que lon immole aux dieux ſoit pure, entiere, ſaine, & non aucunement contaminée, ny quant à l'ame, ny quant au corps.

LXI. Or n'eſt il pas mal-aiſé de remarquer & cognoiſtre les ſignes du corps, & quant à l'ame, ils en font l'eſpreuve, en preſentant aux

taureaux de la farine, & aux sangliers des pois chiches, car s'ils n'en veulent point taster, c'est certain signe qu'ils ne sont pas sains : quant à la chevre l'eau froide en est la preuve, car si elle n'en fait point de semblant, & qu'elle ne fremisse point quand on en jette dessus elle, c'est certain signe que son ame ne se porte pas selon nature : & quand bien il seroit prouvé que ce soit certain & indubitable signe que dieu veuille rendre responce, quand l'hostie arrosée s'esmeut, & le contraire qu'il ne veuille point respondre : je ne voy pas pour cela qu'il y ait rien qui repugne à ce que nous avons dit paravant, car toute force naturelle produit l'effect auquel elle est ordonnée pis ou mieux, selon qu'elle a le temps & la saison plus ou moins à propos, & il est vray-semblable que dieu nous donne des indices par où nous pouvons cognoistre si l'occasion se passe, ou non : & quant à moy j'estime que l'exhalation mesme qui sourt de la terre, n'est pas tousjours d'une mesme sorte, mais qu'en un temps elle se lasche, & puis elle se renforce en un autre, & l'argument qui me le fait ainsi juger se peut aisement verifier par le tesmoignage de plusieurs estrangers, & de tous ceux qui servent dedans le temple : car la chambre là où lon fait seoir & attendre ceux qui vienent demander response à l'oracle se remplit

aucunefois, non pas fouvent, ny à certains intervalles de temps, ains à differents efpaces, fortuitement, d'une fi fouëfve odeur & fi douce alaine, que les plus precieux & meilleurs parfums n'en fçauroient rendre de plus doulce, qui fourt comme d'unę fource de vive fontaine du fanctuaire du temple, & eft vray-femblable que c'eft la chaleur, ou bien quelque autre puiffance qui la poulfe au dehors : & fi d'adventure cela femble à quelqu'un n'eftre pas vray-femblable, à tout le moins me confeffera il, que la prophetiffe Pythie a celle partie de l'ame, de laquelle ce vent & foufflement d'infpiration s'approche, difpofée tantoft d'une forte & tantoft d'une autre, & qu'elle n'eft pas tousjours en une mefme temperature, comme fi dieu gardoit en tout temps une mefme & immuable harmonie : car il y a plufieurs facheries, & plufieurs paffions qui occupent le corps, & qui fe coulent en l'ame, les unes apparentes, les autres fecrettes, defquelles fe fentant faifie, il feroit meilleur qu'elle ne s'allaft point là prefenter ny fe exhiber à cefte infpiration divine, n'eftant pas pure & nette de toute perturbation, comme un inftrument de mufique bien accordé, & bien fonant, & non pas tout confus & tout defaccordé, ne plus ne moins que le vin ne furprent pas tousjours l'yvrongne autant une fois

qu'autre, ny le son de la fluste n'affectionne pas de mesme tousjours celuy qui de sa nature est subject à facilement estre ravy, ains les mesmes personnes sont aucunefois plus, aucunefois moins transportées hors de soy, & plus ou moins enyvrées, d'autant qu'il se rencontre en leurs corps une diverse temperature.

LXII. Mais principalement la partie imaginative de l'ame, & qui reçoit les especes, est possedée du corps, & subjecte à changer quant & luy, comme il appert manifestement par les songes : car aucunefois nous avons plusieurs visions de songes, & de toutes sortes, & une autrefois nous sommes en toute tranquillité & tout repos de telles illusions : nous cognoissons tous Cleon natif de Daulie [1], jamais en jour de sa vie, & si a vescu bien longuement, il n'eut aucun songe : & des anciens on en raconte autant de Thrasymedes Hereien [2], dequoy la cause est en la complexion & temperature du corps, comme lon voit que la complexion des melancholiques est subjecte à beaucoup songer & avoir beaucoup d'illusions la nuict, encore qu'il semble que leurs songes soient plus reguliers & plus veritables que des autres, pour autant que telles

[1] Dans la Phocide, maintenant partie de la Livadie.

[2] De la ville nommée *Hæræa*, sur le bord de l'Alphée dans l'Arcadie.

personnes tournans facilement leur phantasie tantost à une imagination, & tantost à une autre, il est force qu'ils rencontrent aucunefois, comme font ceux qui tirent plusieurs coups de flesches, il est force qu'ils assenent au but de quelque une. Quand doncques l'imaginative partie de l'ame & faculté divinatrice est bien disposée & bien assortie à la temperature de l'exhalation, comme à la reception d'une medecine, alors il est force que dedans les corps des prophetes, s'engendre la fureur d'inspiration prophetique, & au contraire aussi quand elle n'y est pas bien disposée, qu'il ne s'en engendre point, ou bien que ce soit une fureur forsenée, non point naïfve, mais violente & turbulente, comme nous avons veu advenir en la prophetisse Pythie, qui est nagueres decedée : car estans venus des pelerins estrangers pour avoir response de l'oracle, on dit que l'hostie endura les premieres effusions que lon luy versa dessus, sans se bouger ny sans en faire aucun semblant, mais les presbtres ne laisserent pas pour cela de la presser outre mesure, & à continuer de luy jetter de l'eau dessus, tant qu'à la fin estant toute trempée & bagnée, elle se rendit. Qu'advint il doncques de cela à la prophetisse Pythie? Elle descendit bien dedans le trou de l'oracle maugré elle, comme lon dit, & mal volontiers, mais incontinent aux premieres

paroles qu'elle dit, monſtra bien qu'elle ne le pouvoit plus ſupporter, eſtant pleine d'un eſprit maling & muet, comme une navire qui cingle à pleines voiles, & finablement eſtant du tout perturbée, & s'encourant avec un cry eſpouventable & horrible devers la porte, elle ſe jetta contre terre, tellement que non ſeulement les pelerins s'enfuirent de peur, mais auſſi le grand presbtre Nicander, & tous les autres presbtres & religieux qui eſtoient là preſens, leſquels toutefois rentrans dedans, un peu après, l'enleverent eſtant encore hors de ſon bon ſens, & de faict elle ſur-veſcut peu de jours après. Voilà pourquoy lon contregarde le corps d'icelle Pythie pur & net de toute compagnie d'homme, & defend on qu'il ne hante ny ne converſe aucune perſonne eſtrangere avec elle, & devant que venir à l'oracle ils prennent ces ſignes, eſtimans que dieu ſçait bien certainement quand elle a le corps diſpoſé & preparé à recevoir ſans danger de ſa perſonne ceſte inſpiration fanatique : car la force & vertu de ceſte exhalation, n'emeut pas toutes ſortes de perſonnes, ne les meſmes perſonnes tout d'une ſorte, ny autant à une fois qu'à une autre, ains donnent ſeulement l'eſchauffement & le principe, comme nous avons dit au paravant, à ceux qui ſon pre-

parez & accommodez à souffrir & à recevoir cefte alteration.

LXIII. Or eft cefte exhalation certainement divine & celefte, mais non pourtant indefaillible, ny incorruptible ou non fubjecte à vieillir, & fuffifante à durer par un temps infiny, lequel vient à bout de toutes chofes qui font au desfoubs de la lune, ainfi comme nous tenons, & y en a d'autres qui difent, que celles qui font encore par deffus n'y refiftent non plus, mais que fe laffans par un eternel & infiny temps, elles font foudainement immuées & renouvelées. Or quant à cela, dis-je, je fuis d'advis que vous & moy enfemble rememorions, & reconfiderions fouvent ces difcours là, fçachant bien qu'il y a plufieurs prifes & plufieurs conjectures à l'encontre, lefquelles le temps ne permet pas que nous puiffions toutes deduire, & pourtant remettons les à une autrefois avec les doubtes que fait & allegue Philippus touchant Apollo & le foleil.

OBSERVATIONS

SUR LES TRAITÉS,

S'IL EST LOISIBLE DE MANGER CHAIR.

TITRE. J. J. Rouſſeau s'eſt propoſé la même queſtion dans ſon Emile, Liv. II. Il ſe décide contre l'uſage des viandes, & cite tout le commencement de ce premier Traité. Il faut comparer ces deux grands hommes dans leur maniere de traiter le même ſujet. Le jugement & le goût ne ſe forment que par ces ſortes de comparaiſons. Le lecteur d'après cela ne nous ſaura ſans doute pas mauvais gré de placer ici le morceau traduit ou imité par le citoyen de Genêve. Ce ſera une nouvelle occaſion d'apprécier le mérite de la traduction d'Amyot, dont le plus célèbre écrivain de ce ſiecle s'écarte très-peu, ſe bornant uniquement à marier ſon ſtyle vif & preſſant, & ſon brillant coloris avec les graces naïves du premier & de l'inimitable traducteur de Plutarque.

« Tu me demandes, diſoit Plutarque, pourquoi Pytha-
» gore s'abſtenoit de manger de la chair de bêtes; mais
» moi je te demande, au contraire, quel courage d'homme
» eut le premier qui approcha de ſa bouche une chair
» meurtrie, qui briſa de ſa dent les os d'une bête expirante,
» qui fit ſervir devant lui des corps morts, des cadavres,
» & engloutit dans ſon eſtomac des membres qui le
» moment d'auparavant bêloient, mugiſſoient, mar-
» choient & voyoient? Comment ſa main put-elle enfoncer
» un fer dans le cœur d'un être ſenſible? comment ſes

» yeux purent-ils supporter un meurtre ? comment » pût-il voir saigner, écorcher, démembrer un pauvre » animal sans défense ? comment put-il supporter l'aspect » des chairs pantelantes ? comment leur odeur ne lui » fit-elle pas soulever le cœur ? comment ne fut-il pas » dégoûté, repoussé, saisi d'horreur, quand il vint à » manier l'ordure de ces blessures, à nettoyer le sang » noir & figé qui les couvroit ?

» Les peaux rampoient sur la terre écorchées ;
» Les chairs au feu mugissoient embrochées ;
» L'homme ne put les manger sans frémir,
» Et dans son sein les entendit gémir,

» Voilà ce qu'il dut imaginer & sentir la premiere fois » qu'il surmonta la nature pour faire cet horrible repas, » la premiere fois qu'il eut faim d'une bête en vie, » qu'il voulut se nourrir d'un animal qui paissoit encore, » & qu'il dit comment il falloit égorger, dépecer, cuire » la brebis qui lui léchoit les mains. C'est de ceux qui » commencerent ces cruels festins, & non de ceux qui » les quittent, qu'on a lieu de s'étonner : encore ces » premiers-là pourroient-ils justifier leur barbarie par » des excuses qui manquent à la nôtre, & dont le défaut » nous rend cent fois plus barbares qu'eux.

» Mortels bien-aimés des dieux, nous diroient ces » premiers hommes, comparez les tems ; voyez combien » vous êtes heureux, & combien nous étions misérables ! » La terre nouvellement formée & l'air chargé de va- » peurs, étoient encore indociles à l'ordre des saisons ; » le cours incertain des rivieres dégradoit leurs rives de » toutes parts : des étangs, des lacs, de profonds maré- » cages inondoient les trois quarts de la surface du monde, » l'autre quart étoit couvert de bois & de forêts stériles,

» La

» La terre ne produisoit nuls bons fruits; nous n'avions » nuls instrumens de labourage, nous ignorions l'art de » nous en servir, & le tems de la moisson ne venoit » jamais pour qui n'avoit rien semé. Ainsi la faim ne » nous quittoit point l'hiver, la mousse & l'écorce des » arbres étoient nos mets ordinaires. Quelques racines » vertes de chiendent & de bruyere étoient pour nous » un régal; & quand les hommes avoient pu trouver » des faînes, des noix & du gland, ils en dansoient de » joye autour d'un chêne ou d'un hêtre, au son de » quelque chanson rustique, appellant la terre la nourrice » & leur mere; c'étoit-là leur unique fête, c'étoient leurs » uniques jeux: tout le reste de la vie humaine n'étoit » que douleur, peine & misere.

» Enfin, quand la terre, dépouillée & nue, ne nous » offroit plus rien, forcés d'outrager la nature pour nous » conserver, nous mangeâmes les compagnons de notre » misere plutôt que de périr avec eux. Mais vous, » hommes cruels, qui vous force à verser du sang? » Voyez quelle affluence de biens vous environne! Com- » bien de fruits vous produit la terre! Que de richesses » vous donnent les champs & les vignes! Que d'animaux » vous offrent leur lait pour vous nourrir, & leur toison » pour vous habiller! Que leur demandez-vous de plus, » & quelle rage vous porte à commettre tant de meurtres, » rassasiés de biens & regorgeant de vivres? Pourquoi » mentez-vous contre notre mere, en l'accusant de ne » pouvoir vous nourrir? Pourquoi péchez-vous contre » Cérès, inventrice des saintes loix, & contre le gracieux » Bacchus, consolateur des hommes, comme si leurs dons » prodigués ne suffisoient pas à la conservation du genre » humain? Comment avez-vous le cœur de mêler avec » leurs doux fruits des ossemens sur vos tables, & de

» manger avec le lait le ſang des bêtes qui vous le don» nent ? Les panthères & les lions, que vous appellez » bêtes féroces, ſuivent leur inſtinct par force, & tuent » les autres animaux pour vivre. Mais vous, cent fois » plus féroces qu'elles, vous combattez l'inſtinct ſans » néceſſité pour vous livrer à vos cruels délices; les ani» maux que vous mangez ne ſont pas ceux qui mangent » les autres; vous ne les mangez pas ces animaux car» naſſiers, vous les imitez. Vous n'avez faim que des » bêtes innocentes & douces, qui ne font de mal à per» ſonne, qui s'attachent à vous, qui vous ſervent, & que » vous dévorez pour prix de leurs ſervices.

» O meurtrier contre nature ! Si tu t'obſtines à ſou» tenir qu'elle t'a fait pour dévorer tes ſemblables, des » êtres de chair & d'os, ſenſibles & vivans comme toi, » étouffe donc l'horreur qu'elle t'inſpire pour ces affreux » repas; tue les animaux toi-même, je dis, de tes propres » mains, ſans ferremens, ſans coutelas; déchire-les avec » tes ongles comme font les lions & les ours; mords ce » bœuf & le mets en pieces, enfonce tes griffes dans » ſa peau; mange cet agneau tout vif, dévore ſes chairs » toutes chaudes, bois ſon âme avec ſon ſang. Tu fré» mis! tu n'oſes ſentir palpiter ſous ta dent une chair » vivante? Homme pitoyable! tu commences par tuer » l'animal, & puis tu le manges, comme pour le faire » mourir deux fois. Ce n'eſt pas aſſez : la chair morte » te répugne encore, tes entrailles ne peuvent la ſupporter, » il la faut transformer par le feu, la bouillir, la rôtir, » l'aſſaiſonner de drogues qui la déguiſent; il te faut des » chaircuitiers, des cuiſiniers, des rôtiſſeurs, des gens » pour t'ôter l'horreur du meurtre & t'habiller des corps » morts, afin que le ſens du goût, trompé par ces dé» guiſemens, ne rejette point ce qui lui eſt étrange, &

» savoure avec plaisir des cadavres, dont l'œil même » eût peine à souffrir l'aspect ».

Traité I, Chap. V, p. 8. On ne peut disconvenir, observe H. Etienne, que la fin du Chap. IV, & le commencement du Chap. VI, ne se suivent très-bien, & n'aient qu'un rapport fort indirect avec les comparaisons qui se trouvent dans le Chap. V. Mais quelque peu naturelles, dit M. Reiske, que paroissent ces comparaisons, elles peuvent cependant s'expliquer de la maniere suivante, & venir à l'appui du raisonnement de Plutarque. « Nous tuons & mangeons des animaux doux, » beaux & agréables, à cause qu'il y en a quelques-uns » de nuisibles, de féroces & d'horribles : comme si les » crocodiles devoient empêcher de reconnoître l'utilité des » eaux du Nil : ou comme si quelques expressions moins » bien choisies devoient effacer le mérite d'un discours » véhément & rempli des fleurs de l'éloquence ».

Chap. IX, p. 12. « Le *garum* étoit chez les anciens une » espece de saumure fort délicate, qu'ils faisoient avec » les entrailles d'un petit poisson saxatile nommé *Garrus*. » Cette saumure friande est encore autant en usage chez » les Turcs, que le vinaigre parmi les aubergistes à » Constantinople pour conserver plusieurs poissons ». Valmont de Bomare dans son Dictionnaire, T. IV, édit. de 1775. Pline, XXXI, 43, nous offre des détails plus intéressans sur le *garon*, à l'instar duquel nous faisons notre *poutargue* ou *boutargue*, notre *caviat*, &c.

« Il y a encore, dit ce grand naturaliste, une espece » d'apprêt fort recherché nommé *garon* chez les Grecs : » ce sont les entrailles des poissons, & tout ce qui s'en » rejette, à vrai dire, la pourriture même, macérées

» dans le sel. Le poisson qu'on choisissoit autrefois pour » cela, étoit le *garon* [1] des Grecs. Mais à présent le » meilleur *garon* vient du maquereau [2] des pêcheries de » Carthage, riche en sparteries : c'est-là celui des BONS » COMPAGNONS. On n'en a gueres que (7 $\frac{5}{8}$ pintes pour » 194 liv.) Rien, après les parfums, n'est à un si haut » prix. Des pays lui doivent leur célébrité : les habitans des » deux côtés du détroit [3], ne s'occupent qu'à la pêche » du *maquereau* [4], au moment où ce poisson, propre à » cela seul, vient de l'Océan : On vante le *garon* de » Clazomène, de Pompeianum & de Leptis. Antibe [5], » Thurio & la Dalmatie sont également connues pour » leur saumure ».

En Egypte sur les bords du lac Menzale, le *garon* ou la *poutarque* se fait avec les œufs du *bouri*, ou *muge*.

Ibid. Les assaisonnemens sont nécessaires pour relever la saveur des alimens trop fades; ils les rendent plus agréables, & même plus salutaires. La chair des animaux ne peut s'en passer. Celle de poisson seroit trop froide & trop insipide. Il en est de même des légumes cruds ou cuits, dont la saveur propre seroit souvent insupportable, & a besoin d'être changée par l'apprêt & les assaisonnemens. Les plus simples & les plus naturels doivent être préférés, & pris dans les substances indigènes. On a assez dit que l'appétit étoit le meilleur cui-

[1] Maintenant le *gerres*, commun dans la Méditerranée. *Note du nouvel éditeur de Pline.*

[2] En Provence, au *Martigues*, c'est avec les œufs du *mulet* & du *loup* que l'on fait le *garon*, connu dans ce pays sous le nom de *poutarque*. *Ibid.*

[3] Gibraltar.

[4] Le *maquereau* est un mêts très recherché parmi nous. On en fait encore cependant fort peu de cas à Bordeaux. *Ibid.*

[5] Le *picarel* s'appelle encore à Antibe *garon*.

ânier. Plutarque dit ailleurs (TRAITÉ DE LA SANTÉ), que le feu est *la plus plaisante* saulce, & par-là il faut entendre que les viandes rôties ou bouillies sans autre apprêt, sont les meilleures & les plus saines. Mais pour conserver cet appétit dans toute sa vigueur, il ne faut jamais le forcer. Laissons à l'art des Apicius, ces substances exotiques, aromatiques & échauffantes, & tous ces aiguillons de la gourmandise *(gulæ irritamenta)* par lesquels de trop habiles cuisiniers cherchent à réveiller le goût usé de nos sibarites.

Les pernicieux effets de l'usage des épices sont de porter dans le sang une acrimonie incendiaire & caustique, qui détruit le tissu des petits vaisseaux; d'amener les rhumatismes, la goutte, la pierre; de détruire à la longue les digestions, en forçant le ton de l'estomac; de faire perdre la nourriture: au moral, le désordre des passions allumées, & l'état de vapeurs sont dûs à ces aromates, instrument le plus perfide de la volupté: *plures occidit gula quàm gladius.* (Par l'auteur des Observations sur le Traité de la Santé).

CHAP. XIII, p. 16. C'est avec raison que les poëtes craignoient de recourir aux machines de théâtre: car on n'employoit ces moyens que lorsque la piece n'avoit pas le succès qu'on s'en étoit promis, ou lorsque l'on avoit besoin de faire paroître quelque divinité pour opérer un dénouement auquel on ne pouvoit parvenir naturellement. On peut voir dans l'Encyclopédie, Tome IX, pag. 800, tout ce qui regarde les *machines de théâtre chez les Anciens.* « De toutes ces machines, y lit-on, il n'y en » avoit point dont l'usage fût plus ordinaire que celles » qui descendoient du ciel dans les dénouemens, & dans » lesquelles les dieux venoient, pour ainsi dire, au secours

» du Poëte; d'où vient le proverbe de θεος απο μηχανης.
» Ces machines avoient même assez de rapport avec celles
» de nos cintres : car, au mouvement près, les usages en
» étoient les mêmes ».

Traité II. Chap. III, page 20. La danse pyrrhique étoit une danse militaire qui a pris naissance chez les Lacédémoniens. Voyez Athénée, L. XIV, il y décrit toutes les danses des Anciens ; il y parle aussi de cette pantomime des mains, que Plutarque désigne par le mot χειρονομίαις, Pline VII, 57, fait la danse pyrrhique d'origine Crétoise.

SUR LE TRAITÉ,

SI C'EST BIEN DIT, CACHE TA VIE.

Chap. XIV, page 41. Voici comme M. de Rochefort a rendu ce vers dans sa traduction d'Homère :

« Ignore-tu qu'au sein des ténébreux royaumes
» Les hommes ne sont plus que de legers phanthômes,
» Qui laissant leur dépouille au fond des monumens
» Demeurent dépourvus de chair & d'ossemens ».

SUR LE TRAITÉ DE LA SANTÉ,

Par M. F. N. Simonet, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

Chap. II, pag. 49. L'entrée de ce dialogue est un monument de l'éternelle rivalité de la Philosophie & de la Médecine. Moschion félicite son interlocuteur d'avoir éconduit le médecin Glaucus qui ne demandoit qu'à

conférer & communiquer. Du côté des médecins, Voyez Hippocrate & Gallien, *passim*.

L'historique de cette longue querelle, sans cesse renouvellée par les philosophes, fourniroit la matiere d'un mémoire curieux : & si on vouloit en rechercher les causes, on y verroit jouer un rôle à la *jalousie de métier*, qui devoit naître entre deux sciences qui affectent l'empire sur l'homme, & se disputent l'honneur de le gouverner. Chemin faisant, on les verroit toutes deux éprouver le même sort, lorsque toutes deux tombées en roture, elles furent bannies de Rome avec les esclaves qui les exerçoient. On verroit une suite de traits de ressemblance & de contrariété par lesquels elles s'unissent & se repoussent : toutes deux ayant des écoles & des sectes opposées, la médecine ayant ses charlatans, la philosophie, ses sophistes. Mais une des causes principales découle de leur nature & de leur but. La philosophie qui alloit de la géométrie à la dialectique, de celle-ci à la musique, à l'astronomie, &c. sembloit avoir pour but de former l'esprit, en le faisant passer par toutes ces *disciplines*. Courant par-tout armée de l'esprit de systême, le but de ses excursions étoit moins de rapporter des vérités, que l'espoir & la prétention de la vérité, moins de cultiver aucune de ces sciences, que de former un philosophe : elle étoit par-tout, & n'étoit nulle part. La médecine plus stable, occupée d'un but important, à qui le rapide progrès des maladies ne laissoit pas de temps à perdre, voyoit avec peine cette hôtesse incommode & *parliere*, entrer dans ses domaines, y étaler son babil & ses subtilités dialectiques. Hippocrate qui a réduit toute la médecine à l'observation, assez fort de son génie pour se passer des secours que vouloit lui donner la philosophie, ou plutôt philosophe lui-même, mais philosophe pratique; Hippocrate dont le premier axiome est, *Vita brevis, ars*

longa ; occasio præceps , judicium difficile, ne devoit pas être l'ami des philosophes de son tems.

Mais si Hippocrate n'avoit pas besoin des ressources de la philosophie, les hommes de sa trempe sont-ils assez communs, pour qu'on retranche de la médecine toutes les sciences qui ornent, soutiennent & étendent l'esprit ? L'art se suffit-il à lui-même ? Ou bien n'est-il pas à craindre qu'en lui ouvrant tant de routes, l'artiste ne s'égare, ou même qu'on ne voie encore de prétendus bienfaiteurs du genre humain arriver par une de ces routes jusqu'à la médecine, pour y introduire les innovations les plus absurdes & les plus dangereuses ? Nous abandonnons ces questions à la sagacité du lecteur.

Chap. IV, p. 50. Plutarque veut attirer son lecteur à l'étude de la médecine, & plus bas il veut que les *philosophes discourent des choses saines & malsaines, pour labourer en un champ commun avec les médecins.* Voilà les philosophes confondus avec les médecins. Pour les premiers, on peut dire que quand leur curiosité philosophique se bornera à développer éloquemment le danger des passions, l'abus des jouissances, l'utilité de la tempérance & de la modération en tout, alors elle servira utilement la médecine. Si elle va jusqu'à donner les préceptes détaillés de l'Hygiène, & qu'elle remplisse son but, le philosophe seroit médecin, & leur prééminence n'est plus qu'une question oiseuse. Sans ces conditions, on ne trouve plus dans les écrits des philosophes, lorsqu'ils traitent de la médecine, qu'absurdités & superstitions. Pline & Caton en fournissent la preuve. Chaque école de philosophie prescrivoit un régime à ses disciples. On connoît celui de Pythagore. Les orateurs, les acteurs de théâtre avoient aussi le leur, & quoiqu'ils fussent bien dirigés vers le but de ces professions,

la médecine, qui ne connoît pas ces intérêts particuliers, trouveroit dans tous à reprendre; Gallien désapprouve hautement & même avec une sorte de colere le régime athlétique.

CHAP. VI, pag. 51. Ce précepte que Zeuxippus avoit avancé *en jouant & non pas trop à certes*, & que Glaucus *alloit reprenant*, est pourtant un des trois auxquels Boerhaave réduisoit toute la médecine prophylactique : *la tête fraîche, le ventre libre & les pieds chauds;* car par le mot χεὶρ les Anciens entendoient la main & le pied qu'ils appelloient la grande main.

Ibid. Il n'est presque pas de profession qui, par ses habitudes propres, n'apporte ainsi quelqu'*accoutumance*, *usance* ou cause prédisposante à quelque maladie, ou affection morbifique. Voyez Ramazzini, *de Morbis artificum.*

On en peut dire autant de toute erreur de régime devenue habitude. Chacun doit donc se surveiller lui-même sur les dangers pour sa santé, auxquels son état ou son inclination l'expose, & corriger cette tendance par les préceptes de l'Hygiène ou médecine prophylactique.

Il seroit trop long de détailler ici toutes les maladies auxquelles certaines professions nous exposent. Nous nous contenterons de remarquer que souvent on ne parvient à les guérir qu'en faisant interrompre au malade l'exercice de sa profession, & que même quelquefois ce seul moyen suffit.

Mais ces *usances* & *accoutumances* de Plutarque qui font partie de la séméïotique [1], deviennent bien plus intéressantes, si l'on veut y voir avec les médecins, des présages certains de maladies annoncées de loin par des signes avant-coureurs. Ces signes, qui affectent peu la santé,

[1] Doctrine des signes.

ſont ordinairement négligés par des perſonnes d'ailleurs bien portantes, & ſouvent même ont fait donner aux médecins le nom de *prophètes de malheur.* Sans craindre ce reproche, j'en rapporterai quelques exemples, dont chacun pourra faire l'application à quelque cas particulier, & qui réveilleront peut-être l'attention qu'on devroit avoir de conſulter les médecins ſur des faits qu'on regarde comme trop indifférens.

Les éternuemens fréquens & ſans cauſe bien connue, indiquent une diſpoſition aux maladies de poitrine; *morbum diuturnum portendunt*, dit Hippocrate.

La facilité à prendre le froid aux pieds, eſt un ſigne de débilité dans les viſcères.

La dilatation extraordinaire de la pupille eſt l'avant-coureur de la goutte ſereine.

Une voix fortement ſonante & comme creuſe dans un corps grêle, avertit de craindre la phtiſie pulmonaire.

Cette même maladie eſt quelquefois annoncée par des indices dont on croiroit devoir ſe féliciter. Tels ſont, des talens hors de l'ordre commun & trop brillans peut-être, un excellent appétit, l'aptitude héroïque aux plaiſirs de l'amour, &c.

Les maladies du foie peuvent ſe prédire long-temps avant que le malade reſſente aucune douleur à ce viſcere par l'état de la peau grippée & comme enfoncée ſur l'articulation des phalanges à la main droite.

La main gauche prédit de même pour la rate. Toutes les deux, ainſi que les bras, prédiſent auſſi pour la poitrine & les deux viſcères auxiliaires de la digeſtion, quand on veut les obſerver.

Ces exemples que nous avons pris au hazard pourroient ſe multiplier à l'infini. Ce que nous en avons rapporté ſuffira pour appuyer un avis que nous avons cru utile.

CHAP. VII. pag. 52. Les Anciens qui dans leur pratique médicale, usoient plus que les Modernes, des grands moyens naturels de la diète & de la gymnastique, auxquels nous avons substitué trop de petites formules pharmaceutiques, faisoient faire usage à leurs malades des chairs de différens animaux, suivant l'indication, dans les maladies qu'ils appelloient *totius substantiæ*.

Sur ces différens exercices de la gymnastique, dont les principaux étoient la lutte, la promenade au soleil ou *apricatio*, la lecture à haute voix, *lectio clarâ voce*, les routes faites dans des voitures un peu rudes, *vectio in rheda*, &c. On peut consulter le savant Traité de Mercurialis : *de Gymnasticâ veterum*.

CHAP. VIII, pag. 55. Ce précepte est d'un philosophe ami de l'homme, & ne peut qu'être approuvé par la médecine, qui même conseille de passer quelquefois les bornes ordinaires, soit à table, soit dans les exercices; parce qu'il est utile de développer de tems en tems toutes ses forces qui par-là s'augmentent en donnant au corps un plus puissant équilibre, & à l'ame plus d'assurance contre les dangers d'une occasion de contrainte.

M. de Buffon prétend qu'on ne peut jouir de toute sa santé qu'en portant sans cesse jusqu'au plus haut degré l'énergie de toutes les fonctions, prenant par exemple autant d'alimens que l'estomac en peut contenir, s'exerçant en tout genre aussi long-tems & aussi violemment que les forces le permettent. Nous convenons que cette maniere de vivre peut donner à celui qui l'adopteroit toute la force qu'il peut avoir; mais s'accorde-t-elle avec les devoirs de la société? N'est-il pas dangereux de la conseiller à l'homme toujours porté aux excès, & qui a une pente si forte à mettre l'abus à côté de la jouissance?

N'eſt-ce pas l'expoſer à vivre moins long-tems pour vivre plus fortement ?

Chap. XIV, page 61. On appelle *ſorbet*, la liqueur dont la congellation artificielle forme les glaces C'eſt ordinairement le ſuc exprimé des fruits, le chocolat, la crême, la limonade, & toutes les eſpeces de boiſſons agréables ; car on peut faire des glaces avec toutes les matieres qui peuvent ſervir de breuvage. La ſorbetiere eſt un vaſe cylindrique & arrondi par ſon extrémité : il eſt fait d'étain battu très-mince, l'anſe arrondie qu'il porte à ſon extrémité, ſert à lui donner un mouvement de rotation très-rapide dans un mélange de ſel & de glace pilée : la liqueur ſe prend en glace, & tout l'art conſiſte à la briſer ſans ceſſe par des ſecouſſes répétées, d'où réſulte une cryſtalliſation confuſe. Au reſte pour la manipulation, on peut conſulter l'art du diſtillateur par M. du Buiſſon.

Les fruits dont on veut faire des glaces doivent être choiſis dans un état auſſi ſain que ſi on vouloit les manger. On doit auſſi garder une meſure dans la quantité. C'eſt à quoi ne paroiſſent pas penſer ceux qui s'amuſant à ſucer la fraîcheur agréable des glaces, s'empliſſent l'eſtomac d'une quantité indigeſte de ſucs de fruits mal choiſis. (*Voyez l'article* Glace *de l'Encyclopédie*).

Chap. XVIII, page 68. C'étoit-là l'épicuréiſme dont Plutarque n'étoit point partiſan. Un de ſes Traités eſt même dirigé contre Epicure. Cicéron n'en étoit pas plus ami. Mais en ne prenant dans cette doctrine que ce qui nous regarde nous voyons qu'elle annonce que « la nature » eſt ennemie de la douleur ; que cette mere commune » nous conduit à ſon but par le plaiſir ; qu'il faut uſer » des voluptés comme de choſes néceſſaires ; mais qu'il » y faut de la tempérance pour éviter la douleur qui eſt

» la fuite de tout excès, & se tenir éloigné des affaires » publiques ».

C'étoit probablement cette derniere maxime qui avoit indisposé Plutarque & Cicéron. Ces esprits républicains ne pouvoient souffrir cette indifférence pour la chose publique.

« On a calomnié l'épicuréisme sur la foi des stoiciens, » qui n'outroient que les choses dans lesquelles il y a de la » grandeur, comme le mépris de la mort, des richesses & » de la volupté », dit Montesquieu, mais qui enfin les outtoient. Horace si fécond en traits, d'une raillerie fine & piquante; mais qu'il est si difficile de citer en morale, parce qu'en courtisan adroit il ne se montre pas, & fait presque toujours lancer par un autre le trait qui déchire; Horace, qui en mettant aux prises le vicieux & l'honnête homme, le sot & l'homme d'esprit, cache sa véritable pensée dans les détours incertains du dialogisme, sans qu'on puisse toujours bien reconnoître aux dépends de qui son insouciante philosophie a voulu s'égayer; Horace, dis-je, a fait tort à l'épicuréisme par ce mot tant de fois cité : *epicuri de grege porcum*. On a cru qu'Epicure enseignoit aux hommes à faire consister le souverain bien dans la volupté; & c'est pourtant de lui que l'austere Juvenal emprunte cette maxime :

Sperne voluptates, nocet empta dolore voluptas.

Il me semble que cette doctrine avoit pour but : *Usez, n'abusez point.* Comme Plutarque le fait entendre ici lui-même, elle prêchoit la volupté & la tempérance : CETTE VOLUPTÉ qui fit si long-tems l'ame de la Grece, qu'Epicure donnoit en partage aux dieux, dont son disciple Lucrece a fait le principe actif de l'Univers, qu'il regardoit comme le seul gage de l'attachement à la vie : *nec nova vivendo procuditur ulla voluptas*, dit-il, à la

vieillesse pour lui apprendre à mourir : CETTE TEMPÉRANCE dont cette même Grèce offre de si beaux modeles, à laquelle Lucrece veut nous ramener par les peintures effrayantes du délire de l'amour & de la fureur aveugle de ses transports.... Concluons que si nous voulons en croire cette philosophie, nous ne nous refuserons point les plaisirs, & que nous serons tempérans pour l'intérêt même de nos voluptés : *voluptates commendat rarior usus.*

Ibid. (Lettres de Pline de la traduction de Sacy, édit. in-4°, de 1722, p. 236.

LETTRE XXVI A MAXIMUS). « Ces jours » passés, la maladie d'un de mes amis me fit faire cette » réflexion, que nous sommes fort gens de bien quand nous » sommes malades. Car quel est le malade que l'avarice ou » l'ambition tourmente ? Il n'est plus enyvré d'amour, » entêté d'honneurs ; il néglige le bien, & compte tou- » jours avoir assez du peu qu'il se voit sur le point de quit- » ter. Il croit des dieux, & il se souvient qu'il est homme ; » il n'envie, il n'admire, il ne méprise la fortune de per- » sonne. Les médisances ne lui font ni impression, ni » plaisir ; toute son imagination n'est occupée que de » bains & de fontaines.

» Tout ce qu'il se propose (s'il peut en échapper), c'est » de mener à l'avenir une vie douce & tranquille, une » vie innocente & heureuse. Je puis donc vous faire ici à » tous deux, en peu de mots, une leçon dont les philoso- » phes font des volumes entiers. Persévérons à être tels » pendant la santé que nous nous proposons de devenir » quand nous sommes malades. Adieu ».

Mais ce qui prouve encore plus démonstrativement la proposition de Plutarque, c'est l'exemple d'un des plus grands philosophes du dernier siecle (Pascal). « L'accroif-

» sement des maux de Pascal commença par un horrible » mal de dents, qui lui ôtoit presque entiérement le sommeil. Durant l'une de ses longues veilles, le souvenir de » quelques problêmes touchant la *roulette*, vint travailler » son génie mathématique. Il avoit renoncé depuis long- » tems aux sciences purement humaines ; mais la beauté de » ces problêmes, & la nécessité de faire quelque diver- » sion à ses douleurs par une forte application, le plonge- » rent insensiblement dans une recherche qu'il poussa si » loin, qu'aujourd'hui même les découvertes qu'il y fit » sont comptées parmi les plus grands efforts de l'esprit » humain.

» Dans les dernieres années de sa vie, il profitoit » des courts intervalles où il lui restoit quelque liberté » d'esprit, pour s'occuper de son ouvrage touchant la » religion ; il écrivoit ses pensées sur les premiers mor- » ceaux de papier qui lui tomboient sous la main ; ou » bien, quand il ne pouvoit pas tenir lui-même la plume, » il les dictoit à un domestique intelligent. Ces fragmens » furent recueillis après sa mort, & on y trouve des pen- » sées d'une profondeur & d'une éloquence inimitable ». (*Discours sur la vie & les ouvrages de Pascal, pag.* 71 *&* 85, *tome* 1, *la Haye* 1779).

Chap. XXVII, page 85. Plutarque appelle *superfluités*, des résidus de matieres nourricieres non assimilées. L'intempérance dans le manger, soit dans la quantité, soit par la qualité trop nourrissante des viandes, est la cause des erudités & indigestions, & le foyer de beaucoup de maladies, *la pléthore humorale*, *la cachexie*, *les obstructions dans les viscères & les fievres de divres genres*, *dont chaque viscère est la source*, *la fievre maligne*, qui le plus souvent est dûe à une suite de mauvaises digestions

& mille autres indiſpoſitions dont le caractere eſt déterminé par des cauſes diverſes pour chaque ſujet, ſont toutes la ſuite & la punition de l'intempérance. Si le vice étoit toujours dans les premieres voies, un léger purgatif ſuffiroit pour corriger l'erreur de régime. Mais l'ouvrage de la digeſtion ne s'arrête pas toujours-là, quelqu'une des autres coctions peut porter la peine. C'eſt au Médecin, à qui l'expérience donne le fil qui le guide dans ces routes ſi multipliées, d'y apporter le remede convenable. Le plus efficace étant toujours la diète ou abſtinence, c'eſt auſſi le meilleur préſervatif des maux qui ſont la ſuite de l'intempérance.

Chap. XXVIII, *Ibid.* La ſemence la plus précieuſe de toutes nos humeurs, eſt un écoulement de toutes les parties du corps, & la portion la plus élaborée & comme la fleur de la lymphe nourriciere. Par ſon ſéjour dans les véſicules ſéminales, elle acquiert encore une perfection qu'elle doit à l'énergie des parties contenantes, & à l'orgaſme qu'excitent en elle les eſprits animaux appellés par les deſirs vénériens. Dans cet état ſi on continue encore de la conſerver, ſa conſiſtence augmente ; devenue chaude, active, imprégnée de feu & de fluide vital elle éveille le beſoin du coït. Alors la nature donne elle-même le ſignal du plaiſir, alors les embraſſemens ſont voluptueux & féconds, & l'acte vénérien, ſi dangereux quand il eſt trop répété, eſt auſſi ſalutaire qu'il eſt impérieuſement commandé par le beſoin : *coitus rarius corpus excitat, frequens ſolvit.* Celſe.

De ces vives ſecouſſes, de ces irradiations voluptueuſes, peut-être auſſi du mélange des humeurs des deux ſexes qui trouvent l'une pour l'autre un ferment néceſſaire dans le coït, la matiere ſéminale reçoit un nouveau degré de force & d'activité. La ſemence ainſi caractériſée, devient,

ſi

si elle est encore retenue, une source de vigueur & de santé. Reportée dans le sang, sinon en substance, du moins quant à cette partie qu'on a appellée *aura seminalis, & spiritus volatilis hircinus*, elle lui rend avec usure les parties balsamiques dont il s'étoit dépouillé pour la former. Les solides stimulés par cet esprit actif ont des oscillations plus fortes, & tous nos fluides s'enrichissent des émanations de ce parfum animal. Une santé ferme & constante; la jeunesse prolongée, le *robur vegetum* conservé plus longtems, les maladies plus rares ou plus faciles à guérir, & même des plaisirs mieux goûtés seront le fruit des privations que nous aurons su nous imposer:

... Non ulla magis vires industria firmat
Quàm Venerem, & cæci stimulos avertere amoris.
Virgil. Georg.

Pour le danger des émissions de semence trop fréquentes, voyez le tableau qu'en a fait l'*Onanisme*.

Mais la continence extrême a aussi ses inconvéniens. Afin de garder un juste milieu, souvenons-nous qu'il est un usage prudent des plaisirs, & qu'il ne faut jamais prévenir le besoin. Fuyons ces voluptés *qui descendent de l'ame au corps*, comme dit notre auteur; attendons dans le silence des passions, que la nature ait parlé, & jusqu'à ce qu'elle ait fait entendre sa voix, évitons tout ce qui peut allumer des desirs.

Sed fugitare decet simulachra & pabula amoris
Absterrere sibi.
Lucret.

Chap. XXIX, page 86. L'état des dents peut servir à juger de la qualité des eaux: ainsi dans un pays dont les habitans auroient tous les dents gâtées, on pourroit

conclure que les eaux qu'ils boivent sont mal-saines. Mais comme l'eau de la mer répugne à boire, on ne conçoit pas comment elle pourroit être bonne pour les dents, à moins que ce ne fût en l'employant à se laver la bouche, qualité qu'elle devroit au sel marin & à la petite quantité de sel de Glauber qu'elle tient en dissolution & qui la rendent déterfive.

Chap. XXX, page 89. Les frictions dont les Anciens faisoient un très-grand usage, (Voyez Galien, *de Sanitate tuendâ*) s'emploient ou comme remede, ou pour l'entretien de la santé.

Les frictions sont séches ou humides. Les frictions séches se pratiquent avec des étoffes de laine, des brosses douces ou même la main nue. On les distingue en friction légere, friction de moyenne force & friction très-forte. La friction légere n'a presque aucun effet. La friction moyenne attire le sang dans la partie frottée, met le genre nerveux en oscillation & est propre à favoriser la nutrition du membre qui essuie cette opération. Cette sorte de friction est très-salutaire à ceux qui ne peuvent point prendre d'exercice. Ainsi c'est une très-bonne pratique que celle des personnes qui se font frotter tout le corps avec ce qu'on appelle les brosses d'Angleterre.

La friction très-forte digere, atténue & dépouille. Elle est utile dans les engorgemens séreux & lymphatiques, & est très-propre à occasionner une révulsion, ou lorsqu'on veut rappeller à la peau les humeurs répercutées.

Les frictions séches ont encore plus d'effet, si pour les pratiquer on se sert d'étoffes de laine chauffées & parfumées de la vapeur du succin ou de toute autre substance aromatique, selon la volonté du médecin.

Les frictions humides, grasses ou onctueuses, se pratiquent avec des corps gras ou aromatiques.

Les Anciens employoient ces dernieres au sortir des bains dans la vue de modérer l'excès de la transpiration, & quelquefois même avant le bain. Aujourd'hui elles ne servent qu'à introduire dans le corps quelques substances médicamenteuses, comme dans les frictions mercurielles, ou lorsqu'on applique quelque onguent aromatique ou discussif sur des foulures ou des engorgemens. (Voyez dans l'Encyclopédie un excellent morceau sur les frictions).

Chap. XXXIII, pag. 92. On peut voir dans le Traité de Mercurialis *de Gymnasticâ veterum*, le détail des différentes opérations qui accompagnoient l'usage des bains. Elles consistoient en frictions faites avec des étoffes rudes ou moelleuses, avec la main sèche ou huilée, à racler la peau avec des couteaux courbes en latin *strigiles*, faits d'yvoire ou d'un métal particulier, à *masser* ou pétrir les membres & toutes les articulations pour leur donner de la souplesse; la fonction de ceux qu'on appelloit *aliptæ* ou *reunctores*, étoit d'oindre le corps de pommades aromatiques avant ou après le bain, leur effet étoit de modérer l'excessive transpiration que pouvoient causer les bains & les frictions.

Toute cette gymnastique & les effets salutaires qu'elle produisoit sont perdus pour nous. Ce n'est point ici le lieu, & il n'est peut-être pas encore tems d'examiner ce qu'on gagneroit à en rétablir l'usage, auquel le linge, dont nous nous enveloppons jour & nuit, ne supplée qu'imparfaitement. La différence du climat, un systême de vie différent en tout genre, l'industrie bornée à présent aux mains, quand les Anciens au contraire cherchoient par toutes sortes de moyens à rendre tout le corps agile & robuste; le trop de tems que ces exercices consumeroient, & bien des causes morales devroient être pesées mûrement

& modifier l'application qu'on pourroit faire du systême de l'ancienne gymnastique à nos tems modernes.

En attendant, les bains de toute espece que nous voyons s'établir à Paris, nous donnent lieu d'espérer que la médecine s'enrichira de ceux de ces moyens qui sont les plus propres au rétablissement de la santé.

La meilleure maniere de les prendre, est d'y joindre l'exercice de la *natation*. Les mouvemens vifs & pressés du nageur, appliquent l'eau plus fortement à la superficie du corps, & la force de cet exercice ouvrant les pores, & raréfiant le sang, le met en état d'absorber la quantité du fluide aqueux dont il a besoin pour se rafraîchir. Ceux qui ne savent point nager feront bien de se remuer & de plonger de tems en tems. J'ai remarqué que les parties du corps qui, pendant le bain, étoient restées à sec & exposées à l'air, acquéroient par-là une qualité absorbante, qui les rendoit l'hiver suivant, le siege des rhumes & des catharres.

Nous allons mettre ici sous les yeux de nos lecteurs la description des bains d'Egypte, par M. Savary, LETTRES SUR L'EGYPTE, Lett. XI, p. 124 & suivantes.

« Les bains chauds, Monsieur, connus dès la plus » haute antiquité, & célébrés par Homère, le peintre » des mœurs de son tems, ont conservé dans l'Egypte » leur agrément & leur salubrité. Le besoin d'être propre » dans un climat où l'on transpire abondamment, les a » rendus nécessaires; le bien aise qu'ils procurent, en con- » serve l'usage; Mahomet qui connoissoit leur utilité en » a fait un précepte. La plupart des voyageurs les ont dé- » crits superficiellement. L'habitude où je suis d'y aller » m'ayant donné le loisir de les examiner avec attention, » j'entrerai dans tous les détails propres à vous les faire » bien connoître.

« Le premier appartement que l'on trouve en allant » au bain, est une grande salle qui s'élève en forme de » rotonde. Elle est ouverte au sommet, afin que l'air pur » y circule librement. Une large estrade couverte d'un » tapis, & divisée en compartimens, régne à l'entour, » c'est-là que l'on dépose ses vêtemens. Au milieu de » l'édifice, un jet d'eau qui jaillit d'un bassin récrée » agréablement la vue.

» Quand on est deshabillé, on se ceint les reins d'une » serviette, on prend des sandales, & l'on entre dans une » allée étroite où la chaleur commence à se faire sentir. » La porte se referme; à vingt pas on en ouvre une » seconde, & l'on suit une allée qui forme un angle » droit avec la première. La chaleur augmente; ceux qui » craignent de s'exposer subitement à une plus forte dose, » s'arrêtent dans une salle de marbre qui précède le bain, » proprement dit. Ce bain est un appartement spacieux & » voûté. Il est pavé & revêtu de marbre; quatre cabinets » l'environnent. La vapeur sans cesse renaissante d'une » fontaine & d'un bassin d'eau chaude, s'y mêle aux » parfums qu'on y brûle. Les personnes qui prennent le » bain, sont couchées sur un drap étendu, ont la tête » appuyée sur un petit coussin, & se mettent librement » dans toutes les postures qui leur conviennent. Cependant » un nuage de vapeurs odorantes les enveloppe & pénètre » dans tous les pores.

» Lorsque l'on a reposé quelque temps, qu'une douce » moiteur s'est répandue dans tout le corps, un serviteur » vient, vous presse mollement, vous retourne; & quand » les membres sont devenus souples & flexibles, il fait » craquer les jointures sans effort. Il masse & semble » pétrir la chair sans que l'on éprouve la plus légère » douleur.

» Cette opération finie, il s'arme d'un gant d'étoffe, » & vous frotte longtemps. Pendant ce travail, il détache » du corps du patient tout en nage, des espèces d'écailles, » & enlève jusqu'aux saletés imperceptibles qui bouchent » les pores. La peau devient douce & unie comme le » satin. Il vous conduit ensuite dans un cabinet, vous » verse de l'écume de savon parfumé, & se retire.

» Le cabinet où l'on a été conduit offre un bassin » avec deux robinets, l'un pour l'eau froide & l'autre » pour l'eau chaude. On s'y lave soi-même, bientôt » le serviteur revient avec une pomade épilatoire, qui » dans un instant & sans la plus legère douleur, fait » tomber le poil aux endroits où on l'applique.

» Quand on est bien lavé, bien purifié, on s'enveloppe » de linges chauds, & l'on suit le guide à travers les » détours qui conduisent à l'appartement extérieur. Ce » passage insensible du chaud au froid empêche qu'on » en soit incommodé. Arrivé sur l'estrade on trouve un » lit préparé; à peine y est-on couché qu'un enfant vient » presser de ses doigts délicats toutes les parties du corps, » afin de les sécher parfaitement. On change une seconde » fois de linge, & l'enfant rape legèrement avec la pierre » ponce les calus des pieds. Il apporte la pipe & le caffé » moka.

» Tels sont, Monsieur, les bains [1] dont les Anciens » recommandoient si fort l'usage, & dont les Egyptiens » font encore leurs délices. C'est-là qu'ils préviennent ou » font disparoître les rhumatismes, les catarres, & les

[1] Un bain avec toutes ces préparations me coûtoit trois livres. Les gens du peuple ne font pas tant de façons; ils vont simplement suer dans l'étuve, se lavent eux-mêmes, & donnent trois ou quatre sols en sortant.

» maladies de la peau qui ont pour principe le défaut » de transpiration. C'est là qu'ils guérissent radicalement » ce mal funeste qui attaque les sources de la génération, » & dont le remede est si dangereux en Europe [1]. C'est-là » qu'ils se défont du mal-aise si ordinaire aux autres » nations, qui n'ont pas autant de soin d'entretenir la » propreté de leurs corps ».

Chap. XXXV, p. 94. Le fromage, observe M. Lémery, est la partie du lait la plus grossiere & la plus compacte : il nourrit beaucoup. On ne doit cependant pas l'exclure tout-à-fait des tables, quand il n'est ni trop vieux, ni trop nouveau : il produit même de bons effets, étant pris en petite quantité, suivant ce proverbe latin,

Caseus ille bonus quem dat avara manus.

Traité des alimens. Troisieme édit. p. 100.

Quant aux œufs durs, ils sont toujours d'une très-difficile digestion. L'œuf pour procurer les bons effets qui lui sont propres, ne doit être ni glaireux, ni dur, mais frais & d'une substance molle & humide. L'école de Salerne dit :

Si sumas ovum, molle sit atque novum.

L'Epicurien Catius veut qu'on ne serve que des œufs longs & blancs :

[1] « M. de Tournefort qui avoit » pris des bains de vapeurs à » Constantinople, où l'on est bien » moins recherché qu'au grand » Caire, pense qu'ils nuisent à » la poitrine. C'est une erreur » qu'une plus longue habitude lui » eut fait reconnoître. Il n'est » point de peuple qui en fasse un » plus fréquent usage que les » Egyptiens, & il n'en est point » où les poitrinaires soient plus » rares. La pulmonie leur est pres- » que inconnue ».

Longa quibus facies ovis erit, illa memento,
Ut succi melioris, & ut magis alba rotundis
ponere.
Horat. Satyr. II. 4.

C'est ce qui a donné lieu probablement à ce précepte si connu :

Regula presbyteri jubet hoc pro lege teneri,
Quod bona sint ova, candida, longa, nova.

Je ne sais ce qui a pu déterminer Plutarque à condamner l'usage des figues séches. On éprouve tous les jours les plus heureux effets de l'usage de ce fruit; & Galien ne se permettoit entre les fruits que les figues & les raisins secs.

Chap. XXXVI, p. 95. Plutarque ne fixe point quelle nourriture est la plus convenable. Il consent à l'usage de la viande, en conséillant de préférer l'usage des végétaux. On peut appliquer à cette incertitude ce vers de Juvenal :

Non cogente quidem, sed nec prohibente tribuno.

Les médecins qui doivent mettre moins d'indécision dans leurs préceptes, prescrivent la diète mixte, c'est-à-dire, celle où l'alkalescence & la tendance à la putridité des viandes sont tempérées par l'acescence végétale.

Les matieres animales réparent plutôt & plus abondamment les pertes journalieres de la vie. Les alimens qu'elles fournissent sont plus voisins de l'assimilation, en raison de ce que ces matieres sont plus ou moins animalisées. La chair des animaux carnassiers a des sucs trop exaltés, & une odeur *vireuse* qui en interdit l'usage. Les animaux herbivores offrent l'aliment le plus convenable. Mais la viande mangée seule ou en trop grande quantité,

nourrit trop, cause des transpirations excessives, force le sang & le dispose aux maladies inflammatoires & putrides; les végétaux moins élaborés sont plus tempérans. Mêlés à la viande ils en modèrent la putrescence; comme ils nourrissent moins ils fournissent une plus grande quantité d'excrémens. C'est par cette derniere propriété qu'en général ils sont raffraîchissans & entretiennent la liberté du ventre; parce que la masse excrémenteuse plus considérable, ouvre & développe le canal intestinal, le met en équilibre, & facilite la circulation du sang dans les vaisseaux du bas-ventre. Ils ont de plus l'avantage de flatter le goût par une plus grande variété de saveurs, d'avoir des propriétés médicamenteuses analogues à l'intempérie de chaque saison, & à la disposition actuelle du corps, & d'être offerts par la nature dans un état plus sain & plus constant que celui des animaux.

La diète mixte convient à presque tous les tempéramens. La diète purement animale est moins dangereuse pour les tempéramens phlegmatiques. Les tempéramens bilieux s'accommodent mieux de la diète végétale. En général les proportions à observer dans le mélange de ces deux régimes, doivent se prendre de l'âge, du tempérament, du genre de vie, des dispositions morbifiques & d'un nombre de considérations particulieres trop grand pour nous permettre les détails.

C'est aussi par ces considérations qu'il faut choisir les alimens suivant les classes qu'en faisoient les Anciens. Ils les distinguoient en ce qu'ils appelloient aliment foible (*alimentum imbecillum*), aliment moyen (*alimentum mediæ naturæ*), & aliment très-fort (*alimentum valentissimum*). Sur quoi nous observerons que la préparation fait quelquefois passer un aliment d'une classe dans un autre : c'est ainsi que les œufs à la coque (*ova sorbilia*)

qui ne donnent qu'un aliment léger, donnent un aliment très-fort s'ils sont durcis (*ova ad duritiem cocta*).

Relativement au corps qu'ils doivent nourrir, Hippocrate distinguoit les alimens, ou plutôt trois périodes différentes de la nutrition, en ce qu'il appelloit *alimentum nutriens ; alimentum quasi - nutriens ; alimentum quod nutriturum est*. L'*alimentum nutriens*, est la matiere nourriciere assimilée & convertie en notre propre substance. L'*alimentum quasi-nutriens* est cette même matiere lorsqu'elle n'est encore que du sang ; & le *quod nutriturum est* marque le moment où ils arrivent dans l'estomac.

Les modernes ont éclairci cette doctrine. Ils distinguent trois sortes de digestions : celle des premieres voies, c'est-à-dire, de l'estomac & des intestins dont le résultat est le chyle ; celle des secondes voies ou des vaisseaux sanguins dont l'action convertit le chyle en nouveau sang ; & la troisieme est l'assimilation ou application de la lymphe nourriciere aux parties qu'elle doit réparer, ce qui constitue la nutrition proprement dite. Quelques-uns regardent les sécrétions comme une quatrieme digestion, & quoiqu'à proprement parler elles n'en soient point une, on peut lui conserver ce titre à cause des remarques utiles, que ces quatre digestions vont nous fournir.

Il est on ne peut pas plus important de surveiller la premiere digestion, soit par le choix & la quantité des alimens, soit en se mettant dans les conditions les plus propres à bien digérer ; parce que jamais les vices de la premiere digestion, ne se réparent dans la seconde ; & que toujours les vices de la seconde influent sur la troisieme, c'est-à-dire, qu'un mauvais chyle ne produira jamais qu'un mauvais sang, celui-ci communiquera à toute l'œconomie animale ses mauvaises qualités. De là naîtront des sécrétions vicieuses. La bile, la salive, les sucs gastriques &

toutes les humeurs digeſtives, tenant un mauvais caractère du ſang qui les a fournies, reviendront à leur tour frapper ſur la premiere digeſtion qui ſuivra : d'où réſulte un cercle actif de cauſes & d'effets, ſource féconde de beaucoup de maladies.

CHAP. XXXVII, page 96. Le lait, étant un chyle tout fait, eſt trop nourriſſant pour être un breuvage abondant ; & il n'en faut uſer que comme de toute autre nourriture.

Comme le lait, le chyle eſt une émulſion, c'eſt-à-dire, une partie huileuſe unie à l'eau par l'intermede d'une ſubſtance ſaline. Tous les deux ſont la matiere immédiate de la nutrition. Portés au poulmon par la veine ſouclaviere ils ſont verſés dans le ſang, pour y ſubir l'aſſimilation au ſang ou l'hématoſe. Et quoique le lait ne ſoit pas auſſi nutritif que le chyle, il eſt toujours imprudent de s'emplir d'une grande quantité de ce fluide, comme le font certaines perſonnes qui ſe laiſſent trop aller à la douceur de ce breuvage. Les maux qui réſultent de cet excès, ſont, outre le relâchement de l'eſtomac, l'INDIGESTION dans les ſecondes voies, par la préſence d'une quantité de fluide nourricier trop grande pour être aſſimilé; LA CRUDITÉ DES HUMEURS, par la propriété chyleuſe du lait, qui le fait entrer tout de ſuite dans les vaiſſeaux lactés, ſans avoir ſubi le travail de l'eſtomac & le mélange des ſucs gaſtriques ; en un mot DES DIARRHÉES qui ont pour cauſe l'atonie, & les craſſes glaireuſes que le lait dépoſe ſur l'eſtomac.

Ces raiſons & celles qui tiennent à ſa nature d'aliment font une loi de n'en uſer que dans les proportions, & les tems indiqués par le beſoin ou les maladies.

Ibid. p. 97. Il y a dans le Grec *καὶ ὄψων ἀσιτιχότατον*,

c'est-à-dire, de tous les alimens le plus convenable à la nutrition. Plutarque ajoute, pourvu qu'il soit *bien trempé & mêlé avec tems opportun.* Le grec dit proprement, *pourvu qu'il tienne son juste mélange de l'opportunité plutôt que de l'eau.* Il veut par-là dire qu'on doit y mettre l'eau dans de justes proportions, sans y suivre les regles superstitieuses qui étoient observées. « Les Anciens redoutoient l'usage du » vin pur, il les animoit au point de les rendre furieux. » Les Grecs & sur-tout les Athéniens tempéroient la force » du vin en y mêlant deux, trois, jusqu'à cinq parties d'eau, » ainsi que le dit Plutarque lui-même dans les *propos de* » *table.* La fable d'Orphée déchiré par les Bacchantes, » les tigres & les lions attelés au char de Bacchus, ne » sont que des descriptions allégoriques des effets du vin » sur le corps & l'esprit des Grecs, qui, lorsqu'ils le bu- » voient pur, se livroient aux excès les plus furieux les uns » contre les autres ». *Note sur Alciphron.* C'est le vin pur qu'Horace redoute quand il s'écrie: *parce liber, parce gravi metuende thyrso*; jamais il ne prend sa coupe sans invoquer les nymphes; la fontaine de Bandusie reçoit ses hommages comme les côteaux heureux qui lui versent le Falerne. Une seule fois il semble demander du vin pur.

Les lettres d'Alciphron que nous avons citées plus haut, mettent l'obligation de boire le vin pur, au nombre des avanies que l'insolence des patrons faisoit essuyer à la bassesse des parasytes.

Le premier élan de Pindare est un éloge de l'eau *ἄριστον μὲν ὕδωρ.* Un distique ancien assez plat, nous montre au moins que communément l'eau étoit mêlée au vin en plus grande quantité que ce dernier:

In cratere mea Thetis est conjuncta Lyæo
Est dea mixta deo, sed dea major eo.

Enfin, le vin pur, le *potare merum*, étoit réservé pour la grande débauche.

Mais quels étoient donc ces vins qu'ils redoutoient tant ? Nos modernes buveurs les craindroient-ils à ce point, eux que l'eau-de-vie, les ratafiats & les esprits ardens tout purs n'effraient pas ? Pourquoi ces Grecs & ces Romains, en qui nous admirons toutes les sortes de courage, n'avoient-ils pas celui d'affronter l'ivresse ? C'est qu'ils n'en avoient pas besoin, c'est qu'ils n'avoient rien à y gagner & tout à y perdre. Un concours de causes physiques & morales avoit fait des Grecs le peuple le plus ingénieux. Toutes les qualités de l'esprit, il les possédoit au plus haut point : un degré d'exaltation de plus, c'étoit de la folie.

S'agit-il de la force du corps que le vin paroît propre à entretenir & augmenter ? Le problême est bientôt résolu. Voyez le soldat Romain qui n'avoit pour boisson que ce qu'on appelloit *posca*, (c'étoit du vinaigre dans de l'eau), il suffisoit aux travaux militaires les plus rudes.

J'ai étendu cette observation, parce qu'il m'a semblé que l'usage du vin marquoit un grand trait dans un parallele suivi de ces tems avec nos tems modernes ; & qu'on en peut conclure que l'ivresse, outre les causes morales qui la doivent faire proscrire, est une jouissance fausse & dangereuse.

Quoique nos vins ordinaires n'aient pas le feu des vins Grecs, ce n'est de même qu'en les coupant d'eau qu'ils peuvent être de tous les assaisonnemens le plus favorable à la nutrition : trop purs ou trop généreux, ils assourdissent la saveur des alimens ;

Fervida nam nimis exsurdant vina palatum. Hor.

ils diminuent l'appétit en resserrant trop l'estomac par leur vertu tonique, & nuisent à la digestion en lui donnant un caractere de fermentation aigre, s'ils sont pris en trop grande quantité.

Sur les différentes qualités & l'emploi médical des vins anciens on peut consulter Baccius *de vinis*, & Galien, livre 12, *de methodo medendi*, & livre 5, *de Sanitate tuendâ*.

CHAP. XXXVIII, page 99. Les grandes fatigues suivies d'épuisement donnent à la fibre un érétisme sec, au sang une disposition inflammatoire, & une sécheresse due à l'avolation des parties les plus séreuses. Le vin pris dans cet état augmenteroit encore le mal; l'eau par sa qualité humectante paroît y mieux convenir soit prise intérieurement, soit appliquée extérieurement par des bains du corps. On connoît par la Bible l'usage qu'avoient les Patriarches de laver les pieds aux voyageurs : & les peuples méridionaux trouvent un excellent remede & même un cordial qui répare les forces accablées par une chaleur excessive, dans les boissons aqueuses & aigrelettes faites avec les oranges, les citrons & les cédrats. La seule précaution à prendre, c'est d'éviter de boire trop frais quand le corps est fort échauffé.

CHAP. XXXIX, *ibid.* Il n'y a point de doute que les Lydiens aient pu charmer les horreurs de la famine par les sons de la musique. Cet art enchanteur n'est pas moins utile à l'opulente superfluité. La pompe harmonieuse appellée dans les festins suspend ou modére par des distractions agréables, les excès de l'intempérance. Mais que fera le philosophe dans son repas frugal, d'une lyre, d'un livre, ou d'un compas? qu'il s'en serve, à la bonne heure, quand

il voudra imposer silence à son appétit & garder la sobriété. Hors de cela il n'est pas mal de penser un peu à ce qu'on mange. Cette réflexion & un peu de sensualité font venir l'eau à la bouche, c'est-à-dire, que les glandes buccales entrent en érection, la salive coule abondamment, & on en digere mieux. Enfin, à moins d'être pressé de philosopher, laissons-là toute autre occupation, & faisons comme les animaux, nos maîtres en bien des choses, qui ruminent & mangent à leur aise : *age quod agis*.

Chap. XLII, page 103. Ce qui est ici appellé souper, *cæna*, chez les Romains étoit le principal repas des Anciens, comme pour nous le dîner. C'est une maxime fort saine que celle qui prescrit d'éviter alors les grandes contentions d'esprit qui détournent de l'estomac les forces vitales que la nature y appelle pour la digestion. Quant à la nature des questions qu'il y faut agiter, je crois qu'il n'est pas nécessaire de les choisir, les dispositions des convives étant trop variées. Chez l'un l'équilibre de l'estomac éveillera l'imagination ; dans un autre la compression de l'aorte amenera la pente au sommeil ; celui-ci, riche & fécond en idées fournira beaucoup à la conversation : celui-là tout entier à sa digestion ne pensera point & n'en sera que plus parfait animal selon l'expression de J. J. Rousseau. Ce qui convient le mieux alors c'est un entretien libre sans contrainte & sans engagement, un babil aimable, une indulgence extrême & qui sied si bien à des amis que la même table a rassemblés. Mais les vrais amis n'ont pas besoin de regles, ni qu'on leur donne la mesure des questions de table. La seule qu'on puisse prescrire à ce propos, c'est d'éviter de partager ses repas avec tout convive fâcheux ou méprisable, rien n'étant plus contraire à une bonne digestion.

CHAP. XLIII, p. 105. Il y a dans le Grec : *& la mesure du tems propre ou de l'opportunité, est l'affaissement insensible & le consentement de la masse alimentaire, avec force & supériorité de la coction.* Il n'est point là question d'haleine, & Amyot n'a pas marqué, comme le porte le texte, le moment précis où finit le premier période de la digestion. Dans ce premier période l'estomac est tendu, la chaleur naturelle se retire des extrêmités vers l'estomac, & la masse alimentaire semble y être pour quelque tems un poids étranger. Bientôt cette masse s'affaisse, Plutarque ajoute avec raison *insensiblement*, (ἀτρέμα καὶ συμπνεύσης) ; parce qu'un affaissement ou une digestion trop rapide seroit un mal, & provient souvent d'une disposition morbifique.

CHAP. XLIV, *ibid.* Ce passage jusqu'à ces mots, *au demeurant*, nous offre deux questions. Est-ce le repos qui convient après le repas ? Est-ce le mouvement ? Le sommeil est-il bon ou nuisible ? Sur la premiere de ces questions je serois de l'avis de Plutarque, qu'il faut rester en repos ; & la nature semble l'indiquer par l'inaptitude au mouvement que nous éprouvons dans le premier période de la digestion, d'autant plus que les propos gracieux & plaisans que notre auteur conseille, sont aussi une espece d'exercice : car, pour le dire en passant, l'exercice de l'esprit en est un pour le corps, il lui est aussi salutaire que ceux qui lui sont propres, pourvu que comme tous les autres il soit contenu dans de justes bornes.

La seconde question, celle du sommeil, sembleroit décidée pour la négative par la premiere, si l'usage des peuples méridionaux n'y étoit contraire. L'habitude de dormir après le repas n'est point blâmée par les médecins qui n'y trouvent aucun inconvénient pour ceux qui

y

y sont accoutumés; parce que ce besoin si souvent contredit n'a pu naître chez eux que par des causes qui l'excusent, & exigent de le satisfaire. Cette habitude est même salutaire aux pulmoniques : le sommeil calme chez eux la fougue de la digestion & la petite fievre après le dîner, à laquelle ces malades sont sujets. Les autres feront bien de s'en abstenir, parce que le sommeil apporte du refroidissement & relâche les forces, quand il est pris hors du tems prescrit par la nature.

On pourroit encore demander quel régime il faut tenir après souper. Les médecins conseillent de se mettre au lit aussi-tôt, ou si l'on en est empêché, d'attendre assez de tems pour que la digestion soit assez avancée, & ne puisse plus éprouver de trouble notable du changement de position de l'estomac, bien différente dans un homme couché, de celle qu'il a dans celui qui est debout.

CHAP. XLVI, p. 108. Les anciens, pour exciter le vomissement, employoient l'eau mêlée d'huile, le miel ou l'eau miellée, le bulbe du narcisse & l'ellébore blanc. Plutarque ne veut point de drogues médicinales, & alors on ne peut obtenir le vomissement que par l'eau tiède, ou par la titillation du pharynx. Pour guérir la réplétion, il ne veut que la diète & l'eau. L'un délaie les humeurs, & entraîne au dehors tout ce qui est impur & nuisible, pendant que par la diète l'action systaltique des vaisseaux continue de battre & d'assimiler, d'où résulte une coction naturelle, sans *avortement*, suivant l'expression de Plutarque, & sans drogues médicinales, dont l'usage comme celui des alimens comporte une sobriété qu'il y faut observer.

CHAP. XLIX, p. 112. Ce passage & ce qui le pré-

cède recommande la vie active, occupée, entremêlée d'affaires: & ce précepte est utile non-seulement pour ce qui regarde l'exercice du corps, car les forces qu'on laisse oisives, se perdent; mais aussi parce qu'il recommande l'activité de l'ame, dont l'énergie est nécessaire au bien-être du corps. Ce propos vulgaire de certaines personnes qui disent qu'elles n'ont pas le tems d'être malades, a du sens & de la vérité; & Plutarque dit aussi plus bas *d'un fort homme de bien & vaillant qui mourut en son lit de maladie : comment a cet homme eu loisir de mourir entre tant d'affaires ?*

L'ame dans l'homme, & l'instinct dans les animaux, sont, pour le corps, des moteurs toujours agissants; & cela est vrai même des brutes les plus stupides; *Anima sui pro sale data*, dit Cléanthe, cité par Varron. Or ce principe contribuant avec tous les autres à produire cette action qu'on appelle la vie, ne doit jamais cesser d'influer dans l'effet qu'il sert à produire pour sa part.

L'exercice de l'esprit en est si bien un pour le corps, qu'après une étude appliquée de plusieurs heures de suite, on a quelquefois vu disparoître de petites indispositions qui n'étoient dues qu'à la langueur de l'ame. Mais cet exercice a ses bornes comme tous les autres, & s'il est porté trop loin, il peut aller jusqu'à l'épuisement du corps, & amene autant le besoin de le répater par des alimens substantiels, que par le repos de l'esprit.

Hippocrate met la méditation au rang des exercices, quand il l'appelle une promenade de l'ame : ψυχῆς περίπατος. Lib. épidem. sect. 5.

Les anciens ne séparoient point les exercices du corps, de ceux de l'ame. Les gymnases rassembloient les philosophes & les lutteurs; & la même expression, *exercitatio* y désignoit leurs exercices différens. L'académie de Platon,

les portiques ou galeries de Zénon, les jardins d'Epicure, & le lycée d'Ariſtote ſont des témoignages certains que les plus grands philoſophes de la Grece exerçoient leur profeſſion en ſe promenant.

Il eſt utile de prendre quelquefois ces deux exercices enſemble. Celui de l'eſprit trompe agréablement ſur la fatigue du corps,

Molliter auſterum ſtudio fallente laborem.

& le mouvement du corps éveille l'imagination.

Les paſſions ſont à l'ame ce que les efforts violens ſont au corps : elles agiſſent fortement ſur lui. C'eſt à leur effervescence qu'il doit cette variété de diſpoſitions qu'il éprouve, & qu'il lui eſt néceſſaire d'éprouver continuellement, parce que ſans elles il tomberoit bientôt dans la langueur. La ſageſſe doit les diriger & non les détruire. La tranſpiration & l'éveil des fonctions ſont le fruit des orages qu'elles excitent. Cette double réaction, cette lutte de l'ame & du corps, comme une mer orageuſe a ſes tempêtes qui en purifient les flots. Que l'homme ne les craigne donc pas; car il faut dans la vie, pour le bien même de la ſanté, eſſuyer quelquefois des traverſes, des contradictions, paſſer de la crainte à l'eſpoir, du plaiſir à la douleur, éprouver une variété d'affections qui éloigne la morne apathie; c'eſt le vent frais qui fait aller le vaiſſeau.

Rouſſeau nous offre un trait d'une philoſophie auſſi profonde dans ſon ode à M. d'Uſſé :

Non que ta ſageſſe endormie
Au ſein de tes proſpérités,
Eût beſoin d'être raffermie
Par des dures fatalités;
Ni que ta vertu peu fidele

Eût jamais choisi pour modèle
Ce fou superbe & ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté basse,
N'a jamais eu d'autre disgrace
Que de n'être point malheureux.

Chap. LIV, p. 117. Faire un sage emploi de ses forces, être modéré en tout, voilà en quel sens chacun peut & doit être son propre médecin, ou plutôt, voilà le moyen de se passer de médecine ; mais est-on malade, ou craint-on de le devenir, la raison veut que l'on ait recours aux conseils de l'homme, qui est dépositaire de l'expérience de tous les siécles. Eh ! comment chacun seroit-il son propre médecin ? L'entendement seroit-il sain quand le corps est malade ? Qui osera se flatter de conserver sa présence d'esprit dans les angoisses, dans la douleur ? Les médecins eux-mêmes, chez qui la prudence est une vertu d'habitude, n'osent alors se confier à leurs propres lumieres.

Chap. LV, p. 118. Ce que Plutarque conseille, de se tâter le pouls de tems à autre, ne peut tout au plus servir que pour juger en gros si l'on auroit la fievre. Les connoissances du pouls sont si détaillées, & elles demandent un tact si exercé qu'on fera mieux de consulter le médecin. Ajoutons qu'on ne se porte jamais à se tâter le pouls, qu'avec la prévention qu'on est malade. Les médecins eux-mêmes savent si bien que cette prévention altère le pouls, & suffit pour donner une fievre instantanée, qu'ils ne s'en tiennent pas à un premier examen, mais y reviennent à plusieurs reprises, pour laisser dissiper l'impression que leur présence fait sur le malade.

Chap. LVII, p. 120. Il est de la plus grande conséquence *de savoir accommoder proprement à une chacune saison sa*

maniere de vivre. Les préceptes sur cet objet sont aussi multipliés, que peuvent l'être les différentes vicissitudes des saisons, & les nuances infinies dans les tempéramens. C'est pourquoi nous n'entamerons pas une question qui nous meneroit au-delà du but que nous nous sommes proposés. D'ailleurs on peut consulter sur cela tous les traités d'hygiène, qui sont en très-grand nombre, & entr'autres l'ouvrage de M. Lorry, sur le choix des alimens.

Fin du Tome dix-septieme, & du Tome cinquieme & dernier des Morales.

TABLE

DES TRAITÉS CONTENUS DANS LES CINQ VOLUMES

DES ŒUVRES MORALES.

TOME I.

TOME II.

TOME III.

TOME IV.

TOME V.

Fin de la Table des Œuvres morales.

DE L'IMPRIMERIE DE PH.-D. PIERRES, Premier Imprimeur Ordinaire du Roi, &c.

